Mémoires de la Société bourguignon... de géographie et d'histoire

Société bourguignonne de géographie et ...


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

MÉMOIRES

de la

SOCIÉTÉ BOURGUIGNONNE

DE

GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

TOME XIII



DIJON
IMPRIMERIE DARANTIERE
65, RUE CHABOT-CHARNY, 65

1897

MÉMOIRES

de la

SOCIÉTÉ BOURGUIGNONNE

DE

GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

MÉMOIRES

de la

SOCIÉTÉ BOURGUIGNONNE

DE

GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

TOME XIII



DIJON
IMPRIMERIE DARANTIERE
65, RUE CHABOT-CHARNY, 65

1897

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

Séance du 14 juin 1896.

PRÉSIDENCE DE M. GAFFAREL

La séance est ouverte à 8 heures et lecture est donnée du procès-verbal de la précédente séance. La rédaction de ce procès-verbal donne lieu, de la part de MM. Chabeuf et Mocquery, à des observations dont il est tenu compte.

M. le président énumère les ouvrages reçus depuis la dernière séance. Communication est ensuite donnée de la correspondance.

Par sa lettre M. Albert Chamoin remercie pour son admission comme membre de la Société.

La Société des *Voyages Pratiques*, 9, rue de Rome, à Paris, dont le but est de répandre le goût des voyages en France et à l'étranger, demande à ce que la Société bourguignonne lui accorde son concours en faisant connaître son entreprise et les facilités qu'elle offre pour la réalisation de tous les voyages.

Confirmation est donnée de l'offre faite aux mem-

bres de la société par M. Mazillier, photographe, de leur faire gratuitement le portrait qu'ils destineraient à l'album de la société.

Présentation est faite par M. le président d'une collection très curieuse d'objets divers provenant de la côte des Danakils (armes, vêtements, ornements, ustensiles de cuisine et de maison, poteries, coquillages, animaux empaillés, photographies, etc.). Cette collection est offerte à la société qui l'accepte avec reconnaissance, par M. de Leschaux, ancien élève de la faculté de droit de Dijon, puis ancien sous-gouverneur d'Obock et aujourd'hui administrateur principal des colonies à Porto-Novo (Dahomey). On décidera plus tard dans quel local sera déposée cette précieuse collection.

M. le président promet pour plus tard une analyse de deux atlas fort curieux du XVIIe siècle qu'il présente et qui sont communiqués par M. Ernest Serrigny, membre de la société.

L'ordre du jour appelle le vote sur la candidature présentée à la précédente séance, de M. Roquelet (Claude), négociant à Laperrière, présenté par MM. Simonnot et Gaffarel, et, selon l'usage adopté chaque année pour la séance de juin, la dernière avant les vacances, ce vote comprendra les nouvelles candidatures présentées qui sont celles de :

MM. l'abbé G. Chevalier, membre correspondant de l'Académie de Dijon, à Fixey, présenté par MM. l'abbé Ferret et Gaffarel ;

Henri Loiselet, enseigne de vaisseau, à Brest,

et 14, rue du Bourg, à Dijon, présenté par MM. Chabeuf et Gaffarel;

De Leschaux, administrateur colonial du Dahomey, à Porto-Novo, présenté par MM. Gariod et Gaffarel.

Le scrutin est ouvert sur les quatre candidatures et, après le dépouillement, MM. Roquelet, l'abbé Chevalier, Loiselet et de Leschaux sont proclamés membres de la société.

La parole est donnée à M. Mocquery qui termine sa conférence sur son récent voyage en Tunisie.

La séance est levée à 9 heures 3/4.

Séance du 13 novembre 1896

PRÉSIDENCE DE M. GAFFAREL

Le procés-verbal de la dernière séance est adopté sans observation. M. le président fait connaître le décès de M. Eugène Spuller, sénateur, qui témoigna toujours la plus grande bienveillance à la société; de M. Arthur Darantiere, ancien trésorier, de M. Auguste Lejeay, membre du comité de lecture.

M. le Président annonce que le congrès des sociétés de géographie se tiendra probablement à Dijon en 1898.

M. de Malherbe prend la parole pour réclamer son droit de priorité dans l'invention des routes



balisées et éclairées sur l'Océan, cette question ayant été soulevée par un journal américain.

Parmi les ouvrages adressés à la société on a remarqué le travail érudit de M. Cornereau : *Les Hôpitaux du Saint-Esprit et de N.-D. de la Charité, à Dijon.*

La séance se termine par une conférence de M. Gaffarel sur son récent voyage en Bosnie et en Herzégovine.

M. G. d'Hugues, vice-président, remercie M. Gaffarel au nom de toute l'assistance pour le plaisir éprouvé à cette intéressante et pittoresque causerie; il manifeste aussi à M. Gaffarel le désir de relire un jour ce voyage dans les mémoires de la société.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Séance du 11 décembre 1896

PRÉSIDENCE DE M. GAFFAREL

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté sans observation. M. le bibliothécaire fait connaître à la société les livres et publications adressés pendant le mois de novembre.

M. le président donne lecture de la correspondance ; à remarquer :

Une lettre de Lisbonne annonçant que les fêtes du centenaire de Vasco de Gama sont reportées à une date ultérieure.

Une lettre de M. Rémond, de Paris, demandant un volume de Mémoires pour en rendre compte dans son journal *la Correspondance générale*, ce qui est adopté.

Une lettre de M. Faverot, communiquée par M. Jules Regnier, offrant aux jeunes gens qui pourraient le désirer de les initier à la vie de colon en Tunisie.

Une lettre de M. Millet offrant de faire une conférence sur les relations commerciales de la Tunisie.

Une lettre du ministère de l'Instruction publique annonçant la date d'ouverture du 37e congrès des sociétés savantes en 1897.

Une lettre de M. Henri Pensa offrant de faire une conférence sur l'Égypte.

Une lettre annonçant l'ouverture d'une exposition du Centre américain, et priant la société de prévenir les personnes que cette nouvelle pourrait intéresser.

Une lettre de la Société de géographie de Manchester remerciant du volume de Mémoires qui lui a été adressé.

Une lettre de la Société d'émulation du Doubs invitant la société à se faire représenter aux fêtes qu'elle doit donner à Besançon.

Sur la proposition de M. le pasteur Arnal, la Société se montre favorable à un projet de conférence sur l'Arménie et les Arméniens, qui sera faite, à la salle de Flore, par le professeur Ganabed Thoumaïan, de Marsovan (Arménie).

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures proposées à la dernière séance.

Après un vote favorable,

MM. Eisenmann, agrégé d'histoire, licencié en droit, boulevard Sévigné, Dijon, présenté par MM. Gaffarel et Lory;

Defoug, directeur de l'enregistrement, des domaines et du timbre, place Saint-Pierre, Dijon, présenté par MM. Mocquery et Moser;

Rouget (Eugène), percepteur des contributions directes en retraite, à Gemeaux (Côte-d'Or), présenté par MM. l'abbé Ferret et Huguenin,

sont proclamés membres de la Société Bourguignonne de géographie et d'histoire.

La société procède au renouvellement partiel de son bureau; les membres présents sont appelés à élire un secrétaire-général, deux secrétaires, le bibliothécaire et le trésorier.

Élection du secrétaire-général

M. Oubert est élu par 28 voix

Ont obtenu des voix.

MM. A. Huguenin. . . . 2 voix.

Baron d'Avout . . . 1 voix

Et 1 bulletin blanc.

Élection des secrétaires

MM. R. Moser est élu par 27 voix.

Pierre Huguenin est élu par 25 voix.

Ont en outre obtenu une voix chacun :
MM. Cornereau, Eisenmann, Mallard, Parisot.
Et 1 bulletin blanc.

Le bibliothécaire et le trésorier sont réélus par acclamations.

Élection du Comité de publication

Sont élus au premier tour :

MM. le baron d'Avout avec 31 voix.
Clerget-Vaucouleur avec 29 voix.

MM. d'Arbaumont, Chabeuf, Dumay, Mallard, A. Huguenin, avec 28 voix chacun.

Ont obtenu des voix :

MM.	Cuny et Jules Regnier . . .	10 voix
	Arnal, Eisenmann, Fourier .	6 voix
	de Malherbe	4 voix
	Michel et Taitot.	3 voix
	Ct Bastoul, Lévêque, Blagny, Ladey et Maillet	2 voix
MM.	de Breyne, Defoug, Gadault, Gaffarel, Maurice, Parisot, Paupion, Serrigny, Vallée, de Vienne	1 voix

Au deuxième tour, sont élus, après que M. Jules Regnier a décliné toute candidature :

MM. Cuny, avec 24 voix.
Fourier, avec 19 voix.

Ont en outre obtenu des voix :

MM. Arnal. . . . . 8 voix.
de Malherbe . . 3 voix.

MM. Cᵗ Bastoul, Blagny, Clerget, Eisenmann, Maillet, Michel, J. Regnier et Taitot, chacun 1 voix, plus 2 bulletins blancs.

En résumé le comité de publication est ainsi composé pour 1897 :

MM. Aaron, d'Arbaumont, d'Avout, Chabeuf, Clerget-Vaucouleur, Cuny, Dumay, Fourier, A. Huguenin, Mallard.

M. le président propose de nouvelles candidatures pour la prochaine séance ; ce sont :

MM. Ventre (Louis), chef d'atelier aux messageries maritimes, à la Ciotat (Bouches-du-Rhône), présenté par MM. Gaffarel et Gariod ;

Demery, professeur au lycée de Chaumont, présenté par MM. Gaffarel et d'Hugues;

Mabille, professeur de philosophie, docteur ès-lettres, présenté par MM. Gaffarel et Chabeuf ;

Dubois (Hippolyte), ancien huissier, rue Jeannin, à Dijon, présenté par MM. Gaffarel et Huguenin.

Les élections ayant demandé un temps assez considérable, le travail de M. Gascon intitulé *Voyage à la Trappe de Staouéli* (Algérie), et le travail de M. Noël Garnier, *les Marais de la Tille*, sont renvoyés à la prochaine séance.

M. de Malherbe demande de nouveau que la priorité de son idée des routes balisées et éclairées, sur l'Océan, soit affirmée.

La séance est levée à 10 heures.

Séance du 15 janvier 1897

PRÉSIDENCE DE M. MOCQUERY, *vice-président.*

La séance est ouverte à 8 heures sous la présidence de M. Mocquery, vice-président. Le président M. Gaffarel et le trésorier M. Idoux, souffrants, et le bibliothécaire, M. Cornereau, se font excuser de ne pouvoir assister à la séance. Le procès-verbal de la précédente séance est après lecture adopté sans observation. Le président rappelle toutefois que la conférence à laquelle ce procès-verbal fait allusion sur l'état actuel de l'Arménie a été faite à la salle de Flore devant un nombreux et sympathique public par M. Thoumaïan, professeur arménien, le 21 décembre dernier.

Communication est donnée d'une lettre circulaire de M. G. Bonvalot, directeur général du comité Dupleix, à Paris, au sujet de la fête donnée à Paris le 17 janvier courant à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de Dupleix. La société invitée à se faire représenter le sera par M. Gariod, chancelier de résidence à Hanoï, actuellement en congé à Dijon.

Une commission composée de MM. Bulon, Cuny et Huot est nommée pour l'examen des comptes de gestion de 1896.

Il est procédé au vote sur les candidatures proposées à la séance précédente et, après le dépouillement du scrutin, sont proclamés membres de la Société :

MM. Ventre (Louis), chef d'atelier aux messageries maritimes, à La Ciotat (Bouches-du-Rhône), présenté par MM. Gaffarel et Gariod ;

Demery, professeur au lycée de Chaumont, présenté par MM. Gaffarel et d'Hugues ;

Mabille, professeur de philosophie, docteur ès-lettres, présenté par MM. Gaffarel et Chabeuf ;

Dubois (Hippolyte), ancien huissier, rue Jeannin, présenté par MM. Huguenin et Gaffarel.

A la prochaine séance il sera statué sur les candidatures suivantes :

MM. Burot, directeur de l'école normale des instituteurs de Dijon, rue des Moulins, à Dijon, présenté par MM. Deschamps et Gaffarel ;

L'abbé L. Jarrot, curé de Remilly-sur-Tille, présenté par MM. Dumay et Gaffarel ;

Nicolas-Hippolyte Finot, négociant en vins, rue du Petit-Potet, 19, à Dijon, présenté par MM. Gaffarel et Mocquery.

L'ordre du jour appelle la lecture par M. Loiselet, lieutenant de vaisseau, de son étude sur le contesté franco-brésilien. M. Ladey de Saint-Germain demande que cette lecture soit remise à une séance ultérieure, mais par suite de diverses objections et notamment de celle du prochain départ de M. Loiselet, celui-ci donne communication de son travail. Le président l'en remercie, après lecture, au nom de l'assemblée et annonce que ce travail sera soumis au comité de publication qui en décidera sûrement

la publication dans le prochain volume des mémoires de la Société.

Par contre la lecture du travail de M. Garnier sur « les Marais de la Tille » est remise à une prochaine séance.

La séance est levée à 9 heures.

Séance du 5 février 1897

PRÉSIDENCE DE M. GAFFAREL

Le procès-verbal de la dernière séance est accepté sans observations. M. le bibliothécaire fait connaître à la société les ouvrages reçus pendant le mois de janvier.

M. le président donne lecture de la correspondance : à remarquer une lettre de M. Mabille remerciant la société de l'avoir élu parmi ses membres.

M. le président annonce qu'il faut remettre à plus tard le plaisir d'entendre le célèbre explorateur Bonvalot, qui devait venir faire une conférence sous les auspices de la société.

La société décide d'accepter la proposition du P. Yung, supérieur des pionniers du désert créés par le cardinal Lavigerie, de faire une conférence ; elle décide de demander à la municipalité la salle de Flore et vote un crédit pour couvrir les frais.

Une autre lettre invite la société à se faire représenter au congrès des sociétés de géographie qui se tiendra à Saint-Nazaire en 1897.

Après un vote favorable, MM. Burot, l'abbé Jarrot, Finot, sont proclamés membres de la société.

M. Cuny, qui a vérifié les comptes du trésorier, expose la situation financière de la société : les comptes sont approuvés.

La parole est donnée à M. Marcel Rougé, qui entretient la société de son récent voyage en Russie.

M. le président le remercie au nom de la société.

La séance est levée à 10 heures.

Séance du 12 mars 1897

PRÉSIDENCE DE M. D'HUGUES, *vice-président.*

La lecture du procès-verbal de la précédente séance est renvoyée à une date ultérieure.

Cette séance ayant été remplie par une conférence du P. Yung, supérieur des Pionniers africains, il n'a pas été rédigé de procès-verbal.

Séance du 9 avril 1897

PRÉSIDENCE DE M. D'HUGUES, *vice-président.*

M. d'Hugues, vice-président de la société, occupe le fauteuil en l'absence de M. le président Gaffarel.

La lecture des procès-verbaux des deux dernières séances est ajournée par suite de la maladie de M. Moser, secrétaire.

Le dépouillement de la correspondance et des ouvrages offerts à la société fournit à M. le président l'occasion de faire l'éloge d'un travail très intéressant de M. l'abbé Jarrot, curé de Remilly-sur-Tille, intitulé *Jonas, historien ecclésiastique.*

Sur le rapport de M. le baron d'Avout, la société admet au nombre de ses membres honoraires le P. Yung, supérieur des Pionniers africains, qui s'est fait connaître du public dijonnais par une conférence sur l'*esclavage en Afrique.*

Sont admis comme membres titulaires de la société :

MM. le comte de Saint-Seine, lieutenant de vaisseau, présenté par MM. Chabeuf et Collot ;
Veillon, capitaine en retraite, présenté par MM. Moser et d'Hugues.

M. Oubert, secrétaire-général, donne lecture d'un mémoire de M. Gascon, intitulé : *Une visite à la Trappe de Staouéli.* Ce travail, tout rempli de détails à peu près inédits sur la vie des trappistes et sur l'habile exploitation de leurs vastes propriétés, a vivement captivé l'attention de l'auditoire.

M. le président lit ensuite quelques fragments d'une étude de son fils, M. Gustave d'Hugues, administrateur-adjoint de la commune-mixte du Telagh (Algérie). Cet ouvrage, qui fait suite aux *Esquisses algériennes* déjà écoutées avec intérêt par la société, sera publié prochainement sous le titre de *Dans les Douars.* C'est une exécution de tableaux pittoresques où la nature algérienne et les mœurs originales des habitants du Hodna et des Hauts Plateaux ont été

pris sur le vif. L'auditoire lui a fait un accueil sympathique.

A la prochaine séance, il sera statué sur les candidatures de MM. le général de Chomereau-Saint-André, rue Jeannin, à Dijon, présenté par MM. Gaffarel et d'Hugues; Rosenthal, professeur agrégé d'histoire au Lycée Carnot, présenté par MM. Gaffarel et Oubert.

La séance ayant été levée, les membres du bureau et du comité de publication se sont réunis en comité pour aviser à la composition du prochain volume des mémoires de la société.

La séance est levée à 9 heures 1/2.

Séance du 14 mai 1897

PRÉSIDENCE DE M. GAFFAREL

L'un des secrétaires donne lecture des procès-verbaux des deux séances précédentes, qui sont adoptés sans observations.

M. le Président signale, dans la correspondance, une invitation de la Société des sciences d'Auxerre, conviant la société Bourguignonne de géographie et d'histoire à se faire représenter aux fêtes qu'elle doit donner prochainement. Parmi les ouvrages adressés à la Société pendant le mois d'avril, à remarquer une brochure d'un de nos collègues M. Mabille, intitulée : *Pensées sur l'Immortalité.*

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidats présentés à la dernière séance.

Après un vote favorable, M. le général de Chomereau-Saint-André et M. Rosenthal sont élus membres de la société.

M. le président communique une lettre de M. de Saint-Seine, lieutenant de vaisseau, remerciant la société de son admission.

M. d'Hugues lit un travail du même sur les Nouvelles-Hébrides.

Lecture est faite d'un travail de M. Gascon, *Impressions de voyage en Algérie. Les gorges de la Chiffa.*

M. l'abbé Jarrot communique à la société des notes sur la révolution à Dijon, 1790-1793. Ces notes sont l'introduction d'un volume qu'il prépare.

Des remerciements sont adressés à M. l'abbé Jarrot et à M. Gascon.

La séance est levée à 9 heures 1/2.



LISTE
DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

COMPOSITION DU BUREAU
POUR L'ANNÉE 1897

Président honoraire : M. MUTEAU (Charles), conseiller honoraire à la Cour d'appel, à Paris.

Président : M. GAFFAREL, doyen honoraire de la Faculté des lettres.
Vice-présidents : MM. d'HUGUES, professeur honoraire à la Faculté des lettres, et Mocquery, ingénieur en chef, élus pour trois ans, le 14 décembre 1894.

Secrétaire général : M. OUBERT, professeur au Lycée, à Dijon.
Secrétaires : MM. R. MOSER, négociant en vins, Consul de Suisse à Dijon, et Pierre HUGUENIN.
Trésorier : M. IDOUX, directeur de la Banque de France, à Dijon,
Archiviste-bibliothécaire : M. CORNEREAU, juge suppléant, membre de la commission départementale des Antiquités, à Dijon ; tous élus pour un an, le 11 décembre 1897.

COMITÉ DE PUBLICATION

Ce comité est composé des membres du bureau et de dix sociétaires élus. Voici les noms de ces derniers, pour l'année 1896 :

MM.

AARON (Michel), dit GERSON, rabbin, membre de la Commission départementale des Antiquités, à Dijon.
AVOUT (baron Auguste d'), ancien magistrat, associé résidant de la Commission départementale des Antiquités.
CHABEUF (Henri), ancien conseiller de préfecture, membre de l'Académie de Dijon et de la Commission départementale des Antiquités.
CLERGET-VAUCOULEUR (E.), conseiller à la Cour d'appel.
CUNY, receveur des postes en retraite.
DUMAY (Gabriel), ancien magistrat, membre de l'Académie de Dijon et de la Commission départementale des Antiquités.

MM.

Fourier (Guillaume), dessinateur au chemin de fer.

Huguenin (Anatole), membre de la Commission départementale des Antiquités.

Mallard (Louis), agent-voyer, membre de la Commission départementale des Antiquités.

N.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

Bassot (Léon), colonel breveté d'état-major au service géographique de l'armée, conseiller général, à Paris.

Binger, capitaine d'infanterie de marine, gouverneur de la Côte d'Ivoire, 15, rue Prony, à Paris.

Coëllo (le colonel du génie), colonel du service topographique espagnol, président de la Société de géographie, à Madrid.

Cotteau (Edmond), voyageur et écrivain.

Debize (le colonel), secrétaire de la Société de géographie de Lyon.

Drapeyron, directeur de la *Revue de Géographie.*

Faucon (Narcisse), publiciste à Alger.

Foncin, inspecteur général de l'enseignement secondaire.

Gravier, président de la Société de géographie de Rouen.

Harmand, ministre plénipotentiaire au Japon.

Houben (le baron de), consul du Pérou, à Alger.

Lubawski (le comte de), à Saint-Pétersbourg.

Ly-Chao-pee, mandarin de 4e classe, 9, rue Roussin, Paris-Vaugirard.

De Mahy, député de la Réunion, à Paris.

Martel (E.-A.), agréé près le Tribunal de commerce de la Seine, à Paris.

Marcou (Jules), professeur à l'Université de Cambridge.

Moncelon, délégué au Conseil supérieur des colonies, à Paris.

Palha, sénateur du royaume, maire de Lisbonne.

Prudent (Ferdinand), lieutenant-colonel du génie, au service géographique de l'armée, à Paris.

Sulte (Benjamin), à Ottawa (Canada).

Yung (le P.), Supérieur des Pionniers africains.

Zeppelin (comte Eberahrdt de), au château d'Ebersberg, canton de Thurgovie (Suisse).

LISTE

ALPHABÉTIQUE DES MEMBRES TITULAIRES

AU 1er AOUT 1897

NOTA. — La date inscrite en regard de chaque nom est celle de l'admission dans la Société. La lettre F indique le titre de membre fondateur de la Société qui a été constituée dans la séance du 6 *mai* 1881.

	MM.
9 juillet 1884.	Aaron (Michel), dit Gerson, rabbin, membre de la Commission départementale des Antiquités, rue Charrue, 26, à Dijon.
18 février 1885.	Abadie (François), propriétaire, boulevard Thiers, 23, à Dijon.
18 novembre 1881.	Amiot (Victor), maire de Sainte-Marie, à Pont-de-Pany (Côte-d'Or).
9 mars 1894.	Anciaux (Louis), instituteur, à l'Etang-Vergy (Côte-d'Or).
10 décembre 1884.	Androt (Gustave), employé à la préfecture, place Saint-Georges, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Arbinet (Simon), juge de paix, place de la République, 2, à Dijon.
14 avril 1886.	Arnal (Zacharie), pasteur protestant, boulevard Carnot, 2, à Dijon.
14 janvier 1885.	Artaud (Théodore), greffier de justice de paix, rue Saint-Pierre, 14, à Dijon.
14 décembre 1894.	Autume (Alfred d'), rue Jeannin, 32, à Dijon.
10 mai 1889.	Avout (baron Auguste d'), ancien magistrat, membre de la Commission départementale des Antiquités, rue de Mirande, 14, à Dijon.
11 janvier 1895.	Azan (Paul), élève à Saint-Cyr, rue du Drapeau, 46, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Bailly (Ernest), doyen de la Faculté de Droit, cours du Parc, 10, à Dijon.
27 décembre 1881.	Balland (Mlle), institutrice à Meursault (Côte-d'Or).
9 juin 1893.	Barthélemy (Adolphe), instituteur, à Chevigny-Fénay (Côte-d'Or).

MM.

11 juin 1897.	Bast (de), ancien magistrat, rue James-Demontry.
26 mai 1882.	Bastide (Louis), chancelier du consulat général à la Paz (Bolivie), place Saint-Jean, 1, à Dijon.
8 juillet 1885.	Bauffremont-Courtenay (le prince de), duc d'Atrisco, rue de Grenelle-Saint-Germain, 87, à Paris.
2 janvier 1894.	Bazot, ancien professeur, rue des Marmuzots, 5, à Dijon.
10 juin 1885.	Beauvois (Eugène), membre de plusieurs sociétés savantes, à Corberon (Côte-d'Or).
8 février 1895.	Bécoulet, bijoutier, rue Rameau, à Dijon.
9 juin 1893.	Belime (Henri), propriétaire, rue Chabot-Charny, 20, à Dijon.
12 décembre 1883.	Bergeret (Emile), marbrier-sculpteur, correspondant de la commission départementale des Antiquités, à Nuits (Côte-d'Or).
10 mars 1893.	Bergery, instituteur à Pouilly-sur-Saône (Côte-d'Or).
9 mars 1894.	Berlier, étudiant en droit, boulevard Carnot, 25, Dijon.
9 janvier 1891.	Bernard (Victor), avenue Victor-Hugo, 15, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Berthot (Emile), rue de Mirande, 2, à Dijon.
10 février 1886.	Bertin, docteur en médecine, quai Saint-Esprit, à Gray.
8 avril 1892.	Bibliothèque (La) populaire de Nuits.
20 avril 1882.	Billiet, professeur à l'Ecole normale primaire, rue du Vieux-Collège, 3, à Dijon.
14 décembre 1894.	Bizos (Gaston), recteur de l'Académie, à Dijon.
9 février 1894.	Blagny, avocat, rue Devosge, 31, à Dijon.
14 janvier 1881.	Blandin, industriel, au moulin d'Ouche, à Dijon.
8 juin 1894.	Blaudin-Valière, licencié ès-lettres, boulevard Carnot, 42, à Dijon.
13 janvier 1893.	Blondel (Edouard), notaire, rue Chabot-Charny, 32, à Dijon.

MM.

2 avril 1884.	Bordot (Jacques), commis greffier à la Cour d'appel, rue de l'Hôpital, 25, à Dijon.
10 janvier 1896.	Bouret, négociant, à Plombières-les-Dijon.
10 juin 1892.	Bourgeot (François), instituteur à Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or).
9 février 1887.	Bourlier, instituteur à Chanceaux (Côte-d'Or).
14 décembre 1894.	Boyenval (Charles), ingénieur en chef, à Paris.
13 mars 1896.	Brandeïs, directeur de la manufacture des tabacs, boulevard Voltaire, à Dijon.
10 janvier 1896.	Breyne (de), colonel, place Darcy, Dijon.
F. 6 mai 1881.	Breuil (Philippe), négociant, rue de la Préfecture, 3, à Dijon.
9 juin 1886.	Brunswick (Marx), entrepreneur général des prisons, boulevard Malesherbes, 193, Paris.
13 février 1884.	Buguet (Alphonse), meunier, à Til-Châtel (Côte-d'Or).
11 juin 1884.	Bulon (Bernard), propriétaire, impasse Saint-Michel, 2, à Dijon.
5 février 1897.	Burot, directeur de l'Ecole normale des instituteurs de Dijon, rue des Moulins, Dijon.
10 mai 1895.	Carnot (Ernest), député, conseiller général de la Côte-d'Or, rue de Lubeck, 38, à Paris.
8 février 1895.	Carnot (Sadi), capitaine au 39e de ligne, avenue de l'Alma, 19, à Paris.
17 juin 1895.	Caucal, pharmacien, place Carnot, 3, à Beaune.
14 février 1896.	Cazet (Isidore), instituteur, correspondant de la Commission des Antiquités, à Beurizot (Côte-d'Or).
10 février 1886.	Chabeuf (Henri), ancien conseiller de préfecture, vice-président de l'Académie de Dijon et président de la Commission départementale des Antiquités, rue Legouz-Gerland, 5, à Dijon.
20 avril 1887.	Chalmandrier (J.-E.), instituteur, correspondant de la Commission départementale des Antiquités de la Côte-d'Or, à Gilly (Côte-d'Or).
9 juin 1893.	Chambellan, instituteur à Savouges (Côte-d'Or).

MM.

8 mai 1896.	Chamoin (Albert), employé à la Trésorerie générale, petite rue des Roses, 11, à Dijon.
8 décembre 1886.	Chapuis (Albert), négociant, rue Saint-Bénigne, 11, à Dijon.
10 juin 1892.	Charles, greffier de la Justice de Paix, à Varennes-sur-Amance (Haute-Marne).
12 mars 1884.	Chartier, propriétaire, rue Saint-Philibert, 49, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Chaudouet (Arthur), architecte du département, rue Charrue, 14, à Dijon,
9 février 1887.	Chenagon, commandant au 2e régiment d'infanterie de marine, caserne du Château-d'Eau, à Paris.
21 février 1883.	Chevalier, instituteur à Genlis (Côte-d'Or).
12 juin 1896.	Chevalier (l'abbé), à Fixey (Côte-d'Or).
14 mai 1884.	Choiset (Mme Alice), née Gros, institutrice à Til-Châtel (Côte-d'Or).
14 mai 1897.	Chomereau Saint-André (le général de), rue Jeannin, à Dijon.
10 mars 1886.	Clausse (Jean), ancien instituteur, à Ruffey-les-Echirey (Côte-d'Or).
14 juin 1889.	Clément-Janin (Noël), avocat, boulevard Port-Royal, 14, à Paris,
10 janvier 1896.	Clerc, orthopédiste, professeur de gymnastique au Lycée, rue Louis-Blanc, à Dijon.
10 mai 1895.	Clerget-Buffet (Victor), négociant à Volnay (Côte-d'Or).
F. 6 mai 1881.	Clerget-Vaucouleur (Edmond), conseiller à la Cour, boulevard Carnot, 12, à Dijon.
9 juillet 1894.	Collardot-Cabet (Mme), propriétaire à Nuits (Côte-d'Or).
12 février 1892.	Colette (Alexandre), docteur en médecine, rue Chabot-Charny, 71, à Dijon.
9 juin 1893.	Collot (Louis), professeur à la Faculté des sciences, membre de l'Académie de Dijon, rue du Tillot, 4, à Dijon.
12 janvier 1894.	Collot, instituteur à Essey (Côte-d'Or).

MM.

10 avril 1891. Coquille (Justin), instituteur en retraite à Vougeot (Côte-d'Or).

14 décembre 1895. Coquillion (Jacques), lauréat de l'Institut, rue Gabriel-Peignot, 4, à Dijon.

18 février 1885. Cornereau (Armand), juge suppléant au Tribunal civil, membre de l'Académie de Dijon et de la Commission départementale des Antiquités, rue Berbisey, 3, à Dijon.

14 janvier 1885. Corot (Henri), propriétaire, correspondant de la Commission départementale des Antiquités, à Savoisy (Côte-d'Or).

14 juin 1889. Coste, directeur régional d'assurances, rue de la Liberté, 1, à Dijon.

13 décembre 1895. Cotétidot, menuisier, rue Vannerie, Dijon.

10 décembre 1884. Coulbois, instituteur, à Pichanges (Côte-d'Or).

10 janvier 1890. Coureau (Etienne), propriétaire, à Saint-Remy, près Chalon (Saône-et-Loire).

10 juin 1892. Court (Paul), asssocié résidant de la Commission des Antiquités, rue Bossuet, 12, à Dijon.

13 mars 1896. Couturier (l'abbé Hippolyte), curé de Collonges-les-Bévy (Côte-d'Or).

8 février 1895. Couvreux (Lucien), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, rue de la Victoire, 88, Paris.

10 décembre 1884. Coville, professeur à la Faculté des lettres, à Lyon.

12 mai 1895. Cuny, receveur des postes, en retraite, rue Vannerie, 55, Dijon.

13 mai 1892. Daguin (Fernand), avocat à la Cour d'appel, membre de l'académie de Dijon, rue de l'Université, 29, à Paris.

18 novembre 1881. Daigney, professeur au collège, à Langres (Haute-Marne).

13 janvier 1893. Darantiere (Paul), notaire, place Saint-Jean, 17, à Dijon.

F. 6 mai 1881. Darantiere (Victor), imprimeur, rue Chabot-Charny, 65, à Dijon.

MM.

11 décembre 1896. Defoug, directeur de l'enregistrement, des domaines et du timbre, place Saint-Pierre, Dijon.

14 juin 1889. Delimoges (Jules), propriétaire, à Pagny-le-Château (Côte-d'Or).

14 juin 1889. Demandre, pharmacien, place des Cordeliers, à Dijon.

23 juin 1882. Demartinécourt, propriétaire à Is-sur-Tille.

15 janvier 1897. Demery, professeur au lycée de Chaumont.

8 décembre 1886. Démoulin, receveur principal des postes et télégraphes, à Rouen.

13 janvier 1886. Doresse (Ernest), ancien négociant, boulevard Thiers, 53, à Dijon.

F. 6 mai 1881. Deroye (Albert), docteur en médecine, directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie, rue Piron, 17, à Dijon.

10 mars 1893. Deschamps, ancien notaire, rue Buffon, 27, à Dijon.

10 mars 1882. Deschamps (Adolphe), inspecteur d'académie, rue Devosge, 55, à Dijon.

14 juin 1889. Desserteaux (Fernand), professeur à la Faculté de droit, boulevard Carnot, 9, à Dijon.

14 janvier 1885. Détourbet (Michel-Edmond-Joseph), ancien avocat-général, avocat, rue de Tournon, 31, à Paris.

12 mars 1884. Dhuissier, ancien instituteur, rue du Drapeau, 7, à Dijon.

18 novembre 1881. Diehl (Ernest), avocat, avenue Matignon, 5, à Paris.

14 juin 1889. Domenech, propriétaire, à Longeau (Haute-Marne).

18 mars 1886. Dorey (Auguste), capitaine en retraite, à Plombières-les-Dijon.

12 mars 1893. Dorison, professeur à la faculté des lettres, rue Piron, 1, à Dijon.

12 décembre 1883. Doudin (Antoine), ancien instituteur, à Crecey par Is-sur-Tille (Côte-d'Or).

MM.

8 mai 1891.	Doyen (André), lieutenant de dragons, à Saumur.
F. 6 mai 1881.	Duban, colonel d'infanterie en retraite, à Flacey (Côte-d'Or).
15 janvier 1897.	Dubois (Hippolyte), ancien huissier, rue Jeannin.
14 décembre 1894.	Dubuisson, bibliothécaire de l'Université, rue des Moulins, Dijon.
14 mars 1889.	Dumay (Gabriel), ancien magistrat, membre de l'Académie de Dijon et de la Commission départementale des Antiquités, rue du Petit-Potet, 20, à Dijon.
9 janvier 1884.	Durandeau (Paul), notaire, rue Charrue, 11, à Dijon.
9 juin 1893.	Duvergey, régisseur de la maison Guichard-Potheret et fils, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).
11 décembre 1896.	Eisenmann, agrégé d'histoire, licencié en droit, boulevard Sévigné, Dijon
9 décembre 1885.	Elie, professeur au collège de Rochefort (Charente-Inférieure).
11 décembre 1891.	Etiévant (Emile), conducteur des ponts et chaussées, rue La Trémouille, 4, à Dijon.
12 mai 1893.	Eyraud (Henry),étudiant, rue Chabot-Charny, 83, à Dijon
9 mars 1894.	Fabvier (Gérard), étudiant en droit, place Saint-Jean, 27, à Dijon.
17 avril 1896.	Fabvier (Urbain), étudiant ès-lettres, place Saint-Jean, 27, à Dijon.
9 janvier 1891.	Faiveley, propriétaire, rue de Metz, à Dijon.
13 janvier 1883.	Falguière (Henri de), rue Legouz-Gerland, 5, à Dijon.
9 juillet 1884.	Farkas, instituteur, à Talant (Côte-d'Or).
10 juin 1892.	Faucillon, chef de gare, à Vougeot (Côte-d'Or).
10 janvier 1896.	Fauvart-Bastoul, commandant de dragons, rue Vauban, Dijon.
10 décembre 1884.	Fernet, instituteur, à Lux (Côte-d'Or).

MM.

13 avril 1894.	Ferret (l'abbé), curé de Gemeaux, correspondant de la commission des Antiquités (Côte-d'Or).
12 mars 1884.	Ferry (Edme), entrepreneur, place de la Banque, 10, à Dijon.
5 février 1897.	Finot (Nicolas-Hippolyte), négociant en vins, rue du Petit-Potet, à Dijon.
27 décembre 1882.	Flassayer, ancien proviseur au lycée de Troyes (Aube).
12 mars 1884.	Fontaine (Denis), entrepreneur de menuiserie, rue des Roses, 9, à Dijon.
14 avril 1884.	Fontaine (Honoré), agréé, rue Berbisey, 6, à Dijon.
14 janvier 1885.	Fontaine (Paul), négociant à Hanoï (Tonkin).
12 mars 1887.	Fontbonne (Louis), négociant en vins, boulevard de Strasbourg, à Dijon.
10 mai 1895.	Fougère, conseiller à la Cour d'Appel, boulevard de Strasbourg, à Dijon.
12 mars 1884.	Fourier (Guillaume), dessinateur au chemin de fer, rue Lenôtre, 25, à Dijon.
14 juin 1889.	Fournier (Auguste), entrepreneur, rue de Mirande, 6, à Dijon.
21 mars 1883.	Frossard (Edmond), directeur du Mont-de piété, rue de Mulhouse, à Dijon.
10 novembre 1893.	Gadeault, chef d'institution, rue Sambin, 27, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Gaffarel (Paul), doyen honoraire de la Faculté des Lettres, membre de la Commission départementale des Antiquités, conseiller général de la Côte-d'Or, rue du Gaz, 10, à Dijon.
14 juin 1889.	Galimard, pharmacien, rue des Forges, 42, à Dijon.
8 février 1895.	Gareau (l'abbé Clément), directeur de l'Œuvre de la Jeunesse Ouvrière, rue Saint-Lazare, 19, à Dijon.
10 mai 1895.	Garcenot (Mathieu), à Flacey (Côte-d'Or).
10 janvier 1896.	Garcenot (Mlle Julie), ancienne institutrice, rue Chevreul, 8, à Dijon.

MM.

15 mars 1895.	Gardey, agréé au Tribunal de Commerce, rue du Palais, à Dijon.
13 décembre 1889.	Gariod (Charles), chancelier de résidence, à Hanoï (Tonkin).
23 juin 1882.	Garnier (Hippolyte), avenue Victor-Hugo, 19, à Dijon.
10 février 1886.	Garnier (Noël). proviseur du Lycée de Gap, correspondant de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or.
15 avril 1885.	Gascon (Richard-Edouard), conducteur-voyer principal en retraite, correspondant de la Commission départementale des Antiquités, à Fontaine-Française (Côte-d'Or).
9 janvier 1891.	Gaudemet (Eugène), étudiant en droit, licencié ès lettres, place Saint-Jean, 21, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Gaulin-Dunoyer (Ernest), Président de la Chambre de Commerce, rue Saint-Pierre, 11, à Dijon.
12 décembre 1883.	Gauthiot (Lazare-Claude), conseiller à la Cour, rue des Godrans, 92, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Geley (Mlle), institutrice, rue Saumaise, 18, à Dijon.
10 mars 1893.	Genevrier (Henri), instituteur, à Jarnioux (Rhône).
8 avril 1892.	Gentilhomme (Eugène), aux moulins de Vougeot (Côte-d'Or).
15 mars 1895.	Georgescu (Mme Constantin), de Craïova, Roumanie.
11 juin 1884.	Gérault (Georges), négociant, rue de la Liberté, 55, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Gibaux, ancien directeur de l'Ecole normale primaire, place d'Armes, 18, à Dijon.
2 avril 1884.	Gillet (Joseph), sous-directeur des usines de la Société Française de fabrication des corps creux, à Montbard (Côte-d'Or).
14 mai 1884.	Giraud (Louis), propriétaire, rue du Cours-Fleury, 6, à Dijon.

MM.

13 juin 1883. Goisey, instituteur, à Grancey-le-Château (Côte-d'Or).

10 décembre 1884. Goisset (Edmond), maître d'hôtel, place Darcy, 12, à Dijon.

14 mars 1889. Gorillon, propriétaire, Cours du Parc, 7, à Dijon.

F. 6 mai 1881. Govin (Auguste), professeur, cour de l'Ancien. Evêché, 17, à Dijon.

F. 6 mai 1881. Granjon (Mme), institutrice, au collège d'Auxerre (Yonne).

13 décembre 1895. Griess, garde-général des forêts, rue de la Synagogue, 1, Dijon.

21 février 1883. Grosjean (Henri), rentier, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Montbard (Côte-d'Or).

14 juin 1895. Guillemot (Armand), propriétaire à Couchey, par Marsannay (Côte-d'Or).

9 janvier 1891. Guillot, ancien pharmacien, rue Jeannin, 11, à Dijon.

9 mai 1888. Hamet, Inspecteur d'assurances, rue Chaudronnerie, 40, à Dijon.

11 mai 1887. Héluin (Gaston), étudiant en droit, rue Rameau, 12, à Dijon.

18 novembre 1881. Herbault, inspecteur d'Académie, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

13 juin 1890. Hotelans (Octave d'), propriétaire, rue Pasteur, 12, à Besançon (Doubs).

F. 6 mai 1881. Hugot (A.), sénateur de la Côte-d'Or, rue Coëtlogon, 7, à Paris.

8 mars 1889. Huguenin (Anatole), ancien agréé, membre de l'Académie de Dijon et de la Commission départementale des Antiquités, rue Jean-Jacques-Rousseau, 64, à Dijon.

12 janvier 1893. Huguenin (Pierre), étudiant, rue J.-J.-Rousseau, 64, à Dijon.

8 juin 1894. Huguenin (l'abbé Henri), au collège Saint-François de Sales, à Dijon.

F. 6 mai 1881. Hugues (Gustave d'), professeur honoraire à la Faculté des lettres, membre de l'Académie de Dijon, rue du Vieux-Collège, 13, à Dijon.

MM.

8 juin 1894.	Hugues (Gustave d'), chancelier de résidence, au Tonkin.
12 janvier 1887.	Huot (Césaire), instituteur en retraite, rue Neuve-Bergère, 2, Dijon.
9 février 1887.	Idoux (Gustave), directeur de la succursale de la Banque de France, à Dijon.
9 décembre 1892.	Ignace, négociant, rue Chabot-Charny, 64, à Dijon.
27 décembre 1882.	Jacotot (Prosper), boulanger, à Saint-Julien (Côte-d'Or).
8 décembre 1893.	Jacotot, instituteur-adjoint à Pouilly-en-Auxois.
10 juin 1892.	Jafflin, instituteur, à Longvic (Côte-d'Or).
14 juin 1889.	Jamain, manufacturier, rue des Roses, à Dijon.
13 mars 1891.	Jannin, avocat, rue du Petit-Potet, 21, à Dijon.
5 février 1897.	Jarrot (l'abbé), curé de Remilly-sur-Tille (Côte-d'Or).
2 avril 1884.	Jeannin, instituteur à Saint-Julien (Côte-d'Or).
17 avril 1896.	Jeannin (Ernest), instituteur à Neuvelle les-Grancey, par Grancey-le-Château.
20 avril 1882.	Jeannin (Mlle), institutrice, à Pontailler-sur-Saône.
15 mars 1895.	Jobard (Jean-François), manufacturier, rue de Gray, à Dijon.
10 juin 1892.	Jobard (Alexandre), percepteur à Nuits (Côte-d'Or).
14 décembre 1887.	Jobin (l'abbé), docteur en théologie, à Gigny, par Sennevoy-le-Bas (Yonne).
24 janvier 1883.	Joliet (Albert), conservateur du Musée, membre de la Commission départementale des Antiquités, rue Chabot-Charny, 64, à Dijon.
10 mars 1882.	Joliet (Gaston), ancien préfet, rue Chabot-Charny, 64, à Dijon.
13 janvier 1893.	Joliet (Pierre), propriétaire à Tart-l'Abbaye, (Côte-d'Or).
14 juin 1893.	Joly (l'abbé), curé de Ménetreux-le-Pitois, par les Laumes (Côte-d'Or).

MM.

14 décembre 1894.	Kleinclausz, chargé de cours à la faculté des lettres, associé résidant de la Commission des Antiquités, petite rue des Roses, 6, Dijon.
12 décembre 1888.	Kohn, professeur de gymnastique au lycée, rue Berbisey, 18, à Dijon.
11 février 1890.	Lacour (Honoré), instituteur, à Bretigny (Côte-d'Or).
11 janvier 1895.	Ladey de Saint-Germain, propriétaire, rue Buffon, à Dijon.
27 janvier 1892.	Laisné, conseiller à la Cour de Rennes (Ille-et-Vilaine).
10 juin 1892.	Laligant, instituteur, à Villaines-les-Prévôtes (Côte-d'Or).
8 mai 1896.	Lambert (Alfred), propriétaire au château de Larrey-les-Dijon.
13 juin 1890.	La Mouche (Mme), directrice de l'Ecole maternelle, rue Devosge, à Dijon.
14 juin 1889.	Lanier, négociant, rue Piron, 1, à Dijon.
27 janvier 1882.	Latour (Louis), négociant à Beaune (Côte-d'Or).
12 mars 1884.	Latruffe, sous-intendant militaire, à Vincennes (Seine).
8 février 1895.	Laugier (Victor), entrepreneur de travaux publics, à Craïova (Roumanie).
8 avril 1892.	Laureaux (Paul), conducteur des ponts et chaussées, place des Cordeliers, 17, à Dijon.
18 novembre 1881.	Lavirotte, négociant en vins, à Beaune (Côte-d'Or).
12 mai 1893.	Lebeuf (Mlle Pauline), propriétaire à Beaune (Côte-d'Or).
10 juin 1892.	Lefebvre-Forestier, avoué à la Cour d'appel, rue Chabot-Charny, 91, à Dijon.
9 janvier 1891.	Leflot (Charles), rue des Moulins, 42, à Dijon.
26 avril 1895.	Legrand (le Dr), à Nuits-Saint-Georges.
9 juin 1886.	Lejeune (César), docteur en médecine, à Meursault (Côte-d'Or).
10 mars 1893.	Le Mire (Paul-Noël), propriétaire, rue de la Préfecture, 15, à Dijon.

MM.

14 janvier 1895.	Lennel, professeur au collège de Calais, place de la Gare, côte Saint-Fiacre (Calais-Sud).
2 avril 1884.	Leroy (Arthur), député de la Côte-d'Or, rue de Rennes, 72, à Paris.
12 juin 1896.	Leschaux (de), administrateur colonial, à Porto-Novo, Dahomey.
F. 6 mai 1881.	Lévêque (Frédéric), ancien député, vice-président du Conseil général, place Saint-Jean, 4, Dijon.
13 janvier 1893.	Liégeard (Gaston), avocat, rue de Marignan, 21, à Paris, et à Brochon (Côte-d'Or).
12 juin 1891.	Liégeard (Stéphen), ancien député, membre de l'Académie de Dijon, rue de Marignan, 21, à Paris, et à Brochon (Côte-d'Or).
12 juin 1896.	Loiselet (Henri), enseigne de vaisseau, à Brest et à Dijon, rue du Bourg, 14.
13 mars 1896.	Loisy (Albert de), rue Buffon, à Dijon.
14 décembre 1894.	Loisy (Robert de), à Mirande, près Dijon.
11 janvier 1895.	Longin, étudiant ès-lettres, rue Notre Dame, 8, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Lory (Ernest-Léon), ancien avoué, membre de la Commission départementale des Antiquités, rue du Petit-Potet, 34, à Dijon.
15 janvier 1897.	Mabille, docteur ès-lettres, ancien professeur de philosophie, Dijon.
F. 6 mai 1881.	Magnin (Joseph), sénateur, ancien ministre, vice-président du Sénat, gouverneur de la Banque de France, à Paris.
10 janvier 1896.	Maillard, conseiller honoraire, rue Chabot-Charny, 91, à Dijon.
8 janvier 1892	Maillet, premier président de la Cour d'Appel, rue de la Préfecture, 45, à Dijon.
14 juin 1889.	Mairey, directeur des contributions indirectes, en retraite, cours du Parc, 41, à Dijon.
10 juin 1885.	Maldant (Louis), propriétaire, à Savigny-les-Beaune (Côte-d'Or).
9 janvier 1891.	Malherbe (de), commis principal des télégraphes, rue Berlier, 38, à Dijon.

MM.

20 avril 1887.	Maloir (Louis), propriétaire, à Salmaise, par Verrey (Côte-d'Or).
12 mars 1884.	Mallard (Louis), agent-voyer, membre de la Commission départementale des Antiquités, rue Longepierre, 12, à Dijon.
11 décembre 1891.	Marc (Jules), étudiant, pl. d'Armes, 10, à Dijon.
13 juin 1883.	Marcotte, licencié ès-lettres, rue Madame, 61, à Paris.
24 décembre 1886.	Maréchal (Charles), propriétaire, à Montbard.
20 avril 1882.	Marillier, instituteur, à Montbard (Côte-d'Or).
13 janvier 1893.	Marland, économe du Lycée, à Dijon.
10 décembre 1884.	Martin, instituteur, à Sombernon (Côte-d'Or).
10 mars 1893.	Matry (Pierre), instituteur, à Chambolle-Musigny (Côte-d'Or).
F. 6 mai 1881.	Mazeau (Charles), sénateur, premier président de la Cour de cassation, 10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, à Paris.
8 décembre 1893.	Mazerolle (Fernand), archiviste de la Monnaie, correspondant de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, avenue Niel, 91, à Paris.
12 janvier 1887.	Mercey (Guillaume de), instituteur à Quetigny (Côte-d'Or).
F. 6 mai 1881.	Mercier (Jean-Baptiste), place de la Banque, à Dijon.
9 mai 1883.	Merle (Mlle Marie), institutrice à Varanges, par Genlis (Côte-d'Or).
14 décembre 1887.	Michaut, préparateur de zoologie à la Faculté des sciences, rue du Bourg, 54, à Dijon.
14 juin 1889.	Michaud, chef d'institution, rue Sambin, 27, à Dijon.
12 juin 1891.	Michel (Louis), préfet de la Côte-d'Or, hôtel de la Préfecture, à Dijon.
10 janvier 1896.	Michel, juge suppléant au Tribunal civil, rue Vannerie, 15, Dijon.
2 avril 1884.	Millon, conseiller à la Cour, associé résidant de la Commission départementale des Antiquités, boulevard Sévigné, à Dijon.

MM.

15 mars 1895. Millot, proviseur honoraire, à Nuits-Saint-Georges.

18 novembre 1881. Misserey (Auguste), notaire, à Beaune (Côte-d'Or).

F. 6 mai 1881. Mocquery (Charles), ingénieur en chef des ponts et chaussées, président de l'Académie de Dijon, membre de la Commission départementale des Antiquités, boulevard Sévigné, à Dijon.

8 juillet 1883. Molard (Francis), archiviste du département de l'Yonne, à Auxerre (Yonne).

12 mars 1884. Monnot (Henri), agent général de *l'Abeille*, boulevard de Brosses, 3, à Dijon.

14 juin 1889. Mony (Henri), marchand de charbons, place du 30 Octobre, à Dijon.

13 décembre 1889. Morizot (l'abbé), curé de Vielverge (Côte-d'Or).

13 mai 1892. Morizot, instituteur, à Arcenant (Côte-d'Or).

10 mai 1895. Moris, ingénieur en chef des ponts et chaussées du P.-L.-M., rue Berbisey, 33, à Dijon.

8 juillet 1885. Moron, propriétaire, place Darcy, 17, à Dijon.

F. 6 mai 1881. Moser (Rodolphe), négociant, Consul de Suisse, rue Jeannin, 43, à Dijon.

14 janvier 1885. Mourgeon (Alexandre), employé à la Trésorerie générale, à Dijon.

10 février 1886. Mugnier (Ernest-Pierre), négociant, rue des Trois-Ponts, à Dijon.

F. 6 mai 1881. Muteau (Alfred), ancien commissaire de marine, rue Lincoln, 3, à Paris.

F. 6 mai 1881. Muteau (Charles), conseiller honoraire à la Cour d'appel, rue Beaujon, 1, à Paris.

F. 6 mai 1881. Muteau (Jules), commandant, au gouvernement de Paris, rue Lincoln, 3, Paris.

10 avril 1891. Naudin (Emile), instituteur, à Flagey-Echézeaux, par Nuits (Côte-d'Or).

18 novembre 1881. Nestler, commandant du génie, place Saint-Etienne, 8, à Dijon.

MM.

13 mai 1892.	Nicey (Mlle), directrice d'institution de jeunes filles, avenue Victor-Hugo, aux Génois, à Dijon.
14 juin 1889.	Noël, instituteur à Seurre (Côte-d'Or).
14 décembre 1894.	Noirot (l'abbé), aumônier des frères, rue du Gaz, à Dijon.
13 décembre 1895.	Nourissat (Hyacinthe), notaire honoraire, rue Saint-Pierre, 11 bis, Dijon.
14 avril 1893.	Obriot, propriétaire, à Blaise (Haute-Marne).
9 décembre 1885.	Orième (Mlle), directrice de l'école communale, à Beaune (Côte-d'Or).
F. 6 mai 1881.	Oubert (Louis), professeur au Lycée, rue de l'Egalité, 2, à Dijon.
8 avril 1892.	Oudot, industriel et maire, à Gilly-les-Vougeot (Côte-d'Or).
8 février 1895.	Oudotte, professeur, boulevard Carnot, 11, à Dijon.
9 mars 1894.	Pansiot (Louis), instituteur, à Fixin (Côte-d'Or).
F. 6 mai 1881.	Pansiot (Nicolas), place de la République, 29, à Dijon.
8 février 1895.	Parizon, ancien notaire, rue Montigny, 11, à Dijon.
13 mai 1892.	Parizot, instit., à Villy-le-Moûtier (Côte-d'Or).
10 janvier 1896.	Parizot, percepteur de Fontaine-les-Dijon, avenue Victor-Hugo, 34, Dijon.
18 novembre 1881.	Party (Léon), Président du Tribunal civil, place de la République, 21, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Paupion (Jérôme), propriétaire, place Saint-Etienne, 5, à Dijon.
14 décembre 1894.	Payan (Louis), directeur de l'usine à gaz, rue Gueymard, à la Ciotat (Bouches-du-Rhône).
14 décembre 1894.	Pélissonnier (Fernand), boulevard Carnot, 49, à Dijon.
7 décembre 1882.	Pénot (Frédéric), percepteur, à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or).
12 décembre 1888.	Perdrizet, inspecteur des forêts, rue Saint-Lazare, 37, Dijon.

MM.

9 juin 1893.	Pérille (Julien), instituteur, à Ouges (Côte-d'Or).
F. 6 mai 1881.	Pernot-Gilles, propriétaire, rue Vercingétorix, à Dijon.
9 décembre 1885.	Perronet (Pierre), avocat, à Langres (Haute-Marne), et rue du Palais, 5, à Dijon.
14 janvier 1885.	Perrin, industriel, à Til-Châtel (Côte-d'Or).
10 janvier 1896.	Perronne, ancien conseiller de préfecture, 41, rue Devosge, Dijon.
24 novembre 1882.	Petit (Ernest), conseiller général de l'Yonne, correspondant de l'Académie de Dijon, de la Commission départementale des Antiquités, rue du Bellay, 8, à Paris.
24 janvier 1883.	Petitguillaume, agent-voyer principal, rue d'Ahuy, 27, à Dijon.
12 décembre 1889.	Pinon (René), agrégé d'histoire, rue Berbisey, 23, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Piot, sénateur, avenue Alphand, 15, à Saint-Mandé (Seine).
10 février 1886.	Pirot-Colot, négociant, rue Docteur-Maret, 6, à Dijon.
9 décembre 1886.	Pitolet (André), commis principal des postes et télégraphes, à Vesoul (Haute-Saône).
9 juin 1893.	Planson (Léon), instituteur, à Savigny-le-Sec, par Dijon.
11 juin 1897.	Poinsot, étudiant à Paris, chez M. Rosey, boulevard de Brosses, 22, à Dijon.
8 avril 1892.	Polack (Charles), négociant en vins, rue du Chapeau-Rouge, 18, à Dijon.
8 avril 1892.	Polack (Ernest), rue Bossuet, 8, à Dijon.
8 juillet 1885.	Prost (Bernard), archiviste-paléographe, chef de bureau des Archives au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, avenue Rapp, 3, à Paris.
9 juillet 1884.	Quignard, instituteur à Saint-Seine-en-Bâche (Côte-d'Or).
18 novembre 1881.	Ramelet (Nicolas), négociant, à Neuvon, commune de Plombières (Côte-d'Or).

	MM.
10 janvier 1896.	Recoing, commandant de l'Etat-major, 8 bis, rue Buffon, à Dijon.
27 janvier 1882.	Regnault, propriétaire, rue de la Comédie, à Beaune (Côte-d'Or).
F. 6 mai 1881.	Regnier (Joseph), négociant en vins, rue Chabot-Charny, 67, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Regnier (Jules), place d'Armes, 16, à Dijon.
14 juin 1889.	Regnier (Louis), distillateur-liquoriste, rue de Gray, 44, à Dijon.
14 décembre 1894.	Rémond (Victor), fils, rue de la Liberté, 6, Dijon.
13 avril 1892.	Rey, libraire, rue de la Liberté, 26, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Rey (Ferdinand), directeur des contributions indirectes en retraite, boulevard Carnot, 1, à Dijon.
12 décembre 1885.	Robelin (Louis), ancien maire de Dijon, avenue des Chartreux, 51, à Dijon.
F. 6 mai 1881.	Robin (Albert), membre de l'Académie de médecine, boulevard de Courcelles, à Paris.
13 mai 1885.	Robit (Joseph), percepteur à Nuits-sur-Armançon (Yonne).
12 décembre 1883.	Rœderer (Victor), conseiller de préfecture, rue Jean-Jacques-Rousseau, 64, à Dijon.
14 mai 1897.	Rosenthal, agrégé d'histoire, professeur au Lycée de Dijon.
13 mars 1891.	Rougé (Marcel), avocat, ancien magistrat, rue Vannerie, 49, à Dijon.
11 décembre 1896.	Rouget (Eugène), percepteur des contributions directes, en retraite, à Gemeaux (Côte-d'Or).
17 juin 1881.	Rouget (Henri), ancien avoué à la Cour d'appel, rue Notre-Dame, 18 bis, à Dijon.
9 février 1887.	Rouget (Jules) ingénieur-mécanicien, route de Plombières, 1, à Dijon.
9 mai 1890.	Roupnel (Gaston), étudiant, chez M. Roupnel père, à Gevrey-Chambertin (Côte-d'Or).
12 juin 1896.	Roquelet (Claude), négociant à Laperrière, par Saint-Jean-de-Losne).
8 février 1888.	Roydet (Henri), propriétaire, rue Chabot-Charny, 24, à Dijon.

MM.

14 février 1896.	Royer-Hutin, négociant, place Saint-Pierre, Dijon.
8 février 1895.	Sérésin (Elisée-Reynold de), capitaine de cavalerie démissionnaire, place Saint-Pierre, 7, Dijon.
9 mai 1890.	Saint-Père (Gabriel), avocat, rue des Godrans, 34, à Dijon.
11 juin 1897.	Saint-Seine (de), lieutenant de vaisseau, à Lamarche-sur-Seine (chez son père).
13 février 1891	Saleilles (Raymond), professeur à la faculté de droit de Paris, correspondant de la Commission départementale des Antiquités de la Côte-d'Or, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis, Paris.
13 février 1884.	Sampré, instituteur en retraite, à Tilchâtel (Côte-d'Or).
8 décembre 1886.	Saverot, instituteur, correspondant de la Commission départementale des Antiquités, route de Beaune, à Dijon.
12 janvier 1887.	Seguin, officier d'administration de 2ᵉ classe, commandant la 5ᵉ section de commis et ouvriers militaires d'administration, à Orléans.
17 juin 1881.	Seriès (Mlle), professeur de sciences au lycée Racine, à Paris.
14 mars 1889.	Serrigny (Ernest), ancien magistrat, membre de l'Académie de Dijon et de la Commission départementale des Antiquités, rue Vauban, 12, à Dijon.
26 avril 1895.	Servais, professeur au lycée de Chaumont (Haute-Marne).
12 janvier 1887.	Silvestre (Georges), employé à la Préfecture, avenue Victor-Hugo, 24, à Dijon.
12 mai 1886.	Siméon (Hippolyte), maire de Chanceaux (Côte-d'Or), boulevard Sévigné, à Dijon.
13 mai 1892.	Simonnot, instituteur à Laperrière, par Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or).
14 mai 1884.	Sinault, instituteur, rue de la Préfecture, 59, à Dijon.

MM.

14 mai 1884. Sirot (Adrien), employé des contributions indirectes, à Is-sur-Tille.

11 mars 1885. Sirot (Denis-Alfred), greffier de justice de paix, rue Jean-Jacques-Rousseau, 45, à Dijon.

8 février 1889. Société de lecture (la) de Dijon.

8 avril 1892. Société des amis de l'enseignement, à Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or).

17 juin 1881. Soret (Henri), ancien professeur d'histoire au Lycée de Chaumont, à Gevrey-Chambertin.

8 février 1895. Sorlin (Simon), colonel, rue Devosge, 25, Dijon.

12 décembre 1883. Soulès (Paul), facteur à la criée municipale, rue d'Ahuy, 9, à Dijon.

12 février 1892. Spuller (Auguste), trésorier-payeur-général de la Côte-d'Or, place Darcy, 25, à Dijon.

8 mai 1891. Stouff (Louis), docteur en droit et docteur ès-lettres, professeur à la Faculté des lettres de Dijon.

F. 6 mai 1881. Striffling (Joseph-Emile), notaire, rue Chabot-Charny, 24, à Dijon.

8 décembre 1886. Tagini (Edmond), antiquaire, rue de la Banque, 1, à Dijon.

F. 6 mai 1881. Taisant (Mlle), institutrice, rue Jacotot, 1, Dijon.

F. 6 mai 1881. Taitot (Pierre), ancien orfèvre, rue Saint-Bénigne, 2, à Dijon.

8 février 1895. Talfumier, notaire, rue du Petit-Potet, 24, à Dijon.

9 février 1887. Taminiau (Henri), rue de la Barre, 41, à Alençon (Orne).

8 mai 1896. Terraud (Edmond), instituteur, à Saint-Bernard, par Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or).

13 juin 1888. Terrillon (Léonce), instituteur, à Planay (Côte-d'Or).

F. 6 mai 1881. Theuret-Dameron (Mme), directrice d'école, rue Jeannin, Dijon.

17 février 1882. Thiolain (Antoine), marchand de bois, rue de l'Arquebuse, 27, à Dijon.

9 décembre 1892. Tirquit, receveur municipal, place d'Armes, à l'hôtel de ville, à Dijon.

MM.

9 janvier 1891. Trivier-Carré (Emile), brasseur, rue d'Assas, 22, à Dijon.

10 juin 1892. Troubat, industriel, à Plombières-les-Dijon (Côte-d'Or).

10 janvier 1896. Troubat fils, négociant, à Plombières-les-Dijon (Côte-d'Or).

9 décembre 1885. Vallée (Jean-Baptiste), reporter au *Progrès de la Côte d'Or*, rue Brulard, à Dijon.

26 avril 1895. Vallée (Philippe), conservateur des Archives municipales, bibliothécaire-adjoint de la bibliothèque publique de Dijon, place de la République, Dijon.

11 juin 1884. Vallerot, instituteur, à Villecomte (Côte-d'Or).

14 décembre. Vallot (Gaston), ingénieur-électricien, Grande Rue, 166, à Sèvres (Seine).

18 novembre 1881. Valotte, inspecteur d'Académie honoraire, boulevard Carnot, 50, à Dijon.

14 février 1896. Vaux (Louis), instituteur, à Saint-Symphorien, par Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or).

14 mai 1897. Ventre (Louis), chef d'ateliers aux messageries maritimes, à La Ciotat (Bouches-du-Rhône).

14 juin 1895. Vendeur, professeur au conservatoire, rue Vauban, 17, Dijon.

8 décembre 1893. Venot, libraire, place d'Armes, Dijon.

14 mai 1897. Veillon, capitaine en retraite, rue du Drapeau, 10, Dijon.

9 janvier 1891. Vercey (Charles), avenue Victor-Hugo, à Dijon.

18 novembre 1881. Vernau, négociant, à Beaune (Côte-d'Or).

F. 6 mai 1881. Verneau (Lazare), pharmacien, rue Vaillant, 7, Dijon.

14 décembre 1894. Vialay, notaire, rue de la Préfecture, 45, Dijon.

10 juin 1892. Viardot, instituteur, à Noiron-sous-Gevrey (Côte-d'Or).

13 février 1891. Vielle (E.), inspecteur au chemin de fer, petite rue des Roses, 10, à Dijon.

26 avril 1895.	Vienne (de), lieutenant-colonel, associé résidant de la commission des Antiquités de la Côte-d'Or, à l'Arsenal, Dijon.
12 avril 1889.	Voisard (Alfred), rue de la Liberté, à Dijon.
14 décembre 1894.	Wolff (Albert), banquier, rue Vauban, à Dijon.

Nota. — Les membres de la Société qui auraient trouvé quelques erreurs dans cette liste sont priés de vouloir bien les faire connaître à M. le Président de la Société, rue du Gaz, 8, à Dijon.

LISTE DES SOCIÉTÉS

AVEC LESQUELLES A LIEU L'ÉCHANGE DES PUBLICATIONS

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES (*en France*)

Autun. — Société Eduenne.
Auxerre. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
Beaune. — Société d'histoire et d'archéologie.
Besançon. — Société d'émulation du Doubs.
Bourg. — Société de géographie de l'Ain.
Bourges. — Société des antiquaires du Centre.
Brest. — Société académique de Brest.
Chambéry. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.
Châtillon. — Société archéologique et historique du Châtillonnais.
Dijon. — Chambre de commerce.
— Bibliothèque de la ville.
— Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.
— Archives départementales de la Côte-d'Or.
— Commission départementale des antiquités.
— Club alpin français (section de la Côte-d'Or et du Morvan).
— Revue bourguignonne de l'Enseignement supérieur.
Gap. — Société d'études des Hautes-Alpes.
Havre (Le). — Société de géographie commerciale du Havre.
Langres. — Société historique et archéologique.
Lorient. — Société bretonne de géographie.
Lyon. — Société de géographie de Lyon.
— Comité de publication des Annales de l'Université de Lyon.
Marseille. — Société de géographie de Marseille.
Montpellier. — Société languedocienne de géographie.
Nancy. — Société de géographie de l'Est.
Nantes. — Société de géographie commerciale.
Paris. — Ministère des Colonies.
— Société académique indo-chinoise de Paris.

Paris. — Société de géographie commerciale.
— Société de géographie.
— Société de topographie de France.
— Société des études coloniales et maritimes.
— Le Tour du Monde.
Rochechouart. — Société des amis des sciences et arts.
Rochefort. — Société de géographie de Rochefort.
Rouen. — Société normande de géographie.
Saint-Nazaire. — Société de géographie et du musée commercial de Saint-Nazaire.
Semur. — Société des sciences historiques et naturelles de Semur (Côte-d'Or).
Sens. — Société archéologique.
Toulouse. — Société de géographie.
Tours. — Société de géographie.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES (*dans les colonies*).

Cochinchine (Saïgon). — Société des études indo-chinoises de Saïgon.
Tunisie. — Société de géographie de Tunis.
— Institut de Carthage, association tunisienne des lettres, sciences et arts, à Tunis.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES ÉTRANGÈRES

Allemagne (Hanovre). — Geographische Gesellschaft zu Hannover.
— (Stettin). — Société de géographie de Stettin.
— (Stuttgart) — Société de géographie.
Angleterre (Manchester). — Société de géographie de Manchester.
Autriche-Hongrie (Vienne). — Naturhistorischen hofmuseum.
Brésil (Rio-Janeiro). — Société de géographie.
— *Revue trimestrielle* de l'Institut de *Ceara* (Dr Studart), rue Formoza, 46, Fortaleza.
Egypte. — Institut égyptien.
— Société khédiviale de géographie.
Espagne (Madrid). — Société de géographie.

Finlande (Helsingfors). — Société de géographie de Finlande.
Italie (Florence). — Societa africana d'Italia.
— (Rome). — Société de géographie.
— (Naples). — Societa africana d'Italia, 219, via del Duomo.
Pérou. — Société de géographie de Lima.
Portugal (Lisbonne). — Société de géographie de Lisbonne.
— (Porto). — Société de géographie commerciale de Porto.
Russie. — Société impériale des amis des sciences naturelles d'anthropologie et d'ethnographie de Moscou.
Suisse (Neufchâtel). — Société neufchâteloise de géographie.

CONFÉRENCE

SUR LA

GUYANE FRANÇAISE

ET LE

TERRITOIRE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN

CONFÉRENCE

SUR LA

GUYANE FRANÇAISE

ET LE

TERRITOIRE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN

Découverte des Guyanes et premiers établissements européens. — Au moment où l'opinion publique, mieux éclairée que par le passé, commence à se tourner vers nos possessions lointaines, il m'a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de retracer l'histoire de l'une de nos plus anciennes colonies dont un incident douloureux récent vient encore d'augmenter la triste réputation, fort injuste d'ailleurs : je veux parler de la Guyane française.

La région des Guyanes est cette portion de l'Amérique du Sud située entre l'Orénoque et l'Amazone ; ses limites intérieures sont très vagues et fort mal définies, aussi n'attache-t-on d'importance qu'à ses frontières maritimes.

La découverte de ce pays eut lieu peu d'années après celle des Antilles et du Nouveau-Monde et, sans vouloir diminuer en rien la gloire de Chris-

tophe Colomb, on peut dire que cette découverte eût fatalement été faite dans un avenir peu éloigné. En effet, des îles Canaries et des îles du Cap Vert partaient déjà depuis plusieurs années des expéditions à la recherche de terres inconnues situées dans l'Ouest; or, l'Océan Atlantique est étranglé à cette latitude, et le régime des vents alizés devait forcément faire atterrir un jour l'une de ces expéditions aux rivages situés entre l'Amazone et l'Orénoque. C'est là d'ailleurs qu'eût abordé l'illustre Génois dès son premier voyage, sans le passage d'un cyclone malencontreux, et surtout sans son ignorance des changements qu'éprouve la déclinaison de l'aiguille aimantée entre l'Europe et l'Amérique. D'ailleurs, les Portugais qui découvrirent ces terres ignorèrent pendant longtemps qu'elles faisaient partie du même continent que celles où avait abordé Colomb. Tandis que ce dernier croyait avoir trouvé le royaume de Cipango des Anciens, les auteurs portugais se figuraient avoir enfin découvert la fameuse Atlantide de Platon.

Cependant les dangers qu'offrent ces côtes vaseuses et la difficulté d'accès résultant de l'absence de ports profonds ne pouvaient manquer de retarder l'établissement des Européens, naturellement portés à préférer l'aspect riant et l'abord facile des Antilles. C'est en effet ce qui eut lieu, et ce n'est guère que vers la fin du XVIe siècle que les

nations civilisées commencèrent à tourner leur attention vers ces contrées où l'or brut se trouvait dans les mains de tous les indigènes qui paraissaient attacher peu d'importance à la possession de ce métal. Une légende, celle de l'Eldorado, prit naissance vers cette époque et se répandit rapidement en Europe. Au sein des impénétrables forêts de la Guyane s'élevait, disait-on, une ville mystérieuse dont les maisons étaient de marbre et où l'or servait aux usages les plus infimes de la vie. Un palais s'y dressait, réfléchissant dans la transparente limpidité d'un lac ses tours de jaspe et de porphyre, ses colonnes d'onyx et ses terrasses d'albâtre : dans l'intérieur du palais, dont la magnificence défiait toute description, rayonnait un gigantesque soleil d'or enrichi des gemmes les plus rares et les plus précieuses. Le maître de toutes ces richesses était un Inca qui, fuyant devant Cortez et Pizarre, était venu se réfugier en ces lieux avec tous ses trésors, et dont le corps enduit de gomme était recouvert de poudre d'or (1). Chaque soir, dépouillant son singulier costume, le souverain se plongeait dans le lac, où ses sujets jetaient à l'envi des vases d'or et des objets précieux.

Cette légende, éclose dans l'imagination fertile des premiers conquistadors, fit affluer bientôt

(1) D'où son surnom El Dorado (Le Doré).

dans les Guyanes la foule des aventuriers qu'attirait le Nouveau-Monde. Des expéditions sans nombre s'organisèrent pour aller à la découverte de ce pays enchanté. Les Espagnols commencèrent avec Orellana et Martinez ; les Anglais suivirent avec Walter Raleigh et Laurent Reymis; quelques Français se lancèrent aussi dans cette chimérique entreprise qui coûta la vie à la plupart de ceux qui la tentèrent.

Le mythe de l'Eldorado s'évanouit peu à peu, mais l'attention de l'Europe était désormais attirée vers ces contrées. En 1633, une compagnie de marchands de Rouen obtint de Richelieu le privilège exclusif du commerce et de la navigation dans les pays d'entre Amazone et Orénoque. A deux reprises cette compagnie envoya des émigrants, mais le mauvais choix des colons, les rivalités des chefs et la révolte des indigènes forcèrent ces nouveaux occupants à abandonner leurs projets d'installation. La Compagnie de la France équinoxiale, fondée dès 1615, n'avait pas été plus heureuse.

Profitant de l'abandon de la Guyane, une compagnie hollandaise s'installa dans l'île de Cayenne, de 1655 à 1663, et elle commençait à prospérer lorsque son succès excita la jalousie des Français qui formèrent une nouvelle compagnie de la France équinoxiale et, sous la conduite du maître des requêtes De la Barre, reprirent



possession du pays. — Les années qui suivirent furent particulièrement mouvementées. En 1667, les Anglais s'emparèrent de l'île de Cayenne et ne l'évacuèrent qu'après l'avoir entièrement ravagée. En 1676, les Hollandais y rentrèrent par surprise, mais ils n'y restèrent guère car, quelques mois plus tard, ils en étaient chassés par l'Amiral d'Estrées.

A partir de ce moment, la domination française commença à s'affermir sérieusement sur toute la région comprise entre le Maroni et l'Amazone, mais, de ce côté, elle se heurta bientôt au Portugal, déjà maître du Brésil, et qui voyait d'un fort mauvais œil l'installation d'aussi puissants voisins. Les Portugais essayèrent bien vite d'empiéter sur ces contrées qui, sans nous appartenir en vertu d'un traité, étaient, comme l'on dirait aujourd'hui, placées dans notre sphère d'influence. Dès la seconde moitié du XVII[e] siècle, ils se hasardèrent à franchir l'Amazone. Toutefois l'entreprise n'était pas sans péril avec un souverain tel que Louis XIV, et le roi de Portugal Pierre II, inquiet des conséquences que pouvait amener l'excès de zèle du Gouverneur du Marañon, lui écrivait en 1688 « de ne pas empiéter trop ouvertement sur les rives de l'Amazone afin de ne pas fâcher son redoutable bon frère et cousin Louis XIV ».

Ces recommandations n'étaient pas superflues.

Au printemps de cette même année, le Gouverneur de la Guyane française, M. de Férolles, voulant punir les Portugais de leurs incursions continuelles sur notre territoire, se mit à la tête d'une flottille et, pénétrant par le Mayacaré et les savanes intérieures dans l'Araguary, il se présenta le 30 juin devant le fort de ce nom et somma le commandant portugais de l'évacuer. Cet acte énergique ne suffit pas et les empiètements des Brésiliens recommencèrent peu après. Pour les réprimer, M. de Férolles conçut un projet gigantesque et qui étonne quand on songe au peu de bras dont il pouvait disposer. Il résolut de relier par une route Cayenne à l'Amazone, « tant pour repousser l'invasion des Portugais que pour faciliter la découverte des mines et le commerce avec un nombre infini de nations indiennes ». Peut-être subsistait-il dans son esprit quelque espoir de découvrir l'introuvable Manoa del Dorado. Quoi qu'il en soit, il commença aux sources de l'Orapu la route qu'il avait projetée, mais il ne put l'exécuter entièrement. Laissant-là son entreprise, il se mit de nouveau à la tête d'une flottille avec laquelle il descendit le Para et s'empara des forts de l'Amazone qu'il rasa. — Toutefois, il ne put empêcher les Portugais de les relever après son départ. Ses doléances à la cour de France eurent du moins l'avantage de provoquer la convocation de plénipotentiaires chargés d'examiner la ques-

tion. Le 2 septembre 1697, M. de Rouillé Marbœuf arrivait à Lisbonne en qualité d'ambassadeur extraordinaire du Roi de France, pour régler les limites des possessions françaises et portugaises. En 1700, un traité provisionnel était signé et, le 18 juin 1701, il recevait l'approbation de Louis XIV. Par ce traité, la France abandonnait toutes prétentions sur la province de Marañon (située entièrement sur la rive droite) et sur le cours de l'Amazone.

Les Portugais s'efforcèrent par tous les moyens possibles d'éluder les clauses de ce traité ; néanmoins, il resta en vigueur jusqu'en 1715, époque où le traité d'Utrecht vint modifier ces limites. Par l'article 8, la France renonçait à la propriété des terres du Cap du Nord situées entre la rivière des Amazones et celle de Japock ou de Vincent Pinzon. Malheureusement, les géographes comme les diplomates n'ont pu s'entendre au sujet de cette rivière de Japock dont on attribue la découverte à Vincent Pinzon : d'énormes volumes ont été écrits sur cette question sans pouvoir la résoudre. D'une part le Brésil, avec de bonnes raisons pour ses intérêts, n'a cessé de prétendre que cette rivière de Japock n'était autre que l'Oyapock situé à 300 kilomètres au nord de l'Amazone. D'un autre côté, les auteurs français prétendent, ce qui est exact, que le mot yapoc en langue indienne signifie rivière : en outre les

cartes hollandaises, seules existantes au moment du traité d'Utrecht, donnaient ce nom à un cours d'eau situé dans une grande île de l'embouchure de l'Amazone. On pourrait encore retrouver quelques-unes de ces cartes dans les archives de Londres et d'Amsterdam. D'Avezac va plus loin encore et il prouve que Vincent Pinzon n'a atterri nulle part entre l'Amazone et les Bouches du Dragon qui donnent accès dans le golfe de Paria. Enfin il est hors de doute que d'énormes changements géographiques se sont produits depuis cette époque aux bouches de l'Amazone et que la configuration actuelle du pays ne saurait servir d'argument dans cette discussion plus historique que géographique.

En 1736, les deux puissances convinrent d'éclaircir la question et les Portugais promirent de renoncer à leurs envahissements, mais ils s'empressèrent de les continuer et fondèrent même sur la rive gauche de l'Amazone une vaste province formée des débris de leurs colonies d'Afrique, du Cap Vert et des Bissagos. Le gouvernement français était alors trop occupé en Europe pour songer à réprimer ces empiètements.

Les choses en restèrent là jusqu'en 1802 où le traité de Lisbonne, dans son article 7, décida que la rivière d'Arouary ou Araguary, dont l'embouchure est située à 1° 02 de latitude nord, n'est autre que la rivière de Vincent Pinzon du traité

d'Utrecht et doit par suite servir de frontière à la Guyane et au Brésil.

Mais, quelques années plus tard, la Guyane française étant tombée dans l'anarchie à la suite de la Révolution et de l'abolition de l'esclavage, une escadre anglo-portugaise se présenta devant Cayenne et s'en empara en 1809. L'énergique proconsul Victor Hugues, n'ayant pu sauver la colonie, faute de troupes, stipula qu'elle serait remise non aux Anglais mais à leurs alliés les Portugais.

En 1814, la France rentra par le traité de Paris en possession de ses droits sur la Guyane, mais la remise n'eut lieu qu'en 1817, sous réserve de la fixation définitive de ses frontières, conformément au traité d'Utrecht. S'en référant à ce traité dont celui de 1802 n'est qu'une confirmation, la France a toujours considéré la rivière de l'Araguary comme sa limite méridionale. C'est ainsi qu'elle trouva tout naturel d'installer en 1836 un poste dans la rivière de Mapa, en face de l'île de Maraca, ainsi qu'elle le faisait à la même époque à la Mana et au Maroni. Le Brésil ne fit d'ailleurs jamais entendre de protestation à ce sujet, et l'on put, dans les correspondances officielles, traiter Mapa de partie intégrante de la Guyane française sans soulever la moindre réclamation. Le poste et l'hôpital de Mapa, assez malsains au début, furent évacués pour cette raison à la fin de 1840, par ordre de M. Guizot. Une nou-

velle tentative de colonisation, faite en ce point au commencement de 1850, avec des émigrés madériens, ne réussit pas et on lui attribua même la première et terrible épidémie de fièvre jaune qui éprouva si cruellement la Guyane, de décembre 1850 à février 1851.

En 1856, les dernières négociations officielles entre le Brésil et la France eurent lieu au Ministère des Affaires étrangères : le plénipotentiaire du Brésil était le vicomte d'Uruguay et celui de la France le baron de Butenval. Après quinze conférences pendant lesquelles les deux diplomates se firent de mutuelles concessions, sans cependant pouvoir tomber d'accord, les dernières limites auxquelles s'arrêta la France furent les suivantes : l'ancien bras nord de l'Araguary et une ligne parallèle à l'équateur s'étendant des sources de l'Araguary au Rio-Branco, limite occidentale. Quant au Brésil, reniant l'article 7 du traité de 1802 et notre installation à Mapa, il ne consentait à nous reconnaître en dernier lieu comme limite que la rivière Calsoène ou Carsevenne, à 2°30′ de latitude environ.

L'espace compris entre ces deux limites peut donc être considéré comme le contesté officiel. Toutefois, aucun accord n'étant intervenu, la situation reste la même qu'auparavant ; les deux nations ont sur toute la région des droits éventuels et gardent chacune la juridiction de ses nationaux.

Jusqu'à ces dernières années, cet état de choses n'avait soulevé aucune difficulté, mais la découverte faite en 1893 de riches gisements aurifères dans la région de Carsewène a profondément modifié la situation (1). Des bandes d'aventuriers de toutes races et de toutes nations ont envahi ce pays et, en l'absence de toute police, ont bien vite fait de la force le seul droit et la suprême loi. Avec des étrangers autres que des Brésiliens, la solution était facile, car un territoire contesté n'est pas un territoire neutre. Mais là où la situation devient épineuse, c'est lorsqu'on constate que ces bandes de pirates de la Savane sont formées en majeure partie de citoyens brésiliens qui molestent nos nationaux et prétendent leur interdire l'accès du pays.

Depuis l'évacuation du poste de Mapa, quelques familles tapouyes (métis de Portugais, de nègres et d'indiens) se sont installées dans cette région où elles se livrent à l'élevage des bestiaux et à la pêche du pirarucu, sorte de poisson qui, une fois

(1) En sept mois, du 23 avril au 25 décembre 1894, les déclarations d'or faites à l'arrivée à Cayenne se sont élevées à 3.991 kilos. Etant donné l'énorme étendue de côtes de la Guyane et la facilité de la contrebande de l'or, on s'accorde généralement à penser que plus du tiers de l'or entré à Cayenne n'a pas été déclaré en douane, ce qui ferait en sept mois 5.000 kilos d'or soit 15 millions de francs rapportés à Cayenne seulement. — Ce commerce a donné lieu dans le même temps à un mouvement de passagers qui se chiffre par 9.481 personnes, dont 5.701 à l'aller et 3780 au retour.

séché, forme avec le manioc la base de la nourriture des indigènes. Un commerce assez actif s'était même établi depuis quelques années entre Mapa et Cayenne, de sorte que, à deux reprises, en août 1888 et en octobre 1893, le gouverneur de la Guyane avait envoyé dans ces parages l'aviso mis à ses ordres, pour voir de quelle manière on pourrait améliorer les relations commerciales existant entre les deux pays. A son second voyage, l'aviso le « Bengali » passa plusieurs jours à Mapa où il reçut l'accueil le plus cordial. Il y laissa un missionnaire, M. l'abbé Fabre, aumônier de l'hôpital de Cayenne, envoyé par le gouverneur Charvein sur la demande des habitants. Ce digne ecclésiastique passa près de six semaines dans le village, remplissant les devoirs de son état et rencontrant partout l'accueil le plus empressé. A ce moment, l'influence française dominait sans conteste à Mapa.

Cependant, quelques mois plus tard, les plaintes des chercheurs d'or commencèrent à affluer. Une bande d'aventuriers avait, disaient-ils, installé son quartier général à Mapa et forçait les habitants à cesser toute relation avec les Français. Leur chef, qui s'intitulait pompeusement général don Francisco-Xaveira da Véga Cabral, prétendait avoir été investi par le Brésil des fonctions de capitan ou gouverneur militaire de Mapa. Cet aventurier a joué en effet jadis un rôle important

dans les guerres civiles qui ont successivement ensanglanté ce malheureux pays et, sous couleur de récompense, les chefs du parti victorieux avaient simplement voulu se débarrasser d'un auxiliaire devenu gênant et fort compromettant. Un notaire et un instituteur avaient été installés à Mapa par le gouverneur de la province de Para qui fournissait les subsides nécessaires à tous ces agents. Enfin, tout Français qui cherchait à pénétrer dans le pays par la rivière de Mapa était expulsé et souvent même dépouillé.

Pour vérifier ces assertions M. le commissaire général Charvein, alors gouverneur de la Guyane, donna en avril 1895 l'ordre au Bengali de se rendre à l'embouchure de la rivière de Mapa et de procéder à une enquête sur les faits reprochés aux habitants. Une mission commerciale, venue de France et patronnée par le Ministère des Colonies, prit passage à bord pour essayer de remonter la rivière à la faveur de l'appui moral que lui prêtait le Bengali. Ce navire parvint sans encombre aux bouches de la Mapa mais son tirant d'eau lui interdisant l'accès de cette rivière, qui est plutôt un torrent, on dut se servir des canots pour remonter jusqu'au village, distant de 18 kilomètres environ et situé sur un petit affluent de la rivière qui assèche presque à marée basse. Le commandant, quelques officiers, la mission Casey et une vingtaine de marins, sans armes

apparentes, avaient pris place dans les embarcations. — Devant le village, celles-ci furent reçues par une cinquantaine de personnes, hommes, femmes et enfants : le reste était absent, vaquant à ses occupations de pêche et d'élevage. L'instituteur, parlant au nom de tous, fut très arrogant ; il déclara que le pays appartenait aux habitants parce que le Brésil le leur avait donné et qu'ils s'opposaient formellement au passage des Français. M. Casey, chef de la mission, insistant pour remonter, l'instituteur répondit : « Cabral n'est pas ici en ce moment et nous ne sommes pas les plus forts, mais si vous persistez à remonter vous trouverez plus haut des gens qui vous arrêteront à coups de fusil. » Dès lors, nous étions fixés : les droits de la France étaient foulés aux pieds et il n'y avait plus qu'à en référer au gouvernement.

Aucune réponse n'était encore parvenue de Paris le mois suivant. Cependant les actes de brigandage se multipliaient de plus en plus : de nombreux placériens se plaignaient d'avoir été dépouillés de leur or et menacés. Il devenait urgent de protéger nos nationaux, dont le nombre dépassait 5,000, contre les déprédations des écumeurs de prairies.

Une audacieuse agression vint mettre le comble à la mesure. Les chercheurs d'or accédant aux placers par les rivières de Carsewène et de Cou-

nani, Cabral résolut de s'emparer des villages situés à l'embouchure de ces deux rivières afin de pouvoir ensuite rançonner les immigrants à sa guise. Un de ses lieutenants s'empara sans difficulté de Carsewène mais, à Counani, l'entreprise était moins aisée. Ce bourg, situé non loin de l'Oyapock, est entièrement français ; Jules Gros en avait même fait la capitale de sa république de joyeuse mémoire. Depuis quelque temps le gouverneur de la Guyane y avait installé l'un des habitants les plus influents nommé Trajane Benito, en qualité de représentant des intérêts français et celui-ci était reconnu sans conteste comme chef de la région. Une nuit, un des lieutenants de Cabral s'introduisit subrepticement dans le village avec une trentaine de partisans. Le drapeau français fut traîné dans la boue et remplacé par le drapeau brésilien ; Trajane, enlevé avant d'avoir pu se reconnaître, fut emmené prisonnier à Mapa.

Cette fois, la violation de nos droits était trop éclatante. Il fallait agir et agir vite. Le Gouverneur Charvein, désespérant d'obtenir à temps un ordre formel de Paris, réunit le Conseil de défense de la colonie qui décida qu'une démonstration militaire serait faite à Mapa pour obtenir la reddition de Trajane et, si possible, s'emparer de son ravisseur. Un renfort de soixante hommes d'infanterie de marine, placé sous les ordres du capi-

taine Lunier, fut embarqué sur le Bengali pour renforcer l'équipage de ce navire, mais les ordres les plus sévères furent donnés afin qu'on ne se servît des armes qu'en cas de nécessité absolue. — Malheureusement, on perdit inutilement du temps en préparatifs : le Bengali dut relâcher à Counani et à Carsewène pour prendre des renseignements et, lorsque l'expédition se présenta devant Mapa, le 15 mai au matin, Cabral, prévenu depuis deux jours, avait réuni ses hommes et était prêt à la recevoir.

Cette triste affaire est encore trop récente pour être déjà oubliée ; je la rappellerai donc sommairement. Le capitaine Lunier, trop scrupuleux observateur des ordres de prudence qu'il avait reçus, laissa ses soixante soldats au cimetière, à 300 mètres environ en aval du village, et descendit devant celui-ci soutenu seulement par les trente fusiliers marins que commandait l'enseigne de vaisseau d'Escrienne. Laissant à l'entrée du village cet officier avec sa troupe l'arme au pied et le fusil non chargé, il s'avança presque seul en parlementaire au-devant de Cabral qui l'attendait à la tète de sa bande de soixante-dix hommes bien armés. Celui-ci ayant répondu insolemment à la sommation qui lui fut faite de rendre Trajane, le capitaine donna aux deux hommes qui l'accompagnaient l'ordre de saisir ce bandit mais, avant que cet ordre pût être exécuté,

Cabral bondit sur l'officier et lui arrachant son revolver de la ceinture il en déchargea sur lui deux coups à bout portant. Ce fut le signal d'une fusillade générale. L'enseigne d'Escrienne, accouru avec la moitié de ses hommes au secours du capitaine, fut accueilli par une grêle de balles et obligé de se replier sur la berge pour ne pas être enveloppé : le reste de sa troupe, fusillé des portes,des fenêtres et de l'angle des maisons,perdait en deux minutes les trois quarts de son effectif. Déjà les pirates se croyant vainqueurs s'avançaient vers les canots comme vers une proie assurée ; ils n'étaient plus contenus que par les six ou sept hommes valides rassemblés autour de l'enseigne d'Escrienne qui, bien qu'il eût la joue emportée par une balle, s'efforçait encore d'arrêter l'ennemi et de protéger l'embarquement des blessés. A ce moment critique éclata le crépitement caractéristique des Lebel : le lieutenant Destoup arrivait enfin avec ses soixante hommes. L'arrivée inopinée de cet important renfort changea instantanément la face des choses: un premier feu de salve bien ajusté jeta à terre une quinzaine de Brésiliens, une seconde décharge acheva la déroute. Mais ensuite il fallut faire le siège de chaque maison; on dut y mettre le feu car les pirates s'étaient solidement barricadés à l'avance. La lutte fut encore longue et meurtrière ; malheureusement, les derrières de la place n'étaient pas

gardés et une bonne partie de la bande de Cabral put s'échapper dans la forêt.

A une heure de l'après-midi, il ne restait du village de Mapa que quelques ruines fumantes. Il fallait se hâter de rentrer car la mer baissait rapidement et l'état des blessés réclamait des soins urgents. Le 16 mai, au jour, le Bengali appareillait par un des plus affreux temps de l'hivernage, et le lendemain à la nuit il arrivait à Cayenne. On fit aux cinq victimes de cet odieux guet-apens des funérailles grandioses à la lueur des torches : la population entière suivit le convoi conduit par le Gouverneur.

Dans la suite, deux blessés succombèrent encore à l'hôpital, ce qui porte à 7 tués et 17 blessés le chiffre de nos pertes. Du côté des Brésiliens il y eut, paraît-il, quarante tués et autant de blessés : Cabral lui-même fut laissé pour mort sur la place. On ne put que ramasser à la hâte quelques armes au moment du départ. Il est regrettable que l'on n'ait pas eu le temps de fouiller à fond la maison de Cabral ; cependant, quelques papiers saisis chez lui prouvent clairement la connivence des autorités du Para, sinon du gouvernement central lui-même. D'ailleurs, c'est sous le drapeau brésilien que cette bande de pirates avait combattu, et l'annonce de cette affaire causa dans tout le Brésil une émotion immense. De toutes parts, des prières publiques furent di-

tes et des messes célébrées pour les victimes de ces assassins de Français, et Cabral, à son retour au Para, fut reçu en triomphateur. — Le gouvernement brésilien jeta d'abord les hauts cris et demanda même au gouvernement français une satisfaction pour le massacre de ses nationaux, mais la prudente fermeté du quai d'Orsay le calma et il finit par accepter la proposition d'un arbitrage pour régler le litige et trancher enfin la question depuis si longtemps pendante du territoire contesté franco-brésilien.

Notice géographique. — La Guyane française proprement dite, depuis l'attribution du territoire de l'Awa à la Hollande, en 1891, mesure environ 80,000 kilomètres carrés, à quoi il faut ajouter 20,000 kilomètres carrés pour les tribus nègres du Tapanohoni placées sous notre protectorat. Le pays contesté compte 60.000 kilomètres carrés, seulement pour la partie littorale située entre l'Oyapock et l'Araguary ; quant au territoire intérieur, de l'Araguary au Rio Branco, il ne mesure pas moins de 200.000 kilomètres carrés, soit au total 260.000 kilomètres carrés, plus de deux fois et demie la surface de la Guyane française.

Les limites revendiquées par la France lui donnent 750 kilomètres de côtes au lieu de 350 qu'elle possède actuellement. Ces territoires renferment

les régions aurifères tant convoitées et comprennent en outre 100.000 kilomètres carrés de savanes propres à l'élevage, dont 40.000 situés dans le voisinage des côtes et des rivières. Enfin et surtout, la possession du bras nord de l'Araguary nous place à dix lieues seulement des bouches de l'Amazone, et nous donne l'île de Maraca et le canal de Carapaporis, seuls mouillages praticables même aux plus grands navires.

L'aspect général du territoire contesté est sensiblement le même que celui de la Guyane : il se divise en terres basses et terres hautes. Les premières comprennent les côtes, et le littoral jusqu'à l'endroit où la marée cesse de se faire sentir. Les côtes, basses et très vaseuses, sont entièrement recouvertes d'épaisses forêts de palétuviers qui forment à l'Amérique tropicale une verdoyante mais monotone ceinture. Le littoral, formé d'alluvions, renferme de vastes prairies nommées savanes, sèches ou humides suivant la saison et l'altitude du terrain. Les savanes mouillées, merveilleusement fertiles, n'auraient besoin que de quelques travaux d'irrigation pour dépasser en richesse les vallées du Mississipi et du Yang tse Kiang. Les savanes sèches, très propres à l'élevage des bestiaux, peuvent également, dans les parties inclinées, convenir à la culture des céréales et des arbres fruitiers. — Enfin les terres hautes, situées dans l'intérieur, sont presque

entièrement recouvertes d'épaisses forêts où abondent les essences les plus rares et les plus précieuses. Ces forêts sont éternellement vertes, grâce à l'absence presque complète de saisons, et il n'est pas rare, dans ce dérèglement des lois de la nature, de voir côte à côte sur le même arbre des fruits mûrs, des boutons à peine éclos et des fleurs complètement épanouies. C'est d'ailleurs un merveilleux spectacle que celui de ces immenses forêts, les grands bois, comme on les appelle dans le pays. Les troncs gigantesques des arbres dix fois séculaires se dressent comme autant de colonnes, si espacés que l'on peut aisément circuler à cheval entre eux, et c'est seulement à près de 80 pieds de hauteur que les branches commencent à se montrer, tendant vers le ciel leur verdoyante ramure. Un silence solennel règne sous ce dôme épais, et l'ombre y est si intense qu'on peut s'y promener sans coiffure au plus fort de la chaleur. Pas un arbuste, pas une herbe ne pousse dans cet humus fangeux, formé de pourritures végétales d'où s'exhalent les émanations les plus délétères. Mais, un des géants de la forêt vient-il à tomber, soit que l'âge ait eu raison de sa vigueur, soit que le feu du ciel l'ait frappé, aussitôt jaillit du sol une floraison exubérante qui pousse vers la lumière par la trouée de la voûte de verdure. Petit à petit, les malingres, les chétifs disparaissent, étouffés



dans cette lutte pour la vie ; au bout de quelques années, un nouvel arbre remplace seul celui qui s'est écroulé et, appuyant ses rameaux anémiés sur ses robustes voisins, il se hâte de grandir pour prendre sa place au soleil.

Les rivières sont les seules voies de pénétration qui donnent accès dans l'intérieur ; heureusement, on n'en compte pas moins de douze, dont six pour la Guyane seulement. Le cours de ces rivières est perpendiculaire aux soulèvements rocheux du sol et elles ont dû se frayer un chemin à travers les chaînes de collines qui barrent leur route. Il est peu de spectacles plus imposants que celui qu'offrent à la fin de l'hivernage de larges fleuves comme l'Oyapock et le Maroni se ruant sur la barrière rocheuse qui arrête leur cours : les ondes convulsées jettent jusqu'au ciel des nuages d'écume et le sourd grondement des eaux va troubler à plusieurs lieues le silence des immenses forêts.

Seuls, les Boshs ou Bonis, descendants d'anciens nègres marrons, osent se risquer sur ces rapides dans leurs frêles pirogues, faites d'un tronc d'arbre creusé. Penchés sur leurs courtes pagaies, la poitrine haletante, ils évitent avec une merveilleuse adresse les têtes de roches aux arêtes tranchantes, et savent habilement profiter des remous du courant pour faire avancer leur léger esquif. Parfois on les voit se tenir à l'affût,

dans une immobilité relative, au milieu du bouillonnement des cataractes ; debout à l'avant, dans une pose hiératique, l'un d'eux se tient prêt à flécher les poissons qui remontent le fleuve. Soudain, l'arc se détend, la flèche plonge dans l'écume et, quelques instants après, apparaît à la surface le ventre argenté d'un pirarucu ou d'un maripa qui se débat convulsivement.

Cependant, la similitude n'est pas complète entre toutes les parties de cet immense territoire. La région septentrionale, entre Cayenne et le Maroni, est assez accidentée : il existe là des soulèvements préhistoriques qui ont été reliés dans la suite des siècles par les alluvions de l'Amazone et de l'Orénoque. Celui-ci est trop éloigné pour que son effet soit bien sensible actuellement. Mais il n'en est pas de même de l'Amazone dont l'action est encore considérable et d'autant plus importante qu'on se rapproche de son embouchure.

Coudreau prétend même qu'en certains endroits les dépôts alluvionnaires atteignent un mètre par an : mais ce chiffre est certainement exagéré ou alors très accidentel et purement local. Toutefois, les variations topographiques doivent être excessivement rapides dans un pays sillonné de cours d'eau, où les courants de cinq et six nœuds sont fréquents, et où les marées atteignent douze et quatorze mètres. Enfin le prororoca, sorte de masca-

ret gigantesque, doit aussi amener de profondes modifications dans la configuration des côtes, si on en juge par les affouillements extraordinaires des berges. Ces violents courants, charriant en immenses quantités des arbres énormes qu'ils lancent comme autant de béliers à l'assaut des rives, rongent promptement les pointes et sapent les îles : en revanche, ces mêmes arbres pris par les remous viennent ensuite s'échouer dans les coudes des rivières et,s'enchevêtrant les uns dans les autres, forment un obstacle contre lequel les eaux bourbeuses déposent leur limon et comblent ainsi en peu d'années les fosses les plus profondes.

L'île de Maraca et la région du cap Nord sont encore dans un état plus primitif. Ces contrées, couvertes de lacs et de marais reliés par de nombreux cours d'eau qui circulent entre des rives à demi fluides, donnent une idée de l'aspect que devait offrir la terre aux premiers âges de la formation du globe. L'œil ne perçoit aucun objet saillant dans ces vastes déserts liquides, car l'inévitable palétuvier lui-même n'y pousse pas. La surface des lacs est presque entièrement cachée par les roseaux, les moucoumoucous et d'autres plantes aquatiques qui forment de véritables prairies flottantes, ne laissant entre elles que d'étroits passages auxquels les Indiens, dans leur langage imagé, ont donné le nom d'iguarapés (sentiers de la pirogue). C'est la patrie par excel-

lence des caïmans, des boas et des moustiques.

Cependant, quelques lacs de l'intérieur ont des rives hautes et boisées, des eaux limpides et profondes, et renferment des îles élevées. Le lac da Jac et le Lago Novo sont même de véritables mers intérieures et ont des tempêtes redoutables pour les petits navires qui vont y pêcher le pirarucu et le lamantin. Le Lago Novo, capable d'abriter les plus nombreuses flottes, n'est séparé que par un isthme étroit et marécageux de l'Araguary, parfaitement navigable jusque-là pour de grands navires.

Population et établissements du contesté. — Si le territoire contesté a une énorme superficie, il a en revanche une bien faible population. Les seules agglomérations dignes du nom de villages, Ouassa, Counani, Carsewène et Mapa, sont situées respectivement sur les rivières du même nom. Quelques huttes isolées se trouvent en d'autres points, mais ce ne sont généralement que des habitations temporaires : toutefois, celles de la région des lacs, éparses sur la route de Mapa à l'Araguary, forment encore un total relativement important. En dehors de ces habitants sédentaires vit une population nomade de pêcheurs, de chasseurs et de chercheurs d'or. Quant aux Indiens, ils ont été refoulés fort loin dans l'intérieur et les renseignements qu'on a sur leur compte sont très

vagues. Il n'y a d'ailleurs aucun fondement à faire sur cette race infortunée qui, reculant sans cesse devant la civilisation dont elle n'a pris que les vices, semble fatalement vouée à un anéantissement prochain.

Depuis la découverte des riches placers de Carsewène, en 1893, une foule d'aventuriers a envahi cette région : presque tous étaient des hommes de couleur venus des Antilles, des Guyanes et du Brésil. Plus d'un tiers y a laissé ses os ou est revenu mourir dans son pays natal de dysenterie et des fièvres paludéennes : les autres se sont hâtés d'aller jouir dans les villes de l'or qu'ils avaient ramassé. On ne saurait donc fonder sur l'exploitation aurifère l'espoir de voir se peupler ce pays, comme cela eut lieu en Californie où des établissements stables ont succédé aux campements des placériens.

Ici, tout s'y oppose : le climat, la nature du sol, l'insouciance des mineurs et la difficulté des communications. — Les vraies richesses du pays sont celles qui résultent de sa fécondité merveilleuse. Bien des années s'écouleront sans doute avant que ce gigantesque bassin de l'Amazone soit sérieusement exploité. Il y a à cela une difficulté majeure, la même que dans les Guyanes, le manque de bras. Dans ces pays insalubres où l'Européen ne saurait se livrer à un travail manuel, il ne se trouve malheureusement pas un

peuple apte à cultiver le sol, et ce serait peine perdue de prêcher les bienfaits de l'agriculture à la race indolente que l'espoir d'une fortune facile et rapide peut seul faire sortir de sa torpeur. L'esclavage avait été une solution temporaire et partielle du problème ; il ne saurait en être question de nouveau. L'émigration n'a pas donné jusqu'ici de résultats. Seule d'ailleurs, l'émigration asiatique pourrait fournir à ces pays la race laborieuse et prolifique qui lui convient (1). On pourrait peut-être, renouvelant le procédé de Charlemagne avec les Saxons, transporter en Guyane ces villages à demi insoumis des frontières tonkinoises qui nous donnent tant de préoccupations, mais ces moyens radicaux ne sont plus guère de notre siècle.

Le problème de la population de la Guyane reste donc entier et l'on peut se demander quel intérêt la France pense avoir à augmenter encore ses possessions dans ces contrées. Outre la satisfaction légitime que notre pays doit éprouver en voyant que justice lui est enfin rendue, il lui importe de délimiter nettement ses droits à une époque où les nations européennes achèvent de se partager le monde non civilisé. Enfin, devant l'expansion rapide qu'ont prise depuis un siècle certains pays

(1) La prospérité que la Guyane anglaise doit aux coolies hindous semble indiquer que là est la solution de la question.

tels que l'Amérique du Nord et l'Australie, il est prudent d'affirmer notre domination sur les bords de cette vallée de l'Amazone, la plus vaste et la plus fertile du globe.

L'essentiel, pour le moment, est de régler le plus promptement possible le différend qui existe entre la France et le Brésil. Quelle que soit la décision de l'arbitre, elle sera préférable à la situation actuelle et empêchera désormais des bandes d'aventuriers de couvrir leurs déprédations d'une apparence de légalité. Alors si le sang de nos soldats n'est pas vengé, il sera du moins la semence féconde d'où sortiront la pacification et la prospérité de la Guyane.

H. Loiselet,

Lieutenant de Vaisseau.

DANS LES DOUARS

SOUVENIRS D'ALGÉRIE

1887-1888

DANS LES DOUARS

SOUVENIRS D'ALGÉRIE

1887-1888

Pendant une des nombreuses traversées que j'ai faites entre la France et l'Algérie, je me souviens d'avoir eu pour compagnon de route un camarade que l'Afrique du Nord n'avait pas su captiver. Ils sont rares, pourtant, ceux que n'a pas séduits cette poésie en action qu'est la vie arabe, cette sorte de monde enchanté qu'est la société de l'Islam. Mais il n'avait pas été charmé celui-là et il ne pardonnait pas à l'Algérie la désillusion d'y avoir trouvé, au lieu de l'orientalisme attendu et rêvé, la prose d'un américanisme naissant. Non seulement il n'était pas de ceux à qui suffisent la beauté, la grandeur des paysages et le contact d'une nature encore presque vierge, mais il n'avait guère connu que les villes européennes du littoral et les pays de colonisation, où l'Arabe se fait de plus en plus rare, de moins en moins pittoresque et où la céréale, l'exploitation

agricole, avec son prosaïque attirail, la minoterie, le chemin de fer, l'Européen affairé, exclusivement en proie aux soins matériels, auront bientôt tout à fait remplacé ce monde musulman qui s'en va de plus en plus devant nous vers les solitudes des Hauts-Plateaux et du Sahara. Il n'avait vu dans les environs des villes et des centres agricoles du Tell que de misérables indigènes, pouilleux et loqueteux, qui sont déjà devenus les mercenaires des colons et qui n'avaient pu lui donner qu'une triste idée de l'Arabe en général ; il ne connaissait point le véritable indigène algérien, car il n'avait pas vécu dans les douars ; il n'y avait pas connu la vie de grand air et de liberté, de guerre, de chasse et d'amour, d'oisiveté et de mouvement, de résignation et de traditions bibliques, patriarcales qui remontent aux premiers temps de l'humanité.

Celui qui lui faisait observer ces choses avait, tout en parlant, les yeux tournés vers le point de l'horizon, où, dans la matinée, les côtes d'Afrique avaient disparu à nos regards ; on eût dit que par delà l'immensité vide de la mer, il voyait ce dont il parlait avec cette éloquence simple, pénétrée, convaincue que donne l'amour de ce qu'on a fait, de ce qu'on a vécu, de ce qu'on a senti.

Et je l'écoutais, me reportant, moi aussi, à ce temps de désillusion que furent les premiers jours de mon arrivée en Algérie où je croyais trouver,

comme tout bon *Roumi*, la vie arabe telle que je la rêvais, dès les premiers pas sur le sol africain, — et puis l'enchantement qui suivit progressivement, à mesure que je m'enfonçais dans le pays, que je m'éloignais de l'Algérie des Européens pour entrer plus avant dans l'Algérie arabe, dans les douars.

Ce que j'y ai trouvé n'était peut-être pas tout à fait ce que j'en attendais sur la foi des romans de 1840 ; mais c'était autre chose de bien plus captivant, parce que c'était plus vraisemblable et réel, parce que c'était la vraie vie, — que nous ne connaissons plus guère en Europe que par des fictions, ou au travers des livres, — et que je voyais vivre sous mes yeux, à laquelle je participais et que je vivais moi-même.

Toutes mes impressions de ce temps-là, je les avais écrites, comme l'ont fait tant d'autres avant moi, croyant comme eux découvrir pour la première fois le monde arabe, que je ne découvrais en somme que pour moi-même, — ce monde bédouin qui vivait déjà du temps des Ammonites et des Amalécites contemporains des premiers Hébreux.

J'ai conservé ces impressions qui datent déjà de loin et je les donne telles qu'elles furent écrites, quoique, depuis, certaines d'entre elles aient fait place à d'autres et que j'aie pu concevoir des opinions plus exactes sur bien des points. Tout le

mérite qu'elles peuvent avoir est donc dans leur bonne foi et leur naïveté.

Puissent-elles aussi avoir un peu de ce charme qu'ont tous les vieux souvenirs, tous les vieux écrits et presque toutes les vieilles choses.

Le Télagh, octobre 1896.

I

C'est de Dijon que je partis pour l'Algérie, en janvier 1887.

Alger est tout près de Paris, maintenant qu'on y va en quarante-huit heures ; mais l'Algérie est toujours loin quand on y va pour longtemps.

Pauvre Dijon ! Il y faisait un froid terrible, et, au moment de mon départ, un blanc manteau de neige recouvrait la ville entièrement. Elle en était toute ouatée sous son ciel de plomb, et, dans ses rues capitonnées, le bruit des passants et des voitures s'entendait à peine, tandis que je les parcourais pour la dernière fois, et pour longtemps, la tête pleine, déjà, d'une réchauffante vision de l'Orient, de ses pays ensoleillés et de son ciel bleu.

Je partis : triste voyage jusqu'à Marseille où je m'éveillai le lendemain matin, après avoir côtoyé la Saône, toute hérissée de glaçons en pleine débâcle, donnant l'illusion d'un paysage polaire, et puis avoir franchi, sans rien voir, sans

même regarder, les blancheurs neigeuses qui couvraient la splendide vallée du Rhône et brillaient dans la nuit, fuyant à toute vapeur de chaque côté des portières.

A Marseille, il avait plu : tout le monde était crotté dans les rues, et de pauvres orientaux qui venaient en France ou qui s'en retournaient vers les pays du Levant, marchaient pieds-nus dans une boue qui maculait affreusement, changeant en loques flasques, lamentables, les blanches draperies de leurs costumes.

Marseille, l'antique « cité phocéenne », la ville du Midi par excellence, aux bords de son admirable Méditerranée, au pied de ses Alpilles dénudées comme les montagnes de l'Atlas, cette clé de l'Orient, Marseille est dans le monde entier une ville unique en son genre. Vieille ville, elle a su garder intacte l'originalité de ses vieux quartiers, autour du Vieux-Port hérissé de mâts et vers lequel descendent d'étroites ruelles en escalier, dont le nettoyage se fait encore de la façon la plus primitive au moyen de véritables cascades qu'on y lâche et qui entrainent dans leurs eaux boueuses de pittoresques détritus de trognons de choux et de lavures de vaisselle. Ville de progrès, elle a de belles promenades, de grands monuments, de larges artères, un fiévreux mouvement commercial et industriel, des cafés somptueux. Ville moderne, elle est une des plus

modernes de toutes les villes : sous des marronniers centenaires entre lesquels sont tendues de vastes réclames qui tirent les yeux, la statue de l'évêque Belsunce se dresse entre deux rangées ininterrompues de cafés-concerts tapageurs, de bars étincelants, de restaurants, d'hôtels garnis où on loue des chambres au mois et à la nuit, — prix modérés, — et une profusion de cabinets particuliers affichés en grosses lettres voyantes, et dont la vue reporte involontairement l'imagination aux plus classiques légendes du Vieux-Port.

Mais je ne voudrais pas médire de Marseille, que je n'avais jamais vue qu'en passant, l'hiver et sous le ternissement d'un ciel gris, alors que toute la beauté des paysages comme des villes du Midi est faite de lumière, de soleil et de poussière d'or.

Ce matin-là, au moment de m'embarquer pour ce que j'appelais alors l'Afrique, — par un de ces temps incertains qui couvrent le ciel de vapeurs brumeuses, sous lesquelles on devine un invisible soleil, j'étais monté sur l'esplanade de la cathédrale et, de là, j'avais regardé longuement la mer, cette mer que j'allais franchir pour la première fois. Elle était d'un bleu assombri par le reflet du ciel et s'étendait très calme, immobile en apparence et sans bruit jusqu'à perte de vue où la ligne d'horizon semble la couper brusque-

ment. C'est à peine si de petites lames venaient écumer sur les brisants du môle et de la jetée du port dont je voyais à mes pieds tout le mouvement renfermé entre les deux lignes parallèles du quai de la Joliette et des digues. Au large couraient des barques, des navires aux longs panaches de fumée, ou déployant leurs grandes voiles grises sur le gris plus sombre de l'horizon, presque noir vers la haute mer. Aucun d'eux ne semblait secoué par le puissant gonflement des flots et, sur le point de m'embarquer moi-même, j'en faisais la remarque, non sans plaisir, quand j'aperçus un grand trois-mâts qui sortait du port, remorqué par un petit vapeur : à peine avaient-ils dépassé le môle que je les vis balancés comme des fétus par le remous, lent, mais profondément accentué de cette mer si calme pourtant ; et je compris alors qu'il y a deux façons de regarder la mer, bien différentes lorsqu'on va se confier à elle, ou lorsqu'on ne lui demande que le beau spectacle qu'elle offre, que les fortes impressions qu'elle procure, que les douces rêveries qu'elle berce de sa grande voix monotone et triste.

Le soir même, à cinq heures, je m'embarquais sur la *Ville-de-Barcelone*, de la Cie Transatlantique, à destination de Philippeville.

Il pleuvait : la nuit tombait lentement, humide et froide, dans le brouillard où peu à peu Mar-

seille disparaissait, effaçant une à une les clartés rougeâtres de ses reverbères, de ses falots et de ses phares, estompés, brouillés dans la brume. Nous partions...

Le bruit monotone et uniforme de la machine était comme entrecoupé de temps à autre par le remous d'une vague qui soulevait à nos côtés des barques rentrant au port et clapotait sur les flancs du navire, soulevé lui aussi comme le trois-mâts que j'avais vu sortir le matin.

Le château d'If, Notre-Dame de la Garde sur son rocher disparurent, puis les côtes s'effacèrent ; la nuit tomba tout à fait. Un tintement de cloche retentit : c'était l'heure du dîner ; je descendis.

Une heure après, quand je remontai sur le pont pour échapper à l'intolérable odeur de vernis et de caoutchouc qui règne à l'intérieur de tous les bateaux, un air frais et vif me remonta le moral ; je raffermis mon chapeau sur ma tête et je regardai.

Le ciel était clair et plein d'étoiles scintillantes qui, déjà, ne me semblaient plus être celles qu'on voit en France ; la mer, toute sombre, étincelait d'écume blanche, dans la nuit, à la pointe de ses vagues qui venaient battre le navire et semblaient fuir en arrière, bruissantes, tandis que la grande carcasse du bâtiment ondulait en passant dessus et que, de l'intérieur, montaient des bruits de

chaînes déplacées, un lent cliquetis de vaisselle et de meubles glissants.

Et il filait, haletant, coupant l'air, traçant sa route accoutumée dans l'obscure immensité de la mer qu'on sentait, là, profonde, gouffre à peine entr'ouvert par le sillage du navire.

C'était le large ; et là, en pleine mer, l'air, — un air salé — était vif, mais pas froid ; le temps était sec ; et, — je ne sais, — mais dans l'espace une odeur nouvelle, une odeur de monde inconnu, étranger, me semblait répandue : je n'étais plus en France, plus en Europe ; j'étais en mer et j'allais au loin, en Afrique, en Algérie, en Orient, dans le pays du ciel bleu, du soleil et des grands palmiers. Je voyais tout cela derrière l'horizon, déjà ; et le regard perdu à l'avant du navire, la tête noyée et comme grisée d'air et de vitesse, bercé par les flots au-dessus de l'abîme invisible, j'apercevais à travers les étoiles qui descendaient dans la mer, au loin, les maisons blanches en terrasses où, le soir, sous le gracieux abri des palmiers en éventail, des apparitions de femmes voilées, languissantes, vaporeuses, légères, viennent respirer dans l'air calme et embaumé des belles nuits d'Orient ; j'entendais du haut d'un minaret la voix sonore et triste du muezzin appelant les fidèles à la prière et semant les paroles prophétiques dans l'espace silencieux : « Allah, li Allah... Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est le

prophète de Dieu; » j'écoutais, dans les jardins, monter, d'entre les massifs de bambous et les touffes d'aloès ou de jasmin, des sons de gozla, de poétiques voix chantant leurs peines à de beaux yeux cachés derrière une étroite fenêtre mauresque, et des murmures de tendres paroles et des bruits de baisers au milieu du parfum des roses et sous les rayons argentés de l'astre des nuits...

Je voyais des plaines immenses, toutes nues, brûlées de soleil : et des *oueds* desséchés entre leurs rives de tamarins, de lauriers roses et de lentisques; et des tentes aux sombres rayures, et des hommes superbes, aux yeux noirs, aux traits bronzes, énergiques, fièrement drapés dans la blancheur de leurs burnous en laine légère...

Je voyais des chevaux magnifiques, aux longs crins ondoyants, couverts de riches draperies et de harnachements étincelants d'argent et d'or en broderies, je voyais reluire et lançant des éclairs fauves au soleil, des armes damasquinées, des yatagans à poignées de nacre, des pistolets, de longs mousquets incrustés d'ivoire et de corail, merveilleusement ciselés, et tout cela tourbillonnant dans une grande *fantasia* dont j'entendais les coups de feu, les cris des cavaliers lancés à fond de train, dévorant l'espace, les bras levés, brandissant des armes, les vêtements au vent, ivres de joie, d'air et de poudre, sauvages hurlants et vociferants à travers les nuages de fumée blan-

che et le poudroiement d'or montant de la terre dans les rayons du soleil, et voltigeant sur des croupes échevelées...

Puis sous un ciel implacablement bleu, je voyais s'étendre jusqu'au fond de l'horizon l'immensité stérile et effroyable du désert ; et j'apercevais de longues caravanes de chameaux marchant lentement, accablés de chaleur sous le poids de leurs charges, dans ce terrible pays de la soif, foulant de leurs larges pieds les sables sans limites et détachant sur la ligne d'horizon leurs hautes silhouettes, comme un navire profile en mer celle de sa mâture et de ses vergues ou son panache de fumée;... et au loin, plus loin, l'oasis avec ses palmiers aux longues tiges altérées retombant tristement vers le sol, sa verdure calcinée, son puits desséché autour duquel des ossements épars, blanchis par le soleil, montrent d'avance aux caravanes le sort qui les attend ;... et le ciel noir et le simoun soulevant les sables, courbant sous son haleine embrasée les arbres de l'oasis, comblant les puits et les citernes, ensevelissant sous son funèbre linceul des caravanes entières ;... et le mirage trompeur montrant aux désespérés de la soif des lacs entourés de roseaux et de palmiers, et de fantastiques ombrages miroitant là-bas au bout de la plaine en feu sous le ciel torride, dans un lointain qui fuit toujours devant eux.. Je les voyais les bras levés au ciel et,

leurs chameaux la tête tendue vers ces féeriques paysages aériens, les yeux dilatés, les lèvres frémissantes lorsqu'il apparaît ; et puis, lorsqu'il s'évanouit tout à coup, ces bras retombant inertes, découragés, anéantis, ces têtes de nouveau courbées vers la terre brûlante, accablées, ces regards reprenant leur expression résignée, ces lèvres exhalant dans un soupir fataliste quelque verset consolant du Livre-Saint, ou parfois, le dernier souffle...

Le lendemain, une tempête était imminente : ciel de plomb, mer grise aux larges et lentes mais profondes ondulations qui faisaient basculer le navire, à l'intérieur duquel on entendait des roulements sourds de meubles, de marchandises déplacées, des claquements de portes, des culbutes de passagers dans les coursives des cabines, des heurts de corps contre les parois, tâtonnants et trébuchants, des râles désespérés.

Et le grand bâtiment, jouet des flots, isolé, perdu dans l'immensité de la mer, y retraçait sa route habituelle, vaillamment impassible par tous les temps dans sa tâche périlleuse avec la même indifférence que par les temps calmes, alors que, sur la surface unie des flots, son sillage reste longtemps tracé comme une large route jusqu'au fond de l'horizon et que la trépidation



de son hélice est le seul mouvement qui agite sa vaste coque.

J'étais sur la dunette et, de ce point élevé à l'arrière du navire, je regardais autour de moi l'horizon tracé en cercle gigantesque, la prodigieuse étendue de mer, poignante de mélancolie, écrasante d'immensité. Sous mes pieds le navire, étroit, tout en longueur, plongeait et relevait au creux des vagues bruissantes, sifflantes, furieuses, sa grande masse si petite au milieu des flots infinis et balançait sur le ciel sombre la silhouette grêle de sa mâture.

La tempête se déchaînait; le vent commençait à souffler avec une indescriptible violence et j'avais peine à respirer, à tenir debout, quoique solidement accroché au bastingage. Tous les cordages de la mâture se ployaient en ellipses dans la direction du vent et les torrents de fumée noirâtre qui s'échappaient de l'énorme cheminée du paquebot étaient comme broyés, coupés à sa bouche béante et jetés en paquets jusqu'à la crête des flots.

De larges gouttes de pluie me fouettaient le visage et j'étais inondé par les éclaboussures des vagues qui, maintenant, couraient échevelées vers le navire, secouant méchamment à leur crête un panache d'embruns, — vraies murailles mouvantes qui semblaient vouloir l'enserrer, l'engloutir et, soudain, lui dérobaient leur appui,

creusaient sous sa carène un abîme vertigineux, ou lui jetaient des paquets de mer formidables.

II

Je dormais profondément dans ma cabine, lorsque, la nuit suivante, le bateau mouilla dans le port de Philippeville, après une traversée de quarante heures.

En m'éveillant, de grand matin, je fus d'abord tout surpris de me sentir la tête moins lourde que la veille, après ma première nuit de mer et de ne plus voir tremblotter sur les parois de la cabine le reflet dansant des vagues, ni de ne pas me sentir balancé par cet impitoyable roulis que rien ne saurait arrêter et qui n'accorde un seul instant de répit aux plus intolérables nausées, ni aux plus pénibles bourdonnements de la tête... En regardant par le hublot je ne vis plus, comme au large, la crête blanche des flots filant au ras de mes yeux ou venant heurter l'épaisse vitre quand le navire s'inclinait un peu sur le flanc.

J'étais donc en Afrique !...

Alors je montai sur le pont du paquebot, que la plupart des autres passagers s'étaient empressés de quitter pendant la nuit, dès l'arrivée.

Maintenant un soleil levant, radieux, dorait la cime des montagnes de la côte africaine et illu-

minait le bleu laiteux de l'atmosphère. J'entendais le bruissement des petites lames courtes de la Méditerranée sur les grèves voisines; et, devant moi, une grande montagne en pain de sucre qui semble surgir des flots, le Filfilah, — dont les entrailles sont en marbre, — se dressait dans la brume matinale, étincelante et légère, à côté des deux collines entre lesquelles Philippeville s'étage en amphithéâtre.

Au sommet de l'une de ces collines, une lourde construction européenne, sans caractère et décorée du nom de château, se détachait sur le fond bleu du ciel au milieu de jardins très verts; au sommet de l'autre colline un vaste édifice militaire se dressait.

La *Ville de Barcelone* était ancrée, immobile, contre une des jetées qui forment le port et en face d'horribles docks qui gâtent, comme les gares, l'aspect de toutes les villes.

Comme tous les ports de l'Algérie, celui de Philippeville — qui en est l'un des plus importants — contenait fort peu de navires: deux transatlantiques, quelques gabarres et quelques barques. C'est dans une de ces barques et sur la jetée, que j'aperçus pour la première fois des Africains, — indigènes au visage hâlé, à la mine barbare, coiffés d'une sorte de calotte jadis écarlate, et à peine vêtus d'un mauvais caleçon fait de toile à voile ou d'une simple tunique déguenillée, serrée

à la taille, laissant voir leurs jambes brunes et leur poitrine nue : l'image du fellah ! Mais je me trompais ; les fellahs sont des cultivateurs ; et ces hommes, qu'on retrouve dans toutes les villes du littoral, exerçant la profession de portefaix ou de canotiers, débarquant dans les ports les marchandises des navires, sont pour la plupart originaires du Sahara et connus sous le nom de *Biskris*. Ces pauvres diables se jettent comme des affamés sur les voyageurs et leurs bagages, se les disputent entre eux, et, au besoin, s'en emparent de force.

Je les voyais patauger dans la boue épaisse et gluante qui résultait des pluies de la veille ; et je ne regrettai pas de n'avoir point débarqué de nuit, où, dans la bousculade et la cohue de l'arrivée, à la lueur brumeuse de quelques reverbères, ma première impression de l'Afrique eût été une désillusion.

Le matin, au contraire, dans cette radieuse clarté du soleil qui se levait sur la magnifique baie de Stora, toute bleue jusqu'au fond de l'horizon où se détachaient des voiles blanches, et les contours de l'île de Srigina ; en face de ces côtes montagneuses, dominées par le Fifilah, et dont l'étrange structure, tout autour de la baie, semblait si bien appropriée aux anciens exploits des barbaresques ; à l'aspect de cet amphithéâtre de maisons dont le soleil rendait la blancheur aveuglante, et, plus bas, de ces quais au pied d'une

place où se balançaient des palmiers ; à la vue de ce mouvement, d'hommes au teint bronzé, à la physionomie nouvelle pour moi, aux costumes bizarres, et de portefaix demi-nus, de petits ânes allant en troupe, chargés de lourds fardeaux ; et, plus loin, sur les contours de la baie, au pied des montagnes boisées, tout émaillées de blanches maisonnettes, le joli village de Stora émergeant d'un creux de verdure, baigné par la frange argentée des flots, mes visions passées de l'Orient me parurent en bonne voie de prendre corps et j'eus vraiment la *sensation* de l'Afrique.

Un parfum exotique de terre étrangère me sembla se dégager de ces côtes, et déjà je crus respirer un air plus fort, plus vivifiant qu'apportait du désert la brise du sud.

C'était l'Afrique qui était devant moi, — invisible encore derrière ce littoral rocheux, tourmenté, puissant comme il convient aux berges de la *Terre des Prodiges*. C'était le continent mystérieux qui se dressait, là, surgissant des mers, sous mes yeux, — ce pays de la lumière et du silence où il y a des déserts, des nomades, des peuples féroces et indomptés, des chameaux, des lions, des éléphants, des bêtes comme l'on n'en voit pas en Europe et des gens qui ne vivent ni ne pensent comme nous...

Mais je dus m'arracher à ce spectacle et à mes réflexions pour songer au débarquement.

Je trouvai mes bagages aux docks, sur la jetée, et après vérification de la douane, un ou deux biskris les chargèrent sur leur dos et je montai avec eux du côté de la ville. Ils me conduisirent à deux pas de là, dans un hôtel situé à l'angle de la route qui mène à Stora.

Des fenêtres de ma chambre, j'avais une vue splendide sur la baie, qui était plus que jamais, en ce moment, éblouissante d'une lumière bleue qui grisait le regard et pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

Je pensais que, dans un pareil pays, des rêves brillants doivent flotter dans l'esprit comme flotte dans l'azur la brume légère, impalpable qui donne au bleu intense du ciel son adorable teinte lactée. Le caractère des Orientaux est grave, pourtant ; je le comprends et le charme de leurs rêveries est peut-être ce qui les rend si indifférents aux choses de la vie réelle.

Mes biskris exigèrent un pourboire invraisemblable pour le transport de mes colis ; je ne leur en donnai que la moitié, et encore, fut-ce en considération de leur qualité d'Orientaux et de l'âme poétique que je leur prêtais. Au reste, ils partirent enchantés.

Je regardai ma chambre : elle était basse de plafond ; le mobilier en était sommaire et d'une propreté douteuse. J'étais pourtant dans l'un des *premiers* hôtels de la ville, — un hôtel tenu par

un Italien, comme en faisaient foi deux mauvaises gravures napolitaines qui étaient les seuls ornements des murs.

Mais cette pauvre et banale chambre d'auberge avait deux fenêtres donnant vue sur la mer, et par où entrait une lumière qui l'emplissait de gaîté et la faisait paraître plus riche que l'intérieur des plus somptueux palais du roi de Bavière. En Algérie, et dans presque tous les pays de soleil : l'Espagne, l'Italie, la Grèce, voire même le midi de la France, le luxe, et même le confort, sont proscrits comme inutiles, non seulement des hôtels, mais de la généralité des maisons, fût-ce les plus riches. On pense, sans doute, que les splendeurs du climat doivent y suppléer avantageusement, et les hôteliers en abusent.

Ils vont même plus loin, et leur détachement des choses de ce monde leur fait appliquer à la *table*, dans toute sa rigueur, la simplicité exagérée de leurs goûts ; mais, en compensation, ils vous écorchent de leur mieux.

Et, d'ailleurs, comment pourrait-on songer à se plaindre ou du service, ou du couvert, ou du voisinage si mêlé qui vous entoure, quand on dîne, en plein mois de janvier, sur une terrasse, au grand air, devant une admirable baie, étincelante de soleil et émaillée de voiles blanches fuyant au loin, déployées dans le bleu de l'horizon ?...

Et puis, ce serait par trop agréable aussi que de voyager, si les plaisirs de l'esprit, les joies de l'âme que les voyages procurent, n'étaient tempérés, gâtés, dépoétisés par les mille ennuis matériels que les exigences positives de notre condition en ce monde sèment si désagréablement, et sans cesse, au travers des impressions les plus charmantes et des plus douces sensations.

Sans cela, *voyager, ce serait vivre*, parce que voyager c'est voir beaucoup, autour de soi, de choses nouvelles et parmi elles vivre soi-même et se sentir vivre ; parce que c'est échapper pour quelque temps à l'ennui de rester toujours en un même coin de terre, d'y voir toujours les mêmes visages, d'y être entouré d'un monde dont les idées monotones vous sont connues avant qu'il n'ait parlé, d'y entendre rééditer pour la mille et unième fois les mêmes plaisanteries banales ou les mêmes détestables bons mots ; parce que c'est sortir de sa carapace habituelle et s'en aller respirer au loin dans un air qui semble plus pur, voir des régions que le récit des voyageurs, ou la géographie ne vous ont fait connaître que par ricochet, dont ils n'ont pu, en tous cas, vous faire ressentir la véritable, la réelle impression : c'est aller y chercher soi-même ces impressions où l'âme se trempe à un monde d'idées nouvelles et qu'on remporte ensuite avec soi, inoubliables, mais bien difficiles à traduire aux autres, ou à se

rappeler à soi-même telles qu'on les éprouva sur le moment, alors que, déjà, le temps avec sa grande faux et ses longues jambes qui vont si vite, hélas! en a fait envoler toute la saveur, sinon tout le charme rétrospectif. Et l'on ne peut se rappeler ses voyages et les impressions qu'ils vous ont causées, sans que le souvenir des cahots de patache, des mauvaises nuits passées dans les lits d'auberge, les hôtels graisseux empuantis de cuisine, la préoccupation constante de ne pas manquer les trains, les bateaux, les voitures, et de ne rien oublier ou perdre de ses bagages, et les pattes de garçons, de commissionnaires, de conducteurs, de cochers qu'il a fallu graisser et regraisser sans cesse, et les prix qu'on a été obligé de débattre et les moyens de locomotion qu'il a fallu chercher laborieusement, et les mécomptes qui vous sont advenus, et les lenteurs qui vous ont contrarié, et les mille accidents grotesques, prosaïques qui ont marqué votre route, et toutes les obligations matérielles, positives qui sont l'inévitable accompagnement des actions humaines, ne vous rappellent qu'il ne peut y avoir de plaisirs sans peines sur la terre.

La principale rue de Philippeville est la rue Nationale qui part de la place de la Marine et dont les maisons sont bâties à arcades, tout comme la rue de Rivoli.

C'est en me promenant sous ces arcades, dont

la plupart des grandes rues sont munies dans les villes d'Algérie, à cause du soleil, et le long desquelles s'étalent les plus beaux magasins de l'endroit, que j'ai cherché tout d'abord un peu de mise en scène, un peu de couleur, un peu de poésie orientales, et que je ne les y ai pas trouvées. J'ignorais encore que Philippeville est, au dire du guide Joanne, — qui a raison, — une ville « de « création moderne et qui ressemblerait tout à « fait à une ville du continent, sans une partie « de sa population, composée d'Anglo-maltais, « d'Italiens, d'Espagnols et d'Indigènes ». Elle est construite sur l'emplacement de l'antique *Rusicada* que le maréchal Valée, après la prise de Constantine, en 1838, acheta pour 150 francs aux Kabyles qui l'occupaient afin de faire aboutir à ce point du littoral le commerce de l'intérieur et y construire un port et un fort. Les rues sont droites et larges, bordées de maisons modernes; beaucoup sont à escaliers, vu la situation de la ville entre deux hauteurs.

Je les ai toutes parcourues; et j'y ai vu des Européens surtout, vêtus comme moi et affairés comme nous le sommes tous en Europe, allant et courant à leurs affaires ou à leurs bureaux; j'y ai trouvé des voitures attelées de chevaux arabes harnachés comme ceux de France, et des cochers au teint légèrement plus basané que celui de nos automédons, mais vêtus à la française



et seulement coiffés d'une petite calotte rouge appelée *chèchia;* j'y ai trouvé aussi des camions chargés de marchandises et de ballots comme ceux qu'on voit en France, et, je crois même, des omnibus! Je suis passé devant des magasins pareils à ceux de la métropole, devant des boutiques de mercerie, des librairies, des charcuteries (ô profanation !), des épiceries, des pharmacies, des salons de coiffure ornés de la gigantesque réclame du Melrose, et, sans pitié, aussi, de celles de tous les parfumeurs parisiens : seulement j'ai remarqué que la plupart des enseignes portaient des noms d'Italiens, de Maltais ou de Juifs. Et puis, parmi des bureaux de placement, des agences de toutes sortes, des postes et des télégraphes, un hôtel de sous-préfecture, des études de notaires, des sièges de compagnies cosmopolites, j'ai vu des boutiques microscopiques, agrémentées de peintures criardes, de glaces, de colonnettes et dans lesquelles un monsieur en turban et à lèvres épaisses vendait du tabac maure, plus fin que le maryland, des cigares enveloppés de papier d'argent et des paquets de cigarettes multicolores, le tout à des prix extraordinairement minimes... Je suis passé devant des étalages d'objets arabes et devant des salles aux murs nus, blanchis à la chaux, où des indigènes en burnous blancs, assis à terre sur des nattes, buvaient du café en fumant gravement des cigarettes; j'ai aussi rencontré

dans les rues, très animées ce matin-là, comme chaque fois qu'il arrive un paquebot, beaucoup d'arabes, tous en burnous, ce qui m'a fait l'effet d'un uniforme; j'en ai même trouvé dans des cafés européens, dégustant, comme moi, les consommations les plus occidentales.

En revanche, j'en ai vu un qui faisait sa prière en plein vent et qui, justement, sans respect humain, se prosternait aux yeux de tous, se relevait, s'agenouillait devant une affiche de théâtre portant en grosses lettres ces mots qui n'ont rien de religieux... au point de vue musulman : *La Belle Hélène !* (une nouveauté... pour l'Algérie). J'ai croisé de jolies servantes juives aux beaux yeux et portant le costume national des juives algériennes qui, sous bien des rapports, un peu francisé, n'en manquait pas moins d'un certain charme; et des mauresques voilées jusqu'aux yeux et recouvertes par dessus leurs vêtements de plusieurs *haïcks*, ce qui leur donnait l'air de paquets ambulants. Des sergents de ville indigènes, à l'uniforme d'un orientalisme municipalisé, m'ont donné plusieurs fois en mauvais français des renseignements que je leur demandais; j'ai acheté pour quelques sous je ne sais plus combien de boîtes d'allumettes aux plus pittoresques petits va-nu-pieds qui se puissent rêver, et à des marchands ambulants vêtus à la turque, des éventails en plumes d'autruche; enfin j'ai fait

cirer ma chaussure par un fils du prophète devenu decrotteur en place publique.

Mais j'ai vainement cherché des maisons en terrasses sous l'abri des palmiers ; vainement aussi des jardins embaumés du parfum des roses et fermés à l'œil indiscret des profanes : tous ceux que j'ai vus étaient des jardinets à claire-voie avec des poissons rouges dans un bassin, de la rocaille et un jet d'eau. Vainement j'ai sondé la physionomie très énergique et expressive pourtant des Arabes que je rencontrais, espérant la trouver empreinte d'un stoïque fatalisme oriental : ils avaient tous l'air, eux aussi, de gens affairés, si bien que je leur savais gré de n'avoir pas déjà remplacé leurs burnous par des redingotes, leurs sandales par des bottines, et la corde en poil de chameau qui maintient autour de leur tête, par dessus de larges et durs calots, un pan de leurs *haïcks*, par des chapeaux à haute-forme. N'était, lorsqu'ils se disputent, ou qu'ils sont en affaires, ou qu'ils causent, ou qu'ils se saluent, leurs salamalecs, leur idiome barbare et guttural, leur exubérance de paroles et de gestes, la vivacité surprenante de leurs yeux d'où semble sortir une flamme et enfin leur costume biblique et d'autant plus original qu'il est plus pauvre, plus en loques et plus sale, on les eût dit presque *civilisés*. Encore y en a-t-il quelques-uns, des travailleurs, des manœuvres, qui, au lieu de porter

le traditionnel burnous transmis de père en fils et de génération en génération jusqu'à ce qu'il soit tombé en morceaux, s'affublent de vieilles vestes militaires hors d'usage, sans boutons et sans tresses, d'affreux pantalons civils tout troués et ne gardent que l'antique coiffure musulmane qui jure ridiculement au-dessus de ces haillons modernes.

Helas ! tout s'en va donc ?...

Je n'ai vu dans les rues de Philippeville ni cavaliers arabes richement équipés, ni yatagans ailleurs que derrière des vitrines de bric-à-brac indigène et vendus par des juifs, — cruelle vicissitude des choses humaines !...

J'ai écouté ; et aucun bruit de gozla n'est venu jusqu'à moi, au travers du tumulte de l'activité européenne, tout autour ; peut-être aussi parce qu'il n'y avait personne qui en jouât, personne qui eût à chanter ses peines à de beaux yeux cachés dans l'ombre d'une fenêtre mauresque, et que l'amour ne se chante plus parce qu'il s'achète en Orient, comme en Occident.

Et vers le blanc minaret de la mosquée qui couronne le Bou-Yalah (1) j'ai prêté l'oreille, et n'ai pas entendu la voix du muezzin jetant dans l'espace les paroles prophétiques. Sans doute il dort dans sa mosquée, maintenant, car je ne l'ai

(1) L'une des deux collines entre lesquelles s'étage Philippeville.

même pas vu sur le haut de son minaret criant aux échos d'alentour l'éternelle vérité qu'il faudrait sans cesse rappeler aux hommes pour qui tout est Dieu excepté Dieu lui-même : Allah li Allah... Il n'y a de Dieu que Dieu !...

III

Le jour même, à trois heures de l'après-midi, je pris le train de Constantine. A la gare, grande bousculade, encombrement de voyageurs et de bagages, une querelle, même. je crois, aux environs, car tout à coup je vis un monsieur à l'air important s'approcher vivement d'un sergent de ville indigène, lui demandant ce qu'il f..aisait là et s'il s'imaginait qu'on le payait pour ne rien faire. Docilement, le pauvre diable se mit à courir quelques pas, et puis, philosophiquement, retournant la tête pour voir si on le regardait encore, alla s'accoter contre un mur, se moquant pas mal après tout qu'on se querellât ou qu'on pût même se tuer.

Sur des banquettes, dans la grande salle, des familles de colons, entourés de paniers, déballent des papiers graisseux jetés à terre ensuite et dînent sur le pouce ; des femmes au visage hâlé, mal peignées, affublées sans goût, sans l'ombre même d'une coquetterie, font téter leurs marmots avec une impudeur qui s'ignore.

Comme partout, au dernier moment, accourent des retardataires qui se précipitent au guichet, trépignent sur place, ont peur de manquer le train. — Et, ici, les trains sont rares chaque jour : si on en manque un, il faut attendre au lendemain. — Du guichet, ils passent aux bagages, veulent faire enregistrer, interpellent les employés ; mais ce sont des employés indigènes, des musulmans sans presse, ni hâte, pour qui le temps n'est pas de l'argent et qui pensent au surplus que le train ne partira pas avant qu'ils aient fini leur besogne. Aussi y a-t-il toujours du retard en Algérie, dès avant le départ.

Sur le quai, le train attend, toutes ses portières ouvertes. Comme tout le monde en ce pays, il semble que les compagnies de chemin de fer se mettent à l'aise, en prennent et en laissent. Cependant sur cette ligne il y a de jolis wagons à passerelles où, même lorsque le train est en marche, les amateurs de paysages et les gens ankylosés peuvent rester — malgré la défense — pour admirer de plus près la belle nature, fumer sans crainte des dames et s'y détendre les jambes, avantages d'autant plus précieux que les trains marchent avec une sage lenteur et qu'il leur faut un jour entier pour franchir des trajets de quelques cents kilomètres.

Après m'être installé dans un compartiment, je redescendis sur le quai en attendant le départ,

pour faire comme tout le monde. Seuls, les indigènes restaient dans les wagons, regardant tout, s'assurant que c'était solide, s'accoudant aux portières, étonnés, surtout, du bruit de la machine qui chauffait, de la hauteur de ces lourdes voitures, — étonnés enfin de s'y voir dedans, mais ne daignant rien admirer et trouvant simplement que le « machina » des Roumis est plus commode pour voyager que la selle d'un cheval ou le bât d'un mulet. L'Arabe ne voyageant que par nécessité, jamais par plaisir ou par vanité, se met en 3e classe, quels que soient sa fortune ou son rang, — pêle-mêle avec les colons, — ces derniers inévitablement encombrés de famille, de marmots braillards et de paquets invraisemblables.

Ces arabes au teint bronzé, aux yeux sauvages, aux dents féroces, avec leur costume biblique, assis dans un wagon de chemin de fer parmi des colons vêtus de tous les costumes de paysans de France et d'Italie, offrent un coup d'œil disparate qui n'est pas sans une piquante originalité. C'est la population cosmopolite d'un pays neuf composé de vieux débris.

Toujours badaud, le Français se trouve là, au milieu des arabes, en bonne compagnie ; mais il faut dire à sa louange que l'indigène algérien ne paraît jamais emprunté, ni abasourdi parmi les choses qui sont pour lui les plus nouvelles. Les

arabes plaisantaient entre eux de ce qu'ils voyaient, cherchant plutôt à rire qu'à s'extasier de l'invention des Roumis et trouvant puérils bien des usages, bien des précautions, bien des formalités qu'ils ne comprenaient pas. Mais ce qui me parut incontestablement de plus curieux, ce fut de voir des femmes arabes monter dans le train, s'asseoir côte à côte avec les hommes, se serrant contre leurs maris ou leurs pères, toujours timides, toujours craintives, toujours petites filles en public, même les plus vieilles et se voilant la face jusqu'aux yeux, mais, les jeunes surtout, risquant volontiers un œil à travers les plis de leur voile qu'elles ont une charmante façon de ramener à elles, en découvrant furtivement leur visage, quand on les regarde. Toutes, du reste, sont enveloppées du haut en bas par ces grands voiles épais, qui ne laissent voir que leurs pieds dans des babouches rondes, et, ainsi vêtues, c'est très drôle de les voir se précipiter vers les wagons dont elles ne peuvent réussir à trouver l'entrée, courant de toutes parts, l'échine pliée, trottinant au milieu des voyageurs qui passent, indifférents, habitués, de longue date, au spectacle de ces indigènes, si curieux pour un nouveau venu.

Il me sembla même remarquer, de la part des Européens et de celle des juifs qui, eux, en chemin de fer, comme partout, prennent des airs de connivence avec la civilisation, une sorte de

mépris, amical chez les premiers, hostile chez les seconds, à l'égard des arabes.

Les voyageurs de seconde classe, dans leurs compartiments, n'avaient pas à craindre le contact des indigènes ; mais tout ce monde de petits employés, d'entrepreneurs mal équarris, de commis-voyageurs, de demi-propriétaires en gros paletots, souliers carrés, ou fortes bottes, témoignant qu'arrivés à leur station ils auront encore une étape équestre à fournir, tous ces gens-là, quand ils daignaient abaisser leurs yeux sur les arabes, ce n'etait que pour y laisser voir cette ironie de l'homme qui se dit civilisé pour l'être qu'il croit absolument inférieur.

Et quant aux voyageurs de première classe, hommes d'affaires cossus, employés importants, jeunes beaux de chef-lieu d'une élégance prétentieuse, aucun, à part les étrangers, les touristes, les nouveaux débarqués comme moi, ne daignait même, en sa hautaine majesté, en la sereine conscience de sa valeur, jeter un regard sur ces ilotes, ces esclaves, ces parias en burnous.

Je l'ai su depuis : toute l'Algérie était dans ce train-là.

IV

Je ne veux pas montrer cette ville de Constantine sous l'aspect navrant où je la vis pour la pre-

mière fois. Une bise glaciale et coupante balayait alors ses places étroites, ses rues bordées de hautes maisons européennes, sans cachet, sans caractère. Deux palmiers, dans des jardins accrochés au-dessus de l'abîme du Rummel, derrière la ville, me parurent devoir être en zinc pour résister à une température aussi septentrionale. Or, je suis de ces classiques du pittoresque qui veulent voir la Russie en hiver et le Sahara en été. Donc, plutôt que de visiter la ville, je prends mon guide Joanne et installé devant la cheminée d'une claire chambre d'hôtel, en face du Coudiat-Aty, au sommet duquel une réclame du chocolat Menier orne les ruines d'un vieux fort, je jette un coup d'œil d'ensemble sur le pays et les peuples que je vais visiter. J'aime à m'instruire. Tout d'abord, je m'aperçois qu'on donne trop volontiers le nom d'arabe à tout ce qui porte ici un burnous. Sous cette uniformité pittoresque, mais monotone du vêtement, se cachent diverses races fort dissemblables à tous égards et qui n'ont guère de commun entre elles que le burnous et la religion.

Dans les villes, il y a les *Maures* et les *Berranis* (ou étrangers). Ces derniers plus souvent vêtus, il est vrai, de toile à sac ou de défroques européennes que des blancs lainages dont on fait les burnous, sont, à coup sûr, de différentes races, mais paraissent du moins avoir une communauté d'origine avec les arabes. Ils ne sont donc ni

Kabyles, c'est-à-dire Berbères, ni M'Zabis, c'est-à-dire descendants plus ou moins directs des Moabites dont parle la bible ; de plus, ils sont schismatiques, car ils appartiennent à la secte de l'assassin du gendre du prophète, — un certain Ali, dont la femme — la célèbre Zohra — est plus connue que son mari. Mais cet Ali, quoique assassiné, fut peut être plus heureux que Fatma, puisqu'il n'a pas d'histoire — au moins à ma connaissance — et que sa mort a été le fait le plus saillant de sa vie. Les M'Zabis ont, paraît-il, le teint moins bronzé que celui des arabes et quelques-uns même ont les yeux bleus et les cheveux blonds, — ce qui ne prouve pas grand chose à vrai dire, car il y a aussi pas mal d'arabes se disant de pure race et qui sont dans le même cas, — surtout depuis la conquête française.

On rencontre aussi des nègres sous le burnous, des nègres du Soudan, du Sénégal, du Sahara et qui n'ont de commun que la couleur de l'épiderme avec ceux du Mozambique et de la Guinée. Ces nègres-là, est-il besoin de le dire, ne sont pas, ou ne sont plus des esclaves. Mais s'ils ne sont pas de pure race arabe, ce n'est pas pour rien, non plus, qu'ils sont traités et regardés comme leurs enfants par les arabes, qui, en leur qualité de polygames, ne sont pas obligés de renier leur progéniture.

Les nègres qu'on rencontre dans les grandes

villes de l'Algérie et qui y sont eux aussi désignés sous le nom de *Berranis*, dont ils forment, à Alger surtout, une des corporations les plus importantes, n'ont pas un sort qui soit des plus dignes d'envie, et par une bizarrerie de la destinée, ils exercent surtout la profession de marchands de chaux ou de blanchisseurs de maisons, — peut-être par amour des contrastes.

Mais ceux des petites villes et des villages arabes du Sud, — ceux des douars aussi, sont vraiment les enfants gâtés des populations indigènes : leurs mères ont pu être des Soudaniennes, des Sénégaliennes, des Sahariennes, mais, eux, sont arabes de par leurs pères et vivent comme eux, bien qu'ils manquent de cette gravité et de ce fatalisme qui sont de tradition chez l'arabe. Ils ont surtout gardé de leurs mères un penchant marqué pour l'ivrognerie et les superstitions puériles et grossières ; mais de leurs pères ils ont pris les habitudes invétérées de paresse, de mensonge, de vol et de malpropreté : au demeurant les meilleurs fils du monde, ces *négros* amateurs de tapage et merveilleusement aptes au grotesque. Ce sont eux qu'on voit parfois allant de tribu en tribu, de village en village, affublés d'accoutrements fantastiques, de coiffures abracadabrantes, d'ornements invraisemblables, généralement composés de vieilles peaux et queues de chacal toutes pelées et tapant d'un instrument quelcon-

que, fort primitif, tel que tam-tam, grosse caisse, chalumeau, attroupant autour d'eux les populations qui s'esclaffent gravement de rire à leurs grimaces, à leurs gambades simiesques, à leurs contorsions ridicules et leur donnent des sous ou de la galette. Ce sont eux, encore, qui ont le monopole de la sorcellerie et du franc parler ; mais comme il n'est pas de race, si déshéritée qu'elle soit, qui n'ait au moins une vertu pour la rendre aimable et sympathique en son genre, les nègres peuvent devenir à la longue de bons serviteurs pas trop ivrognes, pas trop voleurs, guère plus paresseux que les domestiques européens, et fidèles, dévoués, soumis, profondément attachés à leurs maîtres. Décidément, l'oncle Tom n'est pas mort dans sa case, quoiqu'il y soit libre.

Sous le burnous, dans les grandes villes d'Algérie, on trouve encore de rares spécimens d'une race presque entièrement disparue, et dont la disparition totale ne laissera pas un grand vide dans le monde : celle des Koulouglis, fils des anciens Turcs et des femmes mauresques. Ces Koulouglis, qui ne jouissaient point, à ce qu'il paraît, des mêmes avantages que les fils de Turcs et d'esclaves chrétiennes, causèrent si souvent, jadis, en voulant les obtenir, des ennuis aux pachas, que ces derniers, qui n'y allaient pas de main-morte et s'entendaient assez bien — pour l'époque — à gouverner les peuples, les firent massacrer à plu-

sieurs reprises. Comme l'hydre, il en surgissait toujours de nouvelles têtes ; mais aujourd'hui le recrutement en est tari, faute de Turcs, et ceux qui peuvent encore exister sont confondus avec les Maures.

Ces Maures, un ethnographe très distingué en a dit « qu'ils sont les fils de tous les peuples poussés sur les rivages d'Algérie, depuis les argonautes jusqu'aux renégats du siècle dernier ». S'il y a des gens qui se plaignent de n'avoir pas de pères, au moins ne sont-ce donc pas les Maures. Ceux-ci quittèrent presque tous l'Algérie lorsque nous y arrivâmes et ceux qui n'ont pu partir se sont faits boutiquiers, ou se livrent à des industries inavouables, quoique forcément avouées. Aussi les Arabes, et même les Kabyles, qui pourtant n'ont pas moins d'aptitudes innées pour ce dernier genre de profession et pour le commerce, mais qui n'exercent qu'en amateurs, ont-ils le plus souverain mépris pour les Maures et les appellent *épiciers*.

Les Juifs sont ici dans le même cas que les Maures, portent le même costume et exercent les mêmes métiers : on pourrait donc les confondre ; mais au bout de peu de jours on ne s'y trompe plus.

« Les Maures », dit le guide Joanne, « sont d'un caractère doux et indolent », et, au contraire, les Juifs, — il s'agit seulement de ce qu'ils

étaient au temps des Turcs — « les Juifs étaient fourbes, avides, joignaient la bassesse de l'esclavage aux vices les plus dépravés ; ils étaient sans reconnaissance, sans sentiments généreux, ils étaient et ils sont encore fanatiques. »

Aujourd'hui qu'ils sont également citoyens français, on les reconnaît à ce signe qu'ils détiennent toutes les grandes fortunes et possèdent les plus beaux immeubles. Leur costume traditionnel ressemble à celui des Maures et comprend rarement le burnous. C'est, du reste, à peu près le costume des Orientaux, du véritable Orient dont sont bien congénères les Maures d'Algérie au physique comme au moral. Le sang arabe dont ils sont issus a bien dégénéré dans leurs veines et s'ils ont tous les vices de l'Orient, l'indolence efféminée, la paresse bedonnante et poussive, ils n'ont aucune des mâles vertus de la race arabe : aussi n'en ont-ils physiquement aucun des signes distinctifs, ni la souplesse agile et vigoureuse, ni les formes sveltes, ni l'expression énergique, ni les traits fins et bronzés : ils ont, au contraire, le visage pâteux d'embonpoint, la barbe soignée, le teint mat et lavé d'une pâleur qui sent la vie de boutique et l'inaction, à l'ombre, dans l'odorante fumée du tabac d'Orient.

Enfin, on donne aussi, par extension, le nom de Maures aux Arabes qui vivent dans les petites villes et les villages indigènes des Hauts-Plateaux

et du Sud ; mais ceux-là ne sont maures que de nom et aussi par les professions qu'ils exercent de marchands et d'ouvriers. Grands porteurs de burnous, comme leurs frères de la plaine et des douars, ils mènent la même vie sédentaire que les Maures sans avoir cependant les mêmes défauts que ces populations des grandes villes que je viens de voir défiler dans mon guide et dans la rue, et qui n'ont guère pour elles que l'originalité, la diversité de leurs aspects et de leurs costumes et celle du cadre qui les entoure. Mais ce cadre, bientôt, disparaîtra tout à fait pour faire place au décor accoutumé que la civilisation européenne met à toutes les scènes de mœurs, à tous les tableaux, à toutes les figures de ce monde.

V

Parti de Constantine à cinq heures du matin, — ce qui est toujours désagréable en hiver, — le train se met en route avant le point du jour et n'arrive pas à Sétif avant midi, quoique ces deux villes ne soient séparées que de 150 kil. De plus, les compagnies de chemin de fer profitent de ce que les géographes intitulent généreusement l'Algérie pays chaud pour ne pas chauffer

leurs voitures, et il n'y a plus ici de wagons à passerelles où l'on puisse faire un peu d'exercice pour se réchauffer.

Les vastes plaines que nous traversons lentement, très lentement, avec des arrêts à des gares désertes, très espacées les unes des autres, sont pourtant couvertes de neige à perte de vue, jusqu'au bout de l'horizon fermé de toutes parts, à l'infini, par des chaînes de montagnes basses, également poudrées à frimas, sous un ciel gris vivement éclairé par en dessus, et pointillées de taches noires, microscopiques, qui sont des pointes de rochers perçant la neige. En vérité, ce n'est pas ainsi qu'on aime à se représenter l'Algérie, mais, — quoique en chemin de fer — il ne faut pas oublier qu'on est ici en plein pays d'Islam et qu'*Islam* veut dire la Résignation.

De chaque côté de la voie, qu'aucune barrière ne sépare de la plaine, apparaissent de loin en loin, sur l'immense tapis de neige, sali, maculé, détrempé autour d'elles, des tentes arabes noirâtres, enfumées, d'où sortent, pour voir passer le train, de pauvres êtres loqueteux, déguenillés, pieds nus dans la boue glacée, — des Arabes, fils du Désert !

Ailleurs, ce sont des gourbis délabrés qu'on aperçoit autour d'une vaste plaque de fumier, piétinée par des troupeaux en détresse, que la neige a privés de leurs pâturages ; et, quelque-

fois, de longs rubans boueux, tortueux, qui sont des sentiers arabes, se déroulent dans la blancheur immaculée du sol, — véritables cloaques de neige fondue.

Enfin, sans que le paysage ait, nulle part, changé d'aspect, nous arrivons à Sétif. La ville est cachée dans un inappréciable repli de l'immense pays plat qui l'environne, et, tout d'abord, on n'en voit que la gare, une petite gare déserte, froide et nue, ouverte à tous les vents, comme un hangar.

Sétif est de construction moderne : la belle rue de l'endroit est une sorte d'avenue plantée d'arbres malingres et bordée de maisons qui ont parfois un étage, avec une devanture de boutique au rez-de-chaussée. Cela ressemble à une avenue de faubourg, ou de gros village ; et c'est là, pourtant, sous la neige qui tombait toujours, sur cette chaussée boueuse, que j'ai vu passer pour la première fois des chameaux. Ils allaient tout crottés, chargés de leurs bâts, dans cette neige détrempée, avec leur démarche hésitante, balançant leur tête serpentine — débridée — au bout de leur longue encolure, et suivis de leurs conducteurs aux burnous rejetés sur l'épaule. Et cela jurait pitoyablement en cet endroit, ces bêtes du Désert aux genoux calleux, à l'avant-train énorme par rapport à l'arrière-train misérable et grêle, — ces bêtes aux larges pieds mous, faits

pour les sables sahariens, et ces hommes en tenue biblique... Mais on s'habitue vite à ces contrastes en Algérie.

A l'hôtel, dans une grande salle trop haute, trop vaste, trop froide pour la saison, et dont le parquet boueux, humide, est fait de bitume, il y a des gens qui fument la pipe, même à l'heure des repas : il y en a d'autres qui, un large feutre en tête, de lourdes bottes jaunes aux pieds, dans des tenues de brigands calabrais, avec des barbes de Siciliens, causent très haut de leurs propres affaires, ou de celles du pays, discutent, se disputent et frappent la table de leurs gros poings massifs : ce sont des colons des environs. Il faut aussi s'habituer à leur rude contact, en ce vieux pays de poésie orientale, déjà transformé par la civilisation et où les commis-voyageurs implantent le suprême chic. Cet hôtel est pourtant le mieux fréquenté de la ville... Mais ce n'est pas le confort, ni les élégances européennes qu'on vient chercher en Algérie...

J'ai voulu voir Sétif en passant, à cause de son nom. J'en ai déjà assez. Pour tuer le temps jusqu'à demain je voudrais visiter les monuments, mais il n'y en a point, à part les casernes et l'église — qui a l'air d'une halle : rien de particulier, de curieux et qui puisse donner une physionomie, un caractère quelconque à ce grand faubourg mal tenu, perdu dans la nudité d'une

plaine affreuse. Son caractère particulier est précisément de n'en avoir aucun.

Depuis, j'ai revu Sétif par tous les temps, sous le soleil ardent de juillet, dans la poussière, par le siroco. Il y avait dans les rues un peu plus de mouvement, — de ce mouvement algérien composé de colons, de camions, d'Arabes, de bourriquots, de soldats et de civils ; mais je n'en suis pas resté fanatique et j'ai toujours pensé que ce qu'il y avait de mieux à faire à Sétif, comme en bien d'autres endroits, c'était de s'en aller.

Et c'est ce que je fais, dès le soir même, sans attendre le train du lendemain. On m'a indiqué le Hodna comme un pays vraiment arabe. Je veux le voir de suite et je prends la diligence de Bordj-bou-Arréridj — qui part de Sétif à dix heures du soir : une bonne vieille diligence de l'ancien temps — où je suis, du reste, le seul voyageur.

Le froid est intense et j'essaye vainement de dormir, le corps plié en deux dans l'étroit coupé. Vers le milieu de la nuit, on s'arrête à un relais. Je descends pour me dégeler : le site est solitaire, éclairé fantastiquement par la lune dont la pâle lumière brille sur l'immense plaine glacée. Sans un chacal, dont le rieur aboiement résonne aux environs de la bicoque isolée sur le steppe infini, on dirait plutôt un paysage polaire qu'une plaine d'Afrique. Nous repartons et c'est seulement au



point du jour que je m'éveille d'une insomnie pénible et fatiguée, dans une rue boueuse de Bordj-bou-Arreridj où les cinq chevaux de la diligence viennent enfin de s'arrêter devant la porte d'une auberge.

En ce moment, la petite ville qui dort encore ne dort que d'un œil sous la menace d'un tremblement de terre qui la secoue et l'ébranle depuis plusieurs jours.

A quelques pas, un café maure est déjà ouvert et plein d'indigènes qui viennent de s'y éveiller, — car tout café maure est aussi un hôtel où l'on couche à la nuit, à même sur les nattes qui en tapissent le sol. Ça sent un peu l'arabe là-dedans, mais il y fait chaud, et l'on y boit, dans des tasses minuscules, d'excellent café, debout, quand on ne sait pas s'asseoir à la mode orientale.

Le jour n'a pas encore tout à fait blanchi le ciel que je repars de cette ville, de ce village plutôt, qui, dans son demi-sommeil, dans sa demi-obscurité, m'a montré comme en rêve ses maisons inquiètes, menacées, à demi ruinées, et où de rares ombres d'arabes passaient comme des fantômes.

VI

Une horrible patache, couverte en zinc et entourée de bâches volantes, fait quotidiennement

le service de Bordj-bou-Arréridj à M'Sila, — trajet direct en huit heures et quelquefois dix, suivant l'état des routes, et cahote ses voyageurs transis de froid ou accablés de chaleur, suivant la saison, — à travers un paysage grandiose, mais, soit en plaine, soit en montagnes, toujours uniformément monotone et profondément triste.

Ce sont d'abord, en quittant Bordj, des plaines nues, — la Médjana, — plaines aux grandes ondulations de terrain, ravinées, rocailleuses, moutonnantes, où pas un arbre, pas une habitation ne vient arrêter l'esprit, reposer le regard, empêcher ce serrement de cœur qu'on éprouve dans la solitude. Quand on n'est pas habitué à ces sites, il y a de quoi en pleurer.

Quelques cultures, jaunâtres comme le sol et pelées comme lui, — aussi laides que les cultures des Européens, et de même nature, de l'orge et du blé, du blé et de l'orge, y révèlent pourtant la présence de l'homme. Puis des tentes, de loin en loin, des tentes arabes avec leur accompagnement obligatoire d'êtres humains en loques, de marmots à demi nus, de chiens au long poil qui font un moment escorte à la patache.

De loin en loin, aussi, nous rencontrons des cavaliers arabes qui passent, dépenaillés sur leurs hautes selles, des hordes de bourriquots lourdement chargés de bois, de paille, de sacs d'orge, conduits à coups de matraque et à grand renfort



de cris gutturaux et rauques par des hommes au teint hâlé, barbus, sales, vêtus jusqu'aux genoux de burnous en guenilles et chaussés de chiffons ou d'alfa; des mules filant silencieusement leur amble rapide et menue, les reins pliés sous des fardeaux excessifs; quelques chameaux aussi, chargés de lourds tellis et qui, là encore, n'ont pas l'attrait du pittoresque sur cette route empierrée, macadamisée, kilométrée, où parfois, dans des véhicules d'un autre âge, apparaissent, sous des accoutrements incroyables, des têtes de colons qui sont à peindre.

Heureusement, les monts du Hodna, qu'il va falloir franchir, sont là tout alentour, bleuâtres et tordus dans des contorsions laborieuses, — en ce moment couronnés d'une crête de neige. Mais que ne faut-il pas voir encore de cette Algérie qu'on nomme le Tell, où tout ce qui est arabe paraît déplacé, lamentable, suant et crevant de misère, où tout ce qui est d'Europe, les maisons, les cultures, les routes, les villages, construits d'hier, détonne et jure affreusement parmi ces régions arides, terreuses, vulgarisées maintenant par le train-train de la colonisation. Une minoterie toute neuve, trop neuve, comme la route, enjambe, de ses constructions aveuglantes sous le soleil, un horrible canal de dérivation, et, au sommet d'une colline rocheuse et sauvage, se voient encore les restes d'un chantier qu'on a porté

plus loin : quatre murs sans toit et croulants...

A présent, sous un ardent soleil, la route serpente au travers des monts. Il n'y a plus de neige, et déjà on sent les approches du pays plus chaud qu'est le Hodna, où poussent les palmiers comme dans les oasis du désert. Le paysage est abrupt et stérilement désolé, comme toujours, mais plus sauvage encore : ce sont des engorgements capricieux où la route se faufile en sinueux méandres, des vallées profondes où elle descend et d'où elle remonte, côtoyant de temps à autre un torrent aux rives profondément ravinées et bordées de lauriers-roses, — l'Oued Ksob, la grande rivière du Hodna, et dont le bruit sur ses rochers ne cessera plus jusqu'à M'Sila.

Ici, la route est encore en construction et achevée seulement sur un certain point. Cela ne fait rien, d'ailleurs, car il y en a une autre, l'ancienne, qui longe exactement la nouvelle avec cette seule différence qu'elle fait moins de détours et qu'elle est par conséquent plus directe. Mais le plaisir de construire deux ponts quand un seul aurait été suffisant oblige bien à faire quelques détours : c'est l'usage en ce pays et l'Algérie française, quoique jeune encore, a déjà de vieilles habitudes. Un travail n'y est réputé fini que lorsqu'il a été fait trois fois. Cette route est la seconde qu'on a construite entre Bordj-bou-Arréridj et M'Sila. Il serait bien étonnant qu'on ne trouvât



point dans quelques années qu'il faut en faire une troisième : le fait est que la première était bien plus commode.

Le long de celle-ci, cassant des pierres, ou faisant des remblais, il y a des ouvriers, tous italiens ou arabes, ces derniers drôlement vêtus de vieilles défroques européennes, civiles ou militaires, et n'ayant conservé de leur costume traditionnel que la coiffure musulmane qui produit un singulier effet sur ces habits de travailleur moderne et peint bien — quoiqu'on dise que l'habit ne fait pas le moine — ces indigènes avilis, dégénérés, qui, vivant à notre contact, ont pris tous nos vices, sans perdre les leurs.

La structure des montagnes offre ici un aspect singulièrement oriental : dans certains vallons, absolument sauvages, on se trouve en face d'imposantes croupes rocheuses qu'on dirait adossées les unes sur les autres et zébrées de gigantesques rayures de pierres, semblables à des assises de murs cyclopéens. Et le sol est tellement nu, partout, que, sans les lauriers roses des bords de l'Oued Ksob et quelques touffes d'alfa parcimonieusement clairsemées, on croirait qu'il n'y peut pousser que des pierres, et des pierres de forme si bizarre qu'on a l'impression de se trouver bien près de l'introuvable bout du monde.

Mais cependant voici un pont, un coude brusque de la route, puis un autre grand pont de trois

arches qui franchit l'Oued, et une longue vallée apparait entre deux rangées de montagnes toutes vertes de forêts : une Tempé algérienne, arrosée par le Ksob. Deux maisonnettes se font face de chaque côté de la route et, au fond, sur un monticule barrant l'horizon, une construction très haute se dresse : c'est Medjez avec son caravansérail en ruines et que les récents tremblements de terre ont aux trois quarts démoli.

A cette vue, les trois petits chevaux arabes de la patache, sentant l'écurie, sont animés d'une nouvelle ardeur ; le cocher fait claquer son fouet, quelques chiens accourent en hurlant ; des deux maisons — plutôt gourbis — sortent des silhouettes d'Européens en haillons et la voiture fait halte devant l'une d'elles. C'est le relais de Medjez, — 30 minutes d'arrêt, mais pas de buffet. Il faut donc avoir emporté son déjeuner avec soi, — ce qui, du reste, est toujours prudent quand on voyage en Algérie, quoique toute maison isolée y soit au besoin une guinguette où l'on trouve parfois du café, du pain et du vin, mais toujours de l'absinthe.

Auprès du relais sont quelques tentes arabes dont s'échappe au moment du départ une nuée de petits fellahs qui nous suivent courant à toutes jambes aux côtés de la voiture pour avoir des sous.

Nous traversons une forêt d'arbres nains, très rares parmi la rocaille des pentes abruptes —

genévriers contournés et pins d'Alep rabougris; puis le paysage redevient stérile et pétré comme un coin d'Arabie. Pour compléter le site, à un endroit, aux bords du Ksob écumant, deux beaux palmiers touffus étalent leurs palmes en éventail parmi l'aridité ambiante. Et enfin le paysage s'élargit : accroché au flanc de la dernière montagne un pittoresque village arabe étale ses masures amoncelées; au passage, un âcre parfum d'encens est répandu : c'est la fumée du bois de genévrier qui se dégage des parcimonieux foyers arabes — et la plaine immense s'ouvre devant nous, illimitée, déserte, ne montrant qu'une tache de verdure, l'oasis de M'Sila, d'où s'élèvent des palmiers, et, plus loin, sous l'horizon, le miroitement d'un lac de sel qui est la sebka du Hodna : merveilleux paysage qui m'est apparu pour la première fois dans le parfum d'encens à la fois oriental et chrétien de l'odorante fumée du genévrier !

Le Hodna, comme l'indique son nom qui, en langue arabe, signifie *milieu*, est une vaste plaine, à peine entrecoupée dans l'Ouest de quelques coteaux et de ravins profonds, et comprise entre deux chaînes de montagnes dont l'une, celle du Nord, porte le nom de monts du Hodna, et l'autre — celle du Sud — est le grand Atlas.

Ces plaines, qui sont sur la première ligne de ce qu'on nomme les hauts-plateaux, s'étendent à perte de vue bien au delà, même, vers l'Orient, du

Hodna proprement dit, tout le long de l'interminable chaîne qui porte son nom et dont le Bou Thaleb, en face de Sétif, est le point culminant. M'Sila et Bou-Saada sont les principales villes du Hodna. Ce sont les seules, du reste, et encore ne faudrait-il pas attacher à ce nom de *villes* la signification que nous lui donnons en Europe : des maisonnettes carrées, cubiques, en grand nombre par exemple et tassées les unes contre les autres, mais faites de terre battue, de boue pétrie, sans fenêtres, presque sans portes — tellement les portes ici ressemblent à des chatières ; pour toitures, quelques rondins à plat sur lesquels une épaisse couche de pisé forme terrasse branlante ; entre tout cela, des ruelles étroites, tortueuses qui semblent des couloirs ; tout autour une double enceinte de murs de terre aux trois-quarts ruinés, mais entre lesquels des jardins touffus, très verts, pleins de fruits et de chants d'oiseaux et d'où s'élèvent de longues tiges élancées et gracieuses de palmiers, forment une ceinture d'arbres verts à la ville de boue desséchée. Et, au delà de ces jardins, plus rien, la plaine nue, rocailleuse, mangée de soleil, sans ombre et sans eau, — aride quoique très fertile.

Voilà ce que sont ces petites villes arabes du Sud — jadis florissantes, dit-on, bien mortes aujourd'hui et à côté, au milieu desquelles essaye de renaître la vie sous forme de quelques bicoques

européennes aux murs blancs, aux toits rouges, aux abords d'une saleté plus prosaïque encore, si c'est possible, que la saleté indigène — et qui sont toutes des moulins, des guinguettes ou des bureaux. Paperasse, absinthe et farine : l'avant-garde de la civilisation moderne!...

Mais, déjà ici, c'est bien l'Afrique : cette ville bâtie en *toubas* (1) comme un ksour saharien, ces palmiers qui se balancent au-dessus ; cet air abandonné, ruiné, délabré de la vaste plaine qui semble inculte, cette vigoureuse et puissante ossature des montagnes qui l'entourent, cette absence totale de tout ce qui révèle à la surface du sol la présence, la domination de l'homme, l'asservissement de la nature, — ces espaces déserts où des chemins faits de sentiers parallèles, tracés seulement par le pied des bêtes, serpentent à travers la broussaille maigre, l'herbe sauvage, les aromates naines, ou le sol nu, pierreux, défoncé par les pluies, coupé de ravins que nul ne songe à réglementer, à régulariser ; ces pierres éparses, partout, comme des ruines de villes gigantesques ; ces troupes d'innombrables chameaux paissant librement sous la garde d'un petit pâtre invisible qui dort dans quelque ravin, à l'ombre de quelque touffe d'herbe ; ce télégraphe qui dresse son interminable et tortueuse ligne de poteaux

(1) Épaisses briques de boue, cuites au soleil.

tout au long de cette route primitive qui fuit vers le Sud et semble un de ces chemins par où des migrations d'hommes ont passé ; cette lumière incomparable qui fait toute la beauté de cette terre étrange et désolée ; ce ciel bleu sur ce paysage fauve étalé en panorama gigantesque ; ces grands vols d'oiseaux voyageurs qu'on voit se diriger vers le Sud, vers le désert, vers le mystérieux continent dont la route est toute grande ouverte dans les espaces illimités, — oui, le Hodna lui-même offre bien déjà une image de l'Afrique telle qu'on se la représente. Malgré ses cultures, qu'on ne voit guère que lorsqu'on y marche dessus, — quand l'atmosphère de ces régions, habituellement si limpide, est troublée par les fréquentes approches du Siroco et que la vue ne peut plus alors distinguer d'un côté à l'autre des plaines les montagnes qui les limitent, on croirait être au désert : l'horizon est plat, coupé par le ciel en droite ligne comme celui de l'océan ; et, rien n'y manque, — pas même des caravanes, — très réduites sans doute, mais composées de chameaux chargés marchant en désordre et suivis d'hommes aux jambes nues, bronzées, les burnous relevés sur l'épaule, la matraque en main !...

L'air est si pur, si limpide, si transparent qu'on perçoit en temps ordinaire, avec la plus parfaite netteté, la masse imposante et grandiose des montagnes de l'Atlas, qui sont pourtant à plus de cent

kilomètres de distance et qu'on distingue là-bas, vers le Sud, découpées en bleu sombre, avec leurs moindres contours, sur le ciel laiteux dans la buée blanche du lointain. Il est si pur, l'air de ces régions où la Nature a tout fait en grand, où tout est vaste, infini, prodigieux, qu'il réfléchit les mirages — en plein Hodna, comme au désert, — ces trompe-l'œil qui montrent au loin des lacs éblouissants, bordés d'arbres espacés, mais dont on chercherait en vain à toucher les rives aériennes.

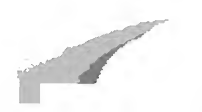
Et puis, même les cultures arabes ne donnent pas au pays l'aspect de damier qui caractérise essentiellement nos campagnes de France quand on les voit de haut, ou de loin : d'abord ces cultures, — champs de blé, ou champs d'orge, invariablement, — sont très clairsemées, de ci de là, comme au hasard, au milieu des espaces incultes dont les touffes d'aromates, les thyms, les serpolets, l'herbe rase, les buissons de jujubiers, les champs de guetaff sont abandonnés aux troupeaux.

Nulle clôture n'entoure les champs et ne vient, comme en France, borner la vue, entraver la marche, rompre l'immense étendue des plaines : pas de forêts non plus, pas un seul arbre même dans cette nudité magnifique. Le fellah laboure et ensemence un coin de terre, — juste assez pour que la récolte suffise à ses besoins ; mais il ne

s'attache pas, comme nos paysans, à cette *terre* qui ne lui appartient pas en propre, dont il a la jouissance, mais dont le fonds est la propriété de tous, la propriété de Dieu.

De plus, c'est à peine si la charrue arabe, au soc en bois, comme la charrue romaine, gratte et effleure le sol où elle ne fait que de petits sillons microscopiques, tracés tout de travers : qu'importe ! L'arabe est brouillé à mort avec la ligne droite et s'inquiète fort peu de la régularité de ses travaux quels qu'ils soient : c'est là un de ses caractères essentiels : il travaille parce qu'il le faut — et non par amour du travail, comme nous semblons le faire en Europe avec les soins méticuleux, exagérés — inutiles peut-être, — que nous mettons à nos besognes.

Ces champs qui révèlent à peine leur présence, on passe bien souvent au travers sans s'en douter — si ce n'est au printemps, en été, à l'époque des moissons, où l'on voit alors dans la plaine surgir de vastes plaques de verdure qui grandissent, puis jaunissent peu à peu, qui prennent, sous l'action de l'ardent soleil africain, les tons les plus éblouissants du jaune d'or, et laissent, ensuite, après la moisson, dans les guérets plats, minuscules, la teinte jaune-paille des gerbes coupées. Dès lors, le pays, même en ces rares coins cultivés, redevient inculte et sauvage jusqu'à la saison des labours qui suit de près, d'ailleurs,



celle des moissons ; et, seules, les *séguias*, — sortes de longs canaux étroits, creusés en pleine terre pour promener l'eau des rivières ou des sources au milieu des cultures, toujours menacées de sécheresse en ces solitudes inarrosables pour la plupart, — y rappellent le séjour de l'homme.

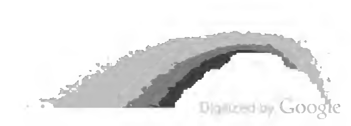
Et l'arabe vit là, sous la tente, avec sa famille, ses femmes, ses nombreux enfants, entouré de toutes ses bêtes : ses chevaux sont attachés « à la corde » devant la tente ; ses bourriquots, ses chameaux, s'il en a, paissent alentour, sous ses yeux ; son bétail, ses troupeaux sont gardés par un berger dans les pâturages d'alentour et, pendant ce temps, son orge pousse et mûrit sans qu'il s'en inquiète beaucoup, car il en confie le soin à la bonté d'Allah. Et il dort et se laisse vivre dans les nombreux moments où il n'a rien à faire, où il ne chasse pas, où il n'est pas au marché, ou en maraude, il dort sous la garde de ses chiens qui veillent en gendarmes.

Sous la tente, bêtes et gens sont pêle-mêle, au milieu d'un pittoresque désordre de tapis aux couleurs fanées ou éclatantes, d'épaisses nattes d'alfa aux dessins artistement tressés, de longs coussins en tapisserie multicolore étendus, entassés ou épars... Le grand chapeau est suspendu avec les armes et la bride au poteau central ; les selles, les bâts sont rangés tout autour sur les bas-côtés; les coffres renfermant les objets précieux, les pro-

visions, les munitions, les effets des jours de fantasia, sont alignés au milieu. Quant à l'argent, il est caché dans un trou en terre. Dieu sait où. Du côté réservé aux femmes sont les ustensiles de cuisine, les sacs ou les peaux de bêtes qui contiennent les grains pour l'usage courant, les outres pleines d'eau, le foyer creusé dans le sol.

La nuit, les troupeaux sont parqués devant la tente, mais sans clôtures, sans barrières, tassés les uns contre les autres. Tout cela n'est peut-être pas très propre : tout campement arabe est même fort sale, plein de fumier, entouré de détritus nauséabonds ; tout y est boueux ou poussiéreux ; mais l'homme y a tout son bien, tout son avoir autour de lui, sous ses yeux et pendant qu'il dort ou qu'il chasse, ses femmes travaillent, tissent, vaquent aux besoins de ce ménage de nomades, et ses enfants aussi travaillent déjà, aidant leurs mères d'abord et, plus tard, menant les bêtes à l'abreuvoir, gardant les troupeaux, s'exerçant, dès le plus bas âge, à tous les exercices du corps, — cavaliers intrépides par instinct, marcheurs infatigables par nature et aussi par nécessité, chasseurs passionnés par contagion et par goût ; — et les petits, les tout petits, absolument nus au soleil, prenant leurs ébats, se bronzant le corps, grandissant en toute liberté, se faisant pour plus tard des muscles d'acier.

Presque toujours les tentes sont groupées par



douars c'est-à-dire cercles de dix à douze, quelquefois plus, quelquefois moins (1). Sous chacune habite une ou plusieurs familles dont tous les membres reconnaissent l'autorité du plus ancien, du plus âgé d'entre eux et ont pour lui tous les respects, tous les égards.

Il est à la fois étrange et pittoresque l'aspect de ces réunions de tentes à l'épais tissu de laine aux sombres rayures et qu'on voit se dresser tout à coup, en forme de gigantesques accents circonflexes, sur la plaine rase et déserte. De nombreux chiens s'en détachent dès qu'un voyageur apparaît et se mettent à ses trousses avec un fraternel ensemble, en proférant des aboiements furieux qui troublent seuls le grand silence de ces muettes solitudes.

Cette vie-là, dans le grand air pur et libre des plaines désertes, où l'on souffre peut-être parfois des rudes intempéries du climat par les nuits glaciales de l'hiver, les jours brûlants de l'été, les temps de pluie et de grand vent, mais au contact permanent des beautés de la nature, dans le secret de leurs mystères ; cette vie où l'on voit les belles nuits étoilées des jours chauds au-dessus de soi, les crépuscules d'un rouge d'or qui embrasent le ciel, les aurores qui l'illuminent,

(1) D'ailleurs, l'autorité française y oblige les Arabes, sans doute parce que la solitude est mauvaise conseillère.

par dessus les crêtes de montagnes, de leurs adorables teintes roses, et le grand ciel bleu où passent, en projetant leur ombre rapide, de grands oiseaux de proie et des bandes de migrateurs dont on entend les cris perçants — cigognes, flamants roses, cangas, — dans ce bleu éblouissant de l'atmosphère qui remplit, enivre les yeux, et jusqu'aux admirables et prompts orages qui déchirent les nues tout à coup affreusement noires, éclairant, rayant, zébrant le ciel de tous les côtés à la fois, tandis que souffle la tempête et qu'un immense voile de sable, apporté par elle, et qui pénètre tout sur la plaine, s'abat en trombe aveuglante; cette vie de l'arabe, sous la tente et sous l'œil de Dieu, a bien son charme, malgré ses rigueurs, pour ce peuple amant de la nature et dont le dernier des hommes est poète d'instinct, artiste sans le savoir et qui, pour mourir, se fait porter devant sa tente et tourner le visage vers le père de toute vie : le Soleil!...

C'était bien là, en cette Afrique, le pays par excellence de la Liberté. Pourquoi donc faut-il que les hommes en aient fait, depuis des siècles, une terre de servitude?

Ce fut toujours une vaillante race, pourtant, qui dut habiter ces régions; pourquoi toutes celles qui s'y sont succédé ont-elles dû subir des dominations étrangères? Est-ce la faute aux mœurs

qu'on respirait dans ces contrées? Non! car l'amour, le besoin de la liberté sont l'apanage forcé de la vie du désert. Mais c'est peut-être le caractère farouche et dominateur des peuples du nord de l'Afrique qui a attiré sur eux la domination d'autrui. De tribu à tribu, de peuple à peuple, de famille à famille, ce furent toujours des guerres continuelles, des luttes sans nombre qui ensanglantèrent et stérilisèrent le pays. Chacun voulait dominer ses voisins, leur imposer tribut. Un peuple qui ne sait pas se conduire lui-même et que ses divisions irréconciliables affaiblissent, qui se trahit et qui se vend lui-même pour assouvir ses haines personnelles ou satisfaire de basses vengeances, doit bientôt trouver un maître...

Peut-être encore est-ce la situation géographique, jointe à la beauté du climat et à la fertilité du sol qui attira sur les Berbères — premiers habitants du pays, les dominations successives des Phéniciens, des Romains, des Vandales, des Bysantins... puis celle des arabes, asservis à leur tour, nominalement, du moins, par les Turcs, enfin celle des Français qui chassèrent les Turcs et prirent leur place. Maintenant, ce qui reste des nombreux éléments de tous ces peuples fondus et confondus sous l'uniformité du burnous, est pacifié et devrait être content de la paix profonde et durable que nous avons apportée, par la guerre, à ce malheureux pays. Il ne faudrait pourtant

pas jurer que l'arabe ne regrette point ses anciens oppresseurs les Turcs ; car, de leur temps, si l'on était battu, on se battait du moins et la voix, depuis longtemps muette des longs fusils musulmans, — *matriculés* aujourd'hui par l'administration française, — faisait vibrer l'écho de ces espaces silencieux.

Mais, que reste-t-il de toutes ces invasions, de toutes ces conquêtes, de tous ces passages et de tous ces grands mouvements de peuples, en ces régions que nous avons trouvées presque incultes?... Des ruines, quelques villes en loques, quelques cultures primitives strictement nécessaires aux besoins d'une population clairsemée... Voilà tout ce qui restait de l'œuvre des hommes, après une histoire si tourmentée : des déserts !...

Oui, mais des déserts dont je me sens impuissant à rendre le charme imposant, la grandiose poésie ; des déserts où l'on sent son âme envahie par des pensées plus graves, plus nobles, plus hautes, parce que tout ce qui frappe l'esprit et le regard est grand, beau, simple, naturel, et que les ridicules que l'homme civilisé a su se donner, les laideurs prosaïques dont il s'entoure n'y apparaissent plus. Et il semble que dans le grand air pur et vivifiant de ces plaines où les poumons se dilatent, où le sang se renouvelle, un bien-être de force et d'ampleur se répande dans tous les organes : on s'y sent tout prêt pour les saines fati-

gues de la vie nomade — la vraie vie, celle que mena l'enfance de l'humanité et celle qu'elle mène encore sur presque toute la terre, à part quelques recoins de la vieille Europe et quelques étendues de la jeune Amérique, orgueilleusement nommés le monde civilisé. Ici, c'est la simplicité un peu barbare de l'existence des premiers âges, avec ses dangers qui empêchent le cœur des hommes de s'amollir, avec aussi toute sa grâce naïve et ses touchantes coutumes, mêlées à la rudesse sauvage des mœurs primitives.

Et quelle abondante récolte de sensations, de pensées, d'impressions pour les artistes, les philosophes, les poètes, au contact de ces mœurs étranges, à la vue des pittoresques tableaux et des scènes bibliques de cette vie pastorale, et au milieu de ces superbes régions, pourtant si délaissées par eux, à cause du ridicule jeté sur la banlieue d'Alger et de la prose des villages coloniaux! Eh! certes, d'affreuses diligences, d'horribles pataches surannées parcourent les solitudes, — grotesques représentants de notre civilisation; le chemin de fer s'aventure déjà sur les hauts plateaux et bientôt s'avancera jusque dans le Sahara algérien, traînant après lui tout un cortège d'Européens à casquettes, semant sur son parcours des gares, des restaurants et des débits d'absinthe, amenant la lie bruyante et vulgaire de tous les peuples méditerranéens dans ces respectables

contrées, parmi ces graves populations mahométanes ; mais, qu'importe si, à côté de ces diligences et de ces gares, sur nos routes en macadam et malgré le coudoiement sceptique d'aventuriers européens, vont encore des arabes égrenant leur chapelet ; qu'importe que dans les villages les plus reculés, on célèbre à présent le 14 juillet à grand renfort de drapeaux, d'illuminations et de mâts de cocagne : ça ne dure qu'un jour,et le lendemain, à la même place, des croyants, effondrés dans leurs burnous et tournés vers La Mecque, disent encore la prière ! Qu'importe enfin que le télégraphe traverse ces plaines où les douars dressent le cercle des tentes sombres de l'arabe, où paissent ses troupeaux, où son coursier à longue queue balayant le sol,dévore l'espace dans un nuage de poussière d'or !... En quoi la beauté de la nature en est-elle gâtée ? En quoi tous ces prosaïques et vulgaires atomes de civilisation, perdus en ces vastes régions, peuvent-ils en diminuer la grandiose et solennelle poésie ?

Qui sait même si le temps n'effacera pas jusqu'à la trace de nos ouvrages sur cette terre qui n'est point faite pour eux, comme il y a déjà effacé celle de la civilisation romaine ? Qui sait si la nature,qui a déjà repris son empire sur les empiètements des anciens maîtres du monde dont les ruines jonchent le sol, éparses, anéanties, n'aura pas aussi raison de nos modernes efforts,

et si le dernier maître de la Terre ne sera pas ce bédouin fataliste, gardant encore son troupeau qu'il garde depuis que le monde est monde — et dont j'aperçois la silhouette immobile sur un antique débris de mur, drapé dans les plis rigides de son burnous en loques, et me regardant passer avec un incommensurable dédain !...

VII

Comme la mer et le désert, ces deux éternelles tristesses sœurs, dont l'indéfinissable monotonie n'est qu'apparente, le Hodna, dans son immensité bornée d'un cercle de montagnes à perte de vue sous l'horizon, est également rempli de diversités inattendues qui rompent son immuable fixité.

Suivant la saison, le point d'où on le regarde, ou les effets de lumière qui l'illuminent, ses aspects changent et varient à tous moments. Et tel est le cas de tous les pays algériens, — dont c'est le plus grand, — peut-être le seul charme. Tantôt c'est la plaine rase et nue, au sol dépouillé, uni comme une table et où de très rares herbes folles, desséchées par le soleil, ont poussé ; tantôt le terrain est parsemé de grosses pierres — qui sont peut-être des ruines de villages romains, pêle-mêle au milieu de grosses touffes d'aromates grisâtres ; tantôt ce sont de vastes et molles on-

dulations qui soulèvent le sol et semblent le bercer ; ou bien des ravins à pic, des fondrières, des éboulements chaotiques. Ici c'est presque une brousse inculte de hautes herbes sèches ; plus loin ce sera la désolation aride et pétrée d'un coin d'Arabie graveleuse, raboteuse, rocailleuse et brûlée. Les champs qu'on traverse en plein désert ne lui ôtent pas son cachet de petit sahara aux tons fauves qui est beau à force de laideur, mais dont la laideur est encore une beauté. Parfois, d'ailleurs, autour d'une source, en quelque repli du sol, on trouve un charmant coin de verdure, un bosquet poussé dans le marécage, aux abricotiers chargés de fruits et où des milliers d'oiseaux s'égosillent. La montagne se dresse au-dessus des plaines, avec ses rocs majestueux, ses vallons désolés, ses croupes pierreuses où la roche se contorsionne à fleur de terre, et où de maigres forêts d'arbres verts végètent sur le terrain sec et dénudé, profilant leur feuillage, avec des arêtes rocheuses de monts dépouillés, sur la splendeur azurée du ciel en feu. Plus loin on entre dans des coteaux abrupts, entrecoupés de vallées stériles et se prolongeant ainsi jusqu'aux montagnes, où l'on trouve des sites de pastorales arcadiennes, mêlés à des paysages d'allure kabyle, aux villages en aires d'aigles, perchés en haut des rochers, aux bords de précipices vertigineux.

Le sol, jaunâtre un peu partout, est argileux au point que les moindres pluies qui parviennent à en détremper l'habituelle sécheresse, en font une boue gluante et adhérente aux pieds, qui rend la marche glissante et pénible. Dans le Sud, avant Bou Saada, on traverse des espaces sablonneux qui complètent une illusion de désert, et sur la *Sebka*, immense espace salin qui occupe le centre du Hodna, danse habituellement un effet de mirage. Cette sebka, — sorte de lac sans eau, n'a, en réalité, qu'une cuvette centrale, relativement étroite, qui, seule, conserve les rares eaux venues à travers la plaine de toutes les sources du Hodna ; mais dans ce pays de l'Illusion et du Mirage, la sebka, de loin, n'en paraît pas moins être une longue nappe d'eau, dont les étincellements semblent s'étendre au pied des montagnes sombres du Grand Atlas et qui s'éteignent, disparaissent avec le soleil.

La plaine est entièrement dépourvue d'arbres : il n'y en a pas même au bord de ces ravins innombrables qui lui servent de rivières et qui, à part deux ou trois, l'Oued Ksob, l'Oued Selman..., n'ont d'eau que les jours de grandes pluies, ou après la fonte des neiges. Parfois seulement, des lauriers-roses ont poussé tout au long de leurs capricieux méandres, les pieds dans l'eau et gardant ensuite, au bas de leurs tiges, des traces limoneuses ; d'autres oueds ont leurs rives

parsemées de bouquets de tamarins tout verts au printemps d'un joli vert pâle et tendre. Durant les longs étés d'Afrique, quand les oueds sont à sec, que les eaux ont laissé sur leurs pierres blanchies des dépôts de sel aveuglants, on peut cheminer presque à l'ombre de leurs hautes berges couronnées de ces buissons verts, tandis que d'autres ont creusé leur lit entre des rives stériles, dont les ravinements sont la désolation même, sous le soleil.

Terrible soleil ! Si c'est lui qui donne la vie, c'est bien lui, aussi, qui en tarit parfois les sources, qui dessèche les rivières et ne laisse, même aux plus abondantes, à celles qui charriaient si gracieusement au printemps les fleurs de lauriers-roses, qu'un mince filet d'eau coulant comme à regret dans un lit désormais trop grand pour lui. La vie est alors arrêtée, tout le jour, chez le peuple arabe qui ne s'éveille que pendant les belles nuits claires, encore brûlantes de l'été.

Mais par sa force même, ce soleil, au lieu d'accabler la nature, excite tout ce qui vit ou qui végète, et fait monter prodigieusement la sève dans une poussée colossale : aussi la végétation africaine est-elle si étrange soit dans les formes gracieuses des palmiers, soit dans celles du figuier de Barbarie, si bizarrement monstrueuses. C'est par le soleil que tout ce qui est sur ce continent est si grandiose, ou si vigoureux, — l'homme

lui-même, qui vieillit si vite de sa propre exubérance et qui est si violent, si bouillant en toutes choses, si précoce aussi : l'enfant est homme à quinze ans ; la fille à douze ans est femme, mais vieillie, ridée, usée à trente. Seulement ne voit-on qu'à titre exceptionnel en ces régions les tristes signes de dégénérescence, si nombreux en Europe.

Et il n'y a pas que l'homme et les végétaux qui portent l'empreinte du milieu environnant et soient appropriés à la vie qu'il comporte : le palmier au tronc rugueux semble suspendre ses régimes de dattes à des hauteurs inaccessibles pour la dent des animaux à longue encolure ou la main subtile des maraudeurs et il est si bien l'arbre de ces solitudes, si différentes de nos gentils recoins de France, resserrés et contournés comme nos arbres, qu'on se demande, en les voyant si harmonieux, quel est celui qui a été fait pour l'autre ; le massif et rampant figuier de Barbarie forme, comme le cactus, des haies impénétrables pour les Africains, perceurs de murailles, et toutes les autres plantes, si dissemblables entre elles, sont absolument conformes au sol qui les fait naître. On dirait que la gazelle a été taillée uniquement en vue de la course — qui est sa seule défense, comme le chameau lourd et difforme, mais sobre, patient, infatigable, insensible à la soif en ces intermi-

nables espaces sans eau, semble avoir été fait pour le transport des fardeaux : c'est le bateau marchand du désert, dont le méhari, autre chameau qui a les mêmes qualités avec des formes plus nobles et des allures plus rapides, est le coursier.

Mais s'il y a la gazelle, il y a aussi le sloughi ; s'il y a de longues distances à franchir, il y a le cheval arabe et enfin en l'Afrique, il y a l'Africain : l'homme, le cheval et le chien, ces trois inséparables de la vie nomade : le lévrier, tout en jambes, à poitrine étroite, mais d'une profondeur presque exagérée par rapport à son ventre d'une impressionnante finesse. Sa tête est effilée comme pour mieux fendre l'air et, au-dessus d'une immense gueule férocement endentée, luisent deux grands yeux noirs, candides comme des yeux de gazelle.

Quant au cheval arabe, au cheval *barbe*, plutôt, on ne dira jamais assez ses louanges et pour tous les désabusés de l'Afrique il reste encore la seule bonne chose à y prendre. Dehors par tous les temps, soit au piquet, devant la tente, ou sous la selle, insensible au chaud comme au froid, infatigable, pouvant se nourrir d'une poignée d'orge et de quelques brins de paille, voire même à jeun, sans s'arrêter jamais, quelque temps qu'il fasse, il fournit d'invraisemblables étapes et fût-ce pendant les jours les plus brûlants de

l'été, il ne boit qu'une seule fois, se contentant, au passage des oueds, lorsqu'il y trouve encore un peu d'eau, de tremper ses lèvres. Doux pour l'homme autant que son instinct batailleur le rend mauvais pour ses pareils, il est, comme son maître, infiniment orgueilleux de lui-même, hennit et piaffe pour attirer l'attention, adore les fanfreluches voyantes ou sonores de son harnachement et regarde marcher son ombre, Quoique son maître ignore la brosse et l'étrille, il est toujours propre et luisant. Il comprend vite si c'est à la fantasia, en course ou au labour qu'on le mène, et, suivant le cas, prend l'air qui sied à la circonstance, se prêtant à tout docilement, au mors arabe comme à la selle anglaise, à la charrue comme à la voiture et sans jamais déchoir entièrement de sa fierté native sous n'importe quel harnais. Mais ce qu'il a de plus remarquable, c'est l'infaillible sûreté de son pied, dont la corne, sans fers, s'use à peine sur les plus rudes sols, et qui lui permet de franchir aux grandes allures, sans un faux-pas, les plus mauvais terrains; c'est son inépuisable fond, son insensibilité aux blessures les plus graves, enfin le merveilleux instinct qui, alors même que son cavalier, grisé par la vitesse, l'a lancé à fond de train sans aucun souci des obstacles, les lui fait éviter au moyen d'efforts prodigieux, accomplis avec la plus belle aisance.

Après ces dépenses de force, le cheval, comme

l'Arabe, au repos. semble accablé, anéanti, d'ailleurs toujours prêt à recommencer; mais en attendant il somnole, planté sur ses quatre jambes, la tête basse, immobile, prenant même cette attitude pour le moindre moment de repos qu'on lui accorde, et sachant attendre son maître sans avoir besoin de gardien, — précieux avantage au désert.

Le sloughi infidèle, ni le chien arabe au long poil, gardien de la tente, non du troupeau, ne sont ici ce qu'il y a de meilleur dans l'homme : c'est le cheval. Et comme son cheval, l'arabe est lui-même au moral et au physique : ce sont deux produits façonnés identiquement, à la forme et à l'intelligence près, par une existence commune en un même pays, et commune au point que le cheval, toujours près de son maître, fait en quelque sorte partie de la famille arabe et que, dès son plus jeune âge, comme poulain, il est déjà le jouet, le camarade, l'ami des enfants du maître.

Et de même que son cheval, l'homme est aussi de belle race, avec son corps de couleuvre, souple et vigoureux, ses membres nerveux et robustes, sa tête énergique et fine.

Mais cette harmonie entre tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui pense, s'étend aux mœurs qu'elle façonne, aux usages et aux coutumes qu'elle commande, au genre de vie qu'elle nécessite, aux qualités et aux vices qu'elle fait naître.

Et c'est elle encore qui semble inspirer la forme de tous les objets qui servent à l'homme, suivant les besoins du milieu et du climat.

Volontairement et sciemment réfractaire à toute civilisation et à tout progrès, inapte à l'industrie qu'il méprise, l'Arabe n'en adopte pas moins ceux de nos usages qui lui paraissent bons et qui sont à sa portée. Dans les premiers temps de notre arrivée en Algérie, il avait pour les objets français le même engouement que nous avons eu pour les objets arabes, avec cette différence que nous recherchions les siens à titre de curiosités, tandis qu'il adopte encore aujourd'hui les nôtres parce qu'ils sont plus pratiques ou plus commodes, nos armes surtout. Il n'a donc pas mis de parti pris à ne point profiter de notre civilisation, — tant s'en faut; mais s'il en a profité, il n'essaye pas de l'imiter et c'est nous qui travaillons pour lui.

Au point de vue matériel, il a encore su garder tout ce qu'il y avait de bon chez lui : des aliments sains et simples qu'on mange, comme les anciens, à même le plat, avec la bonne vieille fourchette du père Adam qui ne tourne jamais dans la main et qui permet de choisir les meilleurs morceaux sans en avoir l'air ; un costume commode, admirablement approprié au climat et à la vie de ceux qui le portent, s'accommodant à toutes les circonstances et à tous les temps suivant qu'on le serre ou le desserre, permettant aussi de

porter sur soi toute sa garde-robe et que les Français d'Algérie qui, avec leurs costumes étriqués, suffoquent en été, grelottent en hiver et semblent bien peu étoffés à côté de l'Arabe si artistiquement drapé dans ses burnous, eussent bien fait d'adopter; le harnachement qui ne nécessite aucun entretien, dont la paresse et l'insouciance arabes seraient incapables et que, d'ailleurs, la vie dans les douars ne permettrait pas; la selle à dossier sur laquelle on peut si bien dormir sans risque de tomber pendant les longues nuits ou les longs jours de marche; l'immense chapeau en palmier qui se met par dessus le capuchon et tient lieu d'ombrelle contre le soleil d'été; une nourriture excitante pour remplacer le vin absent, honni par le prophète, et plus copieuse, plus saine que compliquée pour satisfaire des appétits non blasés; la tente en épais tissus de laine, si étrangement pittoresque à nos yeux et si simple, si vite dressée, sitôt pliée, si commode pour la vie nomade et sous laquelle on se sent si libre, si éloigné de tous les tracas de notre genre de vie, si près de la vraie sagesse et de l'antique insouciance des premiers âges : pour tous meubles, des tapis aux dessins et aux couleurs si délicatement assemblées par ces Arabes, fils du pays de la lumière et qui sont peut-être, sans s'en accroire autrement, les premiers coloristes du monde ; des tentures, de longs coussins parmi lesquels on est assurément plus à

l'aise que plié en quatre sur nos sièges étroits et incommodes.

J'en passe... Et quant à la vie de l'Arabe, celle du dernier des Fellahs est peut-être plus enviable que l'existence enfiévrée, le surmenage inconscient, les tracas, les difficultés, les plaisirs malsains et factices, assommants parfois, du plus heureux d'entre nous.

Aussi parmi ceux qui ont goûté à notre civilisation, eussent-ils même occupé chez nous un rang élevé, leur donnant droit à tous les avantages et à toutes les jouissances que nous envions tant, n'en est-il aucun qui ne préfère encore à notre luxe, à notre confort, à notre sécurité, la vie des douars à laquelle ils retournent toujours, comme nous-mêmes revenons malgré nous, par la force de l'habitude, à la lourde chaîne, parfois tant détestée, au joug si ennuyeux, si fatigant, si misérable de notre civilisation factice et frelatée et à notre manière de vivre si peu naturelle, qu'en dépit de l'habitude, nous nous accoutumons plus vite à la vie sauvage que les primitifs ne pourraient le faire à la nôtre.

VIII

La nature a divisé l'Algérie en trois régions, ou zones, parallèles.

Le Tell, qui s'étend de la Méditerranée au pied de la première chaîne de l'Atlas.

Les Hauts-Plateaux qui sont compris entre cette première chaîne de l'Atlas et la seconde ;

Le Sahara algérien qui va, des Hauts-Plateaux, se perdre dans les sables du Grand Désert.

Mais aujourd'hui, tout le monde sait cela.

Le Tell, région montagneuse, entrecoupée de vastes plaines, est le pays des rivières, — du blé, par conséquent, et des colons.

C'est aussi le pays des Kabyles.

Le Sahara, pays des sables et des espaces illimités, est le domaine des troupeaux et des dattiers. Sa population présente des caractères absolument opposés à celle du Tell, et c'est là que vivent les Arabes.

Les Hauts-Plateaux sont la région des steppes, vastes plaines couvertes d'alfa, de végétations naines, mal arrosées, mais non point toutes infertiles. Ils sont habités par un mélange d'Arabes et de Berbères, ou Kabyles, qu'on appelle Chaouïas, — un peu de l'un et de l'autre.

Et, de même que les Hauts-Plateaux par leur climat, leur végétation, la nature de leur sol, tiennent à la fois du Tell et du Sahara, dont ils sont en quelque sorte la transition, de même aussi leurs habitants procèdent des deux populations. En passant au milieu d'eux, on n'a pas encore oublié les Kabyles et l'on ne sera pas trop étonné en voyant les Sahariens.

Mais pour bien comprendre la vie et les mœurs

de ces différents peuples, il convient de considérer d'abord les divers pays qu'ils habitent, car ici, pas plus qu'ailleurs, ce n'est l'homme qui a fait le pays, mais le pays qui a fait l'homme, et c'est de la diversité des pays que provient celle des habitudes, des usages, des institutions sociales et des mœurs elles-mêmes qui ne s'implantent pas dans une région, mais qui s'y façonnent et en dépendent.

Tell veut dire terres arables; c'est assez dire que ce pays, qualifié d'ennuyeux par les Sahariens, est essentiellement cultivé.

C'est aussi jusqu'à présent le seul où la colonisation française soit effective et, n'était la présence de végétaux plus ou moins rares ou inconnus en France, on s'y croirait encore dans nos campagnes d'Europe.

Aussi les indigènes du Tell, d'ailleurs parfaitement soumis, domestiqués, accoutumés à nos usages, forment-ils une population stable, attachée au sol qu'elle cultive depuis des siècles, et comme le Tell est un pays de ressources, ses habitants sont-ils des cultivateurs et des horticulteurs acharnés partout où il y a de l'eau; ils entourent leurs jardins de petits murs en pierres sèches, construisent même des moulins rudimentaires mais fort pittoresques, le long des ruisseaux, se groupent en *méchetos*, réunion de quelques cabanes appelées gourbis où la vie est à peu près



sédentaire et dans lesquels, pendant les grands froids de l'hiver, toujours si rigoureux en pays de montagnes, ils sont mieux à l'abri des neiges, des vents et des pluies qu'ils ne le seraient sous la tente de l'Arabe.

On constate chez eux, au regard de ceux des villes, un sensible changement moral, à leur avantage, quoique au détriment du progrès. Le travail a rendu le Kabyle relativement riche, et a fait que les hôtes du Sahara et des Hauts-Plateaux sont devenus forcément ses tributaires pour le blé, l'orge et les fruits. De plus, comme son pays est rémunérateur, il l'aime, et a donc le sentiment de la patrie, bien plus que ne peut l'avoir le nomade du sud. Et comme les richesses de son pays l'exposent aux incursions et aux razzias des peuples voisins, la nécessité de le défendre l'a rendu industrieux : le Kabyle vit dans des villages perchés le plus souvent au sommet de montagnes presque inaccessibles et naturellement fortifiés par leur position même, choisie de préférence à l'abri de rochers, dont les crêtes dentelées offrent au loin l'aspect de citadelles. Il a pu encore utiliser les métaux dont il pouvait disposer dans ses montagnes, non seulement pour se fabriquer des instruments de culture ou des bijoux de toutes sortes, mais aussi des armes, telles que le *flissah* et le yatagan, des pistolets et des fusils, remarquables surtout par

leurs incrustations et leurs ciselures. Il y a un proverbe arabe bien connu dans la région intermédiaire des Hauts-Plateaux, d'après lequel on ne doit jamais acheter ni le cheval du Saharien, ni le fusil du Kabyle, chacun d'eux étant trop connaisseur dans la partie pour qu'on puisse faire une bonne affaire avec lui. Pourtant si on veut un bon cheval c'est à l'arabe qu'il faut s'adresser, et au Kabyle pour un beau fusil : là est la vraie finesse.

La vie sédentaire du cultivateur ou de l'ouvrier kabyle lui fait tenir à sa maison, à son toit, et du toit, son affection s'est étendue aussi à sa famille : il n'a généralement qu'une seule femme, qu'il traite presque sur le pied de l'égalité, tout comme nous, ce qui n'est pas à dire qu'il soit pour cela plus heureux en ménage que l'Arabe, lequel a souvent quatre femmes et moins de désagréments matrimoniaux que le Kabyle qui n'en a qu'une.

Comme tous les peuples qui produisent, le Kabyle est sobre et consomme peu, préférant vendre davantage, et la vie agricole ne l'empêche pas d'être également un pasteur. Dans les parties non cultivées du Tell, a poussé une végétation broussailleuse dont il fait profiter de nombreux troupeaux, que nous pouvons sans doute dédaigner au point de vue de la laine ou de la boucherie, mais auxquels peut-être nous devons une

certaine reconnaissance. Et voici pourquoi : Le Kabyle, ainsi que tout habitant de la montagne ou de la forêt, aime farouchement l'indépendance, premier motif qu'il avait de redouter notre arrivée en ses montagnes. De plus, il est sinon riche, du moins *à l'aise :* c'est le bourgeois du burnous, et, comme tel, ayant toujours plus à perdre qu'à gagner dans les révolutions, il voyait d'un mauvais œil celle que nous venions faire chez lui. Aussi la résistance nationale eut-elle en lui un précieux auxiliaire : il fut, contre nous, l'allié d'Abd-el-Kader, de Bou-Baghla et de Mokrani ; mais s'il est religieux et fanatique quelquefois, comme l'Arabe l'est toujours, il n'est jamais, comme lui, fataliste, il s'est incliné devant le fait accompli par nos armes (celui de sa défaite), et il a déposé le fusil pour reprendre la charrue, mais il l'a fait par la force des choses, et non point en se disant, comme l'Arabe : « c'était écrit. » Il estime au surplus que de bonnes armes et une solide forteresse sur une inexpugnable montagne, sont d'un plus grand poids dans la balance des destinées humaines que la prière d'un vieux marabout pour la protection d'une contrée et la défense de la liberté d'un peuple. Mais, lorsque vaincu, écrasé, soumis, en dépit de ses armes et de ses citadelles, le Kabyle a vu qu'il avait tout à gagner avec nous, que ses intérêts étaient les nôtres, que son industrie aurait de sérieux débouchés de notre côté, il a

fait alors plus que l'Arabe, vaincu aussi dans le fond de ses déserts et qui s'est soumis également, mais qui n'a pas voulu profiter de sa défaite : le Kabyle a compris pourquoi nous étions les plus forts et pourquoi nous méritions d'être ses maîtres ; il a cherché à profiter de nos leçons ; il a appris à être prévoyant pour ses troupeaux, à leur construire des abris en vue de l'hiver, au lieu de les laisser mourir de froid au dehors, et à faire des provisions d'herbages pour eux, au lieu de les laisser mourir de faim lorsque l'hiver couvre les pâturages d'une épaisse couche de neige, et il n'a point hésité à vivre en contact avec nous, tandis que l'Arabe fataliste, resté imprévoyant et comptant toujours sur une revanche impossible, n'y vivra jamais de plein gré.

Voilà donc pour les intérêts agricoles et les troupeaux de la Kabylie de fameuses lettres de noblesse, puisque c'est sans doute en partie à cause d'eux que nous avons acquis la confiance des Kabyles ; mais voici que, par une étrange fatalité, ces nobles troupeaux et ces nobles champs de blé appartiennent justement à un peuple dont les bases sociales, comme les institutions, sont essentiellement démocratiques. Mais qu'importe ! Chez nous, où elles le sont également, c'est encore un coup du hasard bien plus étrange que ce ne soient pas seulement les champs de blé qui veuillent s'ériger en fiefs et les troupeaux qui

réclament des médailles, des *stud-books* et des brevets, mais que les hommes eux-mêmes soient encore chapeau bas devant les distinctions, les croix et les titres les plus illusoires. Chez l'Arabe, en pays de plaines, c'est la fantasia, la chasse, la guerre, le luxe, l'oisiveté qu'on aime et qu'on pratique par-dessus tout. Aussi la société y est-elle assise sur les institutions les plus aristocratiques. C'est Mahomet lui-même qui a fondé la noblesse et qui a prescrit dans le Coran de « témoigner les plus grands égards aux hommes issus de son sang, parce que ces derniers seront les plus fermes soutiens et les purificateurs de la loi musulmane ».

Chez tous les peuples guerriers par tempérament et par goût, comme les Français d'antan, comme les Arabes encore aujourd'hui, la société est forcément aristocratique ; tandis que parmi les peuples travailleurs ou les peuples artistes, chez les anciens Grecs, comme chez les Kabyles, les institutions et les mœurs sont au contraire démocratiques. Ce n'est pas que les Kabyles ne soient point guerriers, mais ils ne le sont que par nécessité, non par goût. Jadis aussi, la nécessité fit des Grecs les vainqueurs de Troie et les héros de Salamine et de Marathon...

Mais, Dieu me garde de vouloir comparer la Kabylie à la Grèce ancienne, d'autant moins que si les Kabyles sont un peu artistes en leur genre,

dans la fabrication des armes notamment, et comme tous les primitifs, c'est-à-dire surtout en action, ils sont presque tous illettrés, n'ont jamais produit à ma connaissance un Hérodote, un Platon ou un Démosthène et qu'ils sont d'une rare ignorance sur toutes choses de l'esprit. La médecine elle-même, cette science des simples, que tous les solitaires, les ignorants, les peuples sauvages ont pratiquée, leur est inconnue : de grossiers amalgames d'huile et de résine, ou de soufre, des amulettes et des superstitions sont applicables chez eux, comme chez les Arabes, à toutes les maladies, et ils n'estiment que les biens de la terre provenant du travail des champs, de l'élevage du bétail, ou que ceux qui proviennent de l'industrie humaine, et que l'argent, enfin, ce maître du monde, ce tout-puissant moyen des actions et des plaisirs de l'homme. Aussi les faux-monnayeurs étaient-ils jadis fort nombreux et très habiles en Kabylie. Peut-être y remplaçaient-ils la noblesse absente...

Mais il ne faut pourtant pas se représenter ce pays-là comme un Eldorado. Il fit autrefois partie de ce fameux grenier d'abondance du monde romain, connu sous les noms de Mauritanie et de Numidie, et le Tell est actuellement la seule contrée à peu près cultivée de l'Algérie ; mais l'indigène du Tell, pour avoir un peu plus de grains et de fruits que le Saharien, pour savoir

fabriquer des armes et des tissus et posséder des moulins et de l'huile, n'en est pas moins, en somme, un pauvre hère dont le gourbi n'est qu'une chétive hutte en pierre, dont la nourriture est plus que spartiate et dont la vie, assurée, sans doute, mais étroitement, se passe encore à courir après les plus infimes profits : beaucoup en sont réduits à se placer comme *khammès* (métayers ou domestiques) chez les colons européens.

En entrant sous le gourbi du Kabyle, comme en entrant dans la chaumière de nos paysans, on sent que tout y parle travail et lutte pour la vie. Sous la tente de l'Arabe, au contraire, même sous celle du plus pauvre, si on ne trouve que des nattes grossières au lieu de tapis, un seul mauvais cheval à la corde, de maigres chiens pelés, on se sent du moins chez un affranchi de tout travail, de toute obligation, de toute dépendance volontaire et de tous autres soucis que ceux de satisfaire ses goûts de primitif. Avec son mauvais cheval, l'Arabe pauvre, quoique pieds nus dans ses étriers de fer, mais fièrement drapé dans un burnous en loques, avec un fusil en ruines et de la poudre volée, s'il n'en peut avoir autrement, fera la fantasia comme le riche ; il aura comme lui des loisirs tant qu'il en voudra ; par nécessité autant que par plaisir, il fera chasser ses maigres chiens pelés, à défaut de l'aristocratique *slougHi* ou des oiseaux de haut vol qui ont trouvé un dernier

refuge en ce siècle plébéien, chez les Arabes des grandes tentes, ou dans ses bordjs, sortes de châteaux féodaux lamentables, mais où on mène encore la vie seigneuriale. Au besoin il se passera même de fusil, de cheval et de chiens, se contentant de sa matraque, et prenant la perdrix en la terrifiant au moyen de son burnous qu'il déploie et agite devant elle comme d'immenses ailes, ou la chassant à courre par la fatigue. Quant à lui, il est infatigable et préfère tout au travail. Le repos, la chasse, l'amour remplissent sa vie ; il ne laboure que pour subvenir strictement à ses besoins, et il s'estime heureux.

Il l'est, en effet, peut-être plus que le travailleur kabyle ou européen ; il l'est, du moins à sa manière, même s'il touche aux dernières limites de la pauvreté. Sous sa tente rapiécée, il est encore riche du spectacle de la nature et de son contact, du soleil qui réchauffe et égaie, du bleu de l'atmosphère qui grise les regards. Chez nous, on se grise de paroles sonores, ou d'idées creuses. L'Arabe, lui, n'en a point ; il se contente de pratiquer la vie à sa guise, en imprévoyant mais peut-être en sage, pourtant, et le dernier de tous, rentré chez lui, devient un grand seigneur, entouré de soins et d'égards par ses femmes, servi par elles et par ses enfants s'il n'a pas d'autres serviteurs. Aussi lorsqu'il rejette sur son épaule la loque qui lui sert de burnous, a-t-il une haute idée de sa

personne et s'il rencontre un Européen, quel qu'il soit, le toise-t-il d'un de ces regards, plus ou moins voilés, mais qui semblent partir de très haut pour s'arrêter très bas. Ce profond philosophe en action est parfaitement convaincu de l'incomparable supériorité de sa destinée sur la nôtre, et peut-être a-t-il raison.

En tous cas, n'est-il pas plus libre, lui, ce nomade qui court la plaine, vivant de pillage, de chasse, du produit de ses troupeaux, et de sa terre, mais sans s'asservir à elle comme nos ruraux, n'est-il pas plus libre ce peuple arabe aux institutions aristocratiques que le cultivateur kabyle, ou même européen, vrai serf de la terre ?... Haute question de philosophie sociale que chacun peut résoudre à sa manière.

Pour moi, lorsque je considère cette vie à la fois biblique et féodale de l'Arabe, que je pénètre sous sa tente, que j'y vis un moment de sa vie, que je m'étends sur ses tapis épais de toute laine, si artistement nuancés, parmi ses coussins multicolores de laine ou de soie brochée qui donnent à ces intérieurs du plein air une apparence de richesse et de confort inimitables ailleurs, je me demande si, vraiment, la civilisation, dont nous sommes si orgueilleux et si vains, vaut la vie primitive des Arabes et si les vices, les petitesses qu'elle nous donne, les maux qu'elle nous cause, sont réellement compensés par les avantages que

nous en tirons? Chaque fois que j'ai reçu l'hospitalité arabe, que j'ai porté sous la tente mon costume étriqué d'Européen gêné aux entournures, je me suis rappelé malgré moi, en voyant mon hôte largement à l'aise, me faisant si noblement les honneurs de sa tente, le tracas, le désordre, le désarroi que, souvent, la venue d'un seul hôte apporte en nos intérieurs bourgeois. Drapé dans son ample et riche costume, qui contraste singulièrement avec la simplicité — pour ne pas dire la pauvreté — du mien, lA'rabe, abandonnant tous les soins vulgaires du ménage à ses femmes, qu'on entend, sans les voir jamais, parler à voix basse et cuisiner de l'autre côté de l'épais vélum, appelé *haïl*, qui sépare toute tente en deux parties, s'est assis en face de moi sur les tapis, où les muscles se distendent et où les membres conservent si bien leur souplesse. Exempt de mesquines préoccupations, d'autant plus indifférent au nombre de convives, voisins ou autres, qui participeront à sa *diffa*, que tous les gens de son douar en ont fourni les éléments, il jouit avec une grandeur patriarcale du plaisir de rassasier sans frais tant de ventres avides et de ne rien mesurer à ses hôtes, pas même l'air et la lumière, — cet air et cette lumière que Dieu donne pourtant à tous et qui, chez nous, sont comptés parcimonieusement comme tout le reste, comme toutes les beautés et les bienfaits de la nature dont nous

sommes volontairement sevrés. Certes, nos habitudes ne s'accommoderaient peut-être pas longtemps de cette vie pourtant si vraie, si reposante, si naturelle ; nous trouverions gênant de n'avoir plus de fourchettes, de boire en commun dans le même vase, de manger avec les doigts, déchiquetant chacun de notre côté le mouton rôti (*méchuid*) servi tout entier dans un grand plat de bois ; nous trouverions aussi que ça manque de livres, de journaux, de distractions morales ou immorales, et de toutes les commodités dont notre mollesse de décadents ne sait plus se passer.

Mais si l'Arabe n'a pas de journaux, s'il ne sait même pas lire, à de bien rares exceptions près, il a sa chronique quotidienne et locale, admirablement mieux informée, et plus sûrement, que les nôtres, par les hommes postés invariablement de loin en loin sur chaque élévation de terrain, et qui, par des signaux convenus, se transmettent les nouvelles avec une rapidité surprenante, qui rend impossible tout incognito en pays arabes. Ces hommes ainsi postés en vigies, des bergers presque toujours, le sont volontairement, par curiosité de savoir, par plaisir de pouvoir communiquer des nouvelles, toujours exagérées d'ailleurs, et dont sont si avides tous les habitants des solitudes. Jamais deux Arabes ne se rencontrent sans se demander et se dire ce qu'ils ont vu, ce qui se passe là d'où ils viennent et sans le répéter,

chacun, à tous ceux qu'ils rencontreront ensuite. S'ils n'ont pas de livres, ils ont des conteurs et ils savent raconter et rendre tout ce qu'ils ont vu, entendu ou fait dans le style imagé, pittoresque et naïvement simple joint à la verve malicieuse et naturelle des primitifs, qui fait d'eux les premiers — et les derniers conteurs intéressants de notre époque. Ils n'ont ni bureaux, ni papiers, ni rouages administratifs vainement compliqués, mais, chez eux, la parole, les usages universellement et immémorialement observés font foi : un serment par Allah ou devant le marabout du coin, y vaut le papier timbré et le respect des vieilles croyances héréditaires, la crainte du gendarme ou du sergent de ville. Ils savent encore respecter et ils ont gardé de leurs vieilles coutumes et de leurs antiques mœurs ce qu'il y en avait de vraiment bon, c'est-à-dire presque tout : l'insouciance et le fatalisme, la simplicité de vie, le respect des grands, de l'autorité, de la vieillesse, l'amour et le culte du courage, les habitudes hospitalières que nécessite la vie du désert, les croyances, les pratiques religieuses, la vénération de tout ce qui a un caractère sacré, la continuation, jamais modifiée, des usages, l'amour du sol natal que l'arabe ne quitte presque jamais et où, même, lorsqu'il n'y a point toujours vécu, il tâche de revenir mourir, s'il plaît à Dieu et à son prophète.

Aussi en dépit de tout, malgré son obséquiosité

à l'égard de ses chefs, sa souplesse de caractère, sa soumission aux insultes, aux humiliations, aux coups, malgré même ses institutions aristocratiques et l'humilité des travaux auxquels la nécessité le contraint parfois, a-t-il conservé la fierté naturelle et le sentiment de dignité personnelle que possède tout fils d'une race guerrière et l'instinctive poésie d'un peuple pasteur vivant en contact perpétuel avec la nature. Fier de son oisiveté qu'il regarde comme un de ses biens les plus chers et les plus précieux, il pourrait fournir des enseignements à bien des civilisés qui hausseraient pourtant les épaules si on leur disait que l'Arabe, qui baise les pieds de ses marabouts et de ses chefs, est plus heureux, plus libre, plus fier qu'eux et qu'il répond noblement, si pauvre qu'il soit, à qui l'interroge sur ses noms, titres et qualités : « Je suis un tel, fils d'un tel, et je reste assis !... » Est-ce la véritable fierté ?.. Tout est relatif en ce monde : au mendiant qui passe, on ne jette pas chez l'Arabe, comme chez nous, un morceau de pain dédaigneusement ; au désert, un pauvre, un mendiant, c'est l'hôte envoyé par Dieu ; on le traite comme un égal ; il mange avec les hommes de la famille, et quel que soit le rang de ces hommes, il peut parler : on l'écoute, on lui répondra. Chez ces peuples où les fils ne fument pas devant leurs pères, on peut se permettre une liberté qui ne dégénère jamais,

comme elle le ferait si vite chez nous, en familiarité. Le dernier des Arabes possède, au plus haut point, le sentiment des convenances, qui semble être inné chez les hommes vivant en des solitudes pleines de dangers, où la force des grands est faite de la faiblesse des petits, groupés autour d'eux, sous leur aile puissante.

Tel est le propre de toutes les sociétés en enfance, ou restées barbares. On appelle cela la servitude, l'oppression... Oui, sans doute, en un pays civilisé de telles institutions pourraient avoir un semblable résultat ; mais la tyrannie d'un chef d'atelier, ou d'un chef de bureau, jointe à celle des innombrables formalités qui entravent et circonscrivent à chaque pas nos existences, est-elle moindre que celle du *chouaf* pour qui l'Arabe, en retour de la protection et des secours qu'il en reçoit, travaille lentement, à ses heures, à sa guise, chasse et garde les troupeaux, jadis l'assistait à la guerre. J'ai vu des arabes s'incliner très bas, mais jamais s'abaisser devant de plus hauts qu'eux. Par contre, en pays civilisé, on voit souvent de beaux parleurs trembler de crainte en présence de leurs chefs et redevenir devant eux les tristes mercenaires en qui l'on ne voit plus de ces élans de fierté dus à la conviction, si enracinée chez l'Arabe, que tous les hommes se valent, qu'il ne faut trembler devant aucun, ni s'émouvoir d'aucune autorité, même en la respectant. Il est vrai

qu'il y a chez l'Arabe une uniformité d'ignorance qui crée la véritable égalité. En pays civilisé, au contraire, la platitude est telle qu'elle rentre même dans les conventions d'une bonne éducation. Nos formes de salut en sont la conséquence. Nous nous disons journellement les très humbles et très obéissants serviteurs du premier venu. Les Arabes font preuve d'humilité sans le dire ; ils croient vous être agréables en vous baisant la main, l'épaule ou le genou. Ils disent : Tu es mon père et je suis ton fils, c'est-à-dire : Tu es puissant et je suis faible devant toi. Au fond ils pensent : Je ne le suis pas, et leurs yeux le disent.

... Et je suis entré sous bien des tentes, sous celles des riches et sous celles des pauvres ; nulle part, je n'y ai ressenti cette impression écœurante de détresse que donne la vue des intérieurs misérables de nos campagnes ou de nos villes et celle, encore plus navrante, des taudis où se cache la pauvreté honteuse d'elle-même et où montent les deux sous de pain cachés sous l'habit noir.

Ici, le sang est plus chaud que chez nous, les instincts y sont plus sauvages et les mœurs plus farouches, plus barbares : pourtant les crimes y sont moins nombreux qu'en bien des pays civilisés, et quoique l'Arabe soit profondément religieux, que six fois par jour, debout, en plein air, face à l'Orient, drapé dans les longs plis de son

burnous, encapuchonné, où qu'il soit, il fasse sa prière, ce n'est point la religion qui le retiendrait sur la pente du crime.

Le Coran peut être parfait; mais des hommes, même en le lisant, ne le seront jamais. Seulement, ces hommes aux instincts surexcités par un climat brûlant, et dont aucune éducation ne réprime la tendance aux excès de toutes sortes, sont sains de corps et par conséquent sains d'esprit : ils ignorent l'abus de l'alcool, le manque d'air, de lumière et d'exercice, l'énervement de nos existences étroites, auxquels les tempéraments trop vigoureux, ou détraqués par elles, ne peuvent se plier.

Resté un peu sauvage l'Arabe est comme tous les primitifs dont c'est le vilain côté, fourbe, malicieux et rampant, mais rampant sans bassesse et malicieux sans esprit, — de tels raffinements n'étant point faits pour son âme simple. L'intérêt personnel est le seul garant de sa fidélité, de son dévouement et il ne respecte que la force, méprisant tout acte de bonté s'il a une apparence de faiblesse. Naturellement cruel et sans pitié pour autrui, il n'est pas tendre pour lui-même. La vertu, telle que nous la concevons, n'est pas grand chose à ses yeux : le courage, l'adresse, l'énergie, la brutalité même passent bien avant. Il n'estime et n'admire, après la richesse et la puissance, que l'orgueil, le faste, la générosité qui en dépendent, et sa religion n'est pas celle de la

douceur et de l'humilité. Aux heures réglementaires on voit tout à coup cet homme fièrement campé, prier les mains jointes, la face levée au ciel, se courber à genoux vers la terre et la baiser à plusieurs reprises, puis se relever pour se rabaisser encore, mais jamais dans cette attitude d'accablement et d'humilité qui caractérise la prière chrétienne. On voit qu'il rend hommage à Dieu, plutôt qu'il n'élève à lui ses supplications. Peut-être même alors ne pense-t-il pas trop à ce qu'il dit, et ne le comprend-il point ; sa prière n'est peut-être qu'une série de contorsions physiques où les lèvres jouent un plus grand rôle que la pensée et elle n'est assurément point pour lui le jalon dont parlait Baudelaire, le jalon planté comme guide moral de la journée ou du lendemain : c'est une formalité superstitieuse, prescrite par le Coran et passée dans les habitudes, comme sa croyance qui est plutôt faite de fanatisme que de réelle conviction et dans laquelle tout est machinal, extérieur et voulu. Mais plusieurs fois par jour l'Arabe pense qu'il faudrait penser à Dieu ; c'est déjà beaucoup et c'est assez pour lui rappeler ces choses supérieures et mystérieuses qui entretiennent l'élévation de la pensée, empêchent l'âme de s'enliser tout à fait dans les détails vulgaires de l'existence quotidienne.

Aussi, entre le noble maintien du barbare

fanatique et l'allure affairée, préoccupée, contractée du sceptique civilisé y a-t-il un singulier contraste qui n'est pas à l'avantage de ce dernier.

D'ailleurs, pour l'Arabe, il semble que la nature ait encore mieux fait les choses que le Coran. Chez lui, même chez le riche qui se parfume au patchouly, ou se teint les paupières au koheul, on trouve rarement une expression efféminée, tandis qu'il y a toute une catégorie de civilisés dans laquelle on paraît ignorer que ce qui sied à un visage de femme enlaidit celui de l'homme et où les physionomies n'ont plus rien de mâle, de guerrier, de ce qui fait en somme la beauté virile. C'est comme la vie qu'ils mènent, où l'on admet bien quelques exercices physiques, mais plutôt pour la parade et la pose, que pour satisfaire des instincts aujourd'hui à peu près éteints.

Chez l'Arabe, s'il y a bien aussi une sorte de bourgeoisie, où, comme dans la nôtre, l'homme, d'autant plus naturellement paresseux qu'il est arabe, évite toute peine et devient physiquement plus affiné, mais moins fort que l'homme des champs, sa vie comporte quand même plus de saines fatigues que la nôtre et comme nos anciens gentilshommes en dentelles, il garde toujours la conscience de ce qu'il pourrait réaliser d'efforts à un moment donné. Ses moindres mouvements révèlent en lui l'homme de race guerrière, et c'est une belle chose qui se perd chez nous peu à peu

par l'abus de l'instruction, des éducations mièvres, des raffinements de toutes sortes. Même nos guerriers en sont à valoir davantage par la tête que par le bras et par le caractère que par le tempérament ou les instincts. On n'arrive plus à rien, chez nous, que par l'étude ou le savoir-faire ; pour l'Arabe c'est encore la valeur physique et morale dans l'action qui mène à tout. Et ses qualités guerrières sont entretenues en lui, malgré son incurable paresse, par les nécessités de la vie agricole, de la vie pastorale et de la vie nomade, qui sont les trois grandes manifestations de son existence.

Cette vie, nous ne la comprenons plus, cette vie de la nature qui n'est point la vie sauvage grâce au troupeau, car le troupeau ici, c'est encore la grande affaire, comme dans la Bible où l'on en parle à chaque page. C'est à lui qu'est subordonnée la vie de l'Arabe, c'est à cause de lui qu'il se fait nomade, pour chercher de nouveaux pâturages ; c'est surtout pour lui qu'il se bat, et ses majeures préoccupations sont encore pour lui. Dans les douars, le bétail a droit de cité et l'homme ne peut vivre sans la bête de somme et sans quelques chèvres : le plus pauvre de tous a au moins cela. Chez nous, qui donc s'en soucie ?

Quel est l'homme, même le campagnard, qui vit en commun avec ses bêtes comme le bédouin, qui songe à elle en choisissant sa demeure ?...

Pourtant, sous d'autres formes, nos vêtements sont faits, comme ceux de l'Arabe, de la toison des troupeaux ; comme l'Arabe nous buvons de leur lait et nous mangeons de leur chair, seulement nous connaissons surtout le tailleur ou le boucher, en comparaison desquels moutons et pâturages nous importent peu. Notre vie est trop compliquée pour que, même nos paysans ne relèguent loin d'eux le cher troupeau qui seul a pourtant rendu la vie sociale possible, et aujourd'hui, cette vie, à la fois patriarcale et guerrière des douars, nous semblerait bien triste et monotone, en dehors même de ses saines rigueurs. Oui, triste et monotone elle nous paraîtrait, avec seulement, pour tout plaisir, des chasses et de rares fêtes barbares en l'honneur des marabouts vénérés, ou à l'occasion des mariages, — fêtes dont j'entends parfois les cris dans la nuit, ou les coups de feu en plein soleil, — mais heureuse du vrai bonheur qui est peut-être tout entier dans l'insouciance et le fatalisme. Puisqu'on doit mourir un jour et pourrir en terre jusqu'au dernier atome, la sagesse dans la vie n'est-elle pas, plutôt que de produire incessamment, fiévreusement et vainement comme nous, de se laisser vivre comme l'Arabe. Aussi, à son contact et dans son atmosphère, devient-on peu à peu philosophe malgré soi, et reconnait-on que ce n'est point sans motif que le bédouin, qui conçoit la vie sous son véri-



table aspect, haïsse d'instinct et se refuse à accepter ce que nous appelons les « bienfaits de la civilisation ». Peu à peu, on se demande, en se comparant à l'Arabe, si, ce que notre civilisation a de beau et de grand, comporte nécessairement les multiples et vaines obligations dont nous croyons devoir nous faire les esclaves en son nom. Nous nous privons assurément de bien des joies en vue d'un luxe puéril et inutile qui nous ramollit et nous atrophie, et, ce luxe, par tous les faux besoins qu'il nous crée, devient la cause non seulement des maux individuels, mais aussi du mal social dont nous souffrons et mourrons peut-être. Qui sait si ces Arabes, dont nous prenons les destinées en tutelle, ne nous offrent point, par leur exemple, le remède qui nous sauverait ? Qui sait si ceux que nous voulons instruire ne pourraient pas nous enseigner à leur tour le secret du bonheur dans la vie ?

Peut-être l'avenir est-il dans le retour à des mœurs plus simples et des institutions plus naturelles que les nôtres, et pourrait-on y revenir sans renoncer au progrès scientifique, intellectuel et artistique dont nous sommes si fiers. Jadis, les Arabes, avec leurs mêmes mœurs et leurs mêmes institutions d'à présent, ont marché en tête de cette civilisation-là. Nous n'étions encore que des barbares et nous n'avions que des guerriers, qu'ils avaient des poètes, des philoso-

phes, des savants, des artistes, tout en ayant aussi des guerriers qui valaient bien les nôtres, au dire des chroniqueurs du temps des Croisades. Et s'ils ont détruit la bibliothèque d'Alexandrie (encore n'est-ce pas bien sûr), on ne saurait pourtant traiter de vandales les peuples qui ont bâti l'Alhambra de Grenade, l'Alcazar de Séville, et qui ont été les premiers traducteurs d'Aristote.

PH.-G. D'HUGUES.

(*A suivre.*)

TROISIÈME DÉCADE

DU

DE ORBE NOVO

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Traduite par

PAUL GAFFAREL

INTRODUCTION

Pierre Martyr Anghiera, plus connu sous les noms latins de Petrus Martyr Anglerius, naquit à Arona, sur le lac Majeur, le 2 février 1455, et mourut à Grenade, en Espagne, en 1526. Le hasard des circonstances le mit en relations avec les plus grands personnages, et spécialement avec les plus illustres navigateurs de son temps. Investi d'importantes fonctions, chargé à diverses reprises de missions confidentielles, et très au courant de la politique contemporaine, ami de Colomb, de Gama, de Vespucci, de Cortès, de Magellan, ses œuvres historiques et sa correspondance présentent la valeur d'un document original.

Nous avons déjà traduit toutes les lettres de Martyr relatives aux découvertes maritimes des Portugais et des Espagnols, ainsi que les deux premières décades du plus connu de ses ouvrages, le *De Orbe novo*. Nous présentons aujourd'hui la traduction de la troisième décade de ce même travail. Tous ceux qui n'ignorent pas avec quel intérêt passionné les

savants européens et américains recherchent tout ce qui se rapporte à l'histoire des grandes découvertes du XVI[e] siècle, nous sauront gré, nous l'espérons du moins, de ne pas avoir reculé devant les difficultés de cette traduction (1).

Paul GAFFAREL.

(1) Consulter sur Pierre Martyr : HARRISSE, *Bibliotheca americana vetustissima* ; — SCHUMACHER, *Petrus Martyr, der Gesischtschreiber des Weltmeeres*, 1869 ; — HEIDENHEIMER, *Petrus Martyr Anglerius und sein opus epistolarium*, 1881 ; — MARIÉJOL, *Pierre Martyr d'Anghiera, sa vie et ses œuvres*, 1887. — GAFFAREL ET LOUVOT, *Lettres de Pierre Martyr* (Revue de géographie, 1893-4); — GAFFAREL, *Première Décade du De Orbe novo* (Revue de géographie, 1893-4) ; — GAFFAREL, *Seconde Décade* (Revue Bourguignonne de l'enseignement supérieur, 1895).

TROISIÈME DÉCADE

DU

DE ORBE NOVO

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Pierre Martyr de Milan, protonotaire apostolique, conseiller du roi, à Léon X, souverain pontife, sur le Nouveau Monde.

CHAPITRE PREMIER

J'avais fermé les portes du nouveau monde, très Saint Père. Il me semblait que je m'étais assez promené dans ces régions, quand je reçus de nouvelles lettres qui me forcèrent à rouvrir ces portes et à reprendre ma plume. Vasco Nunez, après avoir chassé du Darien le capitaine Nicuesa et le juge Enciso, avait usurpé le commandement avec la connivence de ses compagnons : je l'ai raconté plus haut (1). Nous avons reçu des lettres de lui (2), nous en avons également reçu de plusieurs de ses compagnons, écrites

(1) Voir décade II, traduction Gaffarel, passim.

(2) Deux de ces lettres ont été conservées et reproduites dans le recueil de Navarrete (III, 358-375). Elles ont été traduites en français par Gaffarel, *Nunez de Balboa* p. 29-61, 113-128.

en style militaire, et qui nous apprennent qu'il a franchi les montagnes qui séparent notre océan d'un autre océan austral jusqu'alors inconnu. Tibère n'écrivait pas de Caprée, à propos de Séjan, avec plus de fierté que Vasco. Je ne veux emprunter à cette correspondance que les faits qui méritent d'être signalés. Non seulement Vasco a réussi à conquérir les bonnes grâces du roi catholique qui était irrité contre lui, mais encore il est en pleine faveur. Lui et la plupart des siens ont été comblés par le roi de privilèges et d'honneurs en récompense de leurs audacieux exploits (1). Que Votre Sainteté nous prête une oreille attentive ; qu'Elle écoute, le front serein et le cœur joyeux, le récit de ces événements : ce ne sont pas seulement des centuries ou des légions mais des myriades d'hommes que la nation espagnole a domptées et soumises à votre trône sacré, grâce à ses travaux variés et aux mille périls auxquels elle s'est exposée.

Vasco Nunez supportait-il avec peine l'inaction, car c'est un esprit ardent qui ne sait pas rester en place (2), ou bien craignait-il qu'un nouveau venu lui enlevât l'honneur de l'entreprise, car

(1) Ferdinand avait appris avec satisfaction la découverte et les travaux de Balboa. Il l'en avait récompensé en le nommant Adelantado de la mer du Sud, et gouverneur des provinces de Panama et de Coyba. En outre Pedro Arias devait dorénavant le consulter sur toutes les affaires importantes.

(2) Ainsi qu'il l'écrivait au roi Ferdinand : « Je ne me tiens pas

on croit qu'il avait été averti du commandement confié à Pedrarias; ou bien à ces deux motifs se joignait-il encore la crainte de savoir le roi irrité de sa conduite passée? toujours est-il qu'il forma le projet d'envahir (1), à la tête d'une poignée d'hommes, le pays dont la conquête, d'après le récit du fils du cacique Comogre, exigerait la présence d'au moins mille soldats. Il appela donc à lui quelques vétérans du Darien et la plupart de ceux qui venaient d'arriver d'Hispaniola dans l'espoir de trouver de l'or en abondance. Il forma avec eux une petite troupe de cent quatre-vingt-dix hommes. Ce fut aux calendes de septembre de l'année passée, 1513, qu'il partit. Comme il voulait, tant qu'il le pourrait, prendre la voie de mer (2), il s'embarqua sur un brigantin et dix barques du pays, creusées chacune dans un tronc d'arbre. Ce fut dans le pays de son allié Careta.

au lit pendant que la troupe va fouiller et courir le pays. Je ferai savoir à V. M. qu'on n'a pas entrepris une expédition dans ce pays, d'un côté ou de l'autre, que je n'aie été en avant comme guide, frayant même les chemins de ma propre main pour ceux qui suivaient. »

(1) Balboa avait été averti par son ami, l'alcade Zamudio de la prochaine arrivée de Pedro Arias : aussi voulut-il brusquer la situation, et se rendre indispensable par les services rendus.

(2) Balboa voulait éviter la traversée des lagunes et des marais où se jettent les treize bouches de l'Atrato, car l'expérience lui avait appris les difficultés de la navigation à travers ces plaines inondées, couvertes de palétuviers, et il savait avec quel travail incessant il fallait évoluer sur la vase, couper les herbes et les basses branches.

le cacique de Coïba, qu'il prit terre. Il y laisse ses navires, supplie la Divinité de favoriser son entreprise, et se dirige par terre droit sur les montagnes.

Les Espagnols se trouvaient alors dans un pays qui dépendait du cacique Poncha. Ce dernier s'enfuit comme il l'avait déja fait à diverses reprises. Conseillé par les guides que lui avait fournis Careta, Vasco lui envoie des messagers pour lui promettre des garanties contre ses ennemis, son amitié et de grands avantages. Nos promesses, nos caresses et celles des Caretans touchent le cacique. Il vient trouver les Espagnols et contracte volontiers et gaiement une alliance avec eux. Vasco l'engage à ne plus avoir peur de lui. Tous deux se donnent la main, s'embrassent et se font l'un à l'autre de nombreux présents. Poncha donne de l'or, mais en petite quantité, environ cent dix pesos d'or, qui valent chacun un castillan : il avait en effet été dépouillé l'année précédente. Nous l'avons raconté plus haut (1). Vasco, pour ne pas rester en arrière, lui fit cadeau de perles de verre enfilées en colliers et en bracelets, de miroirs, de clochettes d'étain et d'autres bagatelles européennes de ce genre. Les indigènes estiment fort ces objets, car, en tout lieu, ce qu'on prise le plus est ce qui vient de l'étranger. Vasco

(1) V. décade II.

le gratifia encore de quelques haches de fer pour fendre les arbres (1). Il n'y a pas d'instrument que ces indigènes apprécient autant, car ils n'ont ni fers, ni métaux autres que l'or, et il leur est fort difficile, sans instruments de fer, de couper du bois, soit pour construire leurs maisons, soit pour creuser leurs canots. C'est avec des pierres tranchantes, qu'ils trouvent dans les cours d'eau, qu'ils font tous leurs travaux de charpente.

Poncha étant désormais notre allié, Vasco, qui n'avait plus rien à craindre sur ses derrières, conduit ses hommes vers la montagne (2). Poncha lui avait donné des guides et des porteurs, qui marchaient en avant et frayaient la voie. Il fallait en effet passer par des défilés inaccessibles peuplés de bêtes féroces, et gravir des monts escarpés. Les relations entre indigènes sont rares et peu fréquentes. Des hommes nus, et qui n'ont pas d'argent, n'éprouvent que peu de besoins. S'ils font quelque négoce, c'est avec leurs voisins : et ils échangent alors de l'or pour les ornements ou des meubles pour la commodité. Comme les

(1) Cf. Thevet, *Singularitez de la France antarctique*, § XLVII ; — Ramusio, *Raccolta*, t. III, p. 355 : « On leur donnait des bêches, des couteaux et autres ferrailles car ils estiment plus un clou qu'un écu. » Ces articles sont mentionnés dans les contrats, passés entre armateurs et capitaines, que le temps a respectés. — Fréville, *Commerce maritime de Rouen*, t. I, passim.

(2) Balboa commença l'ascension de la montagne le 6 septembre. Il quittait la résidence de Poncha le 20 septembre.

rapports n'existent pour ainsi dire pas, il n'y a pas de chemins frayés entre eux. Leurs éclaireurs connaissent pourtant quelques sentiers cachés, par lesquels ils se glissent pour tendre des embuscades ou voler pendant la nuit, ou bien encore pour se massacrer et se réduire en esclavage les uns après les autres. Grâce aux hommes de Poncha et au travail de nos porteurs, Vasco franchit d'âpres montagnes (1), passe plusieurs grands fleuves, soit en improvisant des ponts, soit en jetant d'une rive à l'autre des poutres de bois, et il réussit à maintenir sa troupe en bonne santé. Je passe, pour ne pas être taxé de minutie et devenir ennuyeux, le récit de bien des souffrances qu'ils ont endurées, de bien des fatigues qu'ils ont supportées, mais je pense qu'il ne faut pas omettre le récit de ce qu'ils firent avec les caciques qu'ils rencontrèrent sur leur passage.

Avant d'arriver au sommet des montagnes,

(1) Même à l'heure actuelle, rien n'est plus difficile que de voyager à pied à travers l'isthme américain. Les pistes d'Indiens ne sont que des sentiers à peine indiqués et toujours envahis par une végétation luxuriante. On ne peut y marcher que le couteau à la main, et encore est-on arrêté par des lianes tranchantes ou des buissons épineux. Voici ce qu'écrivait à ce propos Balboa au roi Ferdinand : « Les marais de ce pays il ne faudrait pas que votre Altesse Royale s'imaginât qu'ils ne soient pas considérables et que nous les traversons en nous jouant. Souvent il nous arrive d'aller une, deux ou trois lieues à travers les marais et l'eau, tout nus, portant, sur la tête, nos vêtements ramassés dans nos rondaches. Sortis d'un marais nous entrons dans un autre, et cela continue douze ou treize jours. »

les Espagnols entrèrent dans la province de Quarequa, gouvernée par le cacique du même nom. Il s'avança à notre rencontre, armé comme ils le sont dans ce pays, à savoir d'arcs, de flèches et de machanes ; ce sont de lourdes épées de bois, de forme oblongue, qu'ils brandissent avec les deux mains. Ils ont encore des bâtons brûlés au bout et des traits qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Quarequa nous reçut avec orgueil et en ennemi tout disposé à nous disputer le passage avec une grande multitude de soldats. Il demanda où allaient les Espagnols et ce qu'ils voulaient : « Qu'ils retournent sur leurs pas, répondit-il d'un air farouche aux interprètes, s'ils ne veulent être tués jusqu'au dernier. » Aussitôt il s'avance à découvert. Il portait des vêtements, ainsi que ses lieutenants, tandis que le reste de ses hommes étaient nus. Il s'élance contre les Espagnols qui ne veulent pas battre en retraite. L'action ne fut pas longue. Les décharges de nos mousquets leur firent croire que nous avions à notre disposition la foudre et le tonnerre. Ils ne résistèrent pas longtemps aux flèches de nos arbalètes, tournèrent le dos et s'enfuirent. De même que les bouchers coupent en morceaux la chair des bœufs et des moutons pour la mettre en vente sur les étaux, ainsi les Espagnols (1) tranchaient d'un

(1) Ce sont les mêmes cruautés dont les Espagnols se rendirent coupables à Haïti et dans les Antilles.

seul coup à celui-ci le train de derrière, à celui-là la cuisse, à tel autre l'épaule. Ils les traitaient comme des animaux privés de raison. Six cents d'entre eux périrent avec leur cacique.

Vasco trouva la résidence de Quarequa souillée d'un vice infâme. Le frère du roi était vêtu comme une femme, et autour de lui plusieurs courtisans vêtus de même partageaient, au dire des voisins, la même passion. Vasco fit déchirer par des chiens une quarantaine d'entre eux (1). Les Espagnols en effet se servent de chiens dans leurs combats contre ces peuplades nues. Les chiens se jettent en furieux sur les indigènes, comme si c'étaient de sauvages sangliers ou des cerfs timides. Les Espagnols les trouvent toujours aussi disposés à partager leurs périls que les habitants de Colophon ou ceux de Castabala, qui dressaient des cohortes de chiens pour la guerre, attendu que dans l'action les chiens étaient toujours au premier rang, et ne refusaient jamais de se battre. Lorsque les indigènes eurent appris avec quelle sévérité nous avions traité ces êtres impudiques, ils se pressèrent autour de Vasco comme s'il eût été Hercule. Ils demandaient à grands cris qu'on fit disparaître tous ceux qu'on soupçonnait d'être

(1) Sur l'emploi des chiens par les Espagnols comme auxiliaires contre les Indiens on peut consulter presque tous les historiens contemporains. Le chien Leoncillo était célèbre. D'après Oviedo les Indiens le redoutaient plus que vingt Espagnols.

adonnés à ce vice et crachaient sur eux : la contagion n'avait d'ailleurs atteint que les courtisans et non le peuple. Levant au ciel leurs yeux et leurs mains, ils laissaient entendre que Dieu avait ce crime en horreur, et que c'était pour le punir qu'il déchaînait la foudre et les éclairs, et permettait de fréquentes inondations qui ravageaient toutes les récoltes. C'était encore la cause de la famine et des maladies.

Les indigènes (1) n'adorent aucune autre divinité que le soleil. Lui seul est le maître, lui seul doit être honoré. Ils se laissent néanmoins instruire ; ils adopteront facilement notre religion, quand de savants maîtres iront la leur enseigner. Il n'y a dans leur langue (2) rien de rude, rien de difficile à rendre. Tous les termes de leur vocabulaire peuvent être écrits et traduits en lettres latines, comme nous l'avons déjà dit pour les insulaires d'Hispaniola. C'est une race belliqueuse, et qui a toujours été peu endurante pour ses voisins. La contrée n'est pas riche en or ni remarquable par sa fertilité. Elle est montagneuse et stérile. Elle est froide à cause de l'escarpement des montagnes. Aussi les principaux de la nation

(1) Sur la religion des indigènes de l'Amérique centrale consulter les nombreuses dissertations de Prescott, dans son *Histoire de la conquête du Mexique*. L'ouvrage capital est celui de Sahagun (traduction Jourdanet), *Histoire de la Nouvelle Espagne*.

(2) Cf. Adam et de Charencey, nombreux mémoires sur les dialectes de ces peuples.

se couvrent-ils de vêtements : mais la masse du peuple se contente de vivre à l'état de nature.

Les Espagnols trouvèrent dans cette province des esclaves nègres (1). Ils habitent un pays qui n'est qu'à deux journées de marche de Quarequa, c'est seulement dans ce canton que vivent ces nègres : ils sont féroces et cruels. On pense que jadis des nègres d'Ethiopie s'étaient embarqués pour exercer la piraterie, et que, par suite d'un naufrage, ils se fixèrent dans ces montagnes. Les indigènes de Quarequa sont en lutte perpétuelle avec ces nègres. C'est entre eux une alternative de massacres ou de servitudes.

Vasco laissa dans le Quarequa quelques-uns de ses compagnons, qui, n'étant pas encore habitués à cette vie de fatigues excessives et de privations, étaient tombés malades (2). Il prend des guides dans le pays et marche vers le faîte des montagnes. Entre la résidence de Poncha et l'endroit où l'on peut apercevoir l'autre Océan, il n'y a que six jours de marche ordinaire, Vasco ne put exécuter ce trajet qu'en vingt-cinq jours, après bien des aventures et avec de grandes privations. Enfin le septième jour des calendes d'oc-

(1) La présence de ces nègres a été constatée par la plupart des conquistadores. Elle ne peut s'expliquer que par la raison donnée par Martyr.

(2) Il ne restait plus que soixante-sept Espagnols qui se sentaient assez de force et de courage pour tenter ce dernier effort. Ce fut à leur tête que partit Balboa, le 26 septembre 1513.

tobre, les guides de Quarequa lui montrent la cime du haut de laquelle se découvre l'autre océan. Vasco la regarde avec avidité. Il ordonne une halte, s'avance seul et arrive le premier sur la cime. Il se jette à terre, fléchit les genoux, lève les mains au ciel et salue l'Océan austral. D'après son récit, il rend grâces à Dieu et à tous les saints pour lui avoir réservé une telle gloire, à lui dont le génie était ordinaire, et qui n'avait ni expérience, ni autorité. Après avoir achevé ses prières à la façon des militaires, il appelle de la main ses compagnons et leur montre cette mer, objet de leurs vœux. Il se jette de nouveau à genoux, et prie les médiateurs célestes, particulièrement la Vierge mère de Dieu, de favoriser la suite de son entreprise et de lui permettre de parcourir la région qui s'étend à ses pieds. De même font tous ses compagnons en poussant des cris de joie. Plus fier qu'Annibal montrant à ses soldats l'Italie et la chaîne des Alpes, Vasco promet aux siens de grandes richesses : « Voici donc cet Océan si désiré ! Voici, ô vous qui avez partagé tant de travaux, voici le pays dont nous ont raconté tant de merveilles le fils de Comogre et les autres indigènes. » En signe de possession, il élève en guise d'autel un amas de pierres. Afin que la postérité ne les accusât pas de mensonge (1), ils

(1) Voici le procès-verbal de la prise de possession, rédigé séance tenante par le notaire royal André de Valderrabano, et signé par

inscrivirent çà et là, à droite et à gauche de la cime, sur l'écorce des arbres, le nom du roi de Castille, et érigèrent des amas de pierres.

Les Espagnols arrivèrent enfin à la résidence d'un cacique qui se nommait Chiapes. Ce dernier prend les armes, et s'avance, en compagnie d'une grande multitude, plein de menaces, et déterminé à interdire non seulement le passage, mais même l'accès de son pays. Les Espagnols, bien que peu nombreux, serrent leurs rangs et marchent à l'ennemi. Ils déchargent leurs fusils et lancent une troupe de ces chiens, qu'on nomme lévriers, contre Chiapes. L'écho des montagnes répète la détonation, la fumée de la poudre semble vomir

tous les compagnons de Balboa : « Les cavaliers, hidalgos et hommes de bien qui se trouvèrent à la découverte de la mer du Sud, en compagnie du très noble seigneur capitaine Vasco Nunez de Balboa, gouverneur, au nom de leurs altesses, de la Terre Ferme, sont les suivants : premièrement le seigneur Vasco Nunez, ce fut lui qui le premier de tous aperçut la mer et la fit voir aux soussignés : Andrès de Vera, prêtre, Francisco Pizarro, Diégo Albitez, Fabian Perez, Bernardino de Morales, Diego de Tejerina, Cristobal de Valdebuso, Bernardino de Cieufuegos, Sebastian de Grijalva, Francisco de Avila, Juan de Espinosa, Juan de Velasco, Benito Buran, Andrès de Molina, Antonio de Baracaldo, Pedro de Escobar, Cristobal Doza, Francisco Pesado, Alonso de Guadalupe, Hernando Munoz, Hernando Hidalgo, Robio de Malpartida, Alvarès de Bolano, Alonso Ruiz, Francisco de Lucena, Martin Ruiz, Pascual de Malpartida, etc., etc. Moi, Andrès de Valderrabano, notaire de leurs Altesses à la cour et dans tous leurs royaumes et seigneuries, j'étais présent et j'assure que tout est vrai. Je dis que ces soixante-six hommes sont les premiers chrétiens qui virent la mer du Sud. J'étais avec eux, et je compte comme l'un d'eux. »

des flammes, et, quand ils sentent l'odeur du soufre, car le vent la poussait contre eux, ils s'enfuient en désordre ou se jettent à terre, épouvantés, persuadés que la foudre a été lancée contre eux. Ainsi couchés à terre ou fuyant en désordre, ils sont abordés par les Espagnols qui, en bon ordre et les rangs serrés, fondent sur eux, puis se dispersent pour en tuer quelques-uns, pour en prendre un plus grand nombre. Ils avaient en effet résolu de traiter doucement ces Indiens et d'explorer en amis le pays qu'ils occupaient. Vasco s'installe donc dans la maison de Chiapes, délivre la plupart de ceux qui avaient été faits prisonniers pendant qu'ils fuyaient, et les envoie à la recherche de leur cacique qu'ils engagent à revenir. On lui promet paix, bienveillance et amitié, sinon pour lui et pour les siens la ruine et la destruction de son royaume. Afin que Chiapes soit mieux convaincu, Vasco donne pour compagnons aux gens de Chiapes quelques-uns des indigènes du Quarequa qui avaient servi de guides. De la sorte, à la fois persuadé par les gens du Quarequa qui lui parlèrent en leur nom et au nom de leur cacique, et par ses propres sujets, il se fie à la parole donnée. Il sort de son refuge, et retourne près des Espagnols. De part et d'autre on se donne la main, on contracte amitié, on se lie par des serments réciproques, et on salue l'alliance par des cadeaux. Vasco reçoit de

Chiapes quatre cents pesos d'or ciselé : nous avons dit plus haut que chacun de ces pesos valait un peu plus de trente ducats. Chiapes est à son tour gratifié de divers objets de provenance européenne. Grande satisfaction d'un côté comme de l'autre. On se décide à faire une halte de quelques jours, en attendant l'arrivée des Espagnols laissés en arrière.

Aussitôt fait, et après avoir renvoyé, en leur donnant quelques présents, les gens de Quarequa, les Espagnols, sous la conduite de guides Chiapiens (1) et accompagnés par Chiapes en personne, descendent en quatre jours de la cime des montagnes aux rivages tant désirés de l'Océan. Leur joie était grande. En présence des notaires royaux, ils prennent possession (2), au nom du roi de Castille, de toute cette mer et des terres adjacentes. Vasco laissa près de Chiapes une partie de ses hommes, afin de pouvoir plus librement explorer le pays. Il emprunta au cacique neuf

(1) Balboa avait envoyé en avant trois détachements de douze hommes chacun, commandés par Martin Alonso, Juan de Escaray et François Pizarre. Alonso arriva le premier sur les bords de la mer, et prit ses compagnons à témoin de ce qu'il était le premier Européen qui se fût embarqué sur ce nouvel Océan. Un de ses compagnons, Blaz de Etienza, les somma aussitôt de déclarer qu'il était le second.

(2) Balboa n'arriva que le 29 septembre à la tête de 26 soldats, et il prit aussitôt possession de l'Océan suivant la formule consacrée. « Vivent les hauts et puissants monarques don Ferdinand et dona Juana, souverains de Castille, Léon et Aragon, au nom desquels

de ces barques creusées dans un seul tronc de bois, que les indigènes appellent des culches, et, avec quatre-vingts des siens, conduit par Chiapes, traversa un grand fleuve qui les conduisit sur le territoire d'un autre cacique nommé Coquera. Ce dernier, ainsi que les autres caciques, voulut tout d'abord résister et repousser les Espagnols. Il l'essaya, mais fut vaincu et mis en fuite. Conseillé par les Chiapiens, Coquera revint à nous. Les Chiapiens avaient joué vis-à-vis de lui le rôle d'ambassadeurs. « Ces étrangers, disaient-ils, sont invincibles. Caressez-les, ils sont doux : résistez-leur, ils deviennent durs et cruels. Si vous êtes leur ami, notre cacique et d'autres caciques voisins sont là pour le prouver, ils promettent aide, protection et tranquillité. Si vous refusez leur alliance, prenez garde à la ruine et à la mort. » Coquera se laissa toucher par ces avances et revint à nous. Il donne aux Espagnols six cent cinquante pesos d'or ciselé, et reçoit de Vasco les présents accoutumés. On avait agi de même à l'égard de Poncha.

Après avoir pacifié la région, Vasco revint au-

je prends aujourd'hui, pour la couronne royale de Castille, possession réelle, corporelle et actuelle de ces mers, terres, côtes, ports et îles du Sud, et de tout ce qui en dépend, ainsi que des royaumes et provinces qui en dépendent et peuvent en dépendre, de quelque manière que ce soit, et en vertu de quelque droit ou titre que ce puisse être, anciens ou modernes, dans les temps passés, présents et à venir, sans aucune contradiction... »



près de Chiapes. Il rallia ses compagnons, prit un peu de repos, et résolut de visiter un grand golfe dans le voisinage. Ce golfe, depuis l'endroit où il pénétrait dans l'intérieur des terres jusqu'au point le plus éloigné que baignaient ses eaux, avait, d'après la déclaration des indigènes, soixante milles de longueur. Il était parsemé d'îles et d'écueils. Vasco le nomma golfe de Saint-Michel (1). Il emprunta à Chiapes les neuf barques avec lesquelles il avait déjà franchi le fleuve, et les monta avec quatre-vingts de ses compagnons, alors en bonne santé. Chiapes essaya de le détourner de cette entreprise. Il lui conseilla de ne se risquer à aucun prix sur le golfe à ce moment de l'année. Pendant trois mois, il est tellement agité par la tempête qu'on ne peut en aucune façon y naviguer. N'a-t-il pas vu, de ses propres yeux, plusieurs culches submergées par des tourbillons enragés? Vasco, qui ne peut supporter de retard, affirme que Dieu et tous les habitants du ciel favorisent son entreprise, qu'il s'agit de travailler pour Dieu, de propager la religion chrétienne, et de trouver des trésors qui seraient comme le nerf de la guerre contre les ennemis de la foi. Après avoir prononcé un brillant discours, il persuade ses compagnons et s'embarque sur les canots de Chiapes. Ce dernier, qui ne voulait

(1) On l'avait en effet découvert le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel.

laisser aucun doute dans l'esprit de Vasco, lui annonce qu'il est prêt à l'accompagner partout où il voudra bien le conduire, car il ne consentira pas à ce que les Espagnols abandonnent son territoire sans être escortés par lui.

A peine les Espagnols avaient-ils poussé leurs canots du rivage dans la haute mer, qu'ils furent assaillis par une tempête si violente qu'ils ne savaient plus de quel côté se diriger, ni quel refuge trouver. Ils se regardaient les uns les autres, tremblants et épouvantés. Chiapes et les Indiens étaient surtout effrayés, car ils connaissaient tous les périls de cette navigation et avaient assisté à bien des naufrages. Enfin on échappe au danger, et on se réfugie, après avoir attaché les canots aux rochers du rivage, dans une île voisine, mais, pendant la nuit, le flux arriva et couvrit l'île presque tout entière. Au moment du flux l'Océan Austral gonfle tellement que beaucoup de grands rochers, qui émergent à l'heure des basses eaux, sont alors couverts par les vagues. Au contraire, dans l'Océan Septentrional, tous les riverains s'accordent à dire que la marée s'éloigne du rivage à peine d'une coudée. Les habitants d'Hispaniola et des îles voisines confirment le fait. Quand le rivage fut laissé à sec, les Espagnols retournèrent à leurs culches, mais ils furent comme stupéfaits. Tous les canots étaient endommagés et remplis de sa-

ble ; quelques-uns d'entre eux, bien que creusés dans le tronc d'un seul arbre, étaient fracassés et entr'ouverts. Quant aux cordes qui les retenaient elles avaient été brisées. Ils les réparèrent avec de la mousse, des écorces d'arbres, des plantes marines très résistantes, et, comme ils étaient pressés par la nécessité, avec des herbes. Ils retournent donc semblables à des naufragés, et presque morts de faim, car la tempête leur avait enlevé à peu près toutes leurs provisions. Les indigènes racontent que, pendant toute l'année, lors du flux et du reflux, on entend à travers les îles de ce golfe l'océan mugir d'une façon effrayante, mais c'est surtout pendant les trois mois que Chiapes avait signalés et qui correspondent à octobre, novembre et décembre. En effet, on était alors au mois d'octobre, et le cacique déclara que c'était dans la présente lune et les deux lunes suivantes que se déchaînait la tempête.

Après avoir pris quelque repos, Vasco, laissant de côté le territoire d'un cacique sans importance, pénétra dans le pays d'un autre cacique nommé Tumacco, dont la domination s'étendait sur les rivages du golfe. Tumacco prit les armes, comme l'avaient fait ses collègues, mais sa résistance fut tout aussi inutile. Il est vaincu et mis en fuite. Tous ceux de ses sujets qui résistaient sont massacrés. Les autres sont épargnés, car les Espagnols voulaient n'avoir avec ces tribus que des

relations pacifiques et amicales. Tumacco avait été blessé. Les envoyés de Chiapes l'engagèrent à revenir et à ne rien craindre, Ni promesses, ni menaces ne l'émeuvent. On lui fait craindre pour lui la mort, pour sa famille l'extermination, pour ses villages la ruine, s'il continue à résister. Le cacique se décide à envoyer son fils aux Espagnols. Vasco lui donna un vêtement et quelques petits cadeaux et le renvoya à son père en l'engageant à l'instruire des ressources et de la valeur des étrangers. Tumacco, touché des égards qu'on avait témoignés à son fils, arriva trois jours après. Pour le moment il n'apportait aucun présent, mais ses familiers, qui avaient reçu ses ordres, donnèrent six cent quatorze pesos d'or, deux cent quarante belles perles et une quantité d'autres plus petites. Les Espagnols ne se lassaient pas d'admirer ces perles; pourtant elles n'étaient pas de la plus belle eau, car les Indiens ne les enlèvent de leurs coquilles qu'après les avoir fait cuire, pour qu'elles s'ouvrent plus facilement et que leur chair ait plus de goût. La chair de ces animaux est un mets très recherché, réservé aux caciques; elle est plus estimée par eux que ne le sont les perles. Tel est du moins le récit d'un certain Arbolazzo (1), un Biscayen, un des compagnons de Vasco, qui fut plus tard envoyé à notre

(1) Arbolazzo est le compagnon de Balboa qui réussit à détourner la colère du roi Ferdinand, et revint en Amérique non seulement avec

souverain avec des huîtres perlières. Il faut ajouter foi aux témoins oculaires.

Tumacco, s'apercevant que les Espagnols attachaient tant de prix aux perles, ordonne à quelques-uns de ses hommes de se préparer à en pêcher. Ils obéissent et reviennent quatre jours après porteurs de douze livres de perles. De part et d'autre on était fort joyeux et on s'embrassa avec effusion. Balboa se réjouissait des présents qu'il avait reçus et Tumacco se félicitait de notre alliance. Les Espagnols disaient entre eux, comme témoignage de leur satisfaction à cause de ces grandes richesses, qu'ils avalaient leur salive. Le cacique Chiapes les avait accompagnés et assistait à ces entrevues. Lui aussi était fort content, d'abord parce que les Espagnols, sous sa direction, avaient entrepris un voyage profitable, et aussi parce qu'il avait montré combien puissants étaient ses amis à un cacique voisin, qui peut-être ne lui était pas sympathique, et qui, dans tous les cas, était plus puissant que lui. Il pensait que notre alliance lui serait fort utile. Tous ces souverains sans vêtements nourrissent en effet les uns contre les autres des haines inexpiables et sont dévorés d'ambition.

Vasco se vanta d'avoir appris de Tumacco divers secrets sur la richesse de la contrée. Pour le

le pardon, mais encore avec des récompenses et des titres en faveur du découvreur.

moment, dit-il, il veut les garder pour lui, car le cacique les lui a confiés seul à seul. D'après le récit des Espagnols, Tumacco et Chiapes rapportent qu'il y a dans le golfe une île (1) plus grande que les autres, gouvernée par un seul cacique. Lorsque la mer est tranquille, ce cacique descend sur leurs territoires avec une flotte imposante de canots, et enlève tout ce qu'il trouve. Cette île est éloignée du rivage d'environ vingt mille pas. Du haut des collines du continent on aperçoit ses côtes; on y trouve, paraît-il, des coquilles aussi grosses qu'un éventail, et de l'intérieur de ces coquilles on extrait des perles qui atteignent parfois la grosseur d'une fève ou d'une olive. Cléopâtre aurait désiré en posséder de semblables. Bien que cette île soit assez rapprochée du rivage, elle se prolonge pourtant dans la haute mer en dehors de l'entrée du golfe. Quand il connut ces détails, Vasco fut très heureux d'apprendre qu'il pouvait en faire son profit.

Afin d'attacher davantage les deux caciques à ses intérêts, et pour en faire des alliés plus intimes, Vasco lance contre le maître de l'île de terribles menaces, et le déchire en paroles. Il s'engage par serment à opérer une descente dans l'île, à battre, à exterminer et à massacrer le cacique. Il ordonne en même temps, pour joindre

(1) La plus grande île de l'archipel das Perlasse nomme île Rey.

les actes aux paroles, de préparer les canots. Mais Chiapes et Tumacco l'engagent amicalement et l'exhortent à différer l'entreprise jusqu'au retour du beau temps. Aucun canot ne pouvait tenir la mer à ce moment de l'année. On était alors en novembre; les tempêtes et les ouragans s'y déchaînaient. Ses côtes étaient inhospitalières. On entendait parmi les détroits qui séparent les îles d'horribles frémissements, et les flots mugissaient en s'entrechoquant. Du haut des montagnes, les fleuves, sortis de leur lit, roulaient des blocs de rochers et de grands arbres, et couraient à la mer avec un fracas inusité. Les vents étaient déchaînés et ils endommageaient les maisons. C'étaient les vents du sud et du sud-est qui régnaient alors, en compagnie perpétuelle des tonnerres et des éclairs. Quand le temps était découvert, les nuits étaient très froides; dans le jour, au contraire, la chaleur devenait insupportable. Il ne faut pas s'en étonner. On était tout près de l'équateur, et on n'apercevait plus l'étoile polaire. Or, dans cette région, la lune et les autres planètes font sentir leur influence glacée pendant la nuit, et pendant le jour au contraire c'est le soleil et les autres astres qui dépendent de lui (1). Tels n'étaient pas les sen-

(1) On croyait également à la zone torride, qui rendait toute communication impossible.

timents de l'antiquité (1). A cause de la perpendicularité des rayons solaires, elle s'imaginait que le cercle équinoxial était dépourvu d'habitants. Seuls étaient d'un avis opposé quelques auteurs, dont les Portugais ont démontré par expérience que les théories étaient fondées. Chaque année en effet les Portugais atteignent presque les antipodes Hyperboréens, et font du commerce avec ces peuples. Je dis les antipodes, et pourtant je n'ignore pas qu'il ne manque pas de savants illustres par leur génie et leur science, et même parmi eux quelques saints qui nient l'existence des antipodes (2). Il n'est pas permis à un seul homme de tout savoir! Les Portugais ont dépassé, dans l'autre hémisphère, le cinquante-cinquième degré. C'est là qu'au milieu de nébuleuses ils ont remarqué un point, de même que dans la voie lactée, à travers son épaisseur, on aperçoit des lueurs répandues par le ciel. C'est une étoile (3) facile à distinguer, qui ressemble à cette

(1) Cf. Diogène Laerce, VII, 26 ; III, 24 ; — Aristote, *De cælo*, II, 14 ; — Philolaus, édit. Bœckh, p. 115-117 ;— Cicéron, *République*, VI, 12, 13 ; — Macrobe, II, 9 ; — Strabon, I, 4, 6 ; — Pomponius Mela, I, 9.

(2) Lactance, *Instit. Div.*, III, 24 ; — Saint Augustin, *De civitate Dei*, XVI, 9 ; — Isidore de Séville, *Origines*, IX, 2 ; — Cosmas Indicopleustes, édit. Charton, II, 1-30. — Cf. Letronne, *Opinions cosmographiques des pères de l'Eglise* (Revue des deux-mondes, mars 1834.

(3) Il s'agit de la constellation connue sous le nom de Croix du Sud.

étoile de notre hémisphère, que le vulgaire croit être le pôle, et qu'on appelle en Italie la tramontane et en Espagne le Nord : mais toutes les étoiles voisines de ce pôle ont leur coucher dans l'Océan. A l'axe du monde passant par la constellation de la balance, lorsque pour nous se couche le soleil, pour eux il se lève. Dans ce pays règne le printemps quand nous avons l'automne, et l'été quand nous avons l'hiver. Mais laissons de côté cette digression, et revenons à notre sujet.

CHAPITRE DEUXIÈME

Sur l'avis des caciques Chiapes et Tumacco, Vasco résolut de différer son passage dans l'île jusqu'au printemps ou à l'été. Chiapes se proposa pour l'accompagner à cette époque. Vasco comprit, qu'en attendant, les caciques pêcheraient, et exploiteraient, en guise de domaines, les côtes où l'on trouvait des huîtres perlières. Ce sont des plongeurs choisis, appartenant aux caciques, et dressés à ce métier dès leur enfance, qui pêchent ces huîtres comme dans des viviers : mais ce n'est jamais que lorsque la mer est calme et tranquille et la marée basse, afin qu'ils puissent plus facilement plonger. Plus les coquilles sont grosses, plus elles s'enfoncent dans la mer. Les huîtres, de grosseur ordinaire, sont, comme des filles, plus

rapprochées de la surface de l'eau; les petites, comme des petits enfants, se rapprochent encore davantage de la surface. Pour trouver les coquilles les plus profondément cachées, il faut plonger trois fois, et parfois quatre fois la hauteur d'un homme. Pour trouver les filles et les petits enfants on n'enfonce que jusqu'à la cuisse et parfois moins encore. En effet lorsqu'après de fortes tempêtes la mer est apaisée, on trouve parfois une multitude de ces coquilles arrachées du sable par les vagues et déposées sur le rivage. Celles qu'on ramasse sur le sable ne contiennent que de toutes petites perles. La chair de ces coquillages, de même que celle de nos huîtres, est bonne à manger. On prétend même qu'elle est d'un goût plus fin. Ne serait-ce pas la faim, le meilleur assaisonnement de toute nourriture, qui arrache cet aveu à nos compatriotes? Les perles sont-elles, comme l'avance Aristote, le cœur des coquillages, ou bien, comme le veut Pline, le produit des intestins et les propres rejetons de ces animaux? Adhèrent-elles toute leur vie au même rocher, ou bien, sous la conduite de quelques-unes d'entre elles plus âgées, errent-elles en troupes sur la mer? Chaque coquille produit-elle une ou plusieurs perles? n'y a-t-il qu'une seule production ou cette production se renouvelle-t-elle? Faut-il un râteau pour les détacher ou les récolte-t-on sans peine? Les perles entrent-elles d'elles-mêmes et à l'état

mou dans la coquille ou bien y durcissent-elles ; autant de problèmes que nous n'avons pas encore résolus, J'espère que je pourrai quelque jour éclaircir mes doutes à ce sujet, puisque nos compatriotes ont entre les mains les moyens d'étudier la question. Dès que je serai informé du débarquement du capitanie Pedro Arias (1), je lui écrirai pour lui demander qu'il fasse sur ce point une enquête sérieuse et qu'il m'envoie exactement les renseignements recueillis. Je sais qu'il le fera, car il est mon ami. N'est-ce point en effet absurde de garder le silence sur une question qui intéresse hommes et femmes, temps anciens ou époque contemporaine, et qui entraîne tant de monde à des désirs immodérés ? L'Espagne pourra désormais satisfaire avec des perles les convoitises des Cléopâtre et des Asopus. On ne s'emportera plus, on ne portera plus envie aux richesses de Stoïdis (2) ou de Ceylan, à celles de l'Océan Indien ou de la mer Rouge. Mais revenons à notre sujet.

Vasco résolut de faire explorer par ses nageurs la partie de la mer où Chiapes récoltait ses perles. Ce dernier, pour lui faire plaisir, et bien que le temps fût mauvais et la tempête menaçante, ordonne à trente de ses plongeurs d'aller aussitôt

(1) Pedro Arias débarqua en Amérique le 29 juin 1514. La troisième décade fut composée vers 1515.

(2) Stoïdis, île voisine de la Macédoine, citée par Pline comme produisant des perles.

aux viviers. Vasco ne leur adjoignit que six de ses compagnons qui observèrent les pêcheurs sans quitter le rivage, et ne se risquèrent pas à affronter la tempête. Ils partent ensemble. Le rivage où l'on devait pêcher n'était éloigné que de dix milles environ de la résidence de Chiapes. Les plongeurs n'osèrent pas se risquer au fond de la mer à cause des menaces de la tempête. En peu de jours néanmoins ils réussirent à ramasser, avec les coquilles prises à la surface ou rejetées sur le rivage par la violence de l'ouragan, six charges de perles. Ils dégustèrent en véritables gourmands la chair de ces animaux. Quant aux perles elles n'étaient pas plus grosses qu'une lentille ou qu'un petit pois chiche, mais d'un bel orient, car on les avait arrachées quand l'animal vivait encore. Pour ne pas être taxés d'exagération au sujet de la grandeur des coquilles, les Espagnols en ont envoyé, en même temps que les perles, quelques spécimens remarquables, bien entendu sans la chair. Nous ne croyons pas qu'on puisse, en un point quelconque, en pêcher d'aussi grosses. Ces coquilles et l'or qu'on a trouvé un peu partout démontrent donc que, dans cette contrée, la nature cache d'immenses trésors. Pourtant on n'a exploré pour ainsi dire que le petit doigt d'un pygmée, puisqu'on ne connait encore que les environs de l'Uraba. Que sera-ce quand on connaîtra toute la main du géant, quand on aura pénétré dans toutes

les parties de cet immense continent et dans ses profondeurs les plus mystérieuses?

Heureux et satisfait de ces découvertes, Vasco se détermine à revenir, mais par un autre chemin, au Darien et vers ses compagnons, qui exploitent des mines d'or à environ dix milles de leur résidence. Il donne donc congé à Chiapes, et l'engage à ne plus l'escorter et à se bien porter. Ils s'embrassent tous deux, et le cacique a peine à retenir ses larmes, ils se tendent la main en se séparant. Vasco laisse là ses malades et se met en marche avec ceux de ses hommes qui se portent bien : ce sont des matelots de Chiapes qui servent de guides. La petite troupe traverse un grand fleuve, qui n'était pas guéable, et entre sur le territoire d'un cacique nommé Taocha. Apprenant notre arrivée, le cacique fut très content, car il connaissait déjà la manière d'agir des Espagnols. Il court à leur rencontre, les accueille avec honneur et les salue amicalement. Comme preuve de son affection il donne à Vasco vingt livres, de huit onces chacune, d'or artistement travaillé, et deux cents perles choisies, mais pas très brillantes. On se tendit la main. Taocha reçoit de son côté des présents, et, sur sa prière, furent congédiés les gens de Chiapes, car il ne veut pas être privé du plaisir d'escorter lui-même ses hôtes. En effet quand les Espagnols quittèrent sa résidence, non seulement il leur donna des guides, mais des

esclaves pris à la guerre, qui remplaceraient les bêtes de somme en portant sur leurs épaules les provisions de route. Il fallait en effet traverser des forêts désertes, des montagnes stériles et âpres, remplies de tigres féroces et de lions. Taocha met à la tête de ces esclaves le plus cher de ses fils. Il charge ces esclaves de poissons salés et de pain fait avec du yucca et du maïs; enfin il ordonne à son fils de ne pas s'éloigner de nous, et de ne pas revenir sans l'autorisation de Vasco.

Sous la conduite de ce jeune homme, Vasco pénètre sur le territoire d'un cacique nommé Pacra. C'était un atroce tyran, l'ennemi déclaré de ses voisins qu'il dépassait en puissance. Soit qu'il fût effrayé par la conscience de ses crimes, soit qu'il sentît son impuissance, Pacra s'enfuit. Pendant ce mois de novembre les Espagnols eurent très chaud et souffrirent des tortures de la soif, car on ne trouve que peu d'eau dans cette partie de la montagne. Ils auraient tous succombé si deux de nos Espagnols ne s'étaient hâtés d'aller chercher de l'eau, avec les calebasses et les vases à boire que portaient les gens de Taocha, à une petite source, cachée dans un coin reculé de la forêt, que leur avaient signalée les indigènes. Aucun de ces derniers n'avait osé s'écarter du gros de la troupe, car ils redoutaient l'attaque des bêtes fauves. Sur ces hauteurs, et dans le voisinage de cette source, racontaient

les indigènes, les bêtes féroces enlevaient parfois pendant la nuit quelques-uns d'entre eux même dans leurs cabanes ; aussi avaient-ils grand soin de mettre aux portes des verrous et des fermetures de tout genre. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos, avant d'aller plus loin, de raconter un fait particulier.

L'année dernière, à ce qu'on raconte, un tigre ravageait le Darien. Il faisait autant de mal que jadis le sanglier enragé de Calydon ou le lion féroce de Némée. Pendant six mois entiers, pas une nuit ne se passa sans qu'il n'eût fait une victime, et égorgé soit une jument, soit une génisse, un chien ou un porc. Passe encore pour les troupeaux ou les bêtes : mais il n'était pas prudent de sortir de chez soi, surtout à l'époque où il nourrissait ses petits, car alors, quand ils réclamaient à manger, le monstre s'attaquait aux hommes, s'il rencontrait sur son chemin des hommes avant des animaux. Sous la pression de la nécessité, on inventa un moyen pour venger tant de sang versé. On étudia le sentier qu'il prenait d'ordinaire quand il sortait la nuit de sa retraite pour se mettre en quête de proie. On coupa le chemin, on creusa une fosse que l'on couvrit de fascines et de terre. Le trop plein de la terre avait été dispersé. Le tigre, c'était un mâle, ne prenait aucune précaution ; il tomba dans la fosse et resta fixé à des épieux pointus dont on avait garni le

fond. Ses rugissements remplissaient le voisinage et les montagnes renvoyaient ces clameurs déchirantes. On le tua à coup de grosses pierres, que des bords de la fosse on jeta sur le monstre fixé aux épieux. Avec sa patte il brisait en mille fragments et déchiquetait les javelots qu'on lançait contre lui. Privé de vie, ne respirant plus, il remplissait de frayeur ceux qui le regardaient. Qu'eût-ce été s'il avait été en liberté et sans blessure! Un Sévillan, nommé Jean de Ledesma, ami de Vasco et compagnon de ses dangers, a dit avoir mangé de la chair de ce tigre. Il m'a raconté qu'elle n'était en rien inférieure à celle du bœuf. Lorsqu'on demande à ces gens, qui n'ont jamais vu de tigres (1), pourquoi ils affirment que cet animal était un tigre, ils répondent que c'est parce qu'il est tacheté, féroce, adroit, et qu'il présente les autres caractères que les auteurs attribuent aux tigres. Pourtant la plupart des Espagnols affirment qu'ils ont aussi vu là-bas des léopards tachetés et des panthères. Quand le tigre mâle fut tué, on suivit ses traces dans la montagne, et on trouva l'antre où il se cachait avec sa femelle. La femelle était absente, mais deux petits, encore dans la période de l'allaitement, y reposaient. Les Espagnols les emportent, puis, changeant de

(1) Ce tigre n'est en effet qu'un jaguar. Ces animaux se rencontrent encore assez fréquemment dans la région. Cf. Tour du monde, Voyages dans l'Amérique Centrale.

résolution, et voulant les emmener en Espagne. quand ils auraient un peu grandi, ils leur mettent au cou des chaînes soigneusement rivées et les reportent dans la caverne pour que leur mère puisse les allaiter. Quelques jours après ils revinrent. Les chaînes étaient restées en place, mais la caverne était vide. On pense que la mère dans sa fureur aura mis les petits en pièces, et les aura emportés pour que personne ne puisse en disposer : car ils ne pouvaient en aucune façon se détacher de leurs chaînes s'ils restaient vivants. La peau du tigre qu'on avait tué fut bourrée d'herbes sèches et de chanvre et envoyée à Hispaniola pour être présentée à l'amiral et aux fonctionnaires, auxquels les colons de ces terres nouvelles demandaient des lois et des secours. Ceux qui ont souffert des ravages de ce tigre et qui ont manié sa peau m'ont raconté cette histoire. Je ne suis que leur écho. Revenons à Pacra, dont nous nous sommes écartés.

Vasco ayant pénétré dans le boios, c'est-à-dire dans la maison abandonnée par le cacique, s'efforça de l'attirer à lui. Il lui fit connaître par des envoyés les conditions qu'il avait déjà proposées à d'autres caciques. Pacra refusa longtemps. On lui adressa des menaces. Il se décida enfin à venir en compagnie de trois autres caciques. Il était si difforme, si sale et si hideux, écrit Vasco, qu'on ne peut rien imaginer de plus abominable.



La nature s'est contentée de lui donner une forme humaine ; pour le reste c'est une bête brute, sauvage, monstrueuse. Ses mœurs répondent à son attitude et à sa physionomie. Il avait enlevé leurs filles à quatre caciques du voisinage et assouvissait sur elles ses brutales passions. Les chefs ses voisins, en présence de Vasco qu'ils prenaient pour un juge souverain ou pour un Hercule redresseur de torts, se plaignirent des débauches et des crimes de Pacra. Ils lui demandaient de le punir du dernier supplice. Vasco fit en effet déchirer par ses chiens de guerre (1) cette bête immonde et les trois autres caciques, qui lui obéissaient, et avaient les mêmes passions que lui et ordonna de brûler leurs cadavres mis en morceaux. On raconte des choses étonnantes de ces chiens avec lesquels les Espagnols vont au combat. Ils se jettent avec fureur sur les indigènes armés, qu'on leur montre du doigt, comme sur des cerfs timides ou de farouches sangliers (2). Parfois il arrive qu'on n'a pas besoin d'épées, de flèches ou de javelots pour mettre en déroute les ennemis. On donne le mot d'ordre aux chiens qui sont à l'avant-garde, et les ennemis, au seul aspect de ces redoutables molosses, au bruit inusité de

(1) Cet acte odieux, que rien ne justifiait, Balboa se le reprocha plus tard, et, quand le malheur fondra sur lui, il se regardera comme justement puni de l'exécution du malheureux cacique.

(2) Sur les chiens de guerre, voir plus haut, p. 142 et 146.

leurs aboiements, s'épouvantent, et, comme stupéfiés par un prodige inouï, quittent les rangs et lâchent pied. Ce n'est pas ce qui arrive quand on se bat contre les indigènes de Caramaira ou contre les Caribes, car ils sont plus braves et s'entendent mieux à la guerre. Ils lancent, plus vite que la foudre, leurs flèches empoisonnées contre les chiens, et en tuent un grand nombre ; mais les habitants de ces montagnes ne se servent pas de flèches à la guerre ; ils emploient seulement des machanes, c'est-à-dire des épées de bois larges et longues, des traits et des lances brûlés par un bout. Lorsque Pacra vivait encore, on lui demanda où ses serviteurs récoltaient de l'or, mais ni par caresses, ni par menaces, ni par tortures on ne put lui arracher ce secret. Quand on lui demanda comment il s'était procuré celui qu'il possédait, car il avait donné en cadeau trente livres d'or provenant de son trésor, il répondit que ceux de ses serviteurs, qui, lorsque vivaient ses parents ou de son propre temps, récoltaient cet or dans les montagnes, étaient morts ; et que, depuis son adolescence, il ne s'était pas inquiété de chercher de l'or. On ne put lui arracher aucune autre révélation sur ce sujet.

Le traitement rigoureux infligé à Pacra valut à Vasco l'amitié des caciques voisins. C'est pour cela que, lorsqu'il rappela à lui les malades qu'il avait laissés en arrière, un cacique nommé Bono-

niama, qui se trouvait directement sur leur passage, les reçut avec bienveillance, et leur donna vingt livres d'or fabriqué et des provisions en abondance. Il ne voulut même pas les abandonner avant de les avoir escortés depuis sa résidence jusqu'à celle de Pacra, comme un fidèle dépôt qu'il aurait reçu : « Voici tes compagnons d'armes, très illustre guerrier, dit-il. Tels ils sont arrivés chez moi, tels je te les rends. J'aurais voulu qu'ils fussent encore mieux portants, mais toi et tes compagnons vous dépendez de celui qui lance contre les coupables le tonnerre et les éclairs, de celui qui, dans sa bonté, nous donne, grâce à la clémence de la température, du yucca et du maïs. » Parlant ainsi, il levait les yeux au ciel, et laissait entendre qu'il parlait du soleil. « En privant de la vie nos ennemis superbes et violents, tu nous apportes la tranquillité à nous et à nos maisons. Tu domptes les monstres ; toi et tes compagnons aussi braves que toi, nous pensons que vous êtes des envoyés du ciel, et que, sous la protection de vos machanes, nous pourrons désormais vivre sans trembler. Aussi notre reconnaissance sera-t-elle éternelle envers celui qui nous vaut ces bienfaits et nous apporte ce bonheur. » Tel fut le discours, ou le discours analogue de Bononiama, traduit par les interprètes. Vasco le remercia d'avoir escorté nos hommes et de les avoir bien reçus, et le renvoya chargé de précieux cadeaux.

Vasco écrit que le cacique Bononiama lui a révélé bien des secrets sur l'opulence de la région (1), mais qu'il ne veut pas en parler dans sa lettre et qu'il les réserve pour plus tard. Je ne comprends pas trop ce que signifient cette exagération et ces réticences. Il paraît promettre beaucoup, et je pense que ses promesses permettent d'espérer qu'on peut s'attendre à de grandes richesses. Aussi bien jamais les Espagnols ne sont entrés dans la maison d'un indigène sans y trouver des cuirasses et des ornements de poitrine en or, des colliers pour les cous et des bracelets également en or. Or voyons ce qui se passe dans nos maisons : si quelqu'un, pris du désir de récolter du fer, passait avec une troupe d'hommes déterminés en Italie ou en Espagne, quels objets en fer trouverait-il dans les maisons ? Là une poêle à frire, ici un chaudron, ailleurs des trépieds en avant du feu et des broches pour la cuisine. Partout il rencontrerait des ustensiles en fer, et pourrait se procurer une grande quantité de fer. Il supposerait par ce qu'il a trouvé que le fer abonde dans ces pays. Or les indigènes du nouveau monde ne font pas plus de cas de l'or que nous n'estimons le fer brut.

(1) Il est à peu près prouvé que Balboa, dans ce voyage, recueillit de précieuses indications sur les grands royaumes du Sud. Il se réservait d'en tirer parti, et il l'aurait fait s'il n'était pas mort prématurément.

Tous ces détails, très Saint-Père, m'ont été fournis soit par les lettres de Vasco Nunez et de ses compagnons d'armes, soit de vive voix. Ils n'ont obtenu aucun résultat sérieux dans la recherche des mines d'or. Car sur cent quatre-vingt-dix hommes que Vasco avait menés avec lui du Darien, il n'eut jamais sous ses ordres directs que soixante-dix, ou tout plus quatre-vingts, les autres avaient été laissés sur ses derrières dans les demeures des caciques. Ceux qui tombèrent le plus facilement malades furent ceux qui venaient de débarquer d'Hispaniola. Ils ne purent se faire à tant de misères, ni contenter leurs estomacs, habitués à une meilleure alimentation, avec du pain du pays, des herbes sauvages sans sel, le plus souvent avec de l'eau des fleuves, et encore n'était-elle pas toujours salubre. Quant aux vétérans du Darien, ils étaient aguerris contre tous les maux, et savaient supporter les extrémités de la faim (1). Aussi Vasco se vantait-il plaisamment d'avoir observé un carême plus long et plus

(1) Balboa écrivait au roi Ferdinand : « Nous faisons plus de cas des vivres que de l'or. Nous avons en effet plus d'or que de santé, et il m'est arrivé plus d'une fois, en plusieurs cantons, de plus me réjouir de trouver une corbeille de maïs qu'une corbeille d'or. Tout cela, je le certifie à V. M., parce que, d'habitude, la nourriture nous a plus manqué que l'or. Je certifie également à Votre Altesse Royale que, si je n'avais pas eu soin d'aller de ma personne, en avant de tous, chercher les vivres pour ceux qui marchaient avec moi et pour ceux qui demeuraient dans cette ville, c'eût été miracle qu'il fût resté quelqu'un de vivant. »

rigoureux que celui que Votre Sainteté ordonne de suivre d'après les décrets de ses prédécesseurs; car il a continué pendant quatre ans sans discontinuer, et, pendant ce temps, ils se sont contentés des productions de la terre ou des fruits des arbres, et encore quand ils en avaient à leur suffisance. Ils mangeaient rarement des poissons, plus rarement encore de la chair, et ils en arrivèrent à ce point de misère qu'ils furent obligés de manger, en guise de mets recherchés et délicats, des chiens malades, des crapauds nauséabonds, et toute autre nourriture de ce genre, quand ils étaient assez heureux pour en trouver. J'ai raconté plus haut toutes ces misères. J'appelle vétérans du Darien ceux qui, sous la conduite de Nicuesa et d'Hojeda, s'établirent les premiers dans ce pays. Il n'en restait qu'un petit nombre. Mais en voilà assez, et ramenons maintenant Vasco de son heureux voyage à travers les hautes montagnes.

CHAPITRE TROISIÈME

Vasco resta trente jours dans la résidence de Pacra, cherchant à se concilier les indigènes et à pourvoir aux besoins de ses compagnons. Il passa de là, conduit par les sujets de Taocha, sur les bords du fleuve Comogre, qui a donné son nom au pays et au cacique. Il y trouva des montagnes aux flancs ravinés, et si escarpées que,

sauf des herbes ou des racines sauvages, qui peuvent servir d'aliment aux bêtes, ou les fruits des arbres, rien ne peut se prêter à l'alimentation humaine. Deux caciques, amis et alliés, habitaient ces cantons disgraciés. Vasco s'empressa de fuir ce pays aussi peu favorisé par les hommes que par la nature, et, comme la faim le pressait, il continua son chemin. De ces deux pauvres caciques l'un se nomme Cotochus et l'autre Ciuriza. Il les prit tous deux pour guides et donna congé aux gens de Taocha. A travers de sauvages forêts et des montagnes inaccessibles (1), par des marécages et des fondrières bourbeuses, qui cèdent sous vos pas quand on marche sur elles et engloutissent le voyageur qui ne prend pas de précautions, pressé par la famine lui et ses compagnons, il marcha pendant trois jours. Il passa aussi par des lieux que la clémente nature aurait disposés pour les besoins des hommes, mais il n'y avait pas de chemins frayés. Les relations entre indigènes sont en effet rares. Ils ne savent que s'entr'égorger dans leurs incursions guerrières ou se réduire en servitude : pour le reste, ils se confinent chacun sur son territoire. Arrivés sur les domaines d'un autre cacique nommé Buchebuéa, ils trouvèrent tout vide et silencieux. Chef et sujets avaient tous fui dans les forêts.

(1) Voir Tour du monde, voyages dans l'Amérique Centrale, par Wyse, Lachambre, Reclus, etc.

Vasco lui dépêcha des émissaires pour le ramener. Il leur recommanda de ne pas user de menaces, mais au contraire de lui promettre sa protection. Buchebuéa répond que, s'il s'est enfui, ce n'était point parce qu'il redoutait de mauvais traitements, mais par honte et par tristesse, attendu qu'il ne pouvait recevoir nos compatriotes avec les honneurs qu'ils méritaient, et n'était même pas en situation de leur fournir des vivres. En gage de soumission et d'amitié il nous envoyait volontiers plusieurs vases d'or, et demandait grâce pour le reste. On pense que ce malheureux chef voulait faire entendre qu'il a été dépouillé et traité avec orgueil et cruauté par quelque ennemi, son voisin. Les Espagnols quittent donc son territoire, la bouche ouverte à cause de la faim qu'ils ressentaient, et plus maigres que lorsqu'ils y étaient entrés.

Pendant la marche quelques indigènes nus se présentent sur le flanc de la colonne. Du haut d'une éminence ils font des signes. Vasco ordonne une halte. On les attend. Les interprètes que les Espagnols avaient avec eux leur demandent ce qu'ils veulent. « Notre cacique Chiorisos, disent-ils, vous salue. Vous êtes des braves, des redresseurs de torts, vous châtiez les méchants ; il le sait : aussi, bien qu'il ne vous connaisse que de réputation, il vous respecte et vous honore. Rien ne lui aurait autant plu que de

vous avoir pour convives à sa résidence. Il aurait été fier de recevoir de tels hôtes; mais, puisqu'il n'a pas eu cette bonne fortune et que vous le laissez en arrière, il vous envoie en gage d'affection ces petits morceaux d'or. » Et ils présentent à Vasco, avec de courtois sourires, trente patènes d'or pur. Ils en donneront davantage, si quelque jour on vient les trouver. On le leur promet. Le peuple en Espagne appelle patènes (1) à la fois les boules de métal que l'on porte au cou et les ustensiles sacrés dont on couvre les calices quand on s'approche de l'autel. S'agissait-il de plats pour la table ou de boules, je l'ignore absolument. Je suppose pourtant que ce sont des plats à manger, puisqu'ils pesaient quatorze livres de huit onces. Ces indigènes font ensuite savoir qu'ils ont pour ennemi un cacique voisin, riche en or, qui chaque année vient les attaquer. « En sorte que, si vous voulez lui faire la guerre, sa chute vous enrichira, et nous, qui sommes vos amis, vous nous délivrerez d'une angoisse de tous les jours. Rien ne sera plus facile, font-ils dire par les interprètes, si vous nous portez secours, et si nous vous servons de guides. » Vasco leur donne bon espoir, et les renvoie contents. En échange de leur cadeau, il leur donne quel-

(1) Patena est en effet le mot latin qui désigne la boule d'or ou d'argent que les jeunes patriciens portaient au cou jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

ques haches de fer, présent qu'ils estiment plus que des monceaux d'or (1). Ils n'éprouvent pas en effet le besoin d'avoir de l'or, puisqu'ils n'ont pas de monnaies, cette source de tous les maux. Le possesseur d'une seule hache se croit plus riche que Crassus. Ces hommes nus croient que les haches peuvent servir à mille usages de la vie courante, tandis que l'or n'est cherché que pour la satisfaction de vains appétits, dont on peut fort bien se passer. Ils ne connaissent pas en effet les raffinements de notre gourmandise qui veut que l'on charge les buffets de vases d'or et d'argent variés. Ces indigènes n'ont ni tables, ni nappes, ni serviettes. De temps à autre les caciques peuvent bien orner leurs tables de petits vases d'or, mais leurs sujets prennent de la main droite un morceau de pain de maïs, de la main gauche un fragment de poisson grillé ou quelque fruit, et contentent leur faim. Rarement ils mangent des cannes à sucre. S'il leur faut essuyer leurs doigts salis par quelque mets, ils se servent en guise de linge (2) de la plante des pieds, ou de la peau de la cuisse, ou parfois de leurs testicules. Les indigènes d'Hispaniola n'agissent pas autrement. Il est vrai que souvent ils se plongent dans les fleuves, et se lavent tout le corps.

(1) Voir plus haut, p. 139.

(2) On aura remarqué ces serviettes primitives.

Les Espagnols chargés d'or, mais très affligés et pouvant à peine souffler à cause de la famine, continuent leur voyage. Ils arrivent sur le territoire du cacique Pocchorosa. Là, pendant trente jours, ils se gorgèrent, épuisés qu'ils étaient, de pain de maïs, qui ressemble au pain de panis milanais. Pocchorosa s'était enfui. Attiré par nos caresses et nos promesses, il revint. De part et d'autre on se fait des cadeaux. Vasco donne à Pocchorosa les présents habituels qui sont bien reçus, et Pocchorosa offre à Vasco quinze livres d'or fondu et quelques esclaves. Quand on voulut repartir, on apprit qu'il fallait passer par le territoire d'un cacique nommé Tubanama. C'était le même chef que le fils de Comogre avait jadis présenté comme puissant et redoutable à tous ses voisins. La plupart des serviteurs de Comogre avaient été ses esclaves, pris à la guerre. Ils estimaient la puissance de Tubanama d'après leur propre puissance, ainsi que cela arrive d'ordinaire et ignoraient que tous ces caciques, si on les mettait aux prises avec nos soldats commandés par un chef brave et heureux, ne seraient pas plus redoutables que des cousins qui s'attaquent à un éléphant.

En effet, quand on s'approcha de Tubanama, on s'aperçut qu'il ne régnait pas sur les deux versants de la montagne, et qu'il n'était pas si riche en or que le prétendait le jeune Comogre. On s'oc-

cupa pourtant de le réduire. Pocchorosa était l'ennemi de Tubanama : aussi donna-t-il avec empressement à Vasco quelques conseils pour le vaincre. Vasco confie ses malades au cacique, et appelle à lui soixante compagnons, bien portants, et au cœur intrépide. Il leur dévoile ses projets. « Le cacique Tubanama, dit-il, s'est vanté à plusieurs reprises, et non sans emphase, d'être l'ennemi de Vasco et de ses compagnons. Il faut de toute nécessité passer par son territoire. Je suis d'avis qu'il faudrait l'attaquer, tant qu'il n'est pas sur ses gardes. » Les compagnons de Vasco approuvent son projet, l'engagent à tenter l'entreprise et s'offrent à le suivre. Ils décident de faire d'une seule traite deux étapes, pour enlever à Tubanama le moyen de réunir ses soldats. Aussitôt résolu, aussitôt exécuté.

A la première veille de la nuit les Espagnols et les gens de Pocchorosa envahissent ensemble la résidence de Tubanama. Ils le surprennent tout éperdu et ne s'attendant à rien. Il avait avec lui deux hommes soumis à ses caprices, et quatre-vingts femmes enlevées par violence et par outrage à divers caciques. Ses sujets et les caciques qui lui obéissaient étaient dispersés dans les villages d'alentour : car ils habitent des maisons éloignées et non pas rapprochées les unes des autres. Ils le font à cause de la violence des vents. Ils sont en effet exposés à de nombreux orages

d'eau dus aux soudains changements de température et à l'influence des astres qui se combattent quand les jours et les nuits sont d'égale durée. Ils sont en effet, nous l'avons dit ailleurs, très rapprochés de l'équateur. Leurs maisons sont en bois, couvertes et entourées de pailles, ou de tiges de maïs, ou d'herbes tenaces qu'on trouve dans le pays. A la résidence de Tubanama tenait une autre maison aussi grande que la précédente. Elles avaient toutes deux cent vingt pas de longueur et cinquante de largeur. Ces maisons étaient disposées pour abriter les levées de soldats, quand Tubanama partait en guerre.

Le cacique est donc fait prisonnier, et on prend en même temps tout son entourage sardanapalesque. Quand il fut chargé de liens, les hommes de Pocchorosa et tous les caciques voisins l'accablèrent d'outrages, car Tubanama n'était pas moins détesté par les indigènes limitrophes que ce Pacra, dont nous avons parlé dans l'expédition à la mer Australe. Vasco, qui dissimulait ses projets, menaçait lui aussi le prisonnier, mais au fond il ne lui voulait aucun mal. « Tu seras puni de tes crimes, tyran, disait-il. Tu t'es souvent vanté auprès des tiens de prendre par les cheveux tous les chrétiens, s'ils venaient ici, et de les noyer dans le fleuve voisin : c'est toi, malheureux, qui seras jeté et noyé dans ce fleuve. » En même temps il ordonne de saisir le prisonnier, mais il

avait fait comprendre à ses compagnons qu'il lui pardonnait. Epouvanté, et persuadé que ces menaces étaient sérieuses, le malheureux Tubanama se jette aux genoux de Vasco et implore son pardon. Il affirme par serment qu'il n'a jamais tenu aucun de ces propos, Ce sont peut-être ses caciques, quand ils étaient ivres, qui ont ainsi parlé: car tous ces chefs ne savent pas se modérer, et il les accusait d'insolence dans leur langage. Leurs vins ne sont pas fabriqués avec du raisin (je l'ai déjà fait savoir à Votre Sainteté lorsque je commençai à cultiver ce petit champ), mais ils poussent à l'ivresse. Il se plaignait en pleurant de ses voisins qui avaient imaginé ces inventions pour le perdre, car ils étaient jaloux de lui, parce qu'il était plus puissant qu'eux.

Il promet d'apporter, si on lui pardonne, une grande quantité d'or. Fixant ses mains à sa poitrine il dit qu'il a toujours aimé et redouté les Espagnols, parce qu'il a appris que leurs machanes, c'est-à-dire leurs épées, étaient plus tranchantes que les siennes, et qu'elles coupaient plus profondément tout ce qu'elles rencontraient. Puis regardant Vasco droit dans les yeux : « Qui donc, dit-il, à moins d'être fou, oserait lever la main contre ton épée, toi qui peux fendre un homme vivant, d'un seul coup, de la tête au nombril, et qui ne te prives pas de le faire ? Ne te laisse donc point persuader, ô le plus brave des vivants, que

jamais de ma bouche soit sorti contre toi un semblable propos. » Il parle ainsi et ajoute bien d'autres paroles, sentant autour de son cou le nœud de la mort. Vasco fait enfin semblant de se laisser toucher par ces pleurs et ces prières. Il lui répond d'un air calme, lui pardonne, et le fait mettre en liberté.

On apporte aussitôt des deux maisons trente livres à huit onces chacune, d'or pur, sous forme de colliers de femmes. Trois jours après, les caciques dépendant de Tubanama envoient encore soixante livres d'or : c'était la rançon de leurs propos légers. Quand on lui demanda où il se procurait cet or, Tubanama répondit qu'on le trouvait dans des mines fort éloignées. Il laissait entendre qu'il avait été apporté à ses ancêtres par la voie du Comogre qui se jette dans la mer Australe, mais les gens de Pocchorosa et ses autres ennemis disaient qu'il avait menti, et que son territoire produisait de l'or en abondance. Tubanama de son côté persistait à dire qu'il ne connaissait aucune mine d'or sur ses domaines. On avait bien, ajoutait-il, trouvé çà et là quelques petites pépites d'or, mais jamais personne ne s'était occupé de les ramasser, attendu qu'on ne pouvait le faire sans un travail long et considérable. Pendant ces discussions Vasco fut rejoint par les hommes qu'il avait laissés derrière lui chez Pocchorosa. Ils arrivèrent le huitième

jour des calendes de janvier, au dernier jour de l'année 1513. Les esclaves que leur avaient prêtés les caciques du midi avaient avec eux des instruments de mineurs qui pouvaient servir à la recherche de l'or. Le jour de la nativité de notre Seigneur on le passa sans rien faire, mais le lendemain, jour de la fête du bienheureux Etienne, premier martyr, Vasco conduisit quelques mineurs sur un tertre peu éloigné de la résidence de Tubanama, parce que, prétendait-il, à la couleur de la terre elle devait produire de l'or. On fit un trou d'une palme et demie, et de cette terre qu'on passa au crible on tira quelques grains d'or pas plus grands qu'une lentille. Vasco fit aussitôt enregistrer par un notaire et des témoins, afin d'assurer l'authenticité de la découverte, qu'il avait trouvé, pour employer son expression, un toman d'or. Le toman, d'après le langage des banquiers, contient douze grains. Vasco en déduit cette conséquence que la contrée est riche comme l'alléguaient les caciques voisins, mais il ne put jamais arracher cet aveu à Tubanama. Les uns disent que Tubanama ne faisait aucun cas d'un fragment d'or aussi peu important. Les autres prétendent qu'il s'est obstiné à nier que son pays fût riche en or, par crainte de voir quelque jour les Espagnols essayer de s'en emparer pour satisfaire leurs convoitises d'or. Le cacique ne prévoyait que trop bien l'avenir. Les

Espagnols, en effet, ont résolu, pourvu que le roi y consente, de s'établir dans son pays et dans celui de Pocchorosa, et d'y fonder des villes nouvelles, soit pour servir d'asile, comme de riches auberges, à ceux qui se rendent à la mer Australe, soit parce que les deux pays sont susceptibles de produire toutes les récoltes et tous les fruits.

Vasco, résolu à quitter ce pays, se fraye en passant une nouvelle route à travers une contrée dont la couleur et dont les cailloux semblaient lui indiquer la présence de l'or. Il fait donc creuser un trou un peu au-dessous de la surface de la terre, et trouve un peso, mais ne pesant pas plus d'un grain. J'ai déjà dit dans mes premiers livres adressés à Votre Sainteté qu'un peso valait un castillan d'or. Enchanté de ce résultat il promet à Tubanama monts et merveilles, pour que le cacique n'inquiète aucun des alliés des Espagnols qui sont dans le voisinage. Il l'engage à ramasser beaucoup d'or. On a prétendu qu'il avait enlevé toutes ses femmes au cacique et qu'il l'avait dépouillé pour brider son insolence. Tubanama lui confia de lui-même son fils, afin que, vivant au milieu do nous, il apprît notre langage, s'habituât à nos mœurs, et se convertît à notre religion. Cette éducation pourrait quelque jour servir à son père et lui concilier notre faveur.

Les immenses fatigues supportées par Vasco, les veilles, les privations lui avaient alors donné

une fièvre violente : aussi quand il quitta ce territoire, fut-il obligé de se faire porter sur les épaules des esclaves. Tous ceux qui étaient gravement malades furent également portés dans des hamacs (1), c'est-à-dire dans des couvertures de coton. Ceux qui avaient encore quelques forces, mais dont les jambes étaient faibles furent soutenus sous les aisselles, et portés par les indigènes. On arriva enfin dans les états de notre ami Comogre, dont j'ai longuement parlé plus haut. Le vieillard était mort. Il avait été remplacé par celui de ses fils dont nous avons loué la sagesse. Il avait été baptisé et se nommait Charles. Le palais de ce Comogre est situé au pied d'une éminence bien cultivée, dans une plaine fertile, qui s'étend au midi sur une largeur de douze lieues. Les indigènes appellent cette plaine Savana (2). Après la plaine se dressent de très hautes montagnes, celles qui servent de chaîne de partage entre les deux mers. C'est là, sur un penchant incliné, que prend sa source le fleuve Comogre (3). Après avoir baigné cette

(1) Le mot hamac est en effet d'origine américaine. Voir Léry, *Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, § VIII et *Voyage au Brésil*, XVIII. Cf. Rochefort, *Histoire morale des isles Antilles*, p. 435. « Pour tous meubles nos sauvages n'ont que des lits branlants qu'ils appellent amacs, qui sont de grandes couvertures de cotton fort industrieusement tissues, qu'ils prennent par les bouts pour joindre ensemble les deux coins de la largeur. »

(2) Encore un mot indigène qui a passé dans le langage courant. Cf. Gaffarel, *Etymologies américaines*, p. 32.

(3) Le Comogre répond ou bien au rio Chagres, ou bien au rio

plaine, il traverse un pays montagneux, récolte à travers les vallées tous les cours d'eau qui en sortent, et débouche dans l'océan méridional. Il est à une distance d'environ soixante-dix lieues à l'ouest du Darien. Poussant des cris de joie, Charles s'avance en hâte à notre rencontre ; il restaure les Espagnols en leur prodiguant des mets et des boissons suaves, et leur offre une hospitalité magnifique. De part et d'autre on se fait des cadeaux. Le cacique donne à Vasco vingt livres d'or travaillé, de huit onces la livre. Vasco de son côté le gratifie de présents qui lui sont tout aussi agréables : des haches et quelques instruments appropriés à l'art du charpentier. Il donna encore à Charles, à cause de l'extrémité où il se trouvait réduit, un manteau et une chemise de lui. Charles, grâce à ces présents, se crut élevé au rang de héros parmi ses voisins. Vasco quitte enfin Comogre et tous les siens, non sans les avoir prévenus, s'ils veulent vivre tranquilles, de ne jamais se soustraire à la domination des rois de Castille. Il les engage aussi à donner tous leurs soins à ramasser pour le Tibo, c'est-à-dire pour le roi, une grande quantité d'or. C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'ils pourront se protéger eux et leurs descendants contre les attaques de leurs ennemis, et qu'ils se procureront en abondance nos pro-

Chepo, ou à tout autre fleuve de l'isthme. Impossible d'établir avec plus de précision l'identification.

duits. Quand tout fut bien réglé, Vasco continua son chemin vers la résidence de Pancha. Il y rencontra quatre jeunes Espagnols envoyés du Darien pour le prévenir que des navires bien approvisionnés venaient d'arriver à Hispaniola. Vasco avait en effet promis qu'il repasserait par ce territoire, de n'importe quelle façon, en revenant de la mer méridionale. Il prend donc avec lui vingt de ses compagnons, ceux qui se portent le moins mal, et, à marches forcées, part pour le Darien. Ses autres compagnons avaient été laissés en arrière et devaient le rejoindre à pied.

Vasco a écrit qu'il était arrivé (1) au Darien le quatorzième jour des calendes de février de l'année 1514 ; mais sa lettre est datée du Darien le quatrième jour des nones de mars. Il n'avait pu l'expédier plus tôt, aucun navire n'étant disposé à repartir. Il annonce qu'il a envoyé là-bas deux navires pour rallier ceux qu'il avait laissés en arrière. Il se vante d'avoir livré plusieurs batailles, mais sans avoir été jamais blessé, et sans avoir perdu dans l'action un seul de ses compagnons. Il n'y a pour ainsi dire aucune page de cette longue lettre (2), qui ne soit pleine d'actions

(1) D'après une autre version, il serait parvenu à Coyba, s'y embarqua le 14 janvier 1514, sur le brigantin, qu'il y avait laissé, et arriva le lendemain à Santa Maria de la Antigoa.

(2) Cette lettre n'a pas été conservée, ou retrouvée. Jamais perte ne fut plus regrettable. On aurait aimé à connaître sur le vif la première impression du Conquistador.

de grâces pour avoir échappé à tant de dangers et à tant de fatigues. Il n'a rien entrepris, il ne s'est jamais mis en marche sans avoir au préalable invoqué les puissances célestes et particulièrement la Vierge, mère de Dieu. C'était un farouche Goliath : il est devenu un Elisée. C'était un Antée : on dirait qu'il a été transformé en Hercule, dompteur de monstres. De téméraire il est devenu obéissant, et tout à fait digne des honneurs et de la bienveillance royale. Tels sont les événements que nous ont fait connaître sa lettre, celles des colons du Darien, et les rapports verbaux de ceux qui en sont revenus.

Peut-être désirerez-vous connaître, très Saint Père, mon sentiment exact sur tous ces événements : rien de plus simple. Tout doit être vrai, comme semble le prouver la façon toute militaire dont Vasco et les siens racontent leurs exploits. L'Espagne n'aura plus besoin de creuser la terre jusqu'à la région des manes infernaux, ni de se frayer des chemins énormes, ni de fendre les montagnes à force de travail et en s'exposant à mille dangers pour arracher ses richesses à la terre. Elle en trouvera à la surface du sol, dans des trous creusés sans profondeur ; elle en trouvera sur la rive des fleuves desséchés par la chaleur : il suffira de passer légèrement la terre au crible. Quant aux perles, à la première recherche, on en ramassera. Jamais la vénérable

antiquité n'obtint un tel bienfait de la nature, les cosmographes sont unanimes à le reconnaître, puisque jamais homme partant du monde connu ne pénétra dans ces régions ignorées. Il est vrai que les indigènes se contentent de rien, ou de peu, et ne sont pas hospitaliers. Il y a plus, nous l'avons surabondamment démontré, ils reçoivent mal ceux qui vont les trouver, et ce n'est qu'après avoir été battus qu'ils consentent à traiter. Les plus féroces sont ces nouveaux anthropophages qui se nourrissent de chair humaine, ces caribes ou cannibales, comme on les nomme. Ces rusés chasseurs d'hommes ne songent à aucune autre chose qu'à cette poursuite, et le temps qu'ils ne consacrent pas à cultiver les champs, ils le passent à la guerre et à la chasse de l'homme. Ils attendent donc nos compatriotes, comme ils attendraient des sangliers ou des cerfs auxquels ils auraient tendu leurs pièges et leurs filets, et, dans l'espoir de cette proie désirée, se pourlèchent les lèvres. Se jugent-ils trop faibles pour engager la lutte, ils s'enfuient et disparaissent plus vite que le vent. Si l'action s'engage sur l'eau, hommes et femmes plongent et nagent avec autant de facilité que s'ils vivaient toujours dans l'eau et cherchaient leurs moyens d'existence sous les flots.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ces immenses espaces soient abandonnés comme incon-

nus ; mais la religion chrétienne, dont vous êtes le chef, étendra ses bras sur ces immensités. Comme je l'ai dit au début, Votre Sainteté appellera à elle ces myriades d'hommes, comme une poule couvre de ses ailes tous ses poussins.

Revenons maintenant au Veragua, découvert par Colomb, exploré sous de funestes auspices par Diégo Nicuesa et aujourd'hui abandonné, et que toutes les autres provinces de cet énorme continent, qui sont barbares et sauvages, soient ramenées peu à peu à la civilisation et à la véritable religion.

CHAPITRE QUATRIÈME

J'avais résolu, très Saint-Père, de m'arrêter ici ; mais je suis comme brûlé par un feu intérieur, qui m'engage à continuer mon récit. Le Veragua, je l'ai dit, fut découvert par Colomb (1). Je croi-

(1) La relation de ce quatrième voyage avait été composée par Colomb. Il avait envoyé de la Dominique aux rois catholiques son journal de bord, et l'avait expédié par quatre voies différentes. Il avait également écrit à l'ambassadeur de la République de Gênes, mais ces journaux de bord et cette lettre ont disparu. Il ne reste de lui qu'une seconde lettre, datée de la Jamaïque, 7 juillet 1503, et adressée au roi et à la reine. Elle est connue sous le nom de Lettera rarissima. Elle est complétée par deux lettres de Colomb à Escobar pour Ovando, et au père Gorricio, par la relation de Diego Porras, par le testament de Mendès, par les dépositions, lors du procès de 1513, de Diego Barranco, Juan de Noya ou Moya, Martin de Arrieran, Pedro de Ledesma, Juan de Quejo. Cf. NAVARRETTE, I, 314, 329, 332 ; II, 277-296 ; III, 555-558.

rais le voler, et commettre à son égard un crime inexplicable, si je passais sous silence les maux qu'il a supportés, les traverses qu'il a subies, et les dangers qu'il a courus dans ce voyage. Ce fut l'an de notre salut 1502, le sixième jour des ides de mai, qu'avec une escadrille de quatre navires (1), de cinquante à soixante tonneaux l'un dans l'autre, et montés par cent soixante-dix hommes, qu'il partit de Cadix. Une heureuse navigation le conduisit en cinq jours aux Canaries.

De là, il passa en dix-sept jours dans l'île de la Dominique, la patrie des Caribes, puis en cinq jours de la Dominique à Hispaniola, en sorte qu'en vingt-six jours, poussé par les vents et par les courants favorables d'orient en occident, il fit la traversée entre l'Espagne et Hispaniola : or, la distance qui les sépare est, sur le rapport des matelots, de douze cents lieues. A Hispaniola (2) il s'arrêta quelque temps soit de plein gré, soit avec l'assentiment du vice-roi. Poussant droit à l'ouest, il laissa au nord sur sa droite les îles de Cuba et de la Jamaïque, et rencontra au sud de la Jamaïque une île que ses habitants nommaient Gua-

(1) Les quatre navires se nommaient la Capitane, le Saint-Jacques de Palos, le Galicien et la Biscaïenne. Ils étaient commandés par Diego Tristan, Porras, Pierre de Torreros et Bartolomeo Fieschi.

(2) L'amiral, en s'arrêtant à Hispaniola, violait ses instructions, mais le plus grand de ses navires était mauvais marcheur, et il espérait pouvoir l'échanger contre un des navires du vice-roi Ovando.

nassa (1). Elle est toute verdoyante, et fertile plus qu'on ne saurait le croire. En longeant les rivages de cette île, il rencontra deux de ces barques creusées dans un tronc de bois, dont j'ai déjà parlé. Attachés au cou par des cordes, comme on le fait quand on remonte des fleuves, des esclaves nus les traînaient. Le chef de l'île avec sa femme et ses enfants, tous sans vêtements, se faisait porter dans ces barques. Lorsque les Espagnols descendirent à terre, les esclaves, sur l'ordre de leur maître, leur firent comprendre par des gestes orgueilleux qu'ils eussent à lui obéir ; et, comme ils refusaient, ils recouraient aux menaces. Telle est leur simplicité qu'ils n'éprouvaient ni crainte, ni admiration à la vue de nos navires, de notre puissance, de notre nombre. Ils pensaient que les nôtres éprouveraient à l'égard de leur maître les mêmes sentiments de respect qu'eux-mêmes. Les Espagnols comprirent qu'ils avaient devant eux un marchand venant d'un autre pays (2). Ils ont en effet des marchés. Leurs marchandises étaient des grelots en laiton, des rasoirs, des couteaux et des haches en pierre jaunâtre et diaphane emmanchés dans une sorte de bois brillant et résistant ; des ustensiles, des vases de cuisine, des poteries fabriqués avec beaucoup d'art, soit avec

(1) C'est l'île Guanaya ou Bonacia de la côte du Honduras.

(2) Ces hommes étaient des Mexicains. Si Colomb, bien inspiré, les avait écoutés, il aurait découvert le Mexique.

du bois, soit avec cette même pierre brillante; surtout des couvertures et divers objets en coton tissés avec de brillantes couleurs. Les Espagnols s'emparèrent du maître, de sa famille et de tout ce qu'ils possédaient ; mais l'amiral ordonna bientôt après de leur rendre la liberté, et leur fit restituer la plus grande partie de leurs affaires, afin de se concilier leur bienveillance.

Ayant pris quelques renseignements sur la terre qui se prolongeait à l'ouest, Colomb se dirige droit à l'occident. A un peu plus de dix milles il découvre une vaste terre, que les indigènes nomment la Quiriquetana, mais qu'il appela le Ciamba. Il fait célébrer le saint sacrifice sur le rivage. Les indigènes étaient nombreux et sans vêtements. Doux et simples ils venaient à nous sans crainte, pour nous admirer, et apportaient du pain fabriqué par eux et de l'eau fraiche. Quand ils avaient présenté leur cadeau, ils tournaient le talon, baissaient la tête, et se retiraient avec respect. A leurs cadeaux, l'amiral répondit par des cadeaux européens, à savoir des colliers de perles de verre, des miroirs, des aiguilles, des épingles et autres produits qui leur sont étrangers. Cette immense région se divise en deux parties : le Taïa et le Maïa. Toute cette terre est fertile, bien ombragée, et jouit d'une température délicieuse. Elle ne le cède à aucune autre contrée pour la richesse du sol. Le climat est tempéré ; on y trouve soit des

montagnes, soit de larges plaines. Partout des arbres, de l'herbe. Printemps ou automne perpétuel. Toute l'année les arbres ont des feuilles et produisent des fruits. Beaucoup de chênaies et de pinèdes. Sept espèces de palmiers, dont les uns portent des dattes et les autres n'ont pas de fruits. Au milieu des arbres poussent d'eux-mêmes des sarments chargés de raisins mûrs. Mais ce sont des vignes sauvages. Aussi bien il y a là-bas une telle abondance de fruits suaves et utiles qu'on ne songe pas à cultiver les vignes. C'est avec le bois de certains palmiers que les indigènes fabriquent leurs machanes, c'est-à-dire leurs épées, et les traits qu'ils lancent. On trouve dans ce pays beaucoup de coton, ainsi que des myrobolans de diverses espèces, ceux que les médecins nomment des embliques et des chebules. Cette terre produit encore du maïs, du yucca, des ages et des patates, comme d'ailleurs tout le continent. Elle nourrit des lions, des tigres, des cerfs, des chevreuils, et autres animaux semblables. Quant aux oiseaux, ils engraissent ceux dont nous avons parlé, et qui ressemblent à des paons femelles pour la couleur, la grandeur, le goût et la saveur. Les Espagnols ont raconté que les indigènes des deux sexes sont de haute taille et de belles proportions. Ils se couvrent les parties honteuses de bandelettes de coton tissées en diverses couleurs. En guise d'ornement ils se teignent en noir et en rouge avec

le suc de certains fruits, qu'ils réservent à cet usage dans leurs jardins. C'est ainsi que se comportaient les Agathyrses. Les uns se teignent tout le corps, les autres seulement une partie. D'ordinaire on se dessine sur le corps des fleurs, des roses ou des nœuds entrelacés à la fantaisie d'un chacun. Le langage ne ressemble en rien à celui des insulaires voisins. Les eaux étaient torrentueuses et coulaient vers l'occident. Colomb résolut néanmoins de reconnaître cette terre dans la direction de l'orient (1). Il pensait au Paria, à la Bouche du Dragon et autres pays déjà découverts à l'orient, et croyait qu'ils se reliaient à la terre qu'il avait devant lui. En quoi il ne se trompait pas.

L'amiral quitta donc le Quiriquetana le treizième jour des calendes de septembre. A une trentaine de lieues il rencontra un fleuve et puisa dans la mer de l'eau encore douce en dehors de son embouchure. Il n'y avait sur le littoral, ni écueils, ni roches, et partout le fond convenait pour jeter l'ancre, mais le courant contraire de l'Océan avait une telle impétuosité que l'amiral en quarante jours s'avança à grand peine de soixante-dix lieues. Il ne pouvait marcher qu'en louvoyant et en virant de bord à chaque instant. De temps à autre, lorsque le soir il voulait s'approcher de la terre pour

(1) Colomb longeait alors la côte des Mosquitos.

ne pas naufrager au milieu des ténèbres de la nuit, sur cette côte inconnue, il était repoussé et rejeté en arrière. Il rapporte que, dans un intervalle de huit lieues, il découvrit trois grands fleuves, aux eaux claires, sur les rives desquels poussaient des cannes plus grosses que la cuisse d'un homme. Ils étaient très poissonneux, et abondaient en grosses tortues. Partout on signalait des multitudes de crocodiles qui, sur les immenses plages, buvaient le soleil en ouvrant d'énormes gueules. Il y avait bien d'autres animaux dont l'amiral n'a pas donné les noms. L'aspect de cette terre est très varié, rapporte-t-il. Tantôt elle est rocheuse et se hérisse en promontoires aigus et en roches déchirées. Tantôt la fertilité du sol n'est dépassée par celle d'aucun autre pays. De rivage à rivage diffèrent les noms des chefs et des principaux citoyens. On les nomme ici caciques, comme nous l'avons déjà dit, là Quebi, plus loin Tiba. Les principaux indigènes sont tantôt des Sacchus, tantôt des Jura. Celui qui s'est bien montré en combattant les ennemis et dont la figure est ornée de cicatrices, ils le nomment Cupra et le tiennent pour un héros. Le peuple est appelé chyvis, un homme home. Quand ils veulent dire : voilà pour toi, homme, ils parlent ainsi : hoppa home.

Un autre fleuve se présenta ; il pouvait recevoir de grands vaisseaux. A son embouchure étaient quatre îles, petites, mais couvertes de fleurs et

d'arbres. Colomb les appela les Quatre Temps. Treize lieues plus loin, poussant toujours vers l'orient, malgré les courants contraires, il rencontra douze petites îles (1). Comme elles produisaient une espèce de fruits, qui ressemblaient à nos limons, il les nomma îles des Limons. A douze lieues de là et toujours dans la même direction, il trouva un grand port, qui pénétrait à une profondeur de trois lieues dans l'intérieur des terres, et qui était un peu moins large ; un grand fleuve (2) s'y jetait : C'est là que se perdit plus tard Nicuesa, alors qu'il était à la recherche du Veragua. Nous l'avons déjà raconté. C'est pour cela que des explorateurs plus récents l'ont nommé Fleuve des Perdus. Continuant sa course contre les courants de la mer, l'amiral découvrait des montagnes variées, des vallées, des fleuves et des ports. Des effluves suaves s'en dégageaient qui récréaient la nature. Colomb dit qu'aucun de ses hommes ne tomba malade jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une région que les indigènes nomment Quicuri (3). C'est celle qui se termine en pointe, et où l'on trouve le port de Cariai. L'amiral l'appela Myrobolan, parce que ces arbres y poussent spontanément. Au port de

(1) Sans doute les îles Limonares, sur la côte des Mosquitos.

(2) Probablement la rivière du Désastre.

(3) Colomb arriva le 25 septembre, et s'arrêta entre la petite île de la Huerta (Quiribiri) et le continent, en face du village Cariai.

Cariai se présentèrent environ deux cents indigènes, armés chacun de trois à quatre traits. Ils sont doux pourtant et hospitaliers, mais ne savaient quelle était cette race inconnue, et se tenaient prêts à la recevoir. Ils demandent une entrevue. On leur fait des signes de paix. Ils vont trouver les nôtres en nageant, proposent des échanges, et demandent à entrer en relation d'affaires. L'Amiral ordonne, pour se concilier leur bienveillance, de leur distribuer quelques-unes de nos marchandises, mais à titre gratuit. Ils refusent par signes d'accepter, car on ne pouvait comprendre aucune de leurs paroles. Ils soupçonnaient les nôtres de leur tendre un piège en leur faisant des présents et en refusant de recevoir leurs cadeaux (1). Tout ce que nous leur avions donné, ils le laissèrent sur le rivage. Telle est la courtoisie de ces gens de Cariai, telle est leur bonté d'âme qu'ils aimaient mieux donner que recevoir. Ils envoyèrent à nos hommes deux jeunes filles, deux vierges, d'une beauté remarquable, et leur firent entendre qu'ils pouvaient les emmener. Ces jeunes filles, comme d'ailleurs les autres

(1) Les indigènes eurent peur des Castillans quand ils comprirent que le notaire de l'escadre rédigeait le procès-verbal de la prise de possession du pays. Colomb, de son côté, les voyant revenir avec précaution, jetant en l'air une poudre odorante, dont ils poussaient la fumée devant eux, appréhendait quelque sorcellerie. Il écrivit plus tard que ces indigènes étaient de grands enchanteurs. Son grandes fechiceros y muy medrosos.

femmes, étaient couvertes jusqu'à la ceinture de bandelettes de coton. Telle est en effet la coutume des femmes de Cariai. Les hommes au contraire vont tout nus. Les femmes coupent leurs cheveux, les autres les laissent pousser par derrière, mais se rasent le front, les réunissent par des bandeaux de couleur blanche et les enroulent autour de la tête ainsi que font nos jeunes filles. L'Amiral les fit vêtir, leur donna des cadeaux, entre autres un bonnet en laine rouge pour leur père, et les congédia. Mais on retrouva tous ces objets sur le rivage, parce que nous avions encore repoussé leurs cadeaux. Deux hommes pourtant, mais de leur plein gré, partirent avec Colomb, pour apprendre notre langue et pour enseigner la leur.

La marée se fait peu sentir sur cette côte. On le comprit en voyant des arbres plantés en terre non loin du rivage et des berges des fleuves. Tous ceux qui ont visité ces parages sont d'accord sur ce point. Le flux et le reflux sont à peine sensibles, et ne recouvrent qu'une partie du rivage sur le continent et même sur toutes les îles. En vue de la terre, et dans la mer même, raconte Colomb, poussent des arbres (1) qui courbent leurs branches vers la mer, une fois qu'ils se sont élevés au-dessus de l'eau. Des rejetons s'y appliquent, comme des boutures de vigne qui, plantées dans la

(1) Ce sont les palétuviers.

terre, forment des racines, et deviennent à leur tour des arbres de même espèce toujours verts. Pline a parlé de ces arbres dans le deuxième livre de son Histoire naturelle, mais ces arbres poussent sur un sol aride et non pas dans la mer. On trouve dans le Cariai les mêmes animaux que ceux que nous avons déjà décrits. Il en est un pourtant d'une nature toute différente. Il ressemble à un grand singe, mais il est pourvu d'une queue plus longue et plus forte. Suspendu par la queue et prenant son élan, en se roulant sur lui-même trois ou quatre fois, il saute d'arbre en arbre comme s'il volait. Un de nos archers en perça un de sa flèche (1). Le singe blessé se jeta à terre et plein de fureur attaqua celui qui l'avait blessé. Le chasseur se défendit avec son épée, coupa un bras du singe, et le prit malgré ses efforts désespérés. Conduit à bord, il s'apprivoisa un peu au contact des hommes. Pendant qu'on le gardait enchaîné, d'autres chasseurs amenèrent des marais du littoral un sanglier. Le désir de manger de la chair fraîche les poussait en effet à travers les forêts. On montra au singe le sanglier qui de son côté était furieux. Les deux animaux hérissent leur poil ;

(1) D'après la version italienne, par Costanzo Baynera de Brescia, de la lettera rarissima, ce serait Colomb lui-même qui aurait blessé l'animal, sans doute un alouate, le Simia Seniculus de Linné. Quant au sanglier, c'est probablement un pecari, animal qu'on ne trouve qu'en Amérique.

le singe hors de lui saute sur le sanglier, l'entoure de sa queue, et avec le bras que lui avait laissé le chasseur, son vainqueur, prend à la gorge et étouffe le sanglier. Tels sont les animaux féroces et autres semblables que nourrit cette terre. Les gens du Cariai enveloppent dans des feuilles d'arbres, et gardent, après les avoir desséchés sur des claies, les cadavres des grands et de leurs parents, mais pour le commun du peuple ce sont les forêts et les bois qui servent de sépulcres.

En sortant du Cariai (1) et à une vingtaine de lieues environ, les Espagnols découvrirent un golfe tellement large, qu'il avait, à ce qu'ils pensent, dix lieues de tour. Quatre petites îles fertiles, séparées l'une de l'autre par un petit intervalle, et jetées en avant de ce golfe en font un port sûr. C'est le port situé à l'extrême pointe et que nous avons appelé ailleurs, d'après les indigènes, Cerabaroa, mais c'est un seul des deux côtés du rivage qui porte ce nom, celui qu'on trouve à droite en entrant. A gauche, on le nomme Aburema. Le port est rempli d'îles nombreuses et fertiles. Le fond est excellent pour jeter l'ancre. On l'aperçoit à cause de la clarté des eaux. Les poissons sont très abondants. Les deux terres adjacentes sont égales aux meilleures par la fertilité

(1) Colomb longeait alors le Costa Rica. Il relâcha dans la baie de Caribaro, dite encore de l'Almirante ou de Carnabaco.

du sol. Les Espagnols mirent la main sur deux indigènes. Ces derniers portent au cou des colliers d'or qu'ils nomment guanines. Ils sont délicatement travaillés en forme d'aigles, de lions ou d'autres animaux de même espèce, mais on reconnut que cet or n'était pas bien pur. Les deux indigènes du Cariai, que nous avions emmenés, apprirent que ces deux régions du Cerabaroa et de l'Aburema étaient riches en or, et que leurs compatriotes y trouvaient par voie d'échange tout l'or dont ils se servaient pour s'orner. Ils firent encore savoir que l'on trouvait l'or dans cinq villages du Cerabaroa et de l'Abumera, situés à l'intérieur des terres, mais pas très loin du littoral, car de toute antiquité ils entretiennent des relations commerciales avec les peuples de la région. Voici les noms de ces cinq villages : Chirara, Puren, Chitaza, Juréche, Atonnea. Tous les hommes de la province de Cerabaroa sont entièrement nus, mais ils se peignent le corps de diverses façons. Ils aiment à s'entourer la tête de guirlandes de fleurs, ou de bandeaux faits avec des griffes de lions et de tigres. Les femmes se couvrent les parties honteuses avec une étroite bande de coton.

Quittant ce port et suivant le même rivage, les Espagnols trouvèrent à une distance de dix-huit lieues, sur la rive d'un fleuve qu'ils venaient de découvrir, trois cents hommes nus, qui poussaient

des cris, nous menaçaient, et crachaient sur nous soit de l'eau qu'ils prenaient dans la bouche, soit des herbes du littoral. Jetant leurs javelots, brandissant leurs lances et leurs machanes (nous avons dit que c'étaient des épées en bois) ils s'efforçaient d'écarter nos hommes du rivage. Ils étaient peints de différentes façons, les uns sur tout le corps à l'exception de la figure, les autres seulement sur une partie. Ils faisaient entendre qu'ils ne voulaient avec les Espagnols ni paix, ni relations commerciales. L'Amiral ordonne de tirer contre eux quelques coups de canon, mais de façon à ne tuer personne, car il se montra toujours résolu à employer les voies pacifiques avec ces nations nouvelles. Effrayés par le fracas du boulet lancé par la bombarde, les indigènes tombent à terre. Ils implorent la paix. Des relations commerciales s'établissent. En échange de leurs guanines d'or, ils obtiennent des perles de verre et autres bagatelles semblables. Ces indigènes ont des tambours et des trompettes marines, dont ils se servent en guerre au moment du combat, pour exciter les courages. Sur cette partie du littoral (1) on trouve les fleuves Acateba, Quareba, Zobroba, Aiaguitin, Vrida, Duribba, Veragua. Partout on ramasse de l'or. En guise de manteaux à capu-

(1) L'Amiral longeait alors la côte de Veragua. Le 11 octobre il jetait l'ancre à l'embouchure de la Cateba. Le 18 il arrivait en vue d'un village indigène, Cubiga.

chons, ils se servent contre la chaleur et contre la pluie de larges feuilles d'arbres.

L'Amiral parcourut ensuite les rivages d'Ebetéré et d'Embigaar. Des fleuves, remarquables par l'abondance des eaux et le grand nombre des poissons, les arrosent. Ce sont le Zahoran et le Cubbigar. C'est là, après une cinquantaine de lieues, que l'on cesse de trouver beaucoup d'or. A une distance de trois lieues seulement se trouve ce rocher que, nous l'avons déjà raconté dans la relation du malheureux voyage de Nicuesa, les nôtres ont appelé le Penon. D'après les indigènes le pays s'appelle Vibba. C'est encore dans ce trajet, à une distance d'environ six lieues, que Colomb découvrit le port qu'il nomma Beau (1). Les indigènes donnent au pays le nom de Xaguaguara. Le pays est très peuplé, mais les indigènes sont nus. Le cacique de Xaguaguara se teint le corps en noir et ses sujets en rouge. Aux narines du cacique et de sept de ses principaux serviteurs était suspendue une lame d'or, qui descendait jusqu'aux lèvres. Ils s'imaginent qu'il n'y a pas de plus bel ornement. Les hommes cachent leurs parties honteuses avec une coquille marine et les femmes avec une bandelette de coton. Dans les jardins pousse un fruit semblable à une pomme de pin (2). Nous avons dit ailleurs qu'il provient

(1) Porto Bello fut découvert le 2 novembre.

(2) Il s'agit de l'ananas. D'après Acosta, liv. IV, « ce fruit a l'o-

d'une plante qui rappelle l'artichaut, mais le fruit n'est pas résistant, et il ne déparerait pas la table d'un roi. J'en ai longuement parlé ailleurs. Les indigènes donnent à l'arbrisseau qui le produit le nom d'Hibuero. De temps à autre on rencontrait des crocodiles. Lorsqu'ils s'enfuyaient ou plongeaient, ils laissaient derrière eux une odeur plus suave que le musc ou le castoreum. Les riverains du Nil m'ont raconté la même chose sur la femelle du crocodile, dont le ventre surtout exhale tous les parfums d'Arabie.

A partir de ce point (1) l'Amiral revint sur ses pas avec son escadre. Il ne pouvait en effet plus longtemps soutenir la lutte contre les courants (2) ; en outre de jour en jour ses navires pourrissaient,

deur excellente et est fort savoureux et délicieux au goût. Ils le mangent après l'avoir coupé en morceaux et laissé tremper quelque temps dans l'eau et le sel. » — Cf. Oviedo (VII, 14), qui consacre tout un chapitre aux perfections de l'ananas.

(1) Colomb était arrivé au delà de l'endroit déjà visité par Bastidas et d'autres navigateurs. Ayant relié son itinéraire aux leurs, il comprit que le détroit tant cherché n'existait pas, et que le but principal de l'expédition était manqué.

(2) Pendant tout le mois de décembre les Espagnols eurent à lutter contre d'affreuses tempêtes. Colomb a dit que « ojos nunca vieron la mar tan alta, fea y hecha spuma.... alli me detenia en la mar fecha sangre, herbiendo como caldera por gran fuego El cielo jamas fue visto tan espantoso. Un dia con la noche ardio como forno. » Le 13 décembre 1502 l'escadre fut surprise par une trombe et sauvée par miracle. Aussi l'Amiral appela-t-il cette partie du littoral la Costa de las Constrastes. Cf. Fernand Colomb, § 94 ; — Herrera, *Décad.* I, liv. V, § 9.

étaient transpercés par les pointes aiguës des vers, engendrés par la chaleur des eaux dans ces parages qui sont situés presque sous l'équateur. Les négociants vénitiens appellent ces vers des bissa. Il en naît une quantité dans les deux ports d'Alexandrie (1) en Egypte. Si les navires restent longtemps sur leurs ancres, ils en compromettent la solidité. Ils sont longs d'une coudée, parfois davantage, et jamais plus gros que le petit doigt. Les matelots d'Espagne donnent à ce fléau le nom de broma. C'est donc parce qu'il redoutait les bromas et qu'il était las de lutter contre les courants, que l'Amiral se laissa porter par l'Océan dans la direction de l'ouest. Il entra dans le fleuve Hiebra, éloigné de deux lieues de Veragua, attendu qu'il reçoit plus aisément les grands navires ; mais c'est le Veragua, bien que moins important, qui donne son nom au pays, attendu que le maître de la région arrosée par les deux fleuves a sa résidence sur les rives du Veragua (2). Racontons ce qui leur est ici arrivé d'heureux et de malheureux.

Colomb s'établit sur les rives de l'Hiebra, mais il envoya sur le Veragua son frère Barthélemy

(1) Cf. Martyr, *De legatione Babylonica.*

(2) Colomb nomma ce fleuve Bethleem. Il y arriva le 6 janvier 1503, après avoir été près d'un mois à faire les trente lieues qui séparent Puerto Bello de Veragua. Le Bethleem paraît correspondre à la Yebra.

Colomb, l'adelantado d'Hispaniola, avec les chaloupes des vaisseaux et soixante-huit hommes. Le cacique du pays s'avança à la rencontre de l'adelantado, en descendant le fleuve sur ses canots. Il était nu mais sans armes. Une nombreuse escorte l'accompagnait. A peine avait-on commencé à échanger quelques mots, que les serviteurs du cacique (1), de crainte qu'il ne se fatiguât et oubliât la majesté royale en se tenant debout pour négocier, vont chercher une pierre sur la rive voisine, la lavent, la frottent avec soin, et la portent respectueusement à leur maître pour qu'il puisse s'asseoir. Une fois assis, le cacique parut faire entendre par signes aux Espagnols qu'il leur permettait de parcourir les fleuves de son territoire. Le six des ides de février l'adelantado remonta à pied les rives du fleuve Veragua. Il avait laissé les chaloupes en arrière. Il rencontra le Duraba, un autre cours d'eau plus riche en or que l'Hiebra et le Veragua. D'ailleurs dans tous les fleuves de la région on récolte de l'or. Entre les racines des arbres qui tenaient aux rives, entre les rochers et les pierres laissées à sec par les torrents, partout où l'on creusait un trou d'une demi-palme, on trouvait de l'or mêlé à la terre

(1) Ce cacique se nommait Quibian. Sur cette partie du voyage, il faut consulter l'intéressante et dramatique *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del ultimo viage del Almirante don Cristobal Colon.*

qu'on retirait du trou. C'est pour cela que les Espagnols résolurent de tenter en ces lieux un établissement, mais les indigènes s'y opposèrent, car ils pressentaient leur ruine prochaine. Ils se rassemblent en armes, et poussant des cris horribles se précipitent contre nos hommes qui avaient commencé à bâtir des cabanes. Les Espagnols soutinrent avec peine le premier choc. Les indigènes commencèrent à combattre de loin en lançant des traits, puis ils se rapprochèrent et avec leurs épées de bois, leurs machanes, engagèrent un combat furieux. Chose étonnante, telle était leur colère qu'ils ne se laissaient effrayer ni par les arcs, ni par les arbalètes, ni même par le fracas des canons qu'on tirait des navires. Une première fois ils battirent en retraite, mais revinrent bientôt à la charge, plus acharnés et plus nombreux. Ils aiment mieux mourir que de voir leur patrie occupée par ces étrangers. Ils les avaient reçus volontiers en qualité d'hôte, mais ils les repoussaient comme habitants. Plus les nôtres résistaient, plus la multitude des assaillants augmentait. Ils dirigeaient leurs attaques tantôt en face, tantôt sur les flancs, le jour aussi bien que la nuit. Heureusement la flotte à l'ancre sur le rivage assurait par derrière leur sécurité. Ils renoncèrent donc à se maintenir dans cette contrée et regagnèrent leur point de départ.

Ce fut à grand peine qu'ils arrivèrent à la Ja-



maïque (1), à cette île située au sud de Cuba et d'Hispaniola dont elle est voisine, leurs navires avaient été pour ainsi dire réduits à l'état de cribles par les bromas, pour me servir de ce mot espagnol. Peu s'en fallut qu'ils ne périssent en route (2). A force de bras, en vidant les eaux de la mer qui pénétraient par de grandes fentes dans les navires, ils parvinrent à sauver leurs vies, et abordèrent épuisés de fatigue à la Jamaïque. Leurs navires sombrèrent. Ils furent bloqués, et, pendant dix mois, vécurent au pouvoir des Barbares, d'une existence plus malheureuse que celle d'Achéménide, dont parle Virgile. Ils furent obligés de se contenter des aliments que produisait la terre, et encore quand il convenait aux indigènes de leur en distribuer. Les haines mortelles que se portent entre eux les caciques barbares, servirent aux Espagnols. Afin de les avoir pour alliés les caciques en effet, toutes les fois qu'ils entraient en campagne, donnaient du pain de racine à tous ces pauvres affamés. Mais

(1) Sur le séjour à la Jamaïque consulter l'ouvrage de F. Colomb, la relation de Mendez et son testament olographe fait à Valladolid le 15 juin 1536.

(2) Le voyage de retour se fit avec grandes difficultés: Les Espagnols quittèrent le continent à la fin d'avril. Le 10 mai ils étaient en vue des deux îles Tortugas (les Caïmans), le 30 mai au milieu des jardins de la Reine, et ils s'arrêtèrent près de l'une des Cayes. Le 29 juin Colomb jetait l'ancre à Puerto Bono, puis à San Gloria, et à la Jamaïque, et était forcé d'échouer son navire.

qu'il est triste et misérable, très Saint Père, de gagner ainsi son pain en le mendiant. Votre Sainteté doit bien s'en douter ; surtout lorsqu'on n'a à sa disposition ni vin, ni chair, ni diverses espèces de fromages, ni rien de ce à quoi sont habitués, dès l'enfance, des estomacs d'Européens.

Pressé par la nécessité, l'Amiral résolut de tenter la fortune. Il voulut savoir ce que Dieu avait décidé de lui, et recourut à l'intermédiaire de son intendant Diego Mendez (1), et de deux insulaires de la Jamaïque, qui connaissaient à fond ces parages. Mendez monte en canot, bien que la mer fût déjà agitée D'écueil en écueil, de rocher en rocher, ballotté par les vagues à cause de l'exiguité et de la forme de son esquif, Diego parvient néanmoins à l'extrémité d'Hispaniola, éloignée de quarante lieues de la Jamaïque. Comptant sur les récompenses que l'Amiral leur a promises, les deux insulaires reviennent joyeux. Quant à Mendez, il se dirige à pied vers Saint-Domingue, capitale de l'île. Il nolise deux bâtiments et va trouver son maître. Tous ensemble, mais privés de forces, et exténués par le besoin,

(1) En mémoire des services rendus par Mendez, le roi Ferdinand lui permit de porter un canot dans ses armes. Colomb lui promit de le faire nommer alguazil en chef à Hispaniola, mais cette promesse ne fut jamais tenue. Mendez mourut dans la misère. Voir son testament, conservé dans les archives de la maison de Veragua, et reproduit par Navarrette.

retournent à Hispaniola (1). Je n'ai pas su ce qui depuis leur était arrivé : mais revenons aux généralités.

Toutes les régions parcourues par Colomb sont, d'après ses lettres, et d'après les relations de tous ses compagnons, couvertes toute l'année d'arbres verts et feuillus, elles sont ombragées, et, ce qui vaut mieux, salubres. Aucun homme de son équipage ne fut jamais malade, et n'eut à supporter ni les rigueurs du froid ni les chaleurs de l'été dans l'espace de cinquante lieues qui s'étend du grand port de Ceraboro jusqu'aux fleuves Hiebra et Veragua. Les peuples de Cerabaro et tous ceux qui habitent entre l'Hiebra et le Veragua ne s'occupent de la recherche de l'or qu'à des époques déterminées. Il s'entendent aussi bien à cette besogne, que chez nous les ouvriers occupés aux mines d'argent et de fer. Ils savent par une longue expérience, à l'apparence d'un torrent dont ils ont détourné les eaux, à la couleur de la terre et à d'autres indices de ce genre, quels sont les gisements les plus riches en or. Ils croient, d'après les traditions de leurs ancêtres, qu'une divinité

(1) Ce fut seulement le 28 juin que Colomb et ses compagnons montèrent sur les navires qu'Ovando, le gouverneur d'Hispaniola, leur avait enfin envoyés. Le 5 août il jetait l'ancre sur la côte d'Hispaniola, à la petite île de Beata. Le 18 août il arrivait à Saint-Domingue. Il en repartait le 12 septembre, et, à travers une suite de tempêtes formidables, arrivait enfin à San Lucar le 7 novembre. De là il se rendit à Séville.

réside dans l'or, aussi se gardent-ils d'entreprendre la recherche de l'or sans être purifiés. Ils s'abstiennent des plaisirs charnels et de tout autre plaisir, mangent et boivent le moins qu'ils peuvent, tout le temps que dure la recherche de l'or. Ils pensent que les hommes n'ont, ainsi que les animaux, qu'à vivre et qu'à mourir, aussi n'ont-ils aucune religion. Pourtant ils honorent le soleil, et, quand il se lève au-dessus de l'horizon, le saluent avec respect.

Parlons maintenant des montagnes (1) et de l'aspect que présente le continent. Sur tout le littoral on voit se dresser au loin, dans le midi, de hautes montagnes qui s'allongent en une chaîne continue de l'est à l'ouest. Nous pensons que cette chaîne sépare les deux mers, dont nous avons longuement parlé ailleurs, et qu'elle forme une barrière qui les empêche de mêler leurs flots. C'est ainsi que l'Italie sépare la mer Tyrrhénienne de la mer Adriatique. Quel que soit leur point de départ, depuis le cap Saint-Augustin qui appartient aux Portugais et est tourné vers l'Atlas, jusqu'à l'Uraba et au port de Ceraboro, et jusqu'aux autres terres occidentales découvertes en ce jour, dans tout le trajet, de près comme de loin, les navigateurs voient se dresser des mon-

(1) Il s'agit de la Cordillère qui couvre de ses contreforts tout l'isthme central américain.

tagnes. Elles sont tantôt à pente douce, tantôt très élevées, âpres et rocheuses ou bien couvertes d'arbres, d'herbes et bonnes à la culture. C'est ce qui arrive dans le Taurus, et sur les versants de notre Apennin, et aussi dans d'autres montagnes analogues. Là-bas comme ailleurs, de belles vallées séparent les faîtes des montagnes. La partie de la chaîne qui sert de limites au Veragua dépasse, à ce que l'on croit, les nuages par ses cimes. On les aperçoit très rarement, à cause de l'épaisseur presque continuelle des brouillards et des nuages. L'Amiral, le premier explorateur de la région, croit que ces sommets s'élèvent jusqu'à la hauteur de quarante milles. Dans le même pays, dit-il, et au pied de la chaîne est ouvert un chemin qui conduit à la mer Australe. Il compare cette situation à celle de Venise par rapport à Gênes, ou à Janua, comme le disent ses habitants qui se vantent d'avoir Janus comme fondateur. L'Amiral croit que le continent s'étend à l'ouest, et que c'est là que commence la masse principale des terres. C'est ainsi que nous voyons, après la jambe que forme l'Italie, s'étendre à partir de nos Alpes le pays des Gaulois, des Germains et des Pannoniens, jusqu'à celui des Sarmates et des Scythes, jusqu'aux monts Riphées et à l'océan Glacial, sans parler de la Thrace et de la Grèce entière, et de toutes les contrées bornées au midi par le cap Malée et l'Hellespont, au nord par le Pont Euxin

et le Palus Méotide. L'Amiral croit qu'à gauche et dans la direction de l'occident ce continent se continue par l'Inde Gangétique, et qu'à droite et dans la direction du nord il se prolonge jusqu'à l'océan Glacial et au pôle Arctique au delà du pays des Hyperboréens ; de telle sorte que les deux mers, je veux dire cette mer Australe et notre océan, se rapprochent aux angles de ce continent. Il ne pense pas que les eaux le baignent de tous les côtés, comme notre Europe dont l'Hellespont, le Tanaïs, l'océan Glacial, la mer d'Espagne et l'Atlantique entourent les côtes. A mon sens la violence des courants de l'océan dans la direction de l'ouest empêche ce continent d'être isolé, et je crois, comme je l'ai dit plus haut, qu'il se relie aux terres septentrionales. Nous avons assez parlé de longitude, très Saint Père. Voyons quelles sont les théories relatives à la latitude.

Nous avons dit qu'une faible distance séparait l'océan Austral et notre océan Atlantique. L'expérience l'a démontré, lors du voyage entrepris par Vasco Nunez et par ses compagnons. De même que nos Alpes d'Europe ici se resserrent et là s'étalent sur de grands espaces, ainsi, par un dessein analogue de la nature, ce nouveau continent tantôt se prolonge et s'étend au loin, tantôt se rapproche par des vallées que de part et d'autre se creuse la mer, et se rétrécit par de faibles dis-

tances. Par exemple dans l'Uraba et le Veragua, il n'y a entre les deux océans que de médiocres intervalles; au contraire dans la région que baigne le Maragnon s'étendent d'énormes espaces : si toutefois le Maragnon est un fleuve et non pas une mer. Je penche néanmoins pour la première hypothèse, puisque ses eaux sont douces. Ce ne sont pas en effet dans d'étroits réservoirs que peuvent s'amasser des torrents assez considérables pour alimenter une telle quantité d'eau. Il en est de même pour le grand fleuve Dobaïba, qui, au fond du golfe d'Uraba, se jette dans la mer par une embouchure de trois milles de largeur et de quarante ou cinquante aunes de profondeur. Il faut bien supposer une large terre qui, du haut des montagnes de Dobaïba (1), épand ce fleuve non du midi mais de l'est. On prétend qu'il est formé par quatre cours d'eau qui tombent des montagnes de Dobaïba. Les Espagnols lui ont donné le nom de Saint-Jean. Il se jette dans le golfe comme le Nil, par sept bouches. Dans ce même pays de l'Uraba le continent se resserre parfois d'une façon étonnante : on prétend qu'il n'a pas plus de quinze lieues de largeur, mais on ne peut le traverser, à cause des marais et des fondrières que l'on rencontre en chemin. C'est ce que les Espagnols

(1) Le Dobaïba paraît correspondre au rio Magdalena, ou peut-être à l'Atrato.

nomment des tremelales, ou des trampales, ou bien encore des cenegales, des sumideros et des zahoudaderos.

Avant de nous avancer plus loin, il ne sera pas inutile de dire d'où ces montagnes tirent leur nom : Dobaïba, d'après les traditions indigènes, était une femme d'un grand esprit et de beaucoup de prudence, qui vivait autrefois. Elle était déjà fort respectée de son vivant. Morte, tous les indigènes de la contrée lui rendirent un culte. C'est elle qui a donné son nom au pays. C'est elle qui envoie la foudre et le tonnerre, et détruit les moissons quand elle est irritée, car ils s'imaginent, comme des enfants, que Dobaïba se met en colère, quand on néglige les sacrifices en son honneur. Ce sont des trompeurs, qui, sous le prétexte de religion, inculquent cette superstition aux malheureux indigènes. Ils espèrent ainsi augmenter le nombre des cadeaux qu'on porte aux autels de la déesse, et dont ils jouissent. Mais en voilà assez sur ce sujet.

On raconte que les marécages de cette partie resserrée du continent nourrissent en grand nombre des crocodiles, des dragons, des chauves-souris et des cousins, tous très redoutables. Quand on veut se diriger vers la mer Australe, il faut se détourner du côté des montagnes et éviter le voisinage de ces marais. Certaines personnes prétendent qu'une vallée unique partage en deux les montagnes qui

regardent vers la mer Australe, ce serait la vallée du fleuve, que les Espagnols ont nommé fleuve des Perdus, à cause de la catastrophe de Nicuesa et de ses compagnons. Il n'est pas très éloigné du Cérabaro, mais comme les eaux de ce fleuve sont douces, je pense que ceux qui ont mis en avant cette théorie ont raconté des fables. Terminons le chapitre par ce dernier trait.

A droite et à gauche du Darien coulent une vingtaine de fleuves, dont les flots roulent de l'or. Nous rapportons ce qu'on nous a raconté. Tous sont d'accord sur ce point. Quand on leur demande pourquoi ils ne rapportent pas de là-bas des quantités d'or plus considérables, ils répondent qu'on a besoin de mineurs et que tous ceux qui abordent au nouveau continent ne sont pas habitués à la fatigue. Aussi rapporte-t-on beaucoup moins d'or que la richesse du sol ne permet d'en récolter. Il parait même qu'on trouverait des pierres précieuses. Sans parler de ce que j'ai déjà rapporté au sujet du Cariaï et des environs de Sainte-Marthe, en voici une preuve nouvelle. Un certain André Moralès (1), un pilote de ces mers, ami et compagnon de Juan de la Cosa, alors qu'il était de ce monde, eut entre les mains un diamant qu'un jeune indigène du Paria dans

(1) Sur Moralès, et Juan de la Cosa consulter Harrisse, *les Cabot*, p. 156, 283.

le Cumana avait découvert. Il était de la plus grande rareté, et aussi long, comme ils l'ont écrit, que les deux articulations du doigt du milieu. Comme épaisseur il était aussi gros que la première phalange du pouce, et, des deux côtés, se terminait en pointe. Il présentait huit facettes bien taillées. On l'avait frappé sur une enclume, mais il avait usé les barres et les limes et était resté intact. Ce jeune indigène du Cumana le portait suspendu au cou, et il le vendit à André Moralès pour cinq perles de verre de couleurs vertes et glauques. La variété des couleurs l'avait séduit. Les Espagnols trouvèrent aussi des topazes sur la plage, mais, comme ils ne pensent qu'à l'or, ils ont négligé ces pierres précieuses. C'est l'or seul dont ils s'occupent, l'or qu'ils recherchent. Aussi bien la majeure partie des Espagnols méprisent ceux qui portent des bagues et des pierres précieuses (1) ; ils regardent presque comme un déshonneur de se parer de pierres précieuses. Le peuple surtout. Quant aux nobles, parfois, pour une cérémonie de noces ou dans une fête royale, ils aiment à étaler des pierreries sur des colliers d'or et brodent sur leurs costumes des perles mêlées à des diamants ; mais ils s'abstiennent dans les autres circonstances. C'est être

(1) Ce dédain des Espagnols pour les pierres précieuses n'a eu qu'un temps. Voir les portraits de Velasquez ; tous ses personnages sont couverts de diamants ou de perles.



efféminé que de se parer ainsi, de même que d'exhaler les odeurs et les effluves des parfums d'Arabie. Ils croient adonné à de coupables passions celui qu'ils rencontrent sentant le musc ou le castoreum. Un fruit cueilli à un arbre fait supposer que l'arbre porte des fruits. Un poisson pêché dans un fleuve permet d'affirmer que ce fleuve nourrit des poissons. De même un fragment d'or et une seule pierre précieuse laissent croire que la terre où on les a trouvés produit de l'or et des pierres précieuses. Il faut bien le reconnaître. Nous avons déjà raconté ce que les compagnons de Pedro Arias et quelques-uns des fonctionnaires ont trouvé au port de Sainte-Marthe, dans le pays de Cariaï, lorsqu'ils y ont pénétré avec toute l'escadre. Chaque jour augmentent, poussent, grandissent, mûrissent et sont récoltées des moissons plus belles que les précédentes. Les exploits de Saturne, d'Hercule, et des autres héros exaltés par l'antiquité sont réduits à rien. Si les travaux incessants des Espagnols aboutissent à de nouvelles découvertes, nous y prêterons attention. Que Votre Sainteté se porte bien, et me fasse savoir quel est son avis sur ces accroissements de son siège apostolique, afin de m'encourager dans mes travaux futurs.

CHAPITRE CINQUIÈME

Tout ce qui, dans le monde sublunaire, donne le jour à quelque chose, Très Saint Père, ou bien ferme la source de la génération aussitôt après l'enfantement, ou bien se repose quelque temps. Il n'en est pas de même pour le nouveau continent. Chaque jour et sans relâche il crée et met au monde de nouveaux produits, et cette production continue fournit aux hommes d'une puissante imagination et amoureux de toutes les nouveautés une ample matière pour repaître leur curiosité. Pourquoi ce préambule, dira Votre Sainteté? C'est que j'avais à peine fini de mettre en ordre et de rédiger ce qui était arrivé à Vasco Nunez Balboa et à ses compagnons dans leur exploration de l'océan Austral, et j'avais envoyé ce récit à Votre Sainteté par Jean Ruffo de Forli, archevêque de Cosenza, et Galeazzo Butrigario, nonces apostoliques, et excitateurs de mon esprit endormi, lorsque arrivèrent de nouvelles lettres de Pedro Arias, dont, l'année précédente, nous avions annoncé le départ pour le nouveau continent avec une armée et une escadre. Le général, les soldats et les navires sont arrivés à bon port. Ces lettres sont signées (1) par Jean Cabedo, nommé par Votre

(1) Ces lettres sont perdues, ou du moins n'ont pas encore été

Sainteté, à la demande du roi catholique, évêque de la province du Darien, et en même temps que lui par trois des principaux fonctionnaires envoyés pour administrer ce gouvernement : Alonso de Ponte, Diego Marquès et Juan de Tavira. Que Votre Sainteté veuille donc accepter la relation de ce voyage.

La veille des ides d'avril de l'année 1514 Pedro Arias donna le signal du départ. Il mit à la voile à Saint Lucar de Barrameda, place forte aux bouches du Bœtis, que les Espagnols nomment Guadalquivir. A partir du point où le Bœtis se jette dans l'Océan jusqu'aux sept iles Canaries, il y a une distance d'à peu près quatre cent mille pas. Les uns pensent que ces iles correspondent aux Fortunées. Les autres sont d'un avis contraire. Voici les noms modernes de ces iles. Les deux premières que l'on rencontre sont Lanzelota et Fortaventura. Vient par derrière la grande Canarie (1). Tenerife la suit. Gomera est au nord de Tenerife, et peu éloignée. Palma et l'île de Fer semblent former l'arrière-garde. C'est à Gomera qu'aborda Pedro Arias, le huitième jour après son départ. Sa flotte était de dix-sept vaisseaux, et il menait avec lui quinze cents hommes.

retrouvées. C'est par la lettre de Balboa au roi Ferdinand, en date du 15 octobre 1515, que l'on connaît le détail des premières expéditions de Pedro Arias.

(1) *Histoire des Canaries*, par Chil y Naranjo.

On ne lui avait pourtant permis d'enrôler que quinze cents hommes, et encore il avait laissé en arrière plus de deux mille hommes, mécontents et affligés, qui demandaient à s'embarquer à leurs frais, telle était leur convoitise de l'or ! tel était leur désir de voir les terres nouvelles ! Pedro Arias s'arrêta seize jours à Gomera, pour y faire des provisions de bois et d'eau, et réparer ses navires que la tempête avait fracassés, particulièrement le vaisseau amiral qui avait perdu son gouvernail. L'archipel des Canaries est en effet un point de relâche fort commode pour ceux qui naviguent dans l'Océan. Il partit des Canaries aux nones de mai, et ne vit plus la terre que le troisième jour des ides de juin : ce fut alors qu'il aborda une des îles des cannibales, mangeurs de chair humaine, celle qu'on nomme la Dominique. Elle est éloignée de Gomera d'environ huit cents lieues. Il y passa quatre jours, et renouvela ses provisions d'eau et de bois. On ne découvrit ni un homme, ni une trace humaine : sur le rivage beaucoup de crabes et de grands lézards. On passa ensuite le long de Matinina, de la Guadaloupe et de Marie Gaiante, dont j'ai longuement parlé dans ma première décade. Pedro Arias traversa aussi sur de longs espaces une mer remplie d'herbes (1). Ni l'amiral Colomb, qui le premier

(1) Il s'agit de la mer des Sargasses, déjà signalée par les anciens

découvrit ces îles et traversa cette mer couverte d'herbes, ni les Espagnols de Pedro Arias, ne peuvent expliquer l'existence de ces herbes (1). Les uns pensent que dans ces parages la mer est bourbeuse et que les herbes qui poussent au fond s'élèvent à la surface : phénomène qu'on observe dans les lacs, et même dans les grands fleuves d'eau courante. D'autres croient que les herbes ne naissent pas dans cette mer, mais qu'elles ont été arrachées par la tempête à de nombreux écueils, et qu'elles surnagent, mais on ne peut rien préciser, car on ne sait pas encore si elles se fixent à la proue des navires dont elles suivent la marche, ou bien si elles surnagent après avoir été arrachées. Je croirais volontiers qu'elles naissent dans ces parages ; autrement les navires les ramasseraient dans leur marche, de même que les balais dans une maison amassent tous les débris, et seraient retardés dans leur course.

Le quatrième jour après le départ de la Dominique, le troisième jour des ides de mars, furent signalées des montagnes couvertes de neige. La mer est entraînée à l'occident par un courant (2)

(Aristote, *Meteor.*, II, I, 14 ; — *De mirabilibus auscultationibus*, p. 106; — Théophraste, *Historia plantarum*, IV, 7 ; — Avienus, *Ora Maritima*, V, 408).

(1) Sur l'origine des Sargasses consulter Leps, *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, sept. 1865; — Gaffarel, *la Mer des Sargasses* (Id., décembre 1872).

(2) Les Espagnols en effet se trouvaient en plein Gulf Stream.

aussi rapide qu'un torrent qui se précipite de la montagne. Les Espagnols pourtant ne suivaient pas exactement la direction de l'occident, ils fléchissaient un peu vers le midi. J'espère pouvoir le démontrer par une des tables de la nouvelle Cosmographie que j'ai formé le projet d'écrire, si Dieu me prête vie. De ces montagnes coule le Gaira, fleuve célèbre par le massacre des Espagnols lors du voyage, que j'ai raconté ailleurs, de Rodrigo Colmenares. Beaucoup d'autres fleuves arrosent cette côte. On remarque dans cette province, où se trouve la région de Caramaira, deux ports célèbres ; le premier celui de Carthagène, le second celui de Sainte-Marthe. Ce sont les dénominations espagnoles. Un petit canton de la province est le Saturma des indigènes. Le port de Sainte-Marthe est très rapproché des montagnes neigeuses, il se trouve à vrai dire au pied de ces montagnes. Le port de Carthagène est à une cinquantaine de lieues plus loin à l'ouest. On écrit des merveilles sur le port de Sainte-Marthe. Ceux qui reviennent en racontent d'autres. Au nombre de ces derniers est Vespucci (1), neveu d'Amerigo Vespucci de Florence, qui en mourant lui a légué sa

(1) Sur Vespucci, le neveu d'Amerigo, on peut consulter Harrisse, *les Cabot*, p. 122, 141, 169, 173, 283, 284, 334. Cosmographe de la Contractacion de Séville depuis le 24 juillet 1512, il fut appelé à succéder à Sébastien Cabot comme examinateur des pilotes, après le départ de ce dernier en 1526.

science dans l'art de la navigation et dans la cosmographie. Ce jeune homme en effet a été envoyé par le roi comme pilote du vaisseau amiral, chargé de déterminer les positions astronomiques. La direction du gouvernail a été confiée au principal pilote Juan Serrano, un Castillan, qui souvent avait parcouru ces régions (1). J'ai souvent à ma table ce jeune Vespucci, non seulement parce qu'il est doué d'un vrai talent, mais aussi parce que, dans ses courses, il a noté tout ce qu'il observait. Voici, d'après les lettres de Pedro Arias et d'après les récits de Vespucci, ce qui est arrivé.

On croit que les indigènes sont de même race que les Caribes ou Cannibales. Aussi se montrent-ils fiers et cruels. Ils cherchent à repousser de leurs côtes, comme des ennemis, les Espagnols de passage, et les empêcher de débarquer, bien qu'ils le désirent. Ces barbares nus ont une telle force d'âme, un tel courage qu'ils ont osé attaquer notre escadre réunie, et ont essayé de l'écarter du rivage. Ils entraient dans la mer jusqu'à la poitrine, comme des enragés, sans se laisser effrayer par le nombre et par la grandeur des vaisseaux, et de là lançaient contre nous toutes sortes de traits. Les nôtres, protégés par les bordages des navires et par les boucliers, supportaient leur attaque. Deux d'entre eux pourtant furent blessés et péri-

(1) Cf. Harrisse, *les Cabot*, p. 283, 334.

rent. On se décida à tirer contre eux le canon. Les Barbares prirent aussitôt la fuite, effrayés par les détonations et par la violence des projectiles: ils croyaient que nous brandissions la foudre; car ils sont souvent exposés aux orages à cause de la nature de leur sol et du voisinage de hautes montagnes. Bien que les ennemis fussent dispersés et battus, on hésitait à descendre à terre ou à rester sur les vaisseaux. On tint conseil, et les avis furent partagés. La crainte retenait, mais le respect humain poussait à débarquer. On avait peur des flèches empoisonnées que les indigènes lancent avec beaucoup de sûreté. D'un autre côté il paraissait honteux, indigne et infâme de passer sans débarquer avec une si grande escadre et tant de soldats. Ce fut le respect humain qui l'emporta. On poursuit les indigènes dispersés. Avec des barques légères on met pied à terre. D'après le rapport de Pedro Arias et le récit de Vespucci, le port a trois lieues de pourtour, il est sûr, les eaux sont tellement claires que, par un fond de vingt coudées, on peut compter les cailloux. Deux cours d'eau se jettent dans le port : mais ils ne peuvent recevoir de grands vaisseaux, seulement des canots indigènes. L'abondance, la variété et le bon goût des poissons, aussi bien d'eau douce que d'eau salée, est extraordinaire. On a découvert dans ce port de nombreux bateaux de pêche, c'est-à-dire des barques indigènes,

et aussi beaucoup de filets fabriqués très ingénieusement avec des herbes résistantes usées par le frottement, et tissés avec des cordes de coton filé. Les gens de Caramaira, de Cariaï et de Saturma sont tous d'habiles pêcheurs. C'est en vendant leurs poissons aux peuples voisins de l'intérieur qu'ils se procurent les produits qui leur font défaut et qu'ils désirent.

Une fois que les barbares furent écartés du rivage, les Espagnols pénétrèrent dans leurs boios, c'est-à-dire dans leurs maisons. A plusieurs reprises les indigènes attaquent nos hommes d'un élan impétueux, et s'efforcent de les exterminer à coups de flèches empoisonnées. Leur rage augmenta, quand ils comprirent que leurs maisons allaient être envahies et dépouillées, surtout quand ils virent que les femmes et que la plupart de leurs enfants étaient réduits en captivité. Les meubles de ces maisons étaient fabriqués en joncs qu'on récolte sur la côte, ou en herbes variées, qui ressemblent à des cordes de sparte. On y trouva des nattes tissées de diverses couleurs, et des tapisseries de coton sur lesquelles étaient représentés, avec beaucoup d'art et d'industrie, des lions, des aigles, des tigres, et autres images. Aux portes des maisons et des chambres, et au seuil des cabanes étaient suspendues, en guise d'ornement, des coquilles d'escargot, retenues par de minces cordelettes, pour que le vent les

agitât plus facilement. Le bruit produit par ces coquilles entrechoquées les enchante. On m'a rapporté, de divers côtés, des choses surprenantes sur les indigènes. Gonzalès Fernando Oviedo, entre autres, un des fonctionnaires royaux pourvu du titre de Veedor, se vanta d'avoir pénétré assez profondément dans le pays (1). Il rencontra un fragment de saphir plus gros qu'un œuf de canne. Sur les collines qu'il parcourut avec une trentaine d'hommes, il prétend avoir vu des gangues d'émeraudes en grand nombre, des chalcédoines, des jaspes, et de gros morceaux d'ambre de montagne. Aux tapisseries tissées avec de l'or, que les Caribes, lorsqu'ils s'enfuirent, laissèrent dans leurs maisons, étaient attachées des pierres précieuses. Oviedo et ses compagnons affirment qu'ils les ont vues. Le pays produit encore des forêts de bois de teinture écarlate. Il est riche en or. On trouva partout sur la côte et sur les rives des cours d'eau des marcassites, qui attestent la présence de l'or. Oviedo raconte encore que dans une contrée qu'on nomme Zenu, située à quatre-vingt-dix milles à l'est du Darien, on se livre à un genre de négoce tout spécial. On trouve en effet dans les maisons des indigènes des cruches, des paniers de grandes dimensions, et des corbeilles adroitement fabriquées avec des feuilles d'arbre

(1) Oviedo, *Sumario de la natural historia de las Indias*, § LXXXII.

propres à cet usage. Ces récipients sont remplis de cigales, de grillons, de crabes, de limaçons, de sauterelles dévorant les récoltes, tous desséchés et salés. Quand on leur demanda à quel usage ils destinaient ces provisions, ils répondirent que c'était pour les vendre aux peuples de l'intérieur. C'est par l'échange de ces précieuses bestioles et des poissons salés qu'ils se procurent les produits étrangers qu'ils désirent. Les indigènes vivent disséminés Leurs maisons ne se touchent pas. C'est une terre Élyséenne qu'habitent les gens du Caramaira : elle est bien plantée, fertile, elle ne souffre ni des rigueurs de l'hiver ni des ardeurs de l'été. Le jour et la nuit y sont à peu près d'égale longueur. Les Espagnols, après avoir mis en fuite les barbares, entrèrent dans une vallée large de deux lieues et longue de trois, qui se prolongeait jusqu'à des montagnes gazonnées et remplies d'arbres. Au pied de ces montagnes débouchaient à droite et à gauche deux autres vallées arrosées chacune par un fleuve. L'un de ces fleuves est le Gaira. Ils n'ont pas donné de nom à l'autre. On trouva dans ces vallées des jardins cultivés, et des champs arrosés par des rigoles ingénieusement tracées. Ce n'est pas autrement que nos Milanais ou nos Toscans cultivent et arrosent leurs terres. Ces indigènes, de même que les autres, ont pour aliments ordinaires des ages, du yucca, du maïs, des patates et des

fruits, ainsi que des poissons. Ils ne mangent que rarement de la chair humaine, car ils ne mettent pas souvent la main sur des étrangers. Il est vrai que parfois ils prennent les armes et vont à la chasse sur des territoires voisins, mais ils ne se mangent pas entre eux. Voici pourtant qui est bien triste à entendre : ces immondes mangeurs d'hommes passent pour avoir tué des myriades de leurs semblables pour assouvir leurs passions. Nos compatriotes ont découvert mille îles dignes du paradis, mille régions Élyséennes que ces brigands ont dépeuplées. Aussi, bien qu'agréables et vraiment fortunées, étaient-elles désertes. Votre Sainteté jugera par un seul exemple de la perversité de cette race brutale. Nous avons dit que l'île de Saint-Jean (1) est voisine d'Hispaniola. C'est l'île que les indigènes appelaient Burichena. Or on raconte que, de notre temps, plus de cinq mille insulaires ont été enlevés de Burichena pour être mangés, et mangés par les habitants des îles voisines, celles qu'on nomme Sainte-Croix, Hayhay, la Guadaloupe et Queraqueira. Mais en voilà bien assez sur les appétits de ces êtres immondes !

Parlons un peu des racines (2) destinées à

(1) Saint-Jean est la Jamaïque de nos jours. Les insulaires des Antilles, surtout des petites Antilles, étaient les Caraïbes, en effet presque tous anthropophages.

(2) Cf. Oviedo, *Historia general*, et B. Cobo, ouv. cité.

devenir les futurs aliments des chrétiens, et à remplacer le pain de froment, les raves et nos autres légumes. Nous avons déjà dit plusieurs fois que le yucca était une racine avec laquelle on fabrique un pain très goûté des indigènes, soit des îles, soit du continent. Mais nous n'avons encore parlé ni de sa culture, ni de sa croissance, ni de ses variétés. Quand ils veulent planter du yucca, ils creusent la terre à la profondeur du genou, et la relèvent en mottes carrées de neuf pieds. Ils enfoncent transversalement dans chacune de ces mottes, sur le côté, une douzaine de racines de yucca d'une longueur de six pieds ou environ, de telle façon que toutes les pointes des racines se rencontrent à peu près au centre de la motte. De leurs points de rencontre et de leur extrémité même jaillissent de petites racines grandes comme un cheveu. Peu à peu elles grandissent au point, quand elles sont mûres, d'être plus épaisses et plus longues qu'un bras et souvent qu'une cuisse humaine. En sorte que ces mottes de terre se convertissent peu à peu en une réunion de racines. Il faut, d'après leur rapport, au moins la moitié d'une année au yucca pour arriver à la maturité. Les indigènes racontent aussi que si on le laisse plus longtemps en terre, par exemple deux ans, il s'améliore et sert à fabriquer du pain bien supérieur. Une fois arraché, des femmes le broient et l'écrasent sur des

pierres disposées à cet usage, de même que chez nous on presse le fromage, ou bien elles l'enferment dans un sac confectionné avec des herbes ou avec des joncs cueillis dans les cours d'eau, mettent sur le sac une lourde pierre, et le suspendent un jour entier, afin que le jus en découle. Ce jus est dangereux, nous l'avons dit en nous occupant des insulaires, mais, si on le cuit, il devient salubre, de même que la partie séreuse de notre lait. Remarquons pourtant que ce jus, d'après ce que l'on rapporte, n'est pas mortel pour les indigènes qui habitent le continent. Il y a de nombreuses variétés de yucca, une entre autres plus suave et plus précieuse qui sert à préparer le pain des caciques. Aussi bien certaines variétés sont réservées aux nobles, et certaines autres au peuple. Quand le yucca n'a plus de jus, on l'étend sur des tablettes de poterie, préparées pour cet usage, où on le cuit. C'est ainsi que chez nous on fait le fromage. Ce genre de pain est le plus usité. On le nomme cazabbi. On dit aussi qu'il y a diverses espèces d'ages, et de patates, mais les indigènes emploient les ages et les patates en guise de plats ou de fruits plutôt que pour faire du pain, de même que chez nous, nous mangeons les raves, les radis, les champignons, les navets, les panais et d'autres aliments semblables. Les indigènes apprécient surtout les patates, bien préférables en effet aux champignons

à cause de leur suavité et de leur peu de résistance, surtout quand on en rencontre de qualité supérieure. Assez parlé des racines, arrivons maintenant à un autre genre de pain.

Les indigènes ont encore une sorte de froment, presque semblable au millet, mais dont les grains sont plus gros. Ils le réduisent en farine et le pétrissent à la main avec des pierres, quand le yucca leur manque. On en fait du pain, mais plus grossier. On le sème trois fois par an, pourvu que la fertilité de la terre corresponde à l'égalité des saisons. J'en ai longuement parlé dans les chapitres précédents. A l'arrivée des Espagnols on cultivait toutes les racines et les grains de maïs, ainsi que beaucoup de variétés d'arbres fruitiers. Dans le Caramaira et le Saturma existaient des routes larges et droites : on pouvait croire qu'elles avaient été tracées au crayon rouge. On trouve chez eux des aiguières, des coupes à anse, des cruches, des jarres, des plats longs et des assiettes en poterie. ainsi que des amphores de diverses couleurs, destinées à garder l'eau fraîche. Quand on leur ordonnait ou d'obéir au roi de Castille et de se convertir à notre religion, ou bien d'émigrer, les indigènes répondaient à coups de flèches empoisonnées. Les Espagnols en prirent quelques-uns auxquels ils rendirent tout de suite la liberté, après leur avoir donné des vêtements. Ils en conduisirent d'autres aux navi-

res, et étalèrent devant eux notre grandeur, pour qu'ils en fassent le récit à leurs compatriotes, puis ils les relâchèrent afin de se concilier leur bienveillance. Ils ont constaté dans tous les fleuves l'existence de l'or. Ils ont trouvé çà et là dans les maisons des indigènes des chairs fraîches de cerf ou de sanglier, qu'ils ont mangées avec plaisir. Ces indigènes ont aussi de nombreux oiseaux, et ils en nourrissent chez eux soit pour les manger, soit pour l'agrément. L'air est salubre. En voici la preuve : ils ont dormi en plein air pendant la nuit sur le bord des fleuves, et personne n'a ressenti de lourdeurs de tête, ou de douleurs malsaines.

De grosses pelotes de coton filé, des bouquets de plumes de diverses couleurs dont ils se font des panaches, à la mode de nos cuirassiers, ou des manteaux de cérémonie, furent encore trouvés par les Espagnols. Ce sont les élégances des indigènes. Grande quantité d'arcs et de flèches. Les cadavres des ancêtres tantôt sont brûlés et les ossements enfouis, tantôt gardés avec respect, et tout entiers, dans les boios, c'est-à-dire dans les maisons, et parfois ornés d'or et de pierreries. On s'aperçut que les ornements de poitrine et les autres colliers des indigènes, qu'ils nomment guanines, étaient fabriqués en laiton plutôt qu'en or et on conjectura qu'ils étaient en relations avec de rusés étrangers qui leur apportaient ces

guanines et leur vendaient, comme si c'était de l'or, du vil métal. D'ailleurs les Espagnols ne connurent l'artifice que lorsqu'ils fondirent ces prétendus bijoux. Quelques architectes qui s'étaient un peu éloignés du rivage rencontrèrent des fragments de marbre blanc. Ils pensent que des étrangers ont autrefois débarqué, qui avaient taillé ce marbre dans les montagnes, et en avaient laissé ces débris dans la plaine. Ce fut là que les Espagnols apprirent que le fleuve Maragnon (1) descend de montagnes couvertes de neiges et s'augmente dans son cours par le tribut de nombreux cours d'eau qu'il reçoit. S'il est si grand, c'est qu'il arrive de loin et ne se jette dans la mer qu'après avoir parcouru des régions bien pourvues d'eaux.

On donna enfin le signal de la retraite. Neuf cents hommes avaient été débarqués. Tous ensemble poussant des cris de joie, et gardant leurs rangs, reviennent chargés de butin, et tous brillants de panaches, de couronnes, de manteaux et de pèlerines en plumes, ornements militaires des indigènes. On lève l'ancre le seizième jour des calendes de juillet. Les navires, endommagés par de fréquentes tempêtes, avaient été réparés. Le vais-

(1) On est étonné de rencontrer ici le fleuve Maragnon. C'est à peine s'il était alors découvert. D'ailleurs, dans la région décrite par Martyr, les grands fleuves sont l'Orénoque ou la Magdalena, mais nullement le Maragnon.

seau amiral avait surtout souffert, car il avait perdu son gouvernail. Nous l'avons déjà raconté. Ils prennent la haute mer pour arriver au port de Carthagène, et, d'après les instructions du roi, ravagent quelques îles, repaires de féroces cannibales, qu'ils rencontrent sur leur passage. La rapidité des courants trompa Juan Serrano, premier pilote du vaisseau amiral, et ses collègues : pourtant ils se vantaient de bien connaître la nature de ces courants. En une seule nuit, et contrairement à l'attente générale, ils firent quarante lieues.

CHAPITRE SIXIÈME

Le moment est venu, très Saint Père, d'un peu philosopher, et de laisser la cosmographie pour rechercher les causes des secrets de la nature. Les mers dans ces parages s'écoulent vers l'occident, comme les torrents qui se précipitent de la montagne. Sur ce point tous sont unanimes. Aussi suis-je fort incertain lorsque je me demande où vont ces eaux qui, d'un mouvement circulaire et continu, se dirigent d'orient en occident, comme si elles fuyaient, et qui ne doivent jamais retourner à leur point de départ, et comment il se fait que l'occident n'est pas pour autant comblé par ces eaux ni l'orient vidé. S'il est vrai que ces

eaux se dirigent vers le centre de la terre, ainsi que font tous les corps pesants, et que ce centre, comme l'affirment quelques-uns, se trouve à la ligne équinoxiale, quel est donc le réservoir central capable de recevoir une telle masse d'eaux, et quelle ne sera pas la circonférence remplie d'eau que l'on découvrira ! Ceux qui ont exploré ces rivages ne présentent aucune explication vraisemblable. D'autres auteurs pensent qu'il existe un vaste détroit (1) au fond du golfe formé par ce vaste continent, que nous avons dit être huit fois plus grand que l'océan. Ce détroit se trouverait à l'ouest de l'île de Cuba. Il absorberait ces eaux enragées, et les renverrait à l'occident, pour qu'elles revinssent à notre orient. Quelques savants supposent que le golfe formé par ce grand continent est une mer fermée et que les côtes s'infléchissent vers le nord, derrière Cuba : de telle sorte que le continent s'étendrait jusqu'aux terres septentrionales qui sont baignées par la mer glaciale, sous le pôle, et que les côtes se suivraient sans discontinuité. Les eaux, arrêtées par la masse des terres, sont alors entraînées en cercle, comme on le voit dans les fleuves, où les

(1) Colomb croyait à l'existence de ce détroit : c'est pour le trouver que, dans son quatrième voyage, il renonça à longer la côte dans la direction du nord, ce qui l'aurait amené droit au Mexique, et suivit le littoral du Honduras et des Mosquitos.

rives opposées amènent des remous (1). Mais cette théorie n'est pas d'accord avec les faits. Ceux en effet qui ont exploré les passages septentrionaux et se sont ensuite dirigés à l'ouest affirment que les eaux sont toujours entraînées vers l'occident, non plus avec violence, mais d'un mouvement long et continu.

Parmi les explorateurs des régions glaciales on cite un certain Sebastiani Gabotto (2), d'origine vénitienne, mais conduit en Angleterre dès son enfance par ses parents. Tel est en effet l'usage des Vénitiens, qui, pour les besoins du commerce, sont les hôtes de l'univers entier. Il équipa à ses frais deux vaisseaux en Angleterre même, et se dirigea d'abord, avec trois cents hommes d'équipage, vers le nord, jusqu'à ce qu'il eût trouvé, en plein mois de juillet, d'énormes blocs de glace nageant sur la mer : le jour durait presque vingt-quatre heures, et, comme la glace avait fondu, la terre

(1) Martyr se trompait. Il ne connaissait pas le Gulf Stream, et ne pouvait donner la théorie de ce mouvement giratoire qui entraîne en demi-cercle les eaux de l'Atlantique.

(2) Sur Sebastiani Gabotto on peut consulter Richard Bidle, *A memoire of S. Cabot with a review of the history of maritime discovery*, 1831 ; — Major, *The true date of the english discovery of the American continent under John and Sebastian Cabot*, 1870 ; — D'Avezac, *les Navigations terreneuviennes de Jean et Sébastien Cabot*, 1869 : — Desimoni, *Intorno a Giovanni Caboto genovese scropitore del Labrador e di altre regione dell'alta America Settentrionale*, 1881. — L'ouvrage capital est celui d'Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages*, 1882.

était libre. Ainsi qu'il le raconte, il fut obligé de virer de bord et de prendre la direction de l'ouest, mais en appuyant au midi. Le rivage se recourbait jusqu'à la hauteur en longitude à peu près du détroit de Gibraltar. Cabot ne s'avança dans l'occident que lorsqu'il fut arrivé à peu près à la hauteur de Cuba qu'il trouva à sa gauche. En longeant cette côte, qu'il a appelée côte des Bacallaos, il dit avoir reconnu les mêmes courants maritimes dans la direction de l'occident que les Castillans, lorsque, au midi, ils naviguent dans les régions qui leur appartiennent. Il est donc non seulement vraisemblable mais même nécessaire de conclure qu'entre ces continents jusqu'alors inconnus s'étendent de vastes ouvertures par lesquelles s'écoulent les eaux tombant d'Orient en Occident. Je pense que ces eaux coulent en cercle tout autour de la terre, d'après l'ordre de la divinité, et qu'elles ne sont pas vomies puis absorbées par quelque Demogorgon haletant. C'est ce qui donnerait jusqu'à un certain point l'explication du flux et du reflux.

Gabotto appela ces terres, terres de Bacallaos (1), parce que, dans les mers voisines, il trouva une multitude de poissons, semblables à des thons,

(1) Le nom de bacalhaos paraît être d'origine basque. Il a de bonne heure désigné les morues. La terre de Bacalhaos est ainsi nommée sur les plus anciennes cartes de l'Amérique. Voir Marcel, *Anciennes Cartes américaines*.

que les indigènes désignaient sous ce nom. Ces poissons étaient si nombreux qu'ils retardaient parfois la marche des navires. Les habitants de ces régions étaient couverts de fourrures ; ils paraissaient dénués d'intelligence (1). Gabotto rapporte qu'il y a dans le pays beaucoup d'ours, et que ces ours se nourrissent de poissons. Ces animaux plongent au milieu des bataillons épais des poissons, en saisissent un, s'attachent avec leurs griffes à ses écailles, le traînent à terre et le dévorent. Aussi ne sont-ils pas redoutables pour les hommes. Il prétend avoir vu en beaucoup d'endroits du laiton entre les mains des indigènes. Gabotto est un familier de ma maison. Je l'ai quelquefois à ma table. Il a été appelé d'Angleterre (2) par notre roi catholique, après la mort

(1) Le voyage ainsi résumé par Martyr eut lieu en 1498. Un ami de Cabot, dont Ramusio a rapporté une conversation (Raccolta, t. I, p. 44) a également raconté ce voyage, mais ne donne aucun détail nouveau. Gomara, dans son *Histoire générale des Indes* (part. I, Bacalaos) et Antonio Galvao, dans sa *Tratado que compos o nobre e notavel capitano*, ont aussi raconté cette expédition, mais ils se contredisent pour les dates. Le récit de Martyr reste le plus complet. Il est étonnant que les Anglais n'aient pas conservé une relation détaillée de cette belle entreprise. Elle a dû pourtant exister. Cabot a dû dresser la carte de ses découvertes, puisqu'elles sont indiquées dans la carte de Juan de la Cosa, dressée en 1500.

(2) Le prudent Henri VII Tudor, apprenant que les pays découverts par Cabot se trouvaient dans les limites assignées aux rois d'Espagne et de Portugal, a sans doute reculé devant la perspective d'une guerre, s'il voulait soutenir ses droits : mais Cabot avait entrepris à ses frais deux autres voyages, l'un en 1500 et l'au-

de Henri, roi de ce pays. Il vit à la cour avec nous. Il attend chaque jour qu'on lui fournisse des vaisseaux, grâce auxquels il pourra enfin découvrir ce secret de la nature (1). Je crois qu'il partira pour cette exploration au mois de mars de l'année prochaine 1516. Si Dieu me prête vie, Votre Sainteté saura par moi ce qui lui est arrivé. Il ne manque point de personnes en Espagne qui affirment que Gabotto n'a pas découvert le premier la côte des Bacallaos (2) : ils ne lui concèdent que le mérite de s'être avancé un peu à l'ouest. Mais en voilà assez sur la question du détroit et de Gabotto. Revenons aux Espagnols.

Pedro Arias et les siens passèrent le long du port de Carthagène et des îles (3), peuplées par les Caribes, qu'on nomme îles de Saint-Bernard. Ils laissèrent derrière eux, sans y aborder, tout le

tre en 1501. Il ne se décida à quitter l'Angleterre que parce que le roi parût avoir renoncé à ces lointaines expéditions.

(1) Ce fut le 20 octobre 1516 que le roi Ferdinand, qui désirait connaître ce « secreto de la tierra nueva », se décida à nommer Sébastien Cabot capitaine de mer aux appointements de 50.000 maravédis. Il y ajouta le don d'une propriété en Andalousie. Sur le séjour de Cabot en Espagne consulter Harrisse, p. 109-130.

(2) La côte des Bacalhaos avait en effet été découverte dès le x[e] siècle par les Scandinaves, retrouvée au xiv[e] par les Vénitiens et dès la fin du xv[e] siècle fréquentée par les pêcheurs français, basques, bretons ou normands. Cf. Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*, t. I, p. 291-356, 401 ; — tome II, p. 302-316 ; — Harrisse, *les Cabot*, appendice.

(3) Ces îles, situées dans le golfe de Monosquillo, ont gardé leur nom

pays de Caramaira. Une tempête les jeta sur une ile (1), que nous avons ailleurs nommée l'île Forte: elle est éloignée d'environ cinquante lieues de l'entrée du golfe de l'Uraba. Dans cette île on trouva beaucoup de paniers, fabriqués avec des herbes marines, et remplis de sel : ils étaient dans les cabanes des insulaires. Cette île est en effet célèbre par ses salines. C'est en vendant du sel que les insulaires se procurent ce qui leur manque. Un énorme pélican, plus grand qu'un vautour, et remarquable par les dimensions de son gosier, s'abattit sur le vaisseau amiral. C'est cet oiseau qui, d'après le témoignage de quelques écrivains, vivait jadis à l'état domestique dans les marais de Ravenne. Je ne sais s'il en est de même aujourd'hui. Ce pélican se laissa prendre facilement. On le porta de vaisseau en vaisseau, et il finit par mourir. On aperçut de loin, sur la côte, une troupe de vingt oiseaux semblables. Le vaisseau amiral était plus grand que les autres navires. Comme il avait été endommagé et n'était plus utile, on le laissa en arrière. Il rejoindrait l'escadre, quand la mer serait moins forte. Le onzième jour des calendes de juillet la flotte aborda au Darien : le vaisseau amiral arriva quatre jours plus tard, mais on l'avait déchargé. Les colons du Darien, sous la conduite de Vasco Nu-

(1) Sans doute l'île Zamba, entre Cartagena et Barranquilla.

nez Balboa, dont nous avons ailleurs longuement parlé, s'avancèrent à la rencontre des nouveaux arrivants en chantant le psaume Te Deum laudamus. Chacun d'eux leur donna volontiers l'hospitalité dans l'intérieur de sa maison, bâtie sur le modèle des cabanes indigènes. On peut bien donner à cette contrée le nom de province, puisqu'elle a été conquise, et que tous ses chefs ont été détrônés. Les Espagnols se restaurent donc avec les fruits de la province et du pain frais, soit de racines, soit de maïs. L'escadre apportait avec elle les autres provisions, par exemple des chairs salées, même des poissons salés, et de la farine de froment en tonneaux. Voici donc la flotte royale à l'ancre dans ce pays étrange. Voici les Espagnols établis non seulement dans le tropique du cancer, mais même presque sous l'équateur, et cela contrairement à l'opinion de bien des savants. Les voici qui vont s'arrêter et fonder des colonies. Examinons, maintenant qu'ils sont réunis, les décisions qu'ils prendront,

Le lendemain du débarquement, on assembla quatre cent cinquante des colons du Darien. En public et en secret, par troupes, ou bien homme par homme, on les questionna sur ce qu'avait écrit Vasco, préfet de la mer australe. C'est le magistrat que l'on nomme en espagnol l'Adelantado. On reconnut le bien fondé de tout ce qu'il



avait appris au roi au sujet de cette mer Australe. D'après l'avis de ce même Vasco, il fallait tout d'abord élever des citadelles sur les territoires de Comogre, de Pocchorosa et de Tubanama, et ces citadelles deviendraient plus tard le siège de colonies. Pour remplir cette mission fut délégué le capitaine Juan Ayora, hidalgo de Cordoue. On lui confia quatre cents hommes, et quatre caravelles avec un petit navire. Ayora (1) débarque en premier lieu dans le port de Comogre, éloigné d'environ vingt-cinq lieues du Darien, d'après les lettres qu'on a reçues. De là il détachera dans la direction de la mer Australe cent cinquante de ses hommes qui devront suivre une route plus directe qu'on avait signalée. On disait en effet qu'il n'y avait que vingt-six lieues de distance entre le port de Comogre et le golfe de Saint-Michel. Les deux cent cinquante autres Espagnols resteront à Comogre, afin de venir en aide aux allants et venants. Les cent cinquante hommes destinés à aller à la mer

(1) L'expédition d'Ayora échoua piteusement par la faute des Espagnols qui maltraitèrent sans raison les Indiens. Voir lettre de Balboa au roi Ferdinand (16 octobre 1515) : « Si ce capitaine avait été puni pour ses nombreuses exactions contre des caciques en paix avec nous, les autres capitaines qui depuis ont été chargés de nouvelles expéditions n'auraient pas eu l'audace de commettre tous les excès, tous les crimes dont ils se sont souillés sur le continent, lorsqu'ils ont tué pour les voler caciques et Indiens, lorsqu'ils ont enlevé leurs femmes et leurs filles, et qu'ils ont réduit leurs sujets en esclavage sans cause légitime. »

Australe emmènent avec eux quelques interprètes, soit des Espagnols qui avaient appris les langues parlées dans les parages de la mer Australe, grâce aux esclaves faits par Vasco quand il parcourait la contrée, soit des esclaves qui savaient déjà la langue espagnole. Le port de Pocchorosa n'est éloigné du port de Comogre que de sept lieues. Ayora, le lieutenant de Pedro Arias, devait laisser à Pocchorosa cinquante hommes, et le navire léger, qui servirait de courrier. De même que sur le continent on dispose des relais, ainsi ces navires feront connaître au lieutenant et aux colons du Darien tout ce qui se présentera de nouveau. On voudrait aussi fonder un établissement sur le territoire de Tubanama, dont la résidence n'est éloignée que de vingt lieues de celle de Pocchorosa. Sur quatre cents hommes confiés à Ayora, cinquante sont choisis parmi les anciens colons du Darien, gens de grande expérience, qui rempliront le rôle de décurions, dirigeront les nouveaux arrivés et leur serviront de guides.

Ces dispositions une fois prises, on résolut d'en faire part au roi, et, en même temps, de lui annoncer d'une façon certaine qu'il existait aux environs un cacique, nommé Dobaïba, dont le territoire était riche en or, mais avait jusqu'alors été respecté, parce que ce chef passait pour puissant. Ses états étaient situés le long de ce grand fleuve, que nous avons ailleurs mentionné. D'après le

bruit général tous les pays soumis à sa domination étaient riches en or. Cinquante lieues séparent le Darien de la résidence de Dobaïba. Les indigènes assurent que dès la frontière on trouve de l'or en abondance. Nous avons raconté ailleurs qu'à trois lieues seulement du Darien les Espagnols possèdent des mines d'or assez importantes, qu'ils exploitent en ce moment. En outre, lorsqu'on creuse le sol, on trouve de l'or en beaucoup d'endroits : mais on croit qu'il est bien plus abondant dans les états de Dobaïba. Dans les premiers livres que j'avais adressés à Votre Sainteté, j'avais bien mentionné ce Dobaïba, mais on s'était trompé : on avait rencontré des pêcheurs du Dobaïba, et on avait cru que le Dobaïba était la région marécageuse où ils avaient été rencontrés. Pedro Arias se décide donc à former une troupe d'élite pour la conduire dans le Dobaïba. On les choisira dans toute l'armée, ils seront dans la force de l'âge, on leur donnera en abondance des traits et des armes de tout genre. Ils iront trouver le cacique, et, s'il refuse notre alliance, le battront et le renverseront. D'ailleurs les Espagnols ne cessent de répéter, comme preuve de l'opulence qu'ils rêvent, que. pour peu qu'on creuse la terre, on y trouve presque partout des pépites d'or. Je ne répète ici que ce qu'ils ont écrit.

On conseille également au roi de fonder une colonie au port de Sainte-Marthe, dans le pays

que les indigènes appellent Saturma. Ce sera un port de refuge pour ceux qui arrivent de l'île de la Dominique. En quatre ou cinq jours on pourra se rendre de la Dominique à ce port du Saturma et de Sainte-Marthe au Darien en trois jours. Ceci est pour l'aller. Le retour est bien plus difficile à cause de ce courant, dont nous avons parlé, et qui est si violent qu'on croirait, au retour, grimper sur des montagnes ardues. La violence de ce courant n'est pas si forte pour ceux qui reviennent de Cuba ou d'Hispaniola en Espagne. Ils ont bien à lutter contre l'impétuosité de l'Océan, mais l'amplitude de la mer est telle que les eaux peuvent librement s'étaler. Dans les atterrages du Paria, au contraire, les eaux sont resserrées en sens contraire par le littoral du continent et par les côtes de nombreuses îles voisines. C'est ce qui arrive dans le détroit de Sicile où existe un courant marin, que connaît bien Votre Sainteté, celui que forment les rochers de Charybde et de Scylla, où se rencontrent dans un étroit espace les mers Ionienne, Libyque et Tyrrhénienne. A propos de l'île Guanassa, et de l'Iaia, du Maïa, et du Cerabarino, provinces occidentales du Veragua, Colomb, qui le premier signala le fait, a écrit (1)

(1) Voici le passage de la Lettera rarissima auquel Martyr fait allusion : « Pendant quatre-vingts jours les flots continuèrent leurs assauts, et mes yeux ne virent ni le soleil, ni les étoiles, ni aucune planète ; mes vaisseaux étaient entr'ouverts, mes voiles rompues.

que lorsqu'il longeait ces côtes en cherchant à suivre la direction de l'orient, il rencontrait à l'avant de ses vaisseaux une telle résistance, qu'il ne pouvait parfois pas jeter la sonde ; le courant contraire l'entraînait avant de toucher fond. Il ne pouvait parfois, en un jour entier, et bien qu'ayant vent arrière, avancer d'un seul mille. C'est ce qui force, suivant les marins, quand ils veulent retourner en Espagne, à s'élever d'abord à la hauteur de Cuba ou d'Hispaniola, et à se lancer en pleine mer vers le nord, afin d'être aidés et poussés par les vents du nord, tandis qu'en ligne droite ils ne pourraient s'avancer. Mais nous avons à plusieurs reprises assez parlé des courants océaniens. Le moment est venu de rapporter ce qu'on écrit au sujet du Darien, et de la colonie fondée sur ses rives, que les colons ont nommée Santa Maria de la Antigoa.

L'emplacement est mal choisi, malsain, plus pernicieux que celui de Sardes. Tous les colons sont pâles et ressemblent à des hommes malades de la jaunisse. Ce n'est point la nature du pays qui en est cause ; car en beaucoup d'endroits situés sous la même latitude, on jouit d'un climat pur, salubre et agréable, des sources limpides sortent

les cordages, les chaloupes, les agrès, tout était perdu ; mes matelots, malades et consternés, se livraient aux pieux devoirs de la religion... J'ai vu beaucoup d'autres tempêtes, mais jamais je n'en ai vu de si longues, ni de si violentes. »

de terre, et les eaux courantes courent entre les rives qui ne sont pas marécageuses. Seulement les indigènes habitent surtout les hauteurs et non les vallées. La colonie, bâtie sur la rive du Darien, est située dans une profonde vallée qu'entourent de tous côtés de hautes collines : en sorte qu'elle reçoit les rayons du soleil à midi presque directement. et que, lorsque le soleil décroît, les rayons lui arrivent de la montagne en face, par derrière, sur les côtés, et rendent le séjour insupportable. Si en effet les rayons du soleil sont brûlants, c'est lorsqu'ils sont réfléchis, mais non quand ils arrivent à terre. Par eux-mêmes ils ne sont pas dangereux : comme on peut s'en apercevoir sur les neiges des hautes montagnes (1). Votre Sainteté ne l'ignore pas. C'est pour cela que, tombant sur les montagnes, les rayons roulent jusqu'au pied de ces montagnes en suivant la pente, comme une grande pierre ronde jetée depuis le sommet. Aussi les vallées absorbent-elles non seulement les rayons qui leur arrivent directement, mais encore ceux qui leur sont envoyés transversalement par les collines et par les montagnes. Si donc la résidence du Darien est insalubre, il ne faut pas en accuser le pays, mais l'emplacement même choisi pour la colonie. Ce

(1) On aura remarqué la singulière erreur de Martyr. C'est justement sur les glaciers et dans les montagnes couvertes de neige que les ophthalmies et les « coups de soleil » sont les plus fréquents.

qui ajoute à l'insalubrité du lieu, c'est qu'il est entouré de marais fangeux et fétides. A vrai dire la ville n'est qu'un marais. Lorsque les esclaves arrosent les planchers des maisons, des gouttes d'eau tombant de leurs mains naissent des crapauds (1) : de même qu'en d'autres endroits j'ai vu, en plein été, des gouttes d'eau se changer en puces. Quel que soit l'endroit où l'on creuse à une profondeur d'une demi-palme, des eaux jaillissent, mais insalubres et corrompues, à cause du fleuve qui se dirige vers la mer par une profonde vallée, et dans un lit marécageux et inerte. Aussi les Espagnols songent-ils à changer de résidence. C'est la nécessité qui les a forcés à s'y établir. Les premiers d'entre eux qui abordèrent en ce pays étaient tellement pressés par la famine qu'ils ne songèrent même pas à changer de place. Pourtant ils sont tourmentés, en ce malheureux emplacement, par les rayons du soleil. Les eaux sont corrompues, l'air empesté, les vapeurs marécageuses; aussi sont-ils tous malades. Il n'y a même pas de port qui rachète ces désavantages. Trois lieues séparent le village de l'entrée du golfe, et le chemin pour y arriver est difficile, pénible même quand il s'agit de transporter les

(1) Nous traduisons sans apprécier. Il est fâcheux que les partisans de la génération spontanée n'aient pas connu ce passage de Martyr.



provisions depuis la mer : mais passons à d'autres détails.

Aussitôt après leur débarquement, il arriva aux Espagnols diverses aventures extraordinaires. Un excellent médecin de Séville, que l'autorité du prélat (1) et aussi le désir de ramasser de l'or empêchèrent de finir paisiblement ses jours dans sa patrie, fut surpris, quand il dormait avec sa femme, par la chute de la foudre. La maison fut brûlée avec tout son mobilier. Stupéfaits le médecin et son épouse échappèrent à grand peine, mais ils étaient presque nus, ils poussaient des cris et étaient à moitié rôtis. Alors qu'ils étaient sur le rivage un grand crocodile enleva un dogue de huit mois. Semblable à un milan qui fait sa proie d'un poulet, il happa ce misérable chien, qui implorait le secours de son maître en poussant des aboiements prolongés, et ce fut sous les yeux de tous les Espagnols. Pendant la nuit nos hommes étaient torturés par les morsures des chauves-souris. Si, par malheur, ces bêtes mordaient un homme pendant son sommeil, il perdait son sang et courait risque de la vie. On prétend même que quelques personnes sont mortes des suites de ces blessures. Si les chauves-souris surprennent pendant la nuit un coq ou une poule restée en plein air, elles enfoncent leurs dents

(1) Sans doute Juan de Fonseca.

dans leur crête et les font périr. Le pays est infesté par des crocodiles, des lions et des tigres, mais on a déjà trouvé diverses façons d'en prendre un grand nombre. On écrit qu'on a trouvé dans les cabanes des indigènes nos alliés des peaux de tigres et de lions tués par eux. Les bœufs, les porcs, les chevaux grandissent plus vite et deviennent plus forts que les bêtes qui les ont engendrés. Cette croissance tient à la fertilité du sol. Sur la grandeur des arbres, sur les divers fruits de la terre, sur les légumes et sur les plantes que nous avons acclimatées, sur les cerfs, les quadrupèdes sauvages, et les variétés d'oiseaux et de poissons, les relations concordent avec mes récits antérieurs.

Le cacique Careta, maître du pays de Coïba, fut notre hôte pendant trois jours. Il admira nos instruments de musique, les harnachements des chevaux et tout ce qu'il ne connaissait pas. On le congédia avec de beaux cadeaux. Careta apprit aux Espagnols que dans sa province poussait un arbre (1) dont les planches pouvaient servir à la construction des vaisseaux, attendu qu'elles ne sont pas attaquées par les vers marins. Or on sait que dans les ports du nouveau continent nos navires avaient à souffrir de ce fléau. Ce bois est tellement amer que les vers n'essaient même pas d'y

(1) Le thuya, l'acajou ou le cyprès.

mordre. Il y a un autre arbre spécial à cette terre, dont les feuilles, si elles touchent le corps d'un homme nu, soulèvent de grosses cloches. Si on n'y remédie pas sur-le-champ avec de l'eau de mer ou de la salive quand on est à jeun, ces cloches produisent une telle douleur qu'on en meurt. On trouve aussi cet arbre à Hispaniola. On prétend que respirer ce bois est mortel, et qu'on ne peut le porter nulle part sans s'exposer à la mort. Lorsque les insulaires d'Hispaniola essayaient de secouer le joug de la servitude, et qu'ils ne pouvaient y réussir ni en se battant au grand jour, ni en recourant à la ruse, ils voulurent étouffer les Espagnols dans leur sommeil par les fumées de ce bois (1). Etonnés en voyant ce bois autour d'eux, les Espagnols forcèrent les misérables à avouer leurs intentions, et punirent les auteurs de l'entreprise. Aussi bien les indigènes connaissent une herbe dont l'odeur les soutient, leur sert de remède contre les exhalaisons de ce bois, et leur permet de le manier sans en être incom-

(1) Cf. Thevet, *Singularités de la France antarctique*, § lxxix, stratagème analogue employé par les Canadiens contre leurs ennemis. « Les attendants se fortifient en leurs loges et cabanes, avec quelques pièces de bois, fagots, ramages, engressez de certaine gresse de loup marin, ou autre poisson : et ce à fin qu'ils empoisonnent leurs ennemis s'ils approchent, mettant le feu dedans, dont il sort une fumée grosse et noire, et dangereuse à sentir pour la puanteur tant excessive qu'elle fait mourir ceux qui la sentent. »

modés. Ces détails sont futiles. En voilà assez sur ce sujet.

Les Espagnols espèrent trouver (1) dans les îles de l'Océan Austral des richesses plus grandes encore. Lorsque partit le courrier qui nous a apporté ces nouvelles, Pedro Arias préparait une expédition à l'île, située au milieu du golfe que nos hommes ont appelé golfe de Saint-Michel. Vasco, à cause du mauvais état de la mer, n'y avait pas abordé. J'en ai longuement parlé en racontant le passage de Vasco à la mer Australe. Chaque jour nous nous attendons à recevoir la nouvelle d'exploits qui dépassent les précédents. On a en effet conquis plusieurs autres provinces, qui ne seront pas inutiles, nous l'espérons bien, et qu'on ne se lassera pas d'admirer (2). Juan Dias Solis de Nebrissa, que nous avons déjà mentionné, a été envoyé doubler le cap de Saint-Augustin, à sept degrés au sud de la ligne équinoxiale, qui appartient aux Portugais. Il doit s'avancer au midi, derrière le Paria, le Cumana, le Cuquibacoa, et les ports de Carthagène et de Sainte-Marthe, afin que notre connaissance du continent soit plus étendue et plus sûre. On a dépêché un autre chef d'escadre avec trois navires, Juan

(1) Cette expédition fut conduite par Gaspar Morales. Elle ne réussit pas. Cf. lettre de Balboa au roi Ferdinand, du 16 octobre 1515.

(2) C. Harrisse, *les Cabot*, p. 72. 115, 173, 334.

Pons : il doit ravager les îles des Caribes, et réduire en servitude ces immondes insulaires mangeurs d'hommes. Les autres îles voisines, habitées par des hommes doux, seront de la sorte délivrées de ce fléau, et on pourra chercher leurs produits et connaître leurs secrets. On a envoyé d'autres explorateurs (1) dans diverses directions. Gaspar de Badajoz visitera l'occident. Francisco Bezerra par l'extrémité du golfe et Vallejo par l'entrée du même golfe, mais du côté de la rive orientale, chercheront à pénétrer les secrets de cette terre où naguère, mais sous de funestes auspices, avait essayé de s'établir Hojeda. Ils y bâtiront un fort et une ville. Gaspard de Badajoz quitta le premier le Darien avec quatre-vingts soldats bien armés ; Ludovic, surnommé Mercado, le suivit avec cinquante autres. Bezerra eut sous ses ordres quatre-vingts et Vallejo soixante-dix hommes. Arriveront-ils à bon port, ou tomberont-ils sur des stations peu sûres, la providence du grand architecte est seule à le savoir. Nous autres hommes nous sommes obligés, pour les connaître, d'attendre que les événements aient eu lieu. Passons à un autre sujet.

(1) Sur toutes ces expéditions, qui furent en général maheureuses, on peut consulter la lettre de Balboa au roi Ferdinand, du 16 octobre 1515. Cf. Brasseur de Bourbourg, *Histoire de l'Amérique Centrale.*

CHAPITRE SEPTIÈME

Pedro Arias, gouverneur de ce que l'on croit être un continent, avait à peine quitté l'Espagne, et était débarqué au Darien avec le plus grand nombre des hommes de sa suite, lorsque je reçus la nouvelle de l'arrivée à la cour, pour y négocier une affaire,d'un certain André Moralès (1), pilote des vaisseaux qui fréquentent ces rivages nouveaux. Moralès a parcouru avec soin et exactitude ce que l'on suppose être un continent, ainsi que les îles adjacentes, et tout l'intérieur d'Hispaniola. La mission d'explorer Hispaniola lui a été confiée par le frère de Nicolas Ovando, grand commandeur de l'ordre d'Alcantara, gouverneur de l'île. Il a été choisi à cause de la supériorité de ses connaissances, et aussi parce qu'il était plus apte qu'un autre à remplir cette mission. André a de plus composé des itinéraires et des cartes, auxquels ajoutent confiance tous ceux qui sont au courant de la question. Il est venu me trouver, comme le font d'habitude ceux qui reviennent de l'Océan. Examinons les détails jusqu'alors inconnus que j'ai appris de lui et de plusieurs

(1) On a conservé des états d'émargement, à la date du 30 août 1515, du 23 juillet 1516, où figure André Moralès comme pilote de Sa Majesté Ferdinand. Voir collection Munoz, A 102, 103.

autres. Une description particulière d'Hispaniola servira de préambule à cette narration. Aussi bien Hispaniola n'est-elle pas la tête et le marché où se concentrent les dons les plus magnifiques de l'Océan? N'a-t-elle pas autour d'elle mille et encore mille nymphes Néréides, belles, élégantes et riches, qui l'entourent et lui servent de parure, comme à une autre Téthys, leur reine et leur mère? A propos de ces Néréides, je veux dire des îles jetées autour d'Hispaniola, nous donnerons quelques indications rapides. Puis viendra le tour de l'île des Perles que nos compatriotes ont appelée l'île Riche. Elle est située dans le golfe de Saint-Michel dans la mer Australe. On l'a déjà explorée : elle nous a pour le moment fait connaître des merveilles, et elle en promet plus encore dans l'avenir. Elle se présente avec ses colliers, ses bracelets et ses couronnes de perles brillantes, dignes de Cléopâtre. Il ne sera pas hors de propos, à la fin de la narration, de dire quelques mots sur les coquiliages qui produisent ces perles. Arrivons donc à cette élyséenne Hispaniola, et commençons par l'explication de son nom : puis nous parlerons de sa forme, de son air salubre, et nous finirons par la division du territoire.

Nous avons parlé de l'île Matininò (1) dans no-

(1) A rapprocher de cette description d'Haïti par Martyr la Descritione del isola Spagnola par Porcacchi. *L'Isole pui famose del*

tre première décade. Matininò se prononce avec un accent sur la dernière syllabe. Pour ne pas revenir si souvent sur le même sujet, Votre Sainteté remarquera le signe dont sont marqués tous les mots indigènes à l'endroit où l'accent se prononce dans ces mots nouveaux. On prétend donc que les premiers habitants d'Hispaniola furent des insulaires de Matininò, chassés de leur patrie par des factions ennemies, et qui y arrivèrent avec leurs canots creusés dans un seul tronc de bois, je veux dire avec leurs barques. C'est ainsi que Dardanus arriva de Corythus, et Teucer de Crète en Asie et dans le canton qui s'appela plus tard la Troade; c'est ainsi que les Tyriens et les Sidoniens, sous la conduite de la fabuleuse Didon, abordèrent en Afrique. Donc les gens de Matininò, chassés de leurs demeures, s'établirent à Hispaniola, dans cette partie de l'île qu'on nomme Cahonaò, sur les rives d'un fleuve appelé Bahaboni. De même dans l'histoire romaine le Troïen Enée, quand il entra en Italie, s'établit tout d'abord sur les rives du Tibre Latin. A l'embouchure du Bahaboni s'étend

mondo, p. 81; — Charlevoix, *Histoire de l'Isle Espagnole ou de Saint-Domingue*; — Moreau de Saint-Méry, *Description espagnole de l'île de Saint-Domingue, et Description topographique, physique, civile et politique de la partie française de l'île de Saint-Domingue*; — Dessalles, *Histoire générale des Antilles*; — Moreau de Jonnès, *Histoire physique des Antilles*.

une île, où, d'après la tradition, les émigrants bâtirent leur première maison. Ils la nommèrent Camoteia. Dès lors ils la consacrèrent, et l'entourèrent toujours d'un grand respect. Jusqu'à l'arrivée des Espagnols, ils l'honoraient par des cadeaux continuels, de même que nous honorons Jérusalem, berceau de notre religion, que les Mahométans respectent la Mecque ou que les anciens possesseurs des îles Fortunées rendaient un culte à Tyrma, dans la grande Canarie (1), au sommet d'un roc élevé. Plusieurs d'entre eux, joyeux et chantant des cantiques, se précipitaient du haut de ce roc. Leurs prêtres imposteurs ne leur avaient-ils pas persuadé que les âmes de ceux qui se jetaient du haut de ce roc par amour pour Tyrma étaient bienheureuses et pouvaient compter sur une éternité de délices. Les conquérants des îles Fortunées ont trouvé cet usage encore en vigueur jusqu'à notre époque. Le souvenir de ces sacrifices est resté dans le langage courant, et le roc lui-même a gardé son nom. Au reste j'ai appris dernièrement (2) qu'il existait encore dans ces iles, depuis qu'elles furent colonisées, mais avec l'autorisation des rois de Castille, par le Français Béthancourt, un parti de Béthancourt qui emploie la langue et conserve les usa-

(1) Berthelot, *Antiquités canariennes*.
(2) Gravier, *le Canarien*, toute l'introduction.

ges français ; pourtant les héritiers de Béthancourt, comme je l'ai dit plus haut, avaient vendu aux Castillans les deux îles qu'ils avaient conquises ; mais les colons qui avaient accompagné Béthancourt se construisirent des maisons dans l'archipel, y prospérèrent avec leurs familles et s'y maintinrent. Ils y vivent aujourd'hui, mélangés aux Espagnols, et s'estiment heureux de ne plus avoir à redouter les rigueurs du climat français. Revenons aux gens de Matininò.

Les noms donnés à Hispaniola par ses premiers habitants furent d'abord Quizqueia, puis Haïti (1). Ces noms ne furent pas choisis au hasard, mais ils dérivaient de la nature des choses. Quizqueia dans leur langage veut dire chose grande, plus grande que n'importe quoi. C'est le synonyme d'immensité, d'universalité, de tout, quelque chose d'analogue au Pan des Grecs. Ces insulaires en effet croyaient, à cause de la grandeur de l'île, qu'elle était l'univers entier, et que le soleil ne réchauffait de ses rayons aucune autre terre que cette île et toutes les îles voisines. Aussi résolurent-ils de l'appeler Quizqueia.

(1) Haïti en caraïbe signifie la Montagneuse. Colomb nomma l'île Hispaniola. Les Français et les Anglais la désignèrent par le nom de sa capitale, Santo Domingo. En 1803 Dessalines reprit le vieux mot Haïti qui s'applique, en géographie, à l'île entière, et, en politique, désigne une des deux républiques indépendantes qu'elle renferme.

Quant à Haïti, ce mot, dans leur vieux langage, signifie hauteur. S'ils ont donné à l'île entière le nom d'Haïti, c'est par métonymie, prenant la partie pour le tout. Cette île, en effet, sur beaucoup de points, se hérisse en âpres montagnes, en forêts épaisses et profondes, en vallées redoutables et obscures à cause de la hauteur des montagnes. Partout ailleurs elle est fort agréable.

Ici, très Saint Père, vous me permettrez une digression. Votre Béatitude n'aura pas été sans se demander avec étonnement comment des hommes peu civilisés, et qui n'ont aucune connaissance des lettres, ont gardé depuis si longtemps le souvenir de ces origines : c'est que chez eux, de toute éternité, et surtout dans les maisons des caciques, les bovites, c'est-à-dire les sages, élèvent les fils de ces caciques en exerçant leur mémoire sur les événements passés (1). Dans cet enseignement ils se préoccupent surtout de deux ordres d'études : le premier est d'un intérêt général : il s'agit de l'origine et de la série des événements. Le second est d'un intérêt particulier : il s'agit des grandes actions accomplies en temps de paix ou en temps de guerre par les pères, les

(1) On aura remarqué que c'est la méthode suivie par beaucoup de religions antiques. C'est ainsi que les Druides ne cultivaient que la mémoire des enfants dont on leur confiait l'éducation. De nos jours, dans la plupart des universités musulmanes, c'est surtout à la mémoire que s'adressent encore les instituteurs.

grands-pères, les aïeux et tous les ancêtres. A chacune de ces actions se rapportent des poésies rédigées en leur langue (1). Ils les appellent des areitos. De même que chez nous le joueur de guitare, ainsi chez eux des joueurs de tambours, fabriqués à leur mode, accompagnent ces areitos, et conduisent des chœurs en chantant. Les tambours se nomment maguey. Il y a des areitos amoureux; il y en a d'élégiaques. D'autres excitent au combat, et on les chante chacun sur un air approprié à la circonstance. Ils aiment aussi à danser, mais ils sont bien plus agiles que nous, d'abord parce qu'ils ne s'exercent à rien avec autant de goût qu'à ces danses, et ensuite parce qu'ils sont nus, et que les vêtements ne les embarrassent pas. Certains areitos composés par leurs ancêtres prédisent notre arrivée (2). Dans ces poésies qui ressemblent à des élégies, ils déplorent leur ruine: « Des Maguacochios, disent-ils, c'est-à-dire des hommes habillés, débarqueront dans l'île. Ils seront armés d'épées qui, d'un seul coup, partagent un homme en deux. Ce sont nos descendants qui subiront leur joug. » Vrai-

(1) Cf. Emile Nau, *Histoire des caciques d'Haïti*, 1855.

(2) Dans toute l'Amérique avait été prédite la venue des Européens, aussi bien dans les Antilles qu'au Mexique et au Pérou. Prescott, *Histoire de la Conquête du Mexique;* — Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. II, p. 543. Singulière prédiction de l'enchanteur Cakchiquel rapportée par Ximenes dans son *Hist. de los Reyes del Quichua*.



ment je ne m'étonne plus de ce que les ancêtres aient ainsi prédit la servitude de leurs descendants, si tout ce qu'on raconte de leurs rapports familiers avec les démons est vrai. Je me suis longuement étendu sur ce sujet au neuvième chapitre de ma première décade, à propos des Zemes, c'est-à-dire des idoles qu'ils adoraient. Depuis qu'on leur a enlevé leurs Zemes, ils reconnaissent aujourd'hui qu'ils n'ont plus d'apparitions. Nos compatriotes pensent que c'est à cause du signe de la croix, dont ils sont tous armés, car ils ont été lavés dans les eaux du baptême.

Tous les insulaires attachent une grande importance à connaître les frontières et les limites des divers états. En général ce sont les mitaines, c'est-à-dire les nobles (tel est en effet le nom qu'ils donnent aux nobles) qui veillent à ce travail : aussi sont-ils d'habiles arpenteurs de leurs propriétés et de leurs états. Le peuple n'a d'autre occupation que les semences et les moissons. Ils sont très habiles pêcheurs ; toute l'année en effet et chaque jour ils se plongent dans les cours d'eau, et vivent autant dans l'eau que sur terre. Ils ne négligent pas pour autant la chasse. Ils ont en effet deux genres de quadrupèdes, comme nous l'avons dit ailleurs, des utias, qui ressemblent à des petits lapins, et des serpents iguanes, que j'ai décrits dans ma première décade. Ils

ressemblent à des crocodiles, ont huit pieds de long, vivent à terre et sont d'un goût exquis. Dans toutes les îles vivent d'innombrables oiseaux, pigeons, canards, oies, hérons. Les perroquets sont aussi abondants que chez nous les moineaux. Chaque cacique a ses sujets diversement occupés, ceux-ci à la chasse, ceux-là à la pêche, les autres à l'agriculture. Mais revenons aux noms.

Quizqueia et Haïti, avons-nous dit, sont les anciens noms de l'île. Plusieurs indigènes ont encore appelé l'île entière Cipangu, du nom d'un canton montagneux, riche en or. C'est ainsi que nos poètes ont appelé l'Italie Latium du nom d'une de ses provinces. De même que nos ancêtres appelaient encore l'Italie Ausonie et Hespérie, ainsi ces insulaires ont donné à leur pays les noms de Quizqueia, d'Haïti et de Cipangu. Les Espagnols ont tout d'abord appelé l'île Isabella, du nom de la reine Elisabeth, ou Isabelle en langue espagnole : à cause de la première colonie fondée par eux sur la côte septentrionale de l'île. J'en ai assez parlé dans la première décade. Ils l'ont ensuite appelée Hispaniola, diminutif d'Espagne. Assez parlé des noms, passons à la forme.

Les premiers explorateurs de l'île me l'avaient décrite comme semblable à une feuille de châtaignier, échancrée par un golfe à l'ouest, en face de l'île de Cuba : mais voici que le capitaine André Moralès m'en donne une autre description, un peu

différente. Aux deux extrémités en effet, à l'est et à l'ouest, il représente l'île comme creusée par de grands golfes (1) qui allongent très loin leurs pointes. A l'intérieur du grand golfe tourné du côté de l'orient, il place des ports vastes et sûrs. Je veillerai à ce que quelque jour on envoie à Votre Sainteté un exemplaire de cette carte d'Hispaniola. Car il a composé sa carte de la même façon que les cartes d'Espagne et d'Italie, que Votre Sainteté a souvent examinées, avec leurs montagnes, leurs vallées, leurs fleuves, leurs villes et leurs colonies. Comparons sans rougir, très Saint Père, comparons Hispaniola à l'Italie, jadis la maîtresse de l'univers. S'il s'agit de la grandeur, Hispaniola (2) sera un peu plus petite que l'Italie. Hispaniola est en effet étendue, comme le prétendent les plus récents explorateurs, de cinq cent quarante milles d'orient en occident. L'Amiral, comme nous l'avons marqué dans la première décade, en avait exagéré la longueur. Comme largeur Hispaniola par endroits atteint presque trois cents milles ; elle est plus étroite à l'endroit où elle s'allonge en promontoires : mais elle est bien plus favorisée que l'Italie : car, dans la plus grande partie de son étendue, elle jouit d'un cli-

(1) La baie de Samana à l'est, et le golfe des Gonaïves à l'ouest.

(2) Haïti, de la pointe Engano au cap Tiburon, compte de l'E. à l'O. 650 kilomètres, et du cap Ysabela au cap Beata, du N. au S., 260 kil. Sa superficie totale est de 77.255 kil. carrés, à peu près onze départements français.

mat si tempéré et si agréable (1) qu'elle n'a à souffrir ni des rigueurs du froid, ni des excès de la chaleur. A Hispaniola les deux solstices équivalent presque aux équinoxes. Il n'y a qu'un jour de différence entre le jour et la nuit, selon qu'on habite soit la côte méridionale, soit la côte septentrionale. Il y a pourtant plusieurs cantons de l'île où parfois sévit le froid (2). Votre Sainteté comprendra que ce froid est causé par la position des montagnes; je le montrerai plus loin. D'ailleurs le froid n'est jamais assez violent pour que les insulaires aient à souffrir des neiges. C'est un printemps perpétuel, c'est un automne perpétuel qui règnent dans cette île fortunée. Toute l'année les arbres ont des feuilles et les prairies de l'herbe. Tout pousse à Hispaniola d'une façon extraordinaire. J'ai raconté ailleurs comment les légumes mûrissent en seize jours, choux, laitues, salades, radis et autres plantes analogues; comment il ne faut que trente jours aux courges, aux melons, aux concombres (3), etc. Nous avons dit,

(1) Le climat s'est modifié. On compte aujourd'hui quatre saisons à Haïti, deux sèches : de janvier à mars et de juin à septembre, et deux pluvieuses : d'avril à mai, et d'octobre à décembre. Comme les pluies ne tombent jamais toute la journée, elles n'entravent pas les travaux de culture.

(2) Sur les hauteurs le climat est sain et vivifiant. Le thermomètre n'y monte guère au-dessus de 24° et descend quelquefois à — 1°.

(3) La végétation d'Haïti, même à l'heure actuelle, manifeste la puissance et la richesse de la nature tropicale. Tout y pousse. « Sa

à propos des animaux, que les bœufs amenés d'Espagne devenaient plus gros. On a prétendu, quand on a parlé de cet accroissement des animaux, que les bœufs ressemblaient à des éléphants et les porcs à des mules, mais c'est une exagération. La chair des porcs est bonne au goût et salubre, attendu qu'ils se nourrissent de myrobolans et d'autres fruits insulaires qui poussent spontanément. C'est ainsi qu'en Europe ils mangent les fruits du hêtre, de l'yeuse et du chêne. Les vignes aussi, pour peu qu'on les soigne, grandissent d'une façon extraordinaire. S'il prend fantaisie à quelqu'un de semer du blé dans la montagne, à un endroit exposé au froid, le blé vient à merveille. Il réussit moins dans la plaine, car le sol est trop fertile. Voici quelque chose d'inouï. On affirme et on certifie par serment que les épis dépassent en grandeur un bras, en longueur une palme, et que quelques-uns d'entre eux ont fourni plus de deux mille grains. Le meilleur pain que l'on récolte dans l'île est le pain fabriqué avec du yucca. On le nomme le cazabbi. Il se digère plus facilement. On le sème et on le récolte plus faci-

fertilité se démontre par ce seul fait qu'à Cuba une caféière négligée pendant trois ou quatre ans seulement est absolument perdue, tandis qu'à Haïti tout le café livré à l'exportation est recueilli sur d'anciennes plantations datant des Français et dont la nature, fort peu secondée par l'indolence des nouveaux propriétaires, fait à peu près seule les frais d'entretien. » H. de Lamothe, *Voyage à Haïti*.

lement et avec plus d'abondance. Ce qui reste de temps libre, on le consacre à chercher de l'or.

Les quadrupèdes sont si nombreux qu'on importe déjà en Espagne des chevaux et des cuirs de bœufs et d'autres animaux : la fille vient en aide à la mère pour beaucoup de choses. J'ai déjà donné ailleurs de nombreux détails sur les arbres de teinture écarlate, les parfums, la couleur glauque, le mastic, le coton, l'ambre et plusieurs autres productions de cette île. Que peut-on souhaiter sur la terre de plus heureux que de vivre dans un pays où l'on peut voir tant de merveilles et en jouir ? Y a-t-il une existence plus agréable que celle qu'on mène dans un pays où l'on n'est pas forcé de s'enfermer dans des chambres étroites à cause de la gelée qui fait frissonner ou de la chaleur qui accable ? où, pendant l'hiver, il n'est pas nécessaire de se charger le corps de lourds vêtements, ni de se griller les mollets à un feu continuel, ce qui fait vieillir en un clin d'œil, ce qui abat les forces et entraîne mille maladies variées. On dit encore qu'à Hispaniola l'air est salubre, salubres sont les eaux des fleuves, qui roulent toujours au-dessus de l'or. Il n'y a pas en effet de fleuves, pas de montagnes et peu de plaines, qui ne produisent de l'or. Terminons par quelques mots sur la description intérieure de cette île fortunée.



Il y a quatre fleuves (1) à Hispaniola, qui, à partir des montagnes où ils prennent leur source, la divisent en quatre parties à peu près égales. L'un de ces fleuves coule vers l'ouest : c'est le Iunna, l'autre vers l'occident : c'est l'Attibunicus; le troisième vers le midi : c'est le Naïba, et le quatrième vers le nord : c'est le Iaccha. Nous l'avons raconté ailleurs. Moralès propose une division nouvelle (2) observée de tout temps par les insulaires. L'île se divisera en cinq parties. Nous donnerons aux petits états de chacune de ces parties leurs noms anciens, et nous énumérerons ce qui est digne d'être remarqué dans chacun de ces états.

Les terres les plus orientales de l'île appartiennent à la province de Caizimu. Elle est ainsi appelée parce que Cimen dans leur langue veut dire front ou commencement. Viennent ensuite les provinces de Huhabo et de Caihabo. La quatrième

(1) Ces quatre fleuves correspondent au Yuna (150 kil. de l'O. à l'E.), l'Artibonite (100 kil.) grossi par le Guayayuco et le Rio de Canas, la Neyba ou Yaqui Chico (150 kil.) et au Yaqui (300 kil.). Aucun de ces fleuves ne répond à ce qu'on attend d'une région tropicale. Il est vrai que, dans toutes les parties de l'île, on ne peut marcher une demi-journée sans rencontrer une eau courante, limpide et salubre.

(2) La division proposée par Moralès correspond à des différences naturelles de configuration du sol, de fertilité des terres, d'abondance des eaux, etc. Elle a été adoptée par Ardouin dans le beau livre qu'il a consacré à sa patrie : *Études sur l'Histoire d'Haïti*, 11 vol. in-8, 1853-1860.

est celle de Bainoa. L'extrémité occidentale appartient à la province de Guaccaiarima, mais l'avant-dernière, celle de Bainoa, est plus étendue dans ses limites que les trois précédentes. Le Caizimu (1) s'étend en longueur depuis le commencement de l'île jusqu'au fleuve Hozama qui arrose la capitale de Saint-Domingue. Au nord il est borné par d'âpres montagnes (2), qui, à cause de cette âpreté, portent particulièrement le nom d'Haïti. L'Huhabo est enfermé entre les monts d'Haïti et le fleuve Iaciga. La troisième province, le Caihabo, embrasse tous les pays situés entre le Cubaho et le Dahatio jusqu'à l'embouchure du fleuve Iaccha, un des cours d'eau qui divisent l'île en quatre parties égales. Elle atteint les monts Cibao (3), où l'on trouve beaucoup d'or. C'est là que naît le fleuve Demahus ; elle arrive ensuite aux sources du Naïba, le second des quatre fleuves, celui qui est tourné vers le midi, vers l'autre rive du fleuve de Saint-Domingue. Le Bainoa commence aux frontières de Caihabo, et s'étend jusqu'à l'île de Cahini, qui touche presque la côte septentrio-

(1) C'est le Azama, qui n'a qu'une cinquantaine de kil. de longueur et ne mérite d'être cité que parce qu'il forme le port de Santo Domingo.

(2) Ce sont les montagnes dites aujourd'hui Sierra de Monte Cristi dont le point culminant paraît être la Loma Diego Campo (1220 m.).

(3) La Sierra de Cibao a conservé son nom. Les cimes principales se nomment le Monte entre los Rios (2410), le Pico de Yaqui (2955), la Loma Tina (3140) et la Loma Rucillo (2155 m).

nale d'Hispaniola, à l'endroit où fut pour la première fois établie une colonie. Le reste de l'île, du côté de l'occident, forme la province de Guaccaiarima. Ils l'appellent ainsi parce que c'est l'extrémité de l'île. Quant à marina c'est un mot qui veut dire pouce. Guaccaiarima équivaut donc à pouce de l'île, Gua est l'article dans leur langue. Il y a peu de noms, surtout les noms des rois, qui ne commencent par cet article gua, tels que Guarionescios, Guaccanarillus. De même pour beaucoup de noms de lieux.

Les cantons du Caizimu (1) sont Higuéi, Guanamà, Reyré, Xaguà, Aramanà, Arabo, Hazòa, Macorrix, Caiacòa, Guaiàgua, Baguanimàho, et les âpres montagnes d'Haïti. Remarquons à ce propos que l'aspiration ne se prononce pas à Hispaniola comme chez les Latins. En premier lieu l'aspiration, dans tous leurs mots, produit l'effet d'une consonne. Elle est plus prolongée que chez nous la consonne f., mais on ne l'émet pas en rapprochant la lèvre inférieure des dents supérieures : c'est au contraire en ouvrant la bouche, ha, he, hi, ho, hu, et à pleine poitrine. Je sais que les Juifs et les Arabes prononcent leurs aspirations de la même façon. Les Espagnols font de même pour les mots qu'ils ont empruntés aux

(1) Cf. Breton (Le Père Raymond), *Grammaire caraïbe; Dictionnaire français-caraïbe et caraïbe-français : Petit Catéchisme caraïbe.*

Arabes, qui furent longtemps leurs maîtres : et ces mots sont assez nombreux : almohàdda, l'oreiller, almohàza l'étrille, et autres mots semblables, qu'ils prononcent en retenant leur souffle. J'ai insisté sur ce point parce que souvent chez les Latins l'accent ou l'aspiration changent la signification d'un mot. Ainsi hora, qui veut dire une division du jour, ora qui est le pluriel de os, et ora qui a le sens de région, comme dans la phrase Trojæ qui primus ab oris. Pour ce qui regarde l'accent, le sens change suivant l'accentuation. Occīdo ou occĭdo. C'est pour cela que dans la langue de ces indigènes naïfs il faut observer les accents et ne pas négliger l'aspiration. J'ai parlé plus haut de l'accent et de l'article gua.

Les cantons de la province Huhabo sont Xamana, Canabacoa, Cubrabo et plusieurs autres dont je ne connais pas les noms. A la province de Caihabo appartiennent les cantons de Magua et de Cacacubana. Les indigènes de cette province ont une langue toute différente de celle que parlent les autres insulaires. On les nomme les Macoryxes. Dans le canton de Cubana on parle aussi une langue qui ne ressemble pas aux autres. Elle est encore usitée dans le pays de Baiohaigua. Les autres cantons du Caihabo sont Dahaboon, Cybaho, Manabaho, Cotoy, ce dernier situé au milieu de l'île et traversé par le fleuve Nizaus, enfin les monts Mahaitiu, l'Hazua et le Neibay-

mao. De la quatrième province, le Bainoa, dépendent les cantons de Maguana, Iagohaiucho, Bauruco, Dabiagua, Attibuni qui tire son nom du fleuve, Caunoa, Buiaz, Dahabonici, Maiaguariti, Atiec, Maccazina, Guahabba, Anninici, Marien, Guaricco, Amaguei, Xaragua, Yaguana, Azzuei, Iacchi, Honorucco, Diagno, Camaie, Neibaimao. Dans la dernière province, celle de Guaccaiarima, on trouve les cantons de Mavicarao, Guahagua, Taquenazabo, Nimaca, petite Bainoa, Cahaymi, Iamaizi, Manabaxao, Zavana, Habacoa, Ayqueroa.

Donnons maintenant quelques détails sur les cantons eux-mêmes. Dans la province de Caizimu, le premier golfe (1) qu'on rencontre s'ouvre dans une roche, où il creuse une immense caverne. Elle est située au pied d'une montagne très élevée, à environ deux stades de la mer. Son entrée ressemble aux portes d'un grand temple. Elle est arrondie et énorme. Par ordre du gouverneur, Moralès essaya de pénétrer avec des barques dans cette caverne. Divers cours d'eau s'y donnent rendez-vous, par des chemins inconnus, comme dans un égout. On cessa d'être étonné et de se demander où allaient plusieurs fleuves qui à quatre-vingt-

(1) Ce golfe est la baie de Samana, magnifique bassin de 1300 kil. carrés, malheureusement obstrué par des coraux et des bancs de sable. Ses bords sont en partie marécageux et malsains.

dix milles étaient soudainement absorbés par le sol et ne reparaissaient plus. On pense qu'ils sont en quelque sorte avalés par les abîmes de la montagne rocheuse, et qu'ils continuent leur cours souterrain jusqu'à cette caverne. Moralès y ayant pénétré fut presque noyé. On y trouve, dit-il, des remous, et des tourbillons en lutte constante et beaucoup de trous béants. Sa barque fut renvoyée comme une balle, avec d'horribles mugissements, tantôt par les remous, tantôt par les tourbillons, de côté et d'autre. Il se repentit d'être entré, et ne trouvait plus d'issue. Ses compagnons et lui erraient dans l'obscurité, non seulement à cause des ténèbres mêmes de la caverne, qui s'enfonce profondément dans la montagne, mais encore à cause des brouillards perpétuels causés par les eaux, qui sont en lutte constante et se résolvent en vapeurs humides. Moralès compare le bruit de ces eaux à la chute du Nil, quand il sort des monts d'Ethiopie. Il était, ainsi que ses compagnons, tellement assourdi qu'ils n'entendaient plus le son de leurs paroles. Il réussit enfin, tout tremblant, à sortir de la caverne. Il croyait quitter l'enfer et revenir aux cieux.

A environ soixante milles de la capitale Saint-Domingue et presque à l'horizon se dressent de hautes montagnes (1), au sommet desquelles

(1) La Sierra de Monte Cristi. Ce lac est sans doute une mare temporaire, formée par les eaux de pluie. On trouve à l'E. de Santo

s'étend un lac inaccessible. Aucun sentier n'y conduit. Personne parmi les colons ne l'avait vu à cause des escarpements de la montagne. Moralès, pour obéir aux ordres du gouverneur, s'y fit conduire par un cacique voisin, et gravit la montagne. Il trouva le lac. Le froid y est vif, raconte-t-il ; et comme preuve de la rigueur de la température il rapporta des fougères et des ronces avec des mûres, plantes qui ne poussent pas dans une région chaude. On appelle ces montagnes Ymizui Hybahaino. Le lac a trois milles de tour. Ses eaux sont douces. Il renferme des poissons de diverses espèces. Plusieurs ruisseaux l'alimentent. Il n'a pas d'émissaire, car il est entouré de tous côtés par des cimes élevées. Disons maintenant quelques mots d'une autre mer Caspienne ou Hyrcanienne, je veux dire une mer située au milieu des terres, et de quelques autres lacs d'eau douce.

CHAPITRE HUITIÈME

La province de Bainoa, trois fois plus étendue que les trois premières provinces de Caizimu,

Domingo les Llanos de Santo Domingo (1600 kil. carrés) hautes terres ondulées, qui conservent dans leurs replis des étangs et des marécages, mais avec des collines très prononcées. C'est là sans doute que s'était engagé Moralès.

d'Huhabo et de Caihabon, renferme la vallée de Caionani. On trouve dans cette vallée un lac salé, amer, repoussant,semblable à ce que nous lisons sur la Caspienne. Je veux donc l'appeler Caspienne, bien qu'il ne soit pas en Hyrcanie. Dans ce lac sont des abîmes d'où jaillissent les eaux de la mer, et où sont absorbées celles qui viennent des montagnes. On croit que ces cavernes sont si grandes et si profondes, que des poissons de mer, même de grande taille, s'y introduisent et pénètrent par elles dans le lac. On remarque parmi ces poissons le tiburon qui partage un homme en deux d'un coup de dent et le dévore. Les tiburons remontent de la mer dans le fleuve Hozama, qui arrose la capitale de l'île, et mettent en pièces de nombreux indigènes,attendu que pour aucun motif ils ne se dispenseraient de se baigner chaque jour dans le fleuve pour se laver. Divers fleuves tombent dans le lac. Le Guaninicabon est salé : il vient du nord. Le Haccocé arrive du midi, le Guannabo de l'Orient et l'Occoa de l'Occident. Ces fleuves sont importants et coulent toujours. Une vingtaine d'autres,mais petits, se jettent encore dans cette Caspienne. En outre, tout près du lac, sur la rive septentrionale, pas plus loin qu'à un stade, jaillissent près de deux cents fontaines rangées en cercle sur une longueur d'un stade. Elles ont des eaux fraiches et douces qu'on peut boire. Leur réunion constitue

un cours d'eau, qui n'est pas guéable, et qui se jette, avec les autres, dans le lac: mais il faut s'arrêter ici.

Le cacique de la région trouva un jour sa femme qui priait dans une chapelle bâtie par les chrétiens sur son territoire. Il voulut s'unir à elle. L'épouse allégua la sainteté du lieu. Elle parla ainsi : Teitoca, teitoca ; ce qui veut dire : tiens-toi tranquille. Techéta cynato guamechyna ; ce qui signifie: Dieu serait fort irrité. Le cacique se montra fort irrité de ce téchéta cynato guamechyna. Il répondit en menaçant avec son bras : Guayba, c'est-à-dire : va, cynato machabucha guamechyna : ce qui veut dire : que m'importe la colère de ton Dieu. Et il fit violence à sa femme ; mais il devint aussitôt muet, et perdit à moitié l'usage du bras. Plein de repentir et frappé par le miracle, il vécut, le reste de sa vie, comme un religieux. Il ne souffrit pas que la chapelle fût balayée ou ornée par d'autres mains que par les siennes. Ce miracle fit une grande impression sur beaucoup d'indigènes et sur tous les chrétiens, et la chapelle fut par eux respectée et visitée. Quant au cacique il supporta sans se plaindre et volontiers la punition de son insulte ; mais revenons à la Caspienne.

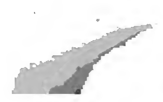
Ce lac salé (1) est agité par des ouragans et

(1) Il s'agit de la lagune de Enriquillo (385 kil. carrés) qui se

des tempêtes : aussi les barques de pêcheurs sont-elles souvent en danger, et même sombrent-elles avec ceux qui les montent. Et jamais on n'a retrouvé le cadavre d'un naufragé surnageant sur les eaux ou rejeté sur le rivage, comme il arrive pour ceux qu'engloutit la mer. Ces tempêtes en effet préparent aux tiburons de copieux festins. Les indigènes appellent cette Caspienne Haguygabon. Au milieu on remarque une île, nommée Guarizacca. Elle sert de refuge aux pêcheurs. Elle est stérile. Le lac a trente mille pas de longueur, douze et même quinze de largeur.

Dans la même plaine, et tout près du précédent, est un autre lac, dont les eaux sont saumâtres, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, mais que, si on était pressé par la nécessité, on pourrait s'en contenter. Il a vingt-cinq milles de longueur, huit, neuf et dix de largeur. Il reçoit beaucoup de fleuves et absorbe leurs eaux. Il n'a pas d'émissaire. Les eaux de la mer y pénètrent également, mais en petite quantité. C'est pour cela que les eaux sont saumâtres. Dans la même province est un troisième lac d'eau douce, nommé Painagua. Il est à l'ouest de la Caspienne, et pas très éloigné. Au nord de cette même Caspienne est un quatrième lac, de peu

trouve, ainsi que le lac de Fondo (110 kil. carrés) dans la plaine de Neyba.



d'importance, car il ne mesure que quatre milles de largeur et un peu plus d'un mille de longueur. Ses eaux sont potables. On le nomme le petit Guacca. Enfin au sud de la Caspienne est un cinquième lac, presque circulaire, de trois milles de longueur; on le nomme Babbaréo. Ses eaux sont douces, comme celles des deux précédents. Comme il n'a pas d'émissaire et que ses eaux ne sont pas absorbées par des gouffres, il envoie, quand il est gonflé par des torrents, le trop plein de ses eaux. Le Babbaréo se trouve dans le Xamana, canton de la province de Bainoa. Il y a encore un autre lac près de la Caspienne, au sud-est, le Guanyban. Il a dix milles de longueur et est presque rond. Enfin on trouve dans l'île d'autres petits lacs, que nous passons sous silence, afin de ne pas devenir fastidieux, en insistant trop longtemps sur le même sujet. Encore un détail pourtant sur les lacs : ce sera le dernier. Tous ces lacs sont très poissonneux et nourrissent aussi beaucoup d'oiseaux. Ils sont situés dans une très grande vallée, qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de cent vingt milles, et une largeur, au point le plus étroit, de dix-huit, au point le plus large, de vingt-cinq milles. Les montagnes qui la bordent sont à gauche, quand on regarde l'ouest, la chaîne des Daiguani, et à droite la chaîne de Caiguam, qui donne son nom à la vallée. Au pied des monts Caiguam, sur le ver-

sant septentrional, commence une autre vallée plus longue et plus large que la précédente, car elle s'étend sur une longueur de près de deux cents milles, et sur une largeur de trente au point le plus étendu, de près de vingt au point le plus rétréci. Cette vallée s'appelle tantôt Maguana, tantôt Iguama ou Hathathiei. Puisque j'ai mentionné cette partie de la vallée qu'on nomme Athici, il me faut faire une digression à propos d'un poisson marin miraculeux.

Le cacique de la région, un certain Caramatexios, aimait beaucoup la pêche. Dans ses filets tomba un jeune poisson, de l'espèce de ces poissons gigantesques que les indigènes nomment manati. Je crois que cette espèce de monstre n'est pas connue dans nos mers. Il a quatre pattes. On dirait une tortue : mais il est couvert d'écailles et n'a pas de carapace. Sa peau est si dure qu'il n'a rien à craindre de la flèche. Il est armé de mille piquants. Son dos est lisse. Il a presque la tête d'un bœuf. C'est un amphibie. Il est doux et pas méchant. Comme l'éléphant ou le dauphin, il aime la société de l'homme. Il est d'une grande sensibilité. Le cacique nourrit quelques jours chez lui ce jeune poisson avec du pain de yucca et de millet, et avec des racines que mangent les indigènes. Puis il le jeta, encore petit, dans un lac voisin de sa résidence, comme dans un vivier. Ce lac s'appelait Guaurabo. On le nomma depuis

Manati. Pendant vingt-cinq ans ce poisson vécut en liberté dans les eaux du lac, et prit une dimension extraordinaire. Tout ce qu'on raconte sur le lac de Baïes ou sur les dauphins d'Arion ne peut se comparer aux faits et gestes de ce poisson. On lui donna le nom de Matu, c'est-à-dire généreux ou noble. Toutes les fois qu'un des familiers du roi, plus spécialement connu de lui, appelait sur la rive du lac : Matu, Matu, c'est-à-dire généreux, généreux, le poisson, qui n'avait pas perdu le souvenir des bons traitements reçus, levait la tête et se dirigeait sur la rive. Il recevait sa nourriture de la main de l'homme. Si quelqu'un voulait traverser le lac, il faisait un signe, et le poisson s'allongeait pour le recevoir sur son dos. Un jour il reçut dix hommes à la fois sur son dos et les transporta sains et saufs, jouant des instruments et chantant. Mais si, lorsqu'il levait la tête, il apercevait quelque chrétien, aussitôt il replongeait, et refusait d'obéir. Il avait en effet été frappé par un jeune chrétien plein de pétulance, qui avait lancé un trait pointu contre ce poisson doux et presque domestique. Le trait n'avait pas porté à cause de l'épaisseur de la peau, qui est remplie de piquants et toute hérissée : mais le poisson n'avait pas oublié l'attaque. A partir de ce jour, toutes les fois qu'on l'appela par son nom, il regardait tout d'abord avec beaucoup de soin autour de lui s'il n'y avait personne habillé

comme le sont les chrétiens. Il aimait à jouer sur le rivage avec les serviteurs du cacique, et surtout avec le jeune cacique qui lui avait autrefois donné à manger. Il était plus gracieux qu'un singe. Ce manati fut longtemps la consolation de l'île tout entière, car chaque jour de nombreux indigènes et beaucoup de chrétiens allaient rendre visite à cet animal prodigieux. On dit que les chairs des manatis sont d'un goût excellent. Il y en a beaucoup dans les parages de l'île. On finit par perdre le manati Matu. Il fut emporté à la mer par l'Attibunico, un des quatre fleuves qui divisent l'île en parties égales, à la suite d'une inondation, accompagnée d'horribles typhons : ce que les insulaires nomment un ouragan. L'Attibunicus déborda tellement au-dessus de ses rives qu'il remplit toute la vallée et confondit ses eaux avec celles de tous les lacs. Le bon, l'espiègle, le sociable Matu suivit le fil du torrent et rejoignit sa vieille mère et les eaux où il avait pris naissance. On ne l'a jamais plus revu. Mais assez de digression. Décrivons maintenant la vallée.

La vallée d'Atici (1) est bordée par les monts Cibana et Cyguana, qui l'accompagnent jusqu'à la mer dans la direction du sud. Au delà des monts Cibaho et dans la direction du nord commence une autre vallée (2) qu'on appelle vallée de

(1) La plaine de la Vega.
(2) La plaine de San Yago.

Guarionexios attendu que cette vallée appartient toujours de père en fils, et par droit héréditaire, à des caciques nommés Guarionexios. J'ai longuement parlé de ce cacique dans mes premiers écrits sur Hispaniola et dans ma première décade. Cette vallée a cent quatre-vingts milles de long de l'est à l'ouest et comme largeur, aux points extrêmes, trente et cinquante milles. Elle commence au canton de Canabocoa, traverse les provinces d'Huhabo et de Caihabo, et se termine dans la province de Baïnoa et le canton de Mariena. Elle est bordée par les monts Cibaua, Cahonao et Cazacubuna. Il n'y a pas de province, il n'y a pas de canton qui ne soit remarquable par la majesté des montagnes, par la fertilité des vallées, par les ombrages des collines, par l'abondance des fleuves qui circulent. Sur les penchants de toutes les montagnes et de toutes les collines, dans le lit de tous les fleuves, on trouve de l'or en abondance, et des poissons d'un goût délicieux. Un seul cours d'eau fait exception. Depuis sa source dans les montagnes il est salé et ses eaux sont toujours salées, jusqu'à ce qu'il se jette à la mer. On le nomme le Bahuan, il arrose le Maguana, canton de la province de Bainoa. On pense que ce fleuve s'est ouvert un chemin à travers des terrains gypseux ou des salines souterraines. Il y a en effet dans l'île beaucoup de salines. J'en parlerai plus loin tout au long.

Nous avons vu qu'Hispaniola pouvait être divisée en quatre ou en cinq parties, par les fleuves ou par les provinces. On propose encore une autre division. L'île entière pourrait être répartie entre les quatre chaînes des montagnes qui la coupent en deux de l'est à l'ouest. Aussi bien tout est riche à Hispaniola. L'or s'y rencontre partout. C'est des cavernes et des gorges de ces montagnes que sortent, pour se disperser dans l'île, tous les cours d'eau. On y trouve des antres effroyables, çà et là d'obscures vallées, et des rochers arides. Jamais on n'y a signalé d'animal nuisible. Ni lion, ni ours, ni tigre féroce, ni renard insidieux, ni loup vorace. Tout y respire le bonheur, et le respirera bien plus encore, lorsque, très Saint-Père, tous ces milliers d'hommes feront partie des brebis de votre troupeau, quand on aura fait disparaître tous leurs Zèmes, ces images des démons.

Si parfois, dans le cours de ma narration, je reviens sur certains détails, et si de temps à autre je me permets des digressions, il ne faudrait pas m'en vouloir, très Saint-Père. Une sorte d'excitation joyeuse de l'esprit, une espèce de souffle Delphique ou Sibyllin m'entraîne quand j'entends, quand j'écris ces choses. Je suis pour ainsi dire forcé de répéter souvent le même détail, surtout quand je comprends combien la grandeur de notre religion y est intéressée. Il est pourtant, au milieu de ces merveilles de fertilité, un point qui

ne me chagrine pas médiocrement. Ces indigènes simples et nus étaient habitués à ne pas beaucoup travailler (1). Or l'immense fatigue qu'ils éprouvent dans les mines en fait périr un grand nombre, et réduit les autres à un tel désespoir que beaucoup d'entre eux se suicident, ou ne veulent plus avoir d'enfants. On prétend que les femmes enceintes prennent des breuvages pour avorter, quand elles savent qu'elles mettront au monde des esclaves des chrétiens. Bien que par décret royal les insulaires aient été déclarés libres, on les force pourtant à travailler plus qu'il ne convient à des hommes libres. Le nombre de ces infortunés a diminué d'une façon déplorable. Plusieurs personnes prétendent qu'on en avait compté autrefois plus de douze cent mille. Combien sont-ils aujourd'hui, je n'ose le dire, tant je suis épouvanté. Finissons-en avec ce triste sujet et revenons à ce qui fait le charme de cette admirable Hispaniola.

(1) A rapprocher de ce plaidoyer en faveur des indigènes le beau livre de Las Casas, *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias.* Dès 1508 ces colons ne portaient plus qu'à 60.000 le nombre des indigènes. 300.000 de ces malheureux avaient péri dans la même année. En 1517 ils étaient réduits à 14.000 et à 4000 en 1533. Butet en 1717 parvint à en retrouver 90. Ils avaient tous disparu en 1750. Cependant, d'après Eugène de la Vorchère, consul français, « dans la partie septentrionale d'Haïti la population est presque entièrement caraïbe ». Cf. décret de Ferdinand, en date du 14 avril 1508 ; — Navarette, t. III. — Voir les pièces justificatives annexées à l'édition de Las Casas, par Fabié.

Dans les montagnes de Cibaua, qui sont situées à peu près au milieu de l'île, et dans la province de Caihabo, où nous avons dit qu'on trouvait de l'or natif en plus grande quantité qu'ailleurs, est un canton nommé Cotohi. Il est au milieu des nuages, entouré de tous côtés par des chaînes de montagnes. Ses habitants sont nombreux. Il est formé par un plateau de vingt-cinq milles de long sur quinze de large. Ce plateau est plus élevé que toutes les autres montagnes, en sorte que les cimes qui le dominent paraissent dominer et engendrer les autres montagnes. On distingue quatre saisons sur ce plateau : printemps, été, automne, hiver. Là les herbes se fanent, les arbres perdent leurs feuilles, les pâturages sont desséchés : ce qui n'arrive pas dans les autres cantons de l'île, qui ne connaissent que le printemps et que l'automne. Là poussent des fougères et des herbes au milieu desquelles serpentent des buissons chargés de mûres : preuve irrécusable du froid qui règne dans la région. Pourtant le pays est agréable, et le froid n'est pas rigoureux, car les indigènes n'ont jamais à souffrir ni de sa violence ni des neiges. Comme preuve de la fertilité du sol, on allègue les fougères, dont les tiges sont plus grosses qu'un javelot. Le flanc des montagnes voisines est riche en or. On ne va pas exploiter ces mines d'or, parce qu'il faudrait, à cause du froid, donner des habits aux mineurs,

même à ceux qui ont l'habitude du travail. Les indigènes se contentent de peu. Ils sont mous. Ils ne pourraient pas supporter l'hiver, s'ils vivaient au grand air. Deux fleuves parcourent ce plateau. Ils tombent du haut des montagnes qui le bornent. Le premier, le Comoiaixa, roule vers l'occident, et perd son nom quand il se jette dans la Nayba. Le second, le Tirecotus, coule vers l'Orient, et apporte le tribut de ses eaux au fleuve Iunna. Lorsque je passai par l'île de Candie, en me rendant auprès du Soudan, les Vénitiens me racontèrent qu'il y avait une région semblable au sommet des monts Ida (1). Cette région était plus fertile que le reste de l'île pour la récolte du froment : mais ces Candiotes, protégés par la difficulté des chemins qui conduisent à ces cimes, firent défection, et maintinrent longtemps leur indépendance à main armée contre le sénat de Venise. Lorsque, las de la guerre, ils se décidèrent à opérer leur soumission, le sénat voulut que leur pays restât désert. Il fit garder les avenues, pour que personne ne pût y pénétrer sans son assentiment. Ce fut l'année même de mon voyage, en 1502 seulement, qu'on permit de nouveau de cultiver ce canton, mais à des laboureurs incapables de se servir de leurs armes.

Un autre canton d'Hispaniola porte encore le

(1) Martyr, *De legatione Babylonica.*

nom de Cotoy. Il sépare les provinces d'Huhabo et de Caihabo. Il a des montagnes, des vallées et des plaines ; mais, comme il est stérile, il n'a que peu d'habitants. On y trouve beaucoup d'or ; mais il ne se présente ni en lingots, ni en morceaux : on le ramasse à l'état de masse solide et pure dans les tufs ou dans les failles rocheuses. C'est en brisant les rochers qu'on suit les traces de l'or. On compare une veine d'or à un arbre vivant (1). Partout où il peut s'insinuer depuis sa racine à travers des passages ouverts et friables, il lance ses rameaux jusqu'à l'extrême sommet de la montagne, et jamais il ne s'arrêtera avant d'être arrivé à la surface du sol. C'est là, une fois qu'il se baigne dans la splendeur de l'atmosphère, qu'il porte en guise de fruits des lingots et des pépites. Ces lingots et ces pépites sont ensuite enlevés par les grandes pluies et entraînés en bas, comme tous les corps pesants, puis disséminés dans l'île entière. Mais on croit qu'il n'est pas produit à l'endroit où on le ramasse, surtout si c'est en plein air, ou dans le lit des fleuves. Quant à la racine de l'arbre d'or, elle tend toujours à se rapprocher du centre de la terre et grandit en proportion. En effet plus on creuse profondément dans l'intérieur des mon-

(1) On aura remarqué cette singulière théorie de la production aurifère. Elle était conforme aux données de l'alchimie. Voir Hoefer, *Histoire de la Chimie*.

tagnes, plus les morceaux d'or deviennent considérables. Quant aux branches, les unes, et cela dépend de la dimension des passages, sont plus minces qu'un fil, les autres aussi grosses qu'un doigt. Il arrive que parfois on rencontre des poches pleines d'or : ce sont les passages par lesquels ont passé les branches de l'arbre d'or. Une fois que ces poches sont remplies par la substance du tronc, la branche cherche par en bas une autre issue pour s'élever à la surface. Souvent elle est arrêtée par la solidité du roc : mais dans les autres fissures elle est en quelque sorte alimentée par la respiration et par la vitalité des racines.

Vous me demanderez, Saint Père, quelle est la quantité d'or qu'on récolte dans ces îles ? Chaque année, de la seule Hispaniola, on apporte en Espagne de quatre à cinq cent mille ducats d'or. On le sait par le quint du roi qui produit quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent mille castellans d'or et parfois davantage. Je dirai plus loin ce qu'on est en droit d'attendre de Cuba, et de l'île de Saint-Jean, également riches en or. Mais nous avons assez parlé de l'or : passons au sel, avec lequel on assaisonne ce qu'on achète avec l'or.

Dans un canton de la province de Bainòa, dans les monts Daiagon, à douze milles du lac salé de la Caspienne, sont des mines de sel gemme (1).

(1) Les sources salées ou sulfureuses se rencontrent surtout au

plus brillantes et plus blanches que du cristal. Ce sont des salines de ce genre qui enrichissent tellement la Laletanie, autrement dit la Catalogne, sous le duc de Cardona, le plus grand seigneur du pays. Ceux qui ont pu faire la comparaison estiment que les salines de Bainòa sont plus riches. Il est nécessaire, paraît-il, de recourir à des coins ou à des barres de fer pour détacher le sel de Catalogne. En outre il s'émiette facilement. J'en ai fait l'expérience. Il n'est pas plus dur que de la pierre spongieuse. Le sel de Bainòa est aussi dur que du marbre. Dans la province de Caizimu et sur les territoires d'Iguanamà, de Caiacoà et de Guariàgua jaillissent des sources d'une nature toute particulière. A la surface elles sont douces, puis saumâtres, et au fond amères et salées. On pense que les eaux salées de la mer en alimentent une partie, et que les eaux douces de la surface proviennent des montagnes et sont amenées par des conduits souterrains. Les unes restent au fond, les autres montent à la surface, et les eaux salées ne suffisent pas à corrompre tout à fait les eaux douces. Quant aux eaux intermédiaires, elles sont formées par le mélange des deux autres et tiennent de leurs deux natures. Si on met l'oreille à terre près de l'orifice d'une de ces sour-

sud. Les bains de Port à Piment, de Banica, de Mirebalais, de Dalmarie, des Irois, de Tiburon, de Jacmel ont été jadis florissants.



ces, on comprend si bien que le sol est creux à l'intérieur, qu'on entend venir à trois milles de distance un cavalier et à un mille un piéton. Dans le Guaccaiarima, la province la plus occidentale, et dans le canton de Savàna on prétend que vivent des hommes auxquels suffisent des cavernes pour habitations et les fruits de la forêt pour aliments. Ils n'ont jamais été civilisés; ils ne sont entrés en relation avec aucune autre race d'hommes. Ni résidence fixe, ni semences, ni culture. Ils vivent comme on dit qu'on vivait dans l'âge d'or. Ils n'ont pas de langage fixe. De temps à autre on les aperçoit, mais on n'a pu en saisir aucun. Si parfois, étant en vue des autres indigènes, ils voient quelqu'un se diriger vers eux, ils courent plus vite qu'un cerf. On les dit plus agiles que des chiens français. Ecoutez, très Saint Père, le trait fort plaisant d'un de ces sauvages.

Les Espagnols possèdent des champs cultivés, sur la bordure de bois et de forêts épaisses. Quelques-uns d'entre eux, en guise de récréation, étaient allés visiter ces champs cultivés au mois de septembre de l'année 1514. Voici que sort des bois à l'improviste un de ces hommes muets. Tout souriant il enlève, à côté même des chrétiens, un jeune garçon. C'était le fils du maître du champ. Il l'avait eu d'une femme indigène. Le sauvage s'enfuit, mais fait signe qu'on le suive. Plusieurs

Espagnols et plusieurs indigènes nus courent après le ravisseur, mais ne peuvent l'atteindre. Dès que le facétieux sauvage se fut aperçu que les chrétiens avaient renoncé à le poursuivre, il laissa l'enfant à la croisée de deux chemins, dans un endroit par où passaient les porchers qui conduisaient leurs troupeaux au pâturage. Un porcher rencontra en effet l'enfant. Il le prit dans ses bras et le rapporta à son père, qui se désolait. Ne croyait-il pas que ce sauvage appartenait à la race des Caraïbes, et ne pleurait-il pas son enfant, comme s'il eût été déjà dévoré !

A Hispaniola on trouve encore sur les écueils marins de la poix plus résistante et plus amère que la poix récoltée sur les arbres. Aussi est-elle fort utile pour protéger les navires contre les morsures de ces vers, qu'on appelle bromas, et dont j'ai longuement parlé ailleurs. Deux arbres produisent aussi de la poix, à savoir les pins et un arbre nommé copéo. Je ne dirai rien des pins, ils poussent partout ; mais parlons un peu du copéo. Peu de détails à donner sur la poix et sur le fruit de cet arbre. La poix en effet ne se récolte pas autrement que sur les pins ; on affirme pourtant qu'on la ramasse goutte à goutte, en brûlant le bois. Quant au fruit (1), il est petit

(1) Ce fruit est nommé prune, en espagnol ciruela, par Cortès et B. Diaz. C'est un drupe ovoïde, très parfumé, de saveur aigre-douce, mais il n'a aucun rapport avec le prunier d'Europe. On en

comme une prune, et assez bon à manger : mais ce sont les feuilles de l'arbre qu'il importe de signaler comme présentant une propriété toute spéciale. On croit que c'est cet arbre dont les Chaldéens, premiers inventeurs de l'écriture, utilisaient les feuilles pour exprimer leurs sentiments aux absents, avant qu'on n'eût imaginé l'usage du papier. C'est une feuille large d'une palme et presque ronde. Avec une aiguille, une épingle, ou un poinçon de fer ou de bois les Espagnols y tracent des caractères avec autant de facilité que sur du papier. Il faut rire de ce que les Espagnols ont su persuader aux indigènes au sujet de ces feuilles. Ces braves gens s'imaginent que les feuilles parlent à notre commandement. Un insulaire avait été envoyé par un Espagnol de la ville de Saint-Domingue, capitale d'Hispaniola, à un de ses amis qui habitait à l'intérieur de la colonie. On lui avait confié des utias rôtis. Nous avons dit que ce sont des lapins. Pendant la route, soit qu'il eût faim, soit que la gourmandise le poussât, le messager mangea trois utias. Ils ne sont pas plus gros que des rats. L'ami écrivit sur une de ces feuilles ce qu'il avait reçu. « Eh bien, dit alors le maître à son serviteur, on peut se fier à toi, mon fils ! Tu as donc été assez gour-

faisait du vin dans le Nicaragua, où l'arbre s'appelait Xocot. Cf. Oviedo, liv. VIII, 11, 21 ; — Du Tertre, *Histoire naturelle des Antilles*, p. 179.

mand pour manger les utias qu'on t'avait remis. » Tout tremblant et stupéfait l'indigène avoue sa faute, mais il demande à son maître comment il en a été informé. « C'est la feuille que tu m'apportes toi-même, répond l'Espagnol, qui m'a mis au courant. Voici d'ailleurs l'heure à laquelle tu es arrivé près de mon ami, et l'heure à laquelle tu l'as quitté. » C'est ainsi qu'ils s'amusent à tromper ces pauvres insulaires, qui nous prennent pour des dieux, aux ordres desquels les feuilles révèlent ce qu'ils croyaient être secret. Aussi bien le bruit répandu dans l'île que les feuilles parlaient sur un signe des Espagnols retient les insulaires dans le respect de ce qu'on leur confie. Sur les deux côtés de cette feuille, comme sur notre papier, on peut écrire. Elle est plus épaisse qu'un morceau de papier plié en deux, et étonnamment résistante. Tant qu'elle est fraîche, les lettres apparaissent en blanc sur un fond vert. Quand elle se dessèche, elle devient blanche et durcit comme une tablette de bois, et alors les caractères jaunissent : mais elle ne se corrompt jamais, même si l'humidité la pénètre, et les caractères restent indélébiles, à moins qu'on ne la brûle.

Il est un autre arbre nommé Hagua, dont le fruit, quand il n'est pas mûr, distille un suc, qui teint en noir verdâtre tout ce qu'il touche, et d'une façon tellement pénétrante qu'aucun lavage ne peut faire disparaître cette couleur avant une



vingtaine de jours. Quand le fruit arrive à la maturité, le suc n'a plus cette force. On le mange et il est bon au goût. On rencontre aussi une herbe dont la fumée fait mourir, comme le bois dont nous avons parlé. Quelques caciques avaient résolu de faire périr des Espagnols ; mais ils n'osaient pas entrer ouvertement en campagne. Ils convinrent de placer dans une maison de nombreuses bottes de cette herbe, et d'incendier la maison, afin que les Espagnols accourus pour éteindre l'incendie respirassent avec cette fumée les germes d'une maladie mortelle, mais le complot fut éventé et les inspirateurs du crime furent punis.

Insérons maintenant, sans méthode, divers renseignements, puisque Votre Sainteté a daigné écrire qu'elle s'intéressait à tout ce qu'on raconte sur le nouveau continent. Nous avons suffisamment raconté comment on sème, comment on cultive, comment on se sert des maïs, ages, yucca, patates et autres racines comestibles. Mais nous n'avons pas dit comment les indigènes ont reconnu les propriétés de ces plantes. Je vais le raconter.

CHAPITRE NEUVIÈME

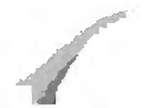
On dit que les premiers insulaires se sont longtemps contentés de racines, par exemple celles

des palmiers ou des magueys. Ce maguey est une herbe qui ressemble à la joubarbe, ou aizoon, que le vulgaire nomme la toujours vive. Les racines de guaiega sont, comme nos champignons, rondes et un peu plus grandes. Ils mangeaient encore des guaieros, qui ressemblent à nos panais, des cibaios qui se rapprochent des noix ; des cibaioés et des macoanes qui tous deux rappellent l'oignon, et beaucoup d'autres racines de ce genre. On raconte qu'un bovite, c'est-à-dire un savant vieillard, ayant remarqué, mais bien des années plus tard, sur la rive d'un fleuve, un arbrisseau semblable à la férule, la transplanta et d'une plante sauvage fit une plante cultivée. Les premiers indigènes qui mangèrent le yucca cru mouraient en peu de temps : mais, comme le goût était exquis, on résolut d'en essayer l'usage de diverses façons. Bouillie ou rôtie la plante était moins dangereuse. On finit enfin par comprendre que le suc était vénéneux : on exprima ce suc et avec la farine cuite on fabriqua le cazaby, ce pain qui convient mieux aux estomacs humains que le pain de froment, parce qu'il est plus facile à digérer. Il en fut de même pour les autres aliments et pour le maïs qu'ils choisirent au milieu d'autres productions naturelles. C'est ainsi que Cérès, dans les semences mêlées au limon que charriait le Nil depuis les montagnes d'Ethiopie pendant ses inondations, et qu'il abandon-

nait dans la plaine lorsqu'il rentrait dans son lit, découvrit le froment, l'orge, et d'autres céréales, et en propagea la culture. Aussi l'antiquité lui a-t-elle décerné les honneurs divins pour avoir ainsi indiqué les grains qu'il convient de cultiver.

Il existe de nombreuses variétés d'ages. On les distingue à leurs feuilles et à leurs fleurs. Une de ces espèces est dite guanagnax. A l'intérieur et à l'extérieur elle est de couleur blanchâtre. Le guaragua violet à l'extérieur est blanc à l'intérieur. D'autres ages nommés zazaveios sont rouges en dehors et blancs en dedans. Les quinetes sont blanchâtres des deux côtés. Le turma est violacé. L'hobos est jaunâtre. L'atibunieix a la peau violette mais la chair blanche. L'aniguamar a la peau violette et l'intérieur blanc. Le guaccaracca au contraire est blanc au dehors et violet au dedans. Il existe beaucoup d'autres espèces, qu'on ne nous a pas encore fait connaître. Je n'ignore pas qu'en les enumérant j'exciterai contre moi les envieux. Ils se moqueront, si mes écrits tombent entre leurs mains, de ce que j'envoie ces menus détails à Votre Sainteté, qui dirige de si grands intérêts, et sur les épaules de laquelle repose le fardeau de tout le monde chrétien. Je voudrais bien savoir de ces envieux si Pline et les autres savants réputés pour leur science, lorsqu'ils adressaient aux puissants du jour des détails de ce genre, ne cherchaient à être utiles qu'aux princes,

leurs correspondants. Ils mêlaient les renseignements obscurs et les connaissances précises, les grandes et les petites choses, les généralités et les détails, afin que la postérité pût, en même temps que les princes, connaître tout à la fois, et aussi dans l'espoir que ceux qui aiment les détails et s'intéressent aux nouveautés fussent en état de distinguer les pays et les contrées diverses, les productions de la terre, les mœurs des nations et la nature des choses. Riez donc du soin que j'ai pris, ô envieux, moi je rirai non de votre ignorance, de votre envie, de votre paresse, mais de votre déplorable habileté, j'aurai pitié de vos angoisses, et je vous recommanderai aux couleuvres dont se repaissent les envieux. Si j'ajoute foi à ce que m'ont rapporté de Votre Sainteté Galeazzo Butrigario et Jean Ruffo, aujourd'hui archevêque de Cosenza, nonces de votre siège apostolique, je suis certain que ces détails vous plairont. Ce sont de modestes habits dont j'ai couvert, mais sans chercher à les orner, des choses admirables; des indications et non des descriptions; mais vous ne les rejetterez pas. Il me suffira d'avoir veillé, dans votre intérêt, à ce que le souvenir de ces découvertes ne se perdît pas. Aussi bien que chacun prenne la monnaie qui convient à sa bourse. Quand on débite un bœuf ou un porc, il n'en reste rien sur le soir : celui-ci a choisi l'épaule, celui-là la cuisse, tel autre le cou. Il en est même auquel





plaisent les tripes ou les pieds. Mais assez de divagations au sujet des envieux et de leur rage : montrons plutôt comment les caciques félicitent leurs collègues quand il leur nait un fils, comment ils accordent le commencement et la fin de leur existence, et pourquoi chacun d'eux se gratifie de plusieurs noms.

Lorsqu'un cacique a un enfant, les voisins accourent et entrent dans la chambre de l'accouchée. Le premier arrivé salue le nouveau-né en lui donnant un nom, les autres font de même. « Salut, lampe brillante », dit celui-ci, et cet autre, « salut, toi qui reluis », ou bien « vainqueur des ennemis », « vaillant héros » , « plus splendide que l'or », et ainsi de suite. C'est ainsi qu'à Rome on se parait des titres de ses parents et de ses aïeux, Adiabenique, Parthique, Arménique, Dacique, Germanique. Ainsi font les indigènes en se parant des noms attribués par les caciques. Prenons pour exemple Beuchios Anacauchòa, le maitre du pays de Xaragua. J'ai longuement parlé de lui et de sa sœur la prudente Anachàona dans la première décade. Beuchios s'appelait encore Taréigna Hòbin, ce qui veut dire prince qui brille comme le laiton, ou bien Starei, ce qui signifie reluisant ; Huiho c'est-à-dire Hauteur, Duheijuiquem, ce qui correspond à riche fleuve. Beuchios a grand soin de mettre en avant tous ces noms et plus de quarante autres, quand il veut

donner un ordre à quelqu'un ou qu'il fait connaître ses volontés par un hérault. Si par incurie ou par négligence on omettait un seul de ces noms, le cacique se croirait gravement outragé. Il en est de même pour ses collègues.

Examinons maintenant leurs singulières coutumes en matière testamentaire. C'est le premier né de leur sœur, s'il existe, que les caciques choisissent comme héritier de leurs domaines. Si la sœur aînée n'en a pas, c'est l'enfant de la seconde sœur, ou de la troisième : et leur raison est que cet enfant est bien réellement de leur race. Quant aux fils que leur ont donnés leurs épouses ils ne les considèrent pas comme légitimes. A défaut des enfants de leurs sœurs, ils choisissent ceux de leurs frères, et à défaut de ces derniers leurs propres enfants. Si enfin ils n'ont pas d'enfants, ils confient leurs états à celui qui dans toute l'île passe pour le plus puissant, afin qu'il protège leurs sujets contre leurs ennemis héréditaires. Ils prennent autant de femmes qu'ils veulent. On ensevelit avec le cacique celles de ses femmes qui lui étaient le plus chères, Anachaöna, sœur de Beuchios, roi de Xaragua, qui passait pour composer avec tant de talent des areitos, c'est-à-dire des poésies, fit ainsi enterrer vivante, avec deux de ses compagnes, la plus belle des femmes ou concubines de son frère Guanahattabenecheuà. Elle en aurait fait périr davantage, si elle



n'avait cédé aux prières de Franciscains porteurs de sandales, qui se trouvaient là par hasard. On n'aurait pas trouvé dans l'île entière une femme aussi belle que Guanahattabenecheuà. On enterra avec elle les colliers et les ornements qu'elle aimait de son vivant. On met dans chaque tombeau une fiole d'eau et un morceau de pain de cazaby.

Dans le Xaragua, royaume du cacique Beuchios, et dans l'Hazua portion du pays de Caihabi, ainsi que dans la vallée qui renferme le lac salé et les lacs d'eau douce, et dans le Yaquin, canton de la province de Bainòa, il pleut rarement. Dans toutes ces contrées il y a des rigoles, creusées depuis longtemps, grâce auxquelles les insulaires irriguent leurs champs avec autant d'habileté que les habitants de Carthage la Neuve, surnommée Spartana, ou que ceux du royaume de Murcie, qui ne reçoivent que rarement les eaux de pluie. Le Maguana sépare la province de Bainòa de celle de Caihabo, et la Savana la sépare du Guaccaiarima. Dans les vallées profondes les indigènes ont plus de pluies qu'ils n'en auraient besoin. Les environs de la capitale Saint-Domingue sont également arrosés plus qu'il ne conviendrait. Partout ailleurs les pluies sont modérées. Les variations de l'atmosphère règnent donc à Hispaniola comme dans beaucoup d'autres pays.

Dans la première décade j'ai énuméré les colonies établies à Hispaniola. Les Espagnols ont,

depuis cette époque, fondé de petites villes, Port de la Plata, Port Royal, Lares, Villanova, Azua, Salvateira. Décrivons maintenant celles qui sont connues parmi les innombrables îles voisines. Nous les avons comparées aux Néréides, filles de Téthys, et ornement de leur mère. Je commence par la plus rapprochée. Elle est remarquable par une autre fontaine d'Aréthuse, mais qui ne sert à rien. A six milles de la côte de l'île mère se dresse un îlot que les Espagnols, négligeant sa dénomination antique, ont appelé l'îlot des deux arbres, car on n'y trouve que deux arbres. Tout près d'eux jaillit une fontaine qui vient d'Hispaniola et traverse la mer par de secrets passages. C'est ainsi que l'Alphée quitte l'Elide, reparaît en Sicile à la fontaine d'Aréthuse. Des feuilles d'hobis, c'est-à-dire de myrobolans, et de beaucoup d'arbres d'Hispaniola, qui sont portées par les eaux de la source, bien qu'il n'y ait pas dans l'île d'arbres de cette espèce, attestent le fait. C'est dans le fleuve Yiamiroà, qui coule dans le canton de Guaccaiarima, tout près de la terre de Savana, que naît la fontaine. L'île n'a pas plus d'un mille de circonférence. Elle sert de marché aux poissons. Droit à l'est notre Téthys est en quelque sorte gardée par l'île de Saint-Jean (1). Je l'ai décrite ailleurs. Elle est riche en or, et le

(1) Ile de Porto-Rico.

sol en est presque aussi fertile que celui de sa mère Hispaniola. On a déjà conduit des colons dans cette île, et on s'y occupe de ramasser l'or.

Au nord-ouest les derrières de Téthys sont protégés par la grande Cuba (1), qu'on a longtemps prise pour un continent à cause de sa longueur. Elle est en effet plus longue qu'Hispaniola. Elle est coupée au milieu, de l'est à l'ouest, par le tropique du Cancer. Quant à Hispaniola et aux autres îles situées au midi de Cuba, elles occupent à peu près l'espace intermédiaire entre le tropique et l'équateur, c'est-à-dire la zone que beaucoup d'anciens ont crue déserte à cause des ardeurs du soleil : en quoi ils se trompaient. On prétend qu'on a trouvé à Cuba des mines d'or plus riches qu'à Hispaniola. A l'heure où j'écris, on affirme qu'on a ramassé à Cuba, pour les convertir en lingots, de l'or pour une valeur de cent quatre-vingt mille castillans : ce qui est une grande preuve d'opulence. La Jamaïque est encore plus au sud ; c'est une île heureuse et fertile, d'une fécondité exceptionnelle. On n'y trouve qu'une seule montagne. Elle convient à toutes les cultures, mais ses habitants sont redoutables par leur esprit guerrier. On ne peut en si peu de temps soumettre tout ce dont on a pris possession. Colomb,

(1) Les contemporains de Martyr ont très longtemps pris Cuba pour une presqu'île de l'Asie. Colomb avait contribué à propager cette erreur, car il la partagea longtemps.

le premier découvreur, comparait autrefois comme grandeur la Jamaïque à la Sicile. Elle est un peu plus petite, mais pas beaucoup. C'est du moins l'opinion de ceux qui l'ont examinée de plus près. Ils s'accordent d'ailleurs sur son heureuse nature. On croit qu'on n'y trouvera ni or, ni pierres précieuses : mais, au début, ne pensait-on pas la même chose de Cuba?

L'île de la Guadeloupe, nommée autrefois par les indigènes Caraqueira, au sud d'Hispaniola, est plus rapprochée de l'équateur de quatre degrés. Elle a cent trente-cinq milles de tour. Elle est échancrée par deux golfes qui la séparent presque en deux îles (1), de même que la grande Bretagne et la Calédonie, aujourd'hui Ecosse. Ses ports sont nombreux. On y récolte cette sorte de gomme que les pharmaciens nomment animen album, et dont les fumées enlèvent le mal de tête. Le fruit de cet arbre ressemble à une carotte. Il a une palme de long. Quand on l'ouvre on y trouve enfermée une farine sucrée. De même que nos paysans gardent pour l'hiver des châtaignes et autres productions de ce genre, ainsi les insulaires conservent les fruits de cet arbre. Quant à l'arbre, on dirait un figuier. Les pommes de pin

(1) La Guadeloupe forme en effet deux îles, Grande Terre et Basse Terre, séparées par la rivière Salée, et par les deux golfes Cul de Sac marin au nord et Petit Cul de Sac marin au sud.

comestibles et tous les autres aliments, que j'ai longuement étudiés plus haut, poussent encore à la Guadaloupe. Bien plus : on suppose que ce sont les habitants de cette île (1) qui ont porté dans toutes les autres îles les germes de tous ces fruits si suaves. Les Caraïbes en effet, dans leurs chasses à l'homme, ont parcouru tous les pays voisins : or ce qu'ils trouvaient d'utile à l'étranger ils le rapportaient chez eux pour le cultiver. Ces insulaires sont intraitables et inhospitaliers : il faut, pour les soumettre, recourir sérieusement à la violence. Les deux sexes se servent de flèches empoisonnées, et fort habilement. Si parfois les hommes vont au dehors en expédition, les femmes se défendent elles-mêmes et virilement contre les assaillants. De là, sans doute, s'est acréditée l'opinion qu'il y avait dans cet océan des îles peuplées seulement par des femmes. L'amiral Colomb me le fit croire, et je l'ai répété dans ma première décade. On rencontre à la Guadaloupe des montagnes et des plaines fertiles. Elle est arrosée par de beaux cours d'eau. On y trouve du miel sur les arbres et dans les creux des rochers. De même à Palma, une des îles Fortunées, on récolte du miel au milieu des ronces et des buissons épineux.

(1) Sur les premiers habitants de la Guadeloupe, ou Caraïbes, consulter Réville, *les Caraïbes (Nouvelle Revue*, 1884*)*.

A l'est de cette île, à une distance de dix-huit milles, la Désirée, comme on l'a récemment nommée, a vingt mille pas de circuit. C'est aussi une île charmante à dix milles de la Guadaloupe. Au midi, s'étend une autre île plane, de trente milles de circonférence, la Galante. Elle a été ainsi nommée (1) à cause de sa beauté, car en espagnol les élégants sont appelés les galants. A neuf milles à l'est de la Guadaloupe sont encore six petites îles (2), dites de tous les Saints et Barbe. Ce ne sont que des écueils stériles, mais il est nécessaire que les marins en aient connaissance. A trente-cinq milles au nord de la Guadaloupe se dresse l'île dite de Montserrat. Elle a quarante milles de tour, et est dominée par une très haute montagne. L'île nommée Antigoa, à trente milles de la Guadaloupe, a environ quarante milles de tour. L'amiral Diego Colomb, le fils du découvreur, m'a raconté que sa femme que, forcé d'aller à la cour, il avait laissée à Hispaniola, lui avait écrit qu'on venait de trouver, au milieu de cet archipel des Cannibales, une île très riche en or ; mais on n'y est pas encore allé. Sur le flanc gauche d'Hispaniola, au midi, tout près du port de Beata, s'allonge une île appe-

(1) Erreur de Martyr. L'île fut ainsi nommée d'un des navires de Colomb dans son voyage.

(2) L'archipel des Saintes.

lée Altus Bellus (1). On raconte des choses étonnantes sur les monstres marins qu'on y rencontre, surtout sur les tortues. Elles sont, dit-on, plus grosses qu'un grand bouclier de poitrine. Lorsque arrive pour elles le moment de la reproduction, et que la passion les agite, elles sortent de la mer. Elles creusent un trou profond dans le sable, et y déposent trois ou quatre cents œufs. Quand elles ont épuisé leurs facultés d'enfantement, elles recouvrent le trou avec la quantité de terre suffisante pour cacher les œufs, et retournent à leurs pâturages maritimes, sans plus se soucier de leur descendance. Au jour fixé par la nature pour la naissance de ces animaux, on voit pulluler une foule de tortues venues au monde, sans l'aide de leurs parents, et grâce aux rayons du soleil. On dirait une fourmilière. Ces œufs sont presque aussi gros que des œufs d'oie. On compare comme goût la chair des tortues à celle du veau.

Il y a encore bien d'autres îles, mais elles ne sont pas encore connues, et d'ailleurs il n'est pas nécessaire de passer avec tant de soin cette farine au crible. Qu'il suffise de savoir que nous avons à notre disposition des terres immenses, qui, dans le cours des siècles, recevront nos compatriotes, notre langue, nos mœurs, notre religion.

(1) Ce sont les Iles Alta Vela, los Frailes et Beata au sud et au sud-ouest de la pointe de la Beata.

Ce n'est pas du jour au lendemain que les Teucriens ont peuplé l'Asie, les Tyriens la Libye, les Grecs et les Phéniciens l'Espagne. Je laisse de côté toutes les îles (1) qui protègent au nord Hispaniola. Elles sont riches en pêcheries, et pourraient être cultivées, mais les Espagnols y ont renoncé parce qu'elles étaient pauvres. Et maintenant adieu, Téthys antique, et vous, nymphes humides, ses compagnes. Venez, ô vous dont la couronne est superbe, vous qui êtes l'honneur de l'océan Austral, vous qui vous appelez Riche et qui l'êtes en effet.

Dans le livre de lettres, que j'ai envoyé l'année précédente à Votre Sainteté par un de mes serviteurs, et que Votre Sainteté a lu en entier, en présence de la plupart des cardinaux du Saint Siège Apostolique et de sa sœur aimée, je racontais que, le jour même où l'Eglise célèbre la fête de l'archange saint Michel, Vasco Nunez Balboa, le chef de ceux qui avaient franchi la haute chaîne des montagnes tournées vers le sud, avait entendu dire qu'en vue de la côte s'étendait une île remarquable par la grandeur de ses perles, le roi de cette île était riche et puissant, et souvent il faisait la guerre aux caciques dont les états touchaient la côte, surtout à Chiapes et à Tumacco. Nous avons écrit qu'on avait laissé cette île sans

(1) L'archipel des Bahama ou Lucayes.

l'attaquer, à cause de la fureur des tempêtes, qui, pendant trois mois de l'année, rendent dangereuse cette mer Australe. Cette île, nous l'avons maintenant foulée aux pieds. Ce cacique si orgueilleux nous l'avons adouci. Que Votre Sainteté daigne l'accueillir, lui et toute sa riche principauté, puisqu'il a été admis à recevoir les eaux du baptême. Il ne sera pas hors de propos de rappeler sous les ordres de quel chef et comment cettè conquête s'est opérée. Que Votre Béatitude écoute donc, le front serein et d'une oreille bienveillante, le récit de cette entreprise.

CHAPITRE DIXIÈME

A peine débarqué, le gouverneur Pedro Arias confia à un certain Gaspar Moralès la mission d'explorer l'île Riche (1). Moralès se rend auprès de Chiapes, qu'on nomme encore Chiapeios, et de Tumacco, ces caciques de la mer Australe, dont Vasco s'était fait des amis. Les Espagnols sont accueillis comme des amis et avec magnificence. On équipe une flotte pour passer dans l'île. On nomme l'île Riche et non Perle, bien qu'on y rencontre beaucoup de perles, attendu que le nom de Perle fut d'abord donné à une autre île, près

(1) Il n'y a pas, à vrai dire, une île, mais bien un archipel, las Perlas, dont les îles principales se nomment San Jose, San Miguel, del Rey, etc. L'archipel est composé de 39 grandes îles, 63 petites, et 81 îlots. Cf. Bovallius, *Las Perlas arkipelogen*, Stockolm, 1886.

de la Bouche du Dragon, (1) dans le Paria, et où l'on trouve également des perles en abondance. Moralès ne passe dans l'île Riche qu'avec soixante soldats. On ne peut en transporter davantage à cause de l'exiguité des bateaux, qu'on appelle culches. Le roi de l'île s'avance à notre rencontre fier et redoutable. Je n'ai pas appris son nom. La menace à la bouche il marche escorté par un grand nombre des siens en armes. Guazzaciara est leur cri de guerre. Quand ils le poussent, ils lancent en même temps leurs javelots. Ils ne se servent point d'arcs. Guazzaciara veut dire en même temps bataille. On livra donc quatre guazzaciara ou batailles. Les Espagnols furent vainqueurs, à l'aide de leurs auxiliaires, les gens de Chiapes et de Tumacco, ennemis du cacique. Il est vrai qu'ils l'attaquèrent à l'improviste. Le cacique aurait voulu rassembler une armée plus considérable, mais il se laissa persuader par ses voisins du littoral de ne pas prolonger la lutte. Ils le menacèrent, par leur propre exemple et celui d'autrui, de la perte et de la ruine d'un état florissant, et lui montrèrent que notre amitié lui procurerait au contraire, à lui et à ses amis, gloire et utilité. Ils lui rappellent les malheurs arrivés l'année précédente à Poncha, à Pocchorosa, à Quarequa, à Chiapes, à Tumacco et à tous ceux qui avaient voulu se mesurer avec les Espagnols. Le

(1) L'île a conservé son nom, Margarita, sur la côte de Venezuela.

cacique renonça à se battre et vint à notre rencontre. Il conduisit les Espagnols dans son palais. C'est une véritable résidence royale, merveilleusement ornée. A peine arrivés chez lui, il leur fit cadeau d'un panier, très bien travaillé, et rempli de perles. Il contenait cent dix livres de perles, à huit onces la livre. On le combla de joie en lui donnant nos babioles ordinaires, des perles de verre, des miroirs, des sonnettes de laiton, et peut-être quelque hache de fer ; car ces indigènes les apprécient bien plus que des tas d'or. Ils se moquent même de nous qui échangeons contre un peu d'or un objet aussi important et aussi utile. La hache en effet sert à mille usages, l'or au contraire ne peut que satisfaire un luxe qui n'est pas indispensable.

Le cacique, joyeux et enchanté de ses échanges, prend par la main le capitaine et ses officiers et les conduit au haut d'une des tours de sa résidence, d'où l'on dominait un immense horizon du côté de la mer. Jetant les yeux autour de lui : « Voici, leur dit-il (1), la mer à l'infini, et elle ne se termine pas du côté du soleil », et il indiquait du doigt l'orient, puis se tournant vers le midi et vers l'occident, leur faisait entendre qu'un immense continent, dont on apercevait au loin

(1) Ce n'était pas la première fois que les Espagnols étaient ainsi avertis de l'existence de vastes terres continentales. Balboa en avait déjà entendu parler.

les vastes montagnes, s'étendait à perte de vue. Puis, regardant plus près de lui : » Ces îles à droite et à gauche, dit-il, qui flanquent des deux côtés notre résidence, nous appartiennent. Toutes elles sont riches, toutes elles sont heureuses, si vous donnez le nom d'heureuses aux terres qui abondent en or et en perles. Ici même il n'y a pas beaucoup d'or, mais les rivages de toutes ces îles sont remplis de perles. Je vous en donnerai tant que vous en désirerez, pourvu que vous restiez mes amis. Je préfère vos produits à mes perles, et je désire en jouir et m'en réjouir. Aussi ne supposez pas que je veuille renoncer à mes relations avec vous. » Telles furent les paroles qu'ils échangèrent, avec beaucoup d'autres semblables. Quand les Espagnols songèrent au départ, le cacique leur promit d'envoyer chaque année comme cadeau au grand roi de Castille cent livres de perles à huit onces la livre. Il s'y engagea volontiers. Il n'y attacha pas d'importance et ne se crut par pour autant notre tributaire. Il y a dans cette île des cerfs et des lapins en si grande quantité que, sans sortir de leurs maisons, les Espagnols pouvaient en tuer à coups de flèches autant qu'ils voulaient. Ils menèrent dans cette île une vie large et où rien ne leur manqua. La résidence royale n'est éloignée que de six degrés de l'équateur. Le pain de racine et de maïs, le vin de grains ou de fruits est le même que chez



Comogre, ou que chez les autres indigènes continentaux ou insulaires. Le cacique, très Saint Père, fut baptisé avec tous les siens. Ce sont des brebis avec leur pasteur qui grossissent vos troupeaux. Pedro Arias le gouverneur voulut lui donner son nom. Ils se traitèrent en amis, et se retirèrent plus amis qu'au début. Le cacique, afin que les Espagnols revinssent plus facilement sur le continent, leur prêta les culches de ses pêcheurs c'est-à-dire les barques creusées dans un tronc de bois, et fabriquées à la mode du pays ; et il les accompagna jusqu'au rivage.

Les Espagnols après avoir mis de côté le quint attribué aux fonctionnaires royaux, partagèrent entre eux les perles qu'ils avaient rapportées. Ils disent qu'elles sont fort précieuses. Voici une preuve du grand prix que valent les perles de l'île Riche. On en a rapporté plusieurs, blanches et d'un bel orient, qui étaient aussi grosses qu'une noisette et même davantage. Ce qui a rafraîchi ma mémoire, c'est le souvenir d'une perle que, par l'entremise de Barthélemy le Milanais, un de mes parents, le souverain pontife Paul, prédécesseur de Votre Sainteté, acheta à un marchand Vénitien pour quarante-quatre mille ducats. Or parmi les perles rapportées de l'île Riche s'en trouvait une égale en grosseur à une noix ordinaire. On la vendit à l'encan. Elle fut achetée au Darien même pour douze cents castillans d'or.

Elle finit par arriver entre les mains du gouverneur Pedro Arias. C'est son épouse, dont j'ai déjà parlé à propos de son départ, qui possède maintenant cette perle précieuse. N'est-il pas évident que cette perle devait être précieuse entre toutes, puisqu'elle a été estimée si cher au milieu de cette multitude de perles qu'on achetait non pas une à une, mais à la livre, ou tout au plus à l'once? Il est probable que ce négociant de Venise n'avait pas acheté si cher en Orient la perle du pape Paul, mais il vivait à une époque où l'on désirait ardemment ces objets, et un gourmand de perles se présenta pour l'avaler. Disons maintenant quelques mots des coquillages qui les contiennent.

Votre Béatitude n'ignore pas qu'Aristote et que Pline, ce dernier, imitateur d'Aristote dans ses théories, n'ont pas été du même avis sur la procréation des perles. Ils ne s'accordent que sur un point, et, pour tous les autres, sont d'avis différent. Ils ne veulent pas reconnaître que les huîtres perlières changent de place dans la mer (1), et ne remuent en aucune façon, une fois qu'elles sont nées. Il y a au fond de la mer, disent-ils, des prairies où pousse une herbe aromatique comme le thym. Ces prairies ils affirment les avoir vues. C'est là que naissent, se nourrissent, grandissent

(1) Cette théorie est la vraie. Les huîtres naissent et grandissent attachées à leurs bancs.

ces animaux, et que, semblables aux huîtres, ils engendrent autour d'eux de nombreux descendants et arrière-descendants. Ils ne se contentent pas d'une, de trois, de quatre perles et parfois davantage. Cent vingt perles en effet dans un seul coquillage ont été trouvées dans les pêcheries du cacique de l'île Riche. Le capitaine Gaspard Moralès et ses compagnons les ont soigneusement comptées. Ce cacique en effet fit exécuter une pêche, en notre présence, par ses plongeurs. On peut comparer la matrice des huîtres perlières au réceptacle où les poules engendrent de si nombreux œufs. Voici comment les perles sont produites. On les trouvait détachées des lèvres de la matrice dès qu'elles étaient mûres et quittaient le ventre de leur mère. D'autres les suivaient, pour se détacher à leur tour après un court intervalle de temps. Les perles étaient d'abord comme enfermées au milieu du ventre de l'huître, pour s'y nourrir et pour grandir, de même qu'un enfant encore dans le sein de sa mère se nourrit de sa substance. Ce n'est que plus tard qu'elles sortaient de l'asile maternel, où elles se cachaient. Si de temps à autre on aperçoit des huîtres perlières, comme j'ai vu moi-même des huîtres sur divers rivages de l'océan Atlantique, roulées dans le sable et jetées sur la plage, elles ont été arrachées par la tempête au fond de la mer, et ne s'y sont pas portées d'elles-mêmes.

Pourquoi la brillante rosée du matin donne aux perles une teinte blanche, et pourquoi un temps troublé les fait jaunir, pour quelle raison elles aiment un ciel serein, et restent immobiles quand il tonne, ces questions et d'autres semblables ne peuvent être examinées avec précision par ces indigènes ignorants. C'est un sujet qui ne peut être traité par des esprits bornés. On dit encore que les plus grosses huîtres perlières se tiennent au fond, les ordinaires dans les eaux moyennes, et les petites à la surface, mais on en donne de mauvaises raisons. Ce n'est pas un mollusque immobile qui raisonne sur le choix de sa demeure. Tout dépend de la résolution, de l'habileté et du souffle des plongeurs. Les huîtres perlières de grande taille ne se promènent pas : elles sont créées et elles trouvent leur nourriture dans des endroits plus profonds, attendu qu'il n'y a qu'un très petit nombre de plongeurs, et dans de rares circonstances, qui osent, pour les ramasser, s'enfoncer jusqu'au fond. Ils ont peur des polypes, très avides de la chair des huîtres, et qui, pour les chasser, circulent à travers les lieux où elles se tiennent. Ils redoutent également d'autres monstres marins, et enfin ils ont peur de manquer de respiration dans un trop long séjour sous les eaux. C'est pour cela que les huîtres perlières, qui sont les hôtes de mers profondes, ont tout le temps de grossir. Plus la coquille est grosse, plus

elle est vieille, et plus les perles qui sortent d'elle sont de grande dimension : mais on n'en trouve qu'une petite quantité. Celles qui naissent au fond de la mer deviennent, à ce que l'on croit, la nourriture des poissons. Quand on vient de les arracher, elles sont molles. Elles diffèrent aussi des grosses par le tympan. On prétend qu'il n'y a pas de perle qui, en vieillissant, adhère à l'écaille, mais dans l'écaille même se développe une sorte de verrue, ronde et brillante, qu'il suffit de limer pour lui donner de l'éclat. Elle n'est pourtant pas de nature précieuse, et tire sa constitution de l'écaille plutôt que de la perle. Les Espagnols donnent au tympan le nom de pati. On a parfois vu quelques huîtres perlières qui adhéraient aux rochers, mais en petite quantité, et elles n'étaient nullement recherchées. Il faut croire que les huîtres d'Inde, d'Arabie, de la mer Rouge et de Ceylan existent telles que les ont décrites des auteurs célèbres. Il ne faut pas tout à fait rejeter les explications données par des écrivains si éminents, je parle de ceux qui, depuis si longtemps, ne sont point parvenus à s'entendre.

Nous avons assez parlé de ces bêtes marines, et de leurs œufs, que les hommes, par amour du luxe, préfèrent sottement aux œufs de poules ou de canards. Ajoutons quelques détails en dehors du programme. Nous avons plus haut longuement décrit l'entrée du golfe de l'Uraba. Nous avons dit

que les diverses contrées que baigne ce golfe maritime étaient étrangement différentes. Je n'ai rien à signaler de nouveau sur le rivage occidental, où les nôtres ont établi leur résidence, aux bords du fleuve Darien. Voici ce que j'ai récemment appris sur le rivage oriental. Tout le pays situé à l'est, depuis le promontoire et le rivage qui s'avance dans la mer et reçoit en face les premiers assauts de la vague jusqu'à la Bouche du Dragon et au Paria, s'appelle d'un nom général la terre de Caribana : attendu qu'on y trouve partout des Caribes, ainsi nommés à cause de leur pays : mais il est bon d'indiquer d'où tirent leur origine ces Caribes (1), et comment, après avoir abandonné le sol natal, ils se sont ainsi répandus au large, comme une contagion mortelle. A partir du premier rivage qu'on rencontre en venant de la mer, là où nous avons dit qu'Hojeda s'était établi, se trouve dans le Caribana, à environ neuf milles de distance, un village nommé Futeraca. Trois milles plus loin on rencontre le village d'Uraba, qui a donné son nom au golfe. Ce village fut jadis la capitale du royaume. Celui de Féti lui succède six milles plus loin, et ceux de Zeremoe et de Soraché au neuvième et au douzième milles. Les Espagnols trouvèrent ces villages fort peuplés.

(1) Cf. les théories de Rochefort, dans son *Histoire naturelle et morale des isles Antilles*. — Article de Réville sur les Caraïbes dans la *Nouvelle Revue*.



Tous les indigènes y faisaient la chasse à l'homme. Quand ils n'ont pas d'ennemis à qui faire la guerre, ils tournent contre eux-mêmes leur cruauté, et se battent ou s'exterminent entre eux. C'est de là que le mal a gagné les malheureux habitants du continent et des iles.

Voici un autre fait que je ne crois pas devoir passer sous silence. Un savant jurisconsulte nommé Corrales, juge au Darien, rapporte qu'il a rencontré un fugitif venant des grandes terres intérieures de l'occident, qui avait demandé asile à un cacique. Cet homme voyant lire le juge sauta de surprise et dit, à l'aide des interprètes qui connaissaient la langue du cacique son hôte : « Vous avez donc vous aussi des livres (1) ? Vous possédez des caractères grâce auxquels vous vous faites comprendre des absents », et il demanda en même temps qu'on lui montrât le livre ouvert, pensant reconnaître les lettres dont on se servait chez lui : mais il reconnut que les lettres n'étaient plus les mêmes. Il disait que chez lui les villes étaient entourées de murs, que ses concitoyens portaient des vêtements, qu'ils étaient gouvernés par des lois. Je n'ai pas appris l'objet de leurs croyances. On sait par l'exemple et par les paroles du fugi-

(1) Ce proscrit était certainement un Péruvien, ou un habitant des plateaux, très civilisés, du Cundinamarca. Sur l'écriture des Péruviens, consulter le très intéressant ouvrage de WIENER, *Pérou et Bolivie*.

tif qu'ils sont circoncis et sans prépuce. Eh bien, très Saint Père, qu'en pensez-vous? qu'augurez-vous de l'avenir, vous à la domination duquel le temps soumettra tous ces pays? A ces vastes horizons ajoutons quelques traits de moindre importance.

Je crois qu'il ne faut point passer sous silence la navigation de Juan Solis (1) qui, pour explorer la côte méridionale de ce que l'on croit être un continent, partit du port de Lepe sur l'Océan, à peu de distance de Cadix, le quatrième jour des ides de septembre de l'année précédente 1515. Il avait trois vaisseaux. Je ne veux pas non plus ne point parler de Juan Ponce (2), choisi pour soumettre les Caribes ou Cannibales anthropophages, qui sont gourmands de chair humaine;

(1) Juan Dias de Solis était né vers 1450 à Lebrixa. Il avait été associé aux entreprises des Pinzon. En 1508 il avait découvert, avec Vincent Pinzon, les bouches de l'Amazone. De retour à Séville, il s'était occupé de cartographie. Le 24 juillet 1512 le roi lui avait confié à lui, et à Juan Vespucci, la direction des cartes nautiques réservées à la marine espagnole.

(2) Juan Ponce de Léon, compagnon de Colomb à son second voyage (1493), fut choisi par Ovando pour conquérir et gouverner la province d'Higuey à Haïti. En 1508 il fut nommé gouverneur de Boriquen (Porto-Rico), malgré l'opposition de Diego Colomb, et réussit à soumettre ou plutôt à exterminer les insulaires. En 1512 il partit à la recherche de la fontaine de l'éternelle jeunesse, qui se trouvait à Bimini. Il visita avec soin l'archipel des Bahama, et découvrit par hasard la Floride, mais ne put y débarquer, et revint à Porto-Rico. A son retour en Espagne, il fut bien accueilli par le roi Ferdinand, qui le nomma Adelantado de Bimini et gouverneur de la Floride.

de Juan Ayora, de Gonzalez de Badajoz, un autre capitaine, de François Bezerra et aussi de Vallejo, déjà cités par moi.

Solis ne fut pas heureux dans sa mission. Il devait doubler le promotoire ou cap de Saint-Augustin, et suivre au delà de l'équateur la côte méridionale de ce que l'on croit être un continent. Nous avons en effet indiqué que ce cap est situé sous le septième degré du pôle antarctique. Il s'avança six cents lieues plus loin et s'aperçut que le cap de Saint-Augustin se prolongeait si loin dans le midi au delà de l'équateur, qu'il arriva plus loin que le trentième degré de l'autre hémisphère. Il naviguait donc bien loin derrière la bouche du Dragon et le Paria Espagnol, régions tournées vers le nord et regardant le pôle arctique, lorsqu'il rencontra quelques-uns de ces abominables anthropophages (1) Caribes, dont j'ai parlé plus haut. Semblables à d'artificieux renards, ces Caribes paraissaient faire des signes de paix, mais ils se préparaient déjà dans leur for intérieur à quelque joyeux repas, et, dès qu'ils aperçurent ces étrangers, ils firent comme les coureurs de cabarets et commencèrent à avaler leur salive. L'infortuné Solis débarqua avec tous ceux de ses

(1) Ces indigènes appartenaient à la race guerrière des Charruas. Le massacre eut lieu entre Maldonado et Montevideo, aux sources d'un petit cours d'eau qui a conservé le nom du navigateur. Cf. Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay* (1816).

compagnons qu'il put entasser sur la plus grande de ses barques, mais il fut traîtreusement assailli par une multitude d'indigènes, qui, à coups de bâtons, l'assommèrent lui et les siens, en présence du reste de l'équipage. Personne ne put se sauver. Après les avoir tués et coupés en morceaux sur le rivage même, les indigènes, à la vue des autres Espagnols qui de leurs vaisseaux assistaient à cet horrible spectacle, s'apprêtèrent à les manger (1). Effrayés par ces atrocités, les nôtres n'osèrent pas débarquer et tirer vengeance du meurtre de leur chef et de leurs compagnons. Ils chargèrent leurs navires de bois de teinture rouge. C'est ce bois que les Italiens nomment verzino, les espagnols brazil, et qui est excellent pour teindre les laines : puis ils revinrent dans leur pays. On m'a donné ces détails par lettre, et je les résume ici. Ce qu'ont fait les autres explorateurs, je vais le raconter un peu plus longuement.

Juan Ponce (2) de son côté subit un grave échec de la part des Caribes de l'île de la Guadaloupe, la plus importante de toutes les îles Caribes. Quand ils aperçurent les Espagnols encore en

(1) Le propre frère de Solis et un de ses neveux étaient au nombre des témoins de cette exécution sanglante.

(2) Parti de Séville en janvier 1515, Ponce, qui avait promis de soumettre les Caraïbes, fut battu par eux, à la Guadaloupe, et tellement humilié par cette défaite, qu'il ne bougea plus de Porto-Rico jusqu'en 1521. Il voulut alors tenter une nouvelle exploration de la Floride, mais il fut grièvement blessé, et revint mourir à Cuba.

pleine mer, les insulaires se cachèrent dans des endroits, d'où ils pouvaient surveiller ceux qui débarqueraient. Ponce avait envoyé à terre des femmes pour laver les chemises et le linge, et quelques fantassins pour renouveler les provisions d'eau douce, car depuis l'île de Fer dans les Canaries jusqu'à la Guadaloupe, sur une longueur de quatre mille deux cents milles, ils n'avaient aperçu aucune terre. Il n'y a pas d'île dans l'océan sur tout cet espace. Les Caribes les attaquent à l'improviste, s'emparent des femmes, et dispersent les hommes. Un petit nombre d'entre eux parvinrent à se sauver tout tremblants. Ponce n'osa pas attaquer les Caribes. Ils redoutaient les flèches empoisonnées dont ces barbares mangeurs d'hommes savent se servir pour frapper d'un coup sûr tous les buts qu'ils visent. Cet excellent Ponce qui s'était vanté, alors qu'il était à l'abri sous un toit protecteur, d'exterminer les Caribes, fut donc obligé d'abandonner ses laveuses et de tourner le dos aux insulaires. Où il est allé depuis, et quelles sont ses découvertes, je ne l'ai pas encore appris. En sorte que Solis perdit la vie et Ponce l'honneur en exécutant leur mission. En voici un autre qui, la même année, échoua aussi misérablement.

Juan Ayora de Cordoue (1), un noble, envoyé

(1) C'est ce même Ayora dont Balboa a flétri la conduite dans sa lettre au roi Ferdinand (octobre 1515).

en qualité de juge, comme nous l'avons dit ailleurs, était plutôt désireux d'acquérir de l'or que soucieux de bien administrer ou de mériter des éloges. Sous un prétexte quelconque, il dépouilla plusieurs caciques et leur extorqua de l'or contre toute justice. On raconte qu'il les traita si durement que d'amis qu'ils étaient ils devinrent d'implacables adversaires et, poussés à bout, massacrèrent les Espagnols, tantôt au grand jour, tantôt en les faisant tomber dans des embûches. Là où jadis les relations commerciales étaient tranquilles et les caciques bien disposés, il faut aujourd'hui se battre. Après avoir, à ce qu'on raconte, amassé de la sorte beaucoup d'or, Ayora prit la fuite. Il s'était procuré par surprise un navire. On ne sait pas encore, au moment où j'écris, où il a débarqué. Il ne manque pas de personnes qui croient que le gouverneur Pedro Arias lui-même a fermé les yeux sur ce départ clandestin : attendu que Juan Ayora est le frère de l'historiographe royal, Gonzalez Ayora, un savant, un excellent capitaine, si bien l'ami du gouverneur qu'on pourrait citer lui et Pedro Arias (1) parmi les couples d'amis si rares que l'on connaît. Je suis

(1) Balboa ne croyait pas Pedro Arias susceptible d'éprouver de l'amitié pour qui que ce soit. « C'est un homme, écrivait-il au roi Ferdinand, comme il n'y en a pas dans le monde entier pour être aussi dévoré par la jalousie et la cupidité. Rien ne l'irrite autant que de voir quelque amitié régner entre les gens de bien. Il aime mieux voir ou entendre les uns médire des autres. »

lié avec les deux, et même étroitement. Qu'ils me pardonnent donc l'un et l'autre : mais, dans toutes ces agitations d'outre-mer, rien ne m'a autant déplu que la cupidité de ce Juan Ayora, qui a ainsi troublé la paix et désaffectionné les caciques.

Arrivons maintenant aux tragiques aventures de Gonzalez de Badajoz et de ses compagnons. Ils furent heureux au début, mais de bien douloureuses péripéties les accablèrent ensuite. Gonzalez quitta le Darien au mois de mars de l'année précédente 1515, avec quatre-vingts soldats. Il poussa droit à l'occident et ne s'arrêta nulle part avant d'être parvenu à la région que les Espagnols, comme nous l'avons dit plus haut, ont appelée Gracias a Dios. Elle est éloignée du Darien d'environ cent quatre-vingt mille pas, c'est-à-dire soixante lieues. Il y passa quelques jours sans rien faire, parce qu'il ne put attirer à lui aucun cacique, ni par ses prières, ni par ses offres, ni par ses menaces. Il y tenait pourtant beaucoup. Pendant cette halte il fut rejoint par cinquante aventuriers, qui arrivaient du Darien sous la conduite de Louis Mercado. Ils avaient quitté la colonie en mai, et voulaient tenter avec Gonzalez l'exploitation de l'intérieur. A peine réunis, ils formèrent le projet de franchir les montagnes au midi, et de prendre possession de la mer Australe déjà découverte. Le plus extraor-

dinaire c'est que, dans un continent aussi étendu en longueur, ils ne trouvèrent jusqu'à la mer Australe qu'une distance de cinquante et un milles, ou de dix-sept lieues. En Espagne on ne compte jamais par milles. La lieue terrestre vaut trois milles et la lieue marine quatre milles. Arrivés au sommet de la chaîne et au point de séparation des eaux, ils trouvèrent un cacique nommé Javana. Le pays et le souverain portaient encore le nom de Coïba : nous avons cité le même fait à propos de Careta. Seulement comme le pays de Javana produit plus d'or encore, on l'appelle le Coïba riche. En effet, partout où on creusait le sol, soit sur un terrain sec, soit dans le lit des cours d'eau, le sable qu'on retirait contenait de l'or. Javana s'enfuit à notre approche. On ne put le ramener. On se mit alors à ravager tous les alentours de sa résidence, mais on n'y trouva que peu d'or, car le cacique avait emporté dans sa fuite tout ce qu'il possédait. On rencontra aussi des esclaves marqués par de douloureux stigmates. Avec une pointe, soit d'or, soit d'épine, les indigènes creusent des trous sur la figure de ces esclaves, les enduisent avec une sorte de poudre et les humectent avec un suc noir ou rouge. Cette teinture est si tenace qu'elle ne peut jamais disparaître. Les Espagnols amenaient avec eux ces esclaves. Il paraît que le suc est si corrosif et amène une telle douleur que, pendant quelques jours, les esclaves

ne peuvent rien manger, tant ils souffrent. Les rois qui ont pris ces esclaves à la guerre et nos compatriotes utilisent leur travail pour la recherche de l'or et le soin à donner aux semences.

A partir de la résidence de Javana, les Espagnols suivirent pendant dix milles la pente des eaux, et entrèrent sur le territoire d'un autre cacique. Ils l'appelèrent le Vieillard, car il était chargé d'années, et ne se préoccupèrent pas seulement de son nom. Sur le territoire de ce cacique, aussi bien dans les terres arides que dans les vallées, partout, on trouva de l'or. Les cours d'eau étaient très abondants, et le sol gras et fertile. Au delà les Espagnols parcoururent pendant cinq jours un pays désert. Ils pensent que c'est la guerre qui a ruiné ces campagnes, car elles sont en grande partie fertiles, mais ne sont ni habitées, ni cultivées. Le cinquième jour ils aperçurent deux indigènes lourdement chargés qui venaient de loin. Ils marchent vers eux et les prennent. Ces hommes portaient sur leurs épaules des sacs pleins de maïs. On comprit par leurs réponses qu'il y avait dans la région deux caciques, l'un sur le bord de la mer, nommé Periqueté, l'autre à l'intérieur, nommé Totonoga (1). Ce dernier était aveugle. Ces hommes étaient deux

(1) D'après la suite du récit, Totonoga serait le cacique du littoral et Périqueté celui de l'intérieur. Il y a sans doute erreur de transcription dans le livre de Martyr.

pêcheurs envoyés par leur roi Totonoga à Periqueté avec une charge de poisson, qu'ils avaient échangée contre du pain. Ce sont en effet les produits naturels qui sont l'objet des échanges, et non pas l'or qui fait tant de victimes. Sous la conduite de ces deux indigènes, les Espagnols arrivent sur le territoire de Totonoga, le cacique du littoral de la mer australe, sur la rive occidentale du golfe de Saint-Michel. Ce cacique leur procure six mille castellans d'or, soit brut, soit travaillé. Parmi les lingots bruts on en trouva un qui pesait deux castellans : ce qui prouve l'abondance de l'or dans la région. Suivant la même côte occidentale, les Espagnols vont trouver le cacique Taracuru, et ils obtiennent de lui huit mille pesos. Nous avons déjà dit qu'un peso correspondrait à un castellan non monnayé. Ils passèrent ensuite sur le territoire de son frère, nommé Pananomé. Ce cacique prit la fuite et ne reparut plus. Ses sujets affirment que la contrée est riche en or. Les Espagnols détruisirent sa résidence. Six lieues plus loin, ils passèrent sur le territoire d'un autre cacique nommé Tabor, puis d'un autre nommé Chéru. Chéru reçut amicalement nos compatriotes et leur donna volontiers quatre mille pesos. Il possède de riches salines et son pays est riche en or. Douze milles plus loin les Espagnols entrèrent sur le territoire d'un cacique nommé Anata. Ils obtinrent de lui

quinze mille pesos. Ce cacique les avait enlevés aux caciques voisins qu'il avait battus. Cet or était même brûlé, car on l'avait enlevé dans les maisons incendiées des ennemis. Les caciques se dépouillent et se massacrent entre eux. Ils détruisent et ravagent leurs villages. Leurs guerres sont atroces. Ils les poussent à l'extrême, et, quand ils sont vainqueurs, ne laissent rien subsister.

L'excellent Gonzalez de Badajoz avec ses compagnons se promena ainsi, sans plan arrêté, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur le territoire d'Anata. Il avait ramassé dans ses courses des monceaux d'or, quatre-vingt mille castellans en ceintures, en garnitures de poitrine pour soutenir les seins des femmes, en pendants d'oreilles, en casques, en colliers et en bracelets. Il les avait acquis soit en les échangeant contre nos marchandises, soit par la violence et par les armes, car la plupart des caciques avaient mis obstacle à notre passage et essayé de nous repousser. Il y avait encore quarante esclaves, qu'ils utilisaient comme bêtes de somme pour porter les provisions de route et les autres bagages, et aussi pour soutenir les malades et tous ceux qu'affaiblissaient les provisions. Les Espagnols traversèrent le pays du cacique Scoria et arrivèrent à la résidence d'un autre cacique nommé Pariza. Ils ne s'attendaient pas à être attaqués. Le cacique les cerne avec une

grande multitude d'hommes armés, et les surprend au moment où ils ne sont pas sur leurs gardes et disséminés. Ils n'eurent même pas le temps de prendre leurs armes. Soixante-dix d'entre eux sont blessés ou massacrés. Les autres prennent la fuite. Ils abandonnent tout leur or et tous leurs esclaves. Bien peu d'entre eux revinrent au Darien. Elle aurait été mal fondée, très Saint-Père, l'opinion de tous les sages sur les vicissitudes et l'inconstance des choses humaines, si tout, dans cette expédition, s'était terminé bien et heureusement, mais l'ordre des choses est inéluctable : ceux qui s'occupent d'arracher des racines, tantôt rencontrent la douce réglisse et tantôt l'amère ivraie. Pourtant malheur à Pariza ! Son sommeil ne sera pas longtemps tranquille. On jugera bientôt ce grand crime. Le gouverneur en personne se disposait à entrer en campagne contre lui à la tête de trois cent cinquante soldats, lorsqu'il tomba malade. A sa place, et en qualité de lieutenant, prit le commandement un jurisconsulte habile, le licencié Gaspar Espinosa, juge royal au Darien. A la même époque on envoya à l'île nommée l'île Riche pour lever le tribut de perles imposé au cacique. Nous nous informerons de ce qui est arrivé.

Deux autres chefs marchèrent contre les indigènes qui habitent le pays au delà du golfe. L'un d'entre eux, François Bezerra traversa le fond du

golfe et l'embouchure du fleuve Dabaïba. Il avait sous ses ordres deux officiers et cent cinquante soldats bien armés. Il devait attaquer les Caribes au milieu même du Caribana et se dirigeait contre le village de Turufy. J'en ai déjà parlé lorsque j'ai raconté l'arrivée de Hojedà. Il emportait des instruments de guerre, trois canons qui pouvaient lancer des boulets de plomb plus gros qu'un œuf, quarante archers, et vingt-cinq mousquetaires. C'était afin de tirer de loin sur les Caribes, qui se battent à coups de flèches empoisonnées. On ne sait encore ni où a débarqué Bezerra, ni ce qu'il a fait. On craignait au Darien que l'expédition n'eût mal tourné, au moment où partirent les vaisseaux qui revinrent en Espagne.

L'autre chef, nommé Vallejo, opéra dans la partie antérieure du golfe. Il suivit un autre chemin que Bezerra. L'un menaçait le Caribana en face, et l'autre par derrière. Vallejo est revenu, mais des soixante et dix hommes qu'il menait avec lui, il en a laissé au pouvoir des Caribes quarante-huit de blessés. Tel est le récit de ceux qui reviennent du Darien. Je le reproduis.

La veille des ides d'octobre de cette année 1516, Rodrigo Colmenares dont j'ai parlé plus haut, et un certain François Delapuente vinrent me trouver. Ce François était un des officiers de la bande commandée par Gonzalès de Badajoz. Il fut du nombre de ceux qui échappèrent au massacre

exécuté par le cacique Pariza. Quant à Colmenares, il quitta le Darien pour revenir en Espagne après l'arrivée des vaincus. Tous deux rapportent, l'un pour l'avoir entendu dire, l'autre pour l'avoir vu, qu'il y a dans la mer Australe plusieurs îles, à l'occident du golfe de Saint-Michel et de l'île Riche, où poussent et sont cultivés des arbres produisant les mêmes fruits que ceux que l'on récolte dans le pays de Calicut. Le pays de Calicut, et ceux de Cochin et de Camemor sont en effet les marchés où les Portugais se procurent les aromates. Aussi pense-t-on que non loin du golfe de Saint-Michel commence la terre où poussent les aromates. Plusieurs de ceux qui ont exploré ces parages ne demandent que l'autorisation de partir de ce littoral de la mer Australe (1). Ils s'offrent à construire des vaisseaux à leurs frais, pourvu qu'on leur confie la mission de chercher le pays des aromates. Ils pensent qu'il faut construire les navires dans le golfe même de Saint-Michel, et qu'on ne doit pas songer à suivre la direction du cap de Saint-Augustin (2), car ce chemin serait trop long, trop difficile, et sujet à trop de périls.

(1) Balboa était un de ceux qui demandaient à chercher les terres ainsi indiquées. Il obtint en effet l'autorisation de partir, et, s'il n'avait été arrêté par une mort prématurée, il aurait sans doute découvert et conquis le Pérou avant Pizarre et ses compagnons.

(2) Ce fut pourtant la grande idée que Magellan eut le mérite de faire passer dans la réalité.

D'ailleurs il faudrait s'avancer au delà de quarante degrés dans l'hémisphère austral.

Le même François, qui fut le compagnon des travaux et des périls de Gonzalez, dit, qu'en parcourant ces terres, il a remarqué de véritables troupeaux de cerfs et de sangliers, et qu'il en a pris beaucoup en se conformant à la méthode des indigènes, qui creusent des fosses dans les sentiers suivis par ces animaux et les recouvrent de branches d'arbres. C'est ainsi que les indigènes trompent les quadrupèdes sauvages. Quant aux oiseaux, il font comme chez nous avec les ramiers. On attache un ramier domestique et privé, qui vole au milieu des arbres. Les oiseaux de son espèce arrivent auprès de lui et sont percés de flèches. Ou bien encore sur un espace dénudé on tend un filet, on jette tout autour de l'appât, et le ramier domestique est au milieu. On fait de même pour les perroquets et d'autres oiseaux. Les perroquets sont si dépourvus d'intelligence que, lorsqu'un d'entre eux jacasse sur un arbre, dans les branches duquel se cache un oiseleur, ils accourent en foule et se laissent facilement prendre. Ils ne sont pas effrayés quand ils voient l'oiseleur, mais attendent pour ainsi dire qu'on leur jette un lacet autour du cou. Ils ne s'enfuient même pas quand l'un d'entre eux est saisi et qu'il le voient jeter dans la besace que porte le chasseur.

Voici un autre genre de chasse aux oiseaux assez étrange et plaisant à raconter. Nous avons raconté qu'il existait dans les îles, particulièrement à Hispaniola, des lacs et différentes mares d'eaux stagnantes. Au-dessus de ces mares s'agite tout un monde d'oiseaux aquatiques ; attendu qu'elles sont couvertes d'herbes, et que cette boue liquide donne naissance à de petits poissons et à mille espèces de grenouilles, de cousins et d'insectes. La chaleur du soleil en effet se glisse dans les profondeurs et, par un secret dessein de la Providence, contribue au travail de la corruption et de la génération. Il y a diverses familles d'oiseaux nageant sur ces eaux stagnantes : des canards, des oies, des cygnes, des foulques, des mouettes, des plongeurs, et beaucoup d'autres analogues. Nous avons raconté d'autre part qu'on cultive dans les jardins un arbre dont le fruit ressemble à une grosse citrouille. Les indigènes jettent plusieurs de ces citrouilles dans les mares, après les avoir bien bouchées pour que l'eau, introduite par une fente ou par un trou, ne les submerge pas. Ces citrouilles, qui flottent toujours sur l'eau, inspirent de la sécurité aux oiseaux. Le chasseur se couvre la tête, comme d'un casque, d'une de ces grandes citrouilles, percées à la hauteur des yeux. On le dirait sous un masque. Il entre dans la mare avec de l'eau jusqu'au menton, car ils sont habitués dès le berceau à nager

dans les fleuves, et ne redoutent nullement de rester dans l'eau. Les oiseaux croient que cette citrouille, qui cache pourtant le chasseur, ressemble aux autres citrouilles qui surnagent, en sorte que le chasseur peut se diriger vers des troupes d'oiseaux nageurs. Il imite avec sa tête les mouvements de la citrouille, suit des petites vagues agitées par le vent, et se rapproche de plus en plus des oiseaux. Avec la main droite qu'il découvre peu à peu il saisit par la patte et sans être aperçu l'oiseau imprévoyant, l'entraîne sous l'eau et le fait disparaître dans une besace préparée à cet effet. Les autres oiseaux s'imaginent que leur compagnon a volontairement plongé, pour chercher sa nourriture, comme ils le font tous, continuent leurs évolutions sans s'inquiéter, et deviennent à leur tour les victimes de l'oiseleur.

J'ai coupé mon récit par cette description des chasses à l'oiseau et des autres chasses afin de détourner par ces paisibles récits l'horreur que vous avez dû éprouver en lisant la narration de tous ces crimes. Je voudrais encore vous parler d'une théorie nouvelle au sujet du courant qui entraîne vers l'occident les eaux du golfe de Paria, et aussi de la façon de récolter l'or dans les mines du Darien. Ce sont des détails qu'on m'a tout récemment fournis. Après ce double rapport qui ne sera nullement tragique, je ferai mes adieux à Votre Sainteté.

Le capitaine André et Oviedo, dont j'ai déjà parlé, vinrent me trouver chez moi à Madrid, ou si l'on préfère, à Mantua Carpetana. Ils eurent une discussion en ma présence au sujet du courant (1). Tous deux s'accordent à reconnaître que les possessions espagnoles se continuent sans solution jusqu'aux terres septentrionales, par derrière Cuba et les autres îles, au nord-ouest d'Hispaniola et de Cuba, mais ils ne sont plus du même avis au sujet du courant. André prétend que cette impétuosité des eaux est amortie par la masse des terres de ce que l'on croit être un continent, et qui s'infléchit, comme nous l'avons dit, vers le nord, de telle sorte que, se brisant contre cet obstacle, les eaux tournent en cercle, et se portent vers la côte septentrionale de Cuba et des autres îles, situées en dehors du tropique du Cancer. Là ces eaux qui sortent de détroits resserrés sont comme absorbées par l'immensite de l'océan, et leur impétuosité se trouve atténuée car elles s'étalent sur d'immenses espaces où elles disparaissent.

Pour moi je compare ce courant aux rigoles d'eau qu'on nomme des canaux de moulins. Si

(1) On aura remarqué avec quelle insistance Martyr parle du grand courant qui contourne le golfe du Mexique. Il est évident que ce phénomène avait frappé les découvreurs espagnols. Ils en avaient cherché la cause, mais n'avaient guère émis que des hypothèses plus ou moins ingénieuses.

en sortant d'une étroite rigole les eaux, bien que rapides, tombent dans un lac, aussitôt elles s'étalent, leur force disparaît, elles s'apaisent ; et pourtant elles coulaient tout à l'heure avec bruit, et paraissaient vouloir briser tous les obstacles. On ne sait plus même maintenant quelle est leur direction. J'interrogeai un jour l'amiral Diego Colomb, le fils et l'héritier du premier découvreur. Il avait déjà quatre fois, tant à l'aller qu'au retour, parcouru ces mers. Je lui demandai quel était son sentiment. « Il est difficile de retourner, me répondit-il, par où on est venu. Mais lorsqu'on s'élève au nord en pleine mer, pour revenir en Espagne, le mouvement des eaux qui vous poussent vers l'est est sensible. Je pense qu'il faut en reporter la cause à l'influence ordinaire du flux et du reflux, mais qu'il ne faut pas l'attribuer à ce tournoiement des eaux. Le continent est ouvert. Il doit exister entre les deux masses une porte par où s'échappent à l'ouest ces eaux torrentueuses ; et c'est ainsi que, par l'ordre des cieux, elles circulent dans tout l'univers. »

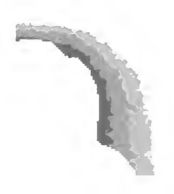
Oviedo pense comme André que le continent est fermé, mais il ne croit pas que cette bosse occidentale du continent amortisse le courant et le rejette dans les immensités de l'océan. Aussi bien il affirme avoir remarqué avec beaucoup de soin que le courant vers l'occident prend naissance

dans la haute mer ; et, au contraire, qu'en longeant la côte avec de petits navires, on tombe dans un courant qui entraîne vers l'orient, de telle sorte que, dans le même endroit, on peut se laisser porter dans deux directions opposées. C'est un phénomène que nous pouvons frequemment observer dans les fleuves. L'opposition des rives y donne naissance à des remous. Si l'on jette dans un fleuve au même endroit soit de la paille, soit des morceaux de bois, ceux qui tomberont au milieu du lit descendront le cours d'eau, ceux au contraire qui tomberont dans quelque anse sur le côté, ou bien près d'une berge oblique, remonteront le courant jusqu'à ce que de nouveau ils soient entraînés au milieu même du fleuve. Telles sont leurs opinions. Je les reproduis bien qu'elles diffèrent. Nous n'aurons d'opinion bien assise que lorsque nous connaîtrons la vraie cause du phénomène. On ne peut qu'exposer ces théories diverses jusqu'à ce qu'arrive le jour fixé, et le moment astronomique où l'on découvrira ce secret de la nature. Mais en voilà plus qu'assez sur ce courant pélagique. Quelques mots encore sur les mines d'or du Darien et nous serons délivrés de notre tâche.

Nous avons dit qu'à neuf milles du Darien commençaient des collines et des plaines où l'on trouve de l'or, soit dans le sol, soit dans le lit ou dans les rives des fleuves. Quelqu'un est-il pris

de la fièvre de l'or : voici comment on procède d'ordinaire. Des mesures lui assignent un carré de terrain de douze pas. Il le choisit à sa convenance, pourvu que ce soit sur un terrain qui n'a pas encore été occupé, ou qui a été déjà délaissé par ses compagnons. Quand il a fait son choix, il s'enferme avec ses esclaves sur ce terrain, comme dans un temple, dont les augures avec leur bâton sacré ont tracé les limites. Les chrétiens en effet recourent au travail des esclaves pour les mines et pour l'agriculture. On peut garder cette part aussi longtemps qu'on le désire. Si on n'y trouve que peu d'or ou point, on fait une demande pour être mis en possession d'un nouveau carré de douze pas. Alors la part qu'on abandonne rentre dans le domaine commun. Tel est l'ordre observé par les colons du Darien qui recherchent l'or. Je pense qu'il en est de même pour les autres, mais je ne les ai pas tous interrogés.

Parfois tel carré de douze pas a valu à son possesseur une somme de quatre-vingts castellans. Telle est la vie qu'on mène en cherchant à satisfaire cette soif sacrée de l'or, mais plus on s'enrichit à ce travail, plus on désire acquérir. Plus on jette de bois dans le feu, plus il pétille et s'étend. Un hydropique tout gonflé qui pense apaiser sa soif en buvant ne fait que l'exciter davantage.



Je laisse de côté bien des détails sur lesquels je reviendrai plus tard, si j'apprends qu'ils procurent quelque plaisir à Votre Sainteté, accablée par le poids des questions religieuses et au faîte des honneurs auxquels peuvent aspirer les hommes. Ce n'est point en effet pour mon plaisir particulier que j'ai réuni ces renseignements : le désir de plaire à Votre Béatitude m'a poussé à entreprendre ce travail. Puisse la Providence, qui veille sur ce monde, accorder à Votre Sainteté beaucoup d'heureuses années !

UNE VISITE
A LA TRAPPE DE STAOUELI
DANS LA
PROVINCE D'ALGER
19 MARS 1896

UNE VISITE

A LA TRAPPE DE STAOUELI [1]

DANS LA PROVINCE D'ALGER

Les 17 et 18 mars 1896, j'étais dans le Sahel, à Birkadem (Puits de la Négresse), petite ville située à 11 kilomètres ouest d'Alger. Une très grande partie de son territoire est plantée en vigne; contrairement à ce qui se passe dans la Mitidja, on y cultive en outre toutes sortes de plantes européennes. C'est une partie du Sahel très vallonnée, très riche et surtout d'un aspect des plus agréables, avec toutes ses maisons blanches disséminées sur les hauteurs, les revers et les coteaux (2). Tout cela, éclairé par le beau soleil d'Afrique, est magnifique.

Le 19 mars, nous allons, dès le matin, à Alger. Au haut de la belle rue de Rovigo, vrai boulevard orné d'un double rang de superbes palmiers,

(1) Annexe de la commune de Cheraga, à 17 kilomètres d'Alger et 107 mètres d'altitude.

(2) Montagnes sur le rivage de la mer.

nous prenons, à huit heures, une *calèche* (1) qui, moyennant quinze francs, doit nous conduire moi, M. Reverchon, viticulteur distingué de Birkadem, chevalier du mérite agricole, Mme Reverchon et ma femme, à la Trappe de Staouëli et nous en ramener.

Nous sortons d'Alger par la porte d'Isly, belle construction ornée de jolies colonnes ; nous traversons Mustapha supérieur. A gauche nous voyons le splendide palais d'été du gouverneur général de l'Algérie et nous saluons la statue, en marbre blanc, de Mac-Mahon qui est érigée depuis peu devant l'entrée principale du palais.

Prenant à droite, en face de l'église de Mustapha, nous passons devant la maison où, la veille même, venait d'être interné le mari et premier ministre de la reine Ranavolo de Madagascar.

Arrivés dans la plaine, après avoir gravi de fortes rampes, nous laissons sur notre droite Saint-Eugène et la pointe de *Sidi Ferruch* où nos premiers soldats débarquèrent en 1830.

Le siroco (vent du désert) se met à souffler avec violence, soulevant des nuages d'une poussière fine et brûlante. Nous sommes positivement aveuglés, le thermomètre accuse 26°. Nos chevaux ont de la peine à avancer, il faut les laisser se reposer un moment.

(1) Toutes les voitures de place sont appelées calèches.

Nous sommes à El Biar (les puits), 5 kilomètres seulement d'Alger. Là nous prenons, dans un café fort bien tenu, un réconfortant.

Il faut cependant partir, braver le vent, la poussière qui nous aveugle, aussi m'était-il presque impossible de voir le pays que nous traversions. Nous avons dépassé la colonne Voirol sans l'apercevoir. Malgré cela, à un certain point quelque peu élevé, nous distinguons, dans le lointain, à l'ouest, le splendide monument que l'on appelle improprement le *Tombeau de la Chrétienne* (1); mais qui est bien le tombeau des *anciens rois numides*, non loin de Cherchel, cette grande ville romaine aujourd'hui sous les eaux de la Méditerranée.

Enfin nous découvrons, sur notre droite, les grands murs blancs de la Trappe de Staouëli et le dôme de la chapelle de son cimetière.

Nous arrivons à 10 heures à la porte du monastère. Là sont accroupis, le long des murs, une quantité d'arabes mangeant chacun, dans une sorte de gamelle, de la soupe que tous les jours les trappistes leur distribuent à pareille heure, quel qu'en soit le nombre.

Ici on fait vraiment la charité pour l'amour de Dieu et de son prochain, sans aucune distinction d'origine, de caste, de religion.

(1) Dans mon excursion aux gorges de la Chiffa je parlerai de ce tombeau et de ses légendes.

L'hospitalité est large à la Trappe de Staouëli, on donne à souper et à coucher aux voyageurs et le lendemain on leur sert encore à déjeuner au moment de leur départ.

Nous pénétrons dans la première enceinte fermée d'une porte haute et massive. Ce sont les bâtiments formant avant-corps au cloître, accessibles aux dames comme aux hommes.

Munis d'une carte de M. le vicaire général de l'archevêché d'Alger, qui nous recommandait d'une manière toute spéciale au Révérend Abbé supérieur du monastère, nous demandons une audience.

Au vu de cette carte et des nôtres le R. P. Martin, originaire de Lyon, nous fait dire qu'il viendra lui-même nous prendre, à une heure après déjeuner, pour nous faire visiter l'abbaye.

Nous faisons une visite à une petite chapelle bien simple mais très propre qui se trouve au premier étage du corps de logis, à droite.

Onze heures sonnent; le père qui sert et préside aux repas nous appelle et nous donne les places d'honneur, c'est-à-dire celles du haut bout de la table de la grande salle à manger. Nous sommes trente dans cette salle ; il y a quinze autres personnes dans une salle à côté et vingt hommes dans une troisième (1) où les dames ne sont pas admises.

(1) Nous étions donc soixante-cinq, ce qui est une moyenne

Tout dans les réfectoires et dans les offices est d'une propreté qui ne laisse rien à désirer. Les tables sont en beau marbre blanc; le couvert se compose d'assiettes en faïence blanche, de cuillères et fourchettes en ruolz, de couteaux brillants comme s'ils venaient d'être achetés, enfin d'une fine serviette.

Le menu, *toujours maigre*, était pour ce jour-là : de la morue aux capres et beurre noir, des pommes de terre en ragoût et des haricots soissons sautés. Un litre de vin était placé devant chaque couvert.

Pour dessert du fromage de gruyère fabriqué à l'abbaye, des figues, des amandes, des oranges, produits de la maison.

Tout était largement et gracieusement servi ou offert par le père dont j'ai parlé, et toujours nous les premiers (1).

L'habit des trappistes cloîtrés est tout blanc, robe, manteau, bas, sauf les souliers peu recouverts qui sont noirs.

Les pères non cloîtrés portent sur leurs robes blanches deux bandes en étoffe noire, cousues du

journalière. Outre cela on attendait le lendemain, vendredi, cent cinquante personnes à déjeuner, touristes et élèves d'un pensionnat qui s'étaient annoncés.

(1) Les trappistes et leur personnel civil fabriquent ou récoltent tout ce qui est nécessaire à la nourriture, à l'habillement et à tous les autres besoins.

haut en bas sur le devant et sur le derrière. Ils ont le grand manteau brun à capuchon.

Le dejeuner est acheve ; le R. P. vient nous chercher et nous conduit au cloître, M. Reverchon et moi seulement, les femmes ne penetrant jamais dans les lieux reguliers (1).

Le père nous accompagne pour nous faire visiter en detail non seulement le cloître, mais encore toutes les dependances du monastère. Ce religieux est certainement choisi pour cette fonction, car il nous a paru très instruit et d'une grande distinction.

Avant de pénétrer dans ce sanctuaire de la prière et de l'abandon des choses humaines, je lis au haut de la porte d'entree, sous une vierge qui la domine, ces trois mots gravés dans la pierre et peints en noir :

ENSE, CRUCE, ARATRO.

Ce que l'on peut traduire par *l'Afrique a été conquise par le fer, la croix et la charrue*. C'est bien là la devise de ce fameux monastère, de cette belle abbaye qui cultive 1800 hectares de terres, vignes, prés, etc. sur cet historique plateau où, le 19

(1) Une exception cependant a eu lieu pour la femme d'un gouverneur général de l'Algérie qui, au grand scandale de la Trappe, avait pu en obtenir l'autorisation.

juin 1830, quelques jours après le débarquement de Sidi-Ferruch, se livra le combat sanglant qui nous ouvrit la route d'Alger et la conquête de l'Algérie. C'est en juillet 1843 que les trappistes furent autorisés à fonder en cet endroit leur abbaye dont le personnel se compose d'ordinaire de 120 pères, occupant de 200 à 250 ouvriers tant européens qu'arabes (de ces derniers au moins les trois quarts), à cultiver et récolter 425 hectares de vignes, d'immenses étendues de céréales, de légumineuses pour fourrage, un splendide verger de toutes sortes d'arbres fruitiers, 15 hectares du géranium odorant pour faire une essence imitant celle de rose, plusieurs hectares d'orangers, de citronniers, de figuiers, etc. etc. Le potager en particulier est à visiter. Ne le faut-il pas vaste et productif pour pourvoir à la nourriture des pères, de leur nombreux personnel laïque et des étrangers auxquels on offre tous les jours l'hospitalité.

Mais entrons dans le cloître. Sous le portail le père qui nous introduit, mettant un doigt sur sa bouche, nous dit : « on ne parle plus dans ce lieu de paix, de tranquillité et de prières, où l'homme n'est plus de ce monde. »

Nous apercevons de suite le groupe célèbre des dix palmiers qui abritent la statue de la Vierge dont le nom, sous le titre de Notre-Dame de Staouëli, est le vocable de la Trappe, d'abord simple monastère, en 1843, puis abbaye, en 1846.

La Vierge de Staouëli a les pieds sur un croissant dont les deux pointes sont en bas. C'est le signe de la domination de la mère du Christ sur le mahométisme.

Nous faisons le tour du cloître qui est carré et a plus de 50 mètres de côté. Ce cloître est à deux rangs d'arcades de 4 mètres de largeur au rez-de-chaussée et au premier étage. A chaque pas, sur les murs on lit des sentences qui, en proclamant le néant et les misères de la vie, rappellent qu'en franchissant le seuil de ce lieu, l'homme, le Trappiste est mort pour la société, qu'il doit absolument oublier pour se consacrer entièrement à Dieu seul.

Nous visitons la chapelle très vaste qui occupe tout un côté du cloître. Suivant la tradition de Cîteaux, dont la Trappe suit la règle primitive, elle est peu ornée et d'une sévère simplicité. En entrant je remarque la crosse du R. P., les stalles en bois de chêne sans aucun ornement et les carreaux en mosaïque qui forment le pavé.

De là nous pénétrons dans le réfectoire, grande et vaste salle très haute de plafond, aux murs simplement blanchis à la chaux, où de chaque côté se dressent de longues tables assez étroites. les trappistes se faisant face d'une table à l'autre le dos tourné aux murs.

Une chaire est au milieu d'un des côtés. Là un père fait la lecture pendant les repas.

A l'extrémité de droite, en entrant, une table surélevée de deux marches est celle du R. P. et des deux assesseurs ou assistants dans le gouvernement de l'abbaye.

Le couvert se compose pour tous, sans exception, sans distinction, d'une gamelle en faïence à deux oreilles, d'une cuiller en bois et d'un couteau ; une serviette bien blanche est placée sur le tout. Devant un verre, une bouteille contenant un demi-litre de vin servi à chaque repas et un pot-à-l'eau pour deux.

Le menu est des plus simples, toujours maigre, soupe, légumes, poissons, sans aucun dessert. Ce régime n'est point débilitant, car tous les trappistes que j'ai vus m'ont paru jouir d'une très bonne santé.

Dans cette maison on fait tout visiter.

Notre guide nous montre du doigt un grand tableau représentant la filiation de la Trappe depuis saint Bernard, dont je reconnais les armes et me fait signe qu'il était de mon pays. Nous visitons la bibliothèque qui m'a paru très riche, les salles d'étude qui sont bien disposées et qui ont pour complément dans la galerie de l'étage des bancs transversaux, tournés dos à dos de distance en distance, sur lesquels les trappistes se reposent, lisent et méditent.

La table ou plutôt le bureau sur lequel furent signées, en juillet 1830, l'abdication de Hussein-



Dey et la cession d'Alger à la France, n'est pas oubliée.

Nous pénétrons dans le dortoir situé à l'étage supérieur, grande salle très élevée aux murs blanchis à la chaux comme le réfectoire et occupant tout un côté du cloître.

Au milieu cent cases, cinquante de chaque côté, forment non pas à proprement parler des cellules mais bien de simples et étroites cabines séparées seulement par des cloisons en planches, ouvertes en haut et pouvant avoir 2 mètres 20 de longueur sur 1 mètre 50 de largeur. L'entrée est fermée par un simple rideau blanc en calicot. A droite une couchette élevée de 0 m. 50 au dessus du plancher portant un matelas très mince, un drap bien blanc, une légère couverture en laine brune et un petit oreiller carré comme celui des paquebots transatlantiques. Un petit rayon, destiné à placer des livres, se trouve à la tête du lit, un christ, parfois une image, voilà tout l'ameublement et la décoration de chaque case.

J'oubliais de dire qu'au-dessus de l'entrée de chaque cellule un écriteau porte en latin le nom, en religion, du père qui l'habite, car, en prononçant ses vœux, le trappiste perd absolument ses nom et prénoms mondains. C'est à ce point que *seul* le R. P. Abbé peut les connaître par un registre que nul que lui n'a le droit de consulter.

Le moment est venu de faire notre visite au Révérend Abbé. On nous introduit dans son cabinet et là seulement nous recouvrons la liberté de la parole.

Le R. P. nous tend cordialement les mains et nous reçoit avec une urbanité, une amabilité et une dignité qui annoncent non seulement un bon cœur français, mais l'homme qui a su et doit savoir encore vivre dans le monde. Son costume est absolument le même que celui des autres trappistes. Deux choses seulement le distinguent : un gland violet pendant au bas de son capuchon et un anneau pastoral. L'Abbé de Staouëli a droit en effet de porter, non seulement la crosse, comme tous les Abbés, mais encore la mitre, la croix et l'anneau, comme un évêque (1).

La conversation est des plus agréables, nous avons à faire à un érudit qui a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup étudié et beaucoup retenu.

La question du phylloxéra vient naturellement et le R. P. nous prouve, *Écriture en main*, que ce fleau n'est nullement nouveau, qu'il a ravagé et détruit les vignes plusieurs fois avant J.-C. et même depuis, dans les premiers siècles de notre ère.

Nous prenons congé, ravis d'une si bonne récep-

(1) Le supérieur ou R. P. de la Trappe est nommé au suffrage à bulletins secrets par les trappistes, qui naturellement doivent s'entendre pour le choisir.

tion et du talent que nous avons remarqué dans cet homme, dans ce moine qui, loin du monde. sait en conserver l'urbanité et les bonnes manières.

Notre visite au cloître est terminée.

En sortant notre guide nous montre le pavillon qu'habite Mgr l'archevêque d'Alger, lorsqu'il vient visiter l'Abbaye. C'est un bâtiment carré dont l'architecture en dehors et l'aménagement en dedans sont riches et d'un très bon goût.

Nous nous dirigeons du côté des caves qui, comme toutes celles que j'ai visitées, sont au niveau du sol, non voûtées, mais seulement couvertes en tuiles à la manière des maisons ordinaires. Là d'énormes foudres reçoivent chaque année le produit des 425 hectares de vignes cultivées sur le domaine, c'est-à-dire environ 20.000 hectolitres d'un vin généreux, d'une fabrication si soignée qu'il est toujours vendu plus cher que celui des autres vignes du Sahel. Le vin blanc est très recherché comme *Vin de Messe.*

Les distilleries, pour faire l'eau-de-vie de marcs et l'essence de géranium, sont montées d'après les systèmes les plus nouveaux.

La porcherie contient de superbes spécimens des meilleures races de l'Europe et d'un choix bien étudié. Ce ne sont pas ces petits cochons noirs, ressemblant à des sangliers, que l'on élève partout ailleurs en Afrique.

La bergerie, ou plutôt les bergeries offrent de

nombreux troupeaux de moutons de différentes races d'une grande beauté.

La basse-cour est peuplée d'une grande quantité de poules, de canards, d'oies, de dindons, etc.

Mais ce qui m'a fait jeter un cri de surprise et de joie c'est, en entrant dans l'étable au bétail, la vue d'une superbe *vache bernoise fribourgeoise* . « Eh bien, » m'écriai-je en m'adressant à mon compagnon, quelque peu éleveur aussi, « voilà une vache suisse qui doit donner de seize « à dix-huit litres de lait par jour. Et vous, colon « français, vous me dites qu'on ne peut élever « en Algérie que la *minuscule vache du pays* « qui a à peine un mètre de hauteur, est maigre, « souvent étique et donnant au plus quatre litres « d'un lait âcre et sans goût ?

« Voyez donc cette belle écurie, ces belles « vaches, ces beaux veaux; et ces quarante « bœufs, attelés deux à deux à la française, c'est-« à-dire le joug en tête (1), qui passent dans la « cour traînant de grands tombereaux chargés « de matériaux destinés à la construction de vas-« tes magasins en cours d'exécution. Semez « donc des prairies artificielles et vous pourrez « avoir du bétail aussi beau que celui-ci ?

Je ne tarissais pas en éloges sur cette belle

(1) Les petits bœufs arabes ne sont pas jougués au front, une barre de bois placée sur la nuque leur sert de joug.

étable et sur l'écurie des chevaux, où je trouve de robustes et superbes percherons. C'est que les trappistes, à Staouëli, sont de vrais et intelligents agriculteurs, qu'ils savent *rendre à la terre ce qu'elle leur donne;* cultiver les plantes du continent qui servent à une nourriture méthodique et bien appropriée, de leurs chevaux, de leurs bestiaux et de tous les animaux qu'ils élèvent.

Quel exemple pour les colons qui persistent à conserver leur petite race bovine qui ne produit qu'une viande bien inférieure en quantité et en qualité !

En un mot la FERME (pour me servir du terme usité dans la Mitidja), la *Colonie agricole de Staouëli* est un modèle que devraient copier tous nos colons trop indolents ou indifférents et qui vous répondent : « mais nous ne « faisons pas autrement parce que *nous n'en* « *avons pas l'habitude ici.* » O insouciance et routine ! !

Mais prenez-la donc cette habitude, leur ai-je dit souvent.

En quittant notre guide nous le remercions chaudement, lui disant que nous emportions de notre visite une impression qui ne s'effacera jamais de notre mémoire.

Le moment de quitter l'abbaye est venu, trois heures sonnent. On nous offre, dans la première

salle à manger, un verre d'excellent vin blanc et des biscuits (1).

Un grand registre est ouvert sur la table destiné à recevoir les impressions et les signatures des visiteurs, leurs observations, leurs remercîments. J'ai vu de belles réflexions, de beaux vers, des phrases de gratitude partant du cœur, mais, hélas, aussi des choses désagréables et sottes.

Nous achetons quelques souvenirs parmi bien des objets qui sont étalés dans des vitrines, sujets religieux, statuettes, crucifix, images, liqueurs, miel, petits nécessaires, porte-plumes, encriers, etc., etc.

Nous versons notre obole dans un tronc placé vers la porte, car, je le répète, toutes les consommations sont données généreusement et gratuitement.

Nous montons en voiture; le vent est un peu calmé. Je peux me rendre compte de cette belle plaine si bien cultivée, si riche, où j'aperçois de distance en distance, non sans étonnement, des diligences, sans roues, montées sur des socles en maçonnerie. C'est la demeure, me dit-on, des hommes qui gardent les propriétés de l'abbaye.

(1) Il est bon de noter, je crois l'avoir déjà dit, que tout ce qui se consomme à Staouëli est préparé et fabriqué par le personnel de l'abbaye. Il en est de même du vêtement et de tous autres objets servant à l'existence. C'est la pure tradition des abbayes cisterciennes.

La route est bordée d'oliviers, d'aloès, de cactus qui produisent sur l'œil européen un étonnement facile à comprendre.

Nous rentrons à Alger par le même chemin, enchantés de cette belle journée qui, malheureusement, ne se renouvellera probablement pas pour moi.

Si le Rédacteur des Guides Joanne, *Alger et ses environs*, 1895, avait, comme moi, visité la Trappe de Staouëli, il n'aurait pas écrit, page 38 :

« Les pères trappistes donnent un repas à
« tout voyageur qui se présente, repas très fru-
« gal, mais que l'on peut faire remplacer, en
« payant, par un autre plus substantiel. Le mieux
« est d'emporter des provisions prises à l'hôtel
« que l'on consommera dans une auberge à
« Staouëli ou à Sidi-Ferruch.

Je donne un beau démenti à cette façon d'instruire le touriste. Il est vrai qu'on ne mange jamais gras à la Trappe de Staouëli, mais le menu journalier est assez abondant et assez bien préparé pour que le voyageur puisse s'en contenter.

R.-E. GASCON.

Écrit à l'Arba, le 31 mars 1896.

LE MARAIS

DES

TILLES

LE MARAIS DES TILLES

Quand le voyageur, qui va de Dijon à Arc-sur-Tille, a atteint le bas de la côte que domine le fort de Varois et dépassé le pont de la Norge, il a devant lui une plaine basse, fermée par le bois d'Arcelot au nord et, au midi, par les forêts de Chevigny et de Bressey. Arc-sur-Tille, à l'est, émerge au milieu d'un fouillis de verdure, tandis qu'à l'ouest, d'épais massifs cachent Couternon : ce sont les parcs des deux châteaux, le parc du château de M. de Grivel, qui fut, dit-on, dessiné par Le Nôtre, et celui du château de M. Chagot, antique résidence qui rappelle à la fois le savant de La Mare et l'illustre Bossuet (1).

Cette plaine si bien encadrée, ondoyante et gaie au premier printemps, mais poudreuse et monotone à la fin de l'été, c'est la plaine des Tilles, ou, comme on la nommait jadis, le marais des Tilles. Elle est encore parfois, mais bien rare-

(1) Bossuet, jeune enfant, venait avec sa mère passer ses vacances à Couternon : il habitait non la maison de de La Mare, mais une maison qui en dépendait et qui a été démolie depuis peu ; elle s'élevait près de la grille qui ferme la propriété Chagot au midi.

ment inondée; le plus souvent elle est desséchée. Le sol se compose d'un humus noir, léger, peu profond, que percent de loin en loin des lignes de gravier. Quelques oseraies, des houblons, des champs de blé, de maïs ou de betteraves, des bouquets d'arbres, des terres en jachère ou en labour, marquettent cette plaine comme un vaste damier. On peut lui donner pour limites extrêmes : à l'ouest la Norge qui, au XVIIe siècle, était aussi considérée comme l'une des Tilles (1), si nous en croyons l'inscription que La Mare avait faite pour son château de Couternon (2); à l'est,

(1) Nous la trouvons nommée dans des textes du XVIIIe siècle la *rivière de la Mare* et la *rivière d'Orgeux*. Nous nous demandons si le premier nom ne viendrait pas du domaine que de La Mare avait créé sur ses bords.

(2) Nous croyons bon de citer cette inscription qui se trouve dans plusieurs manuscrits de la bibliothèque de Dijon, entre autres dans le ms. 63 du fonds Baudot :

Inscription pour Couternon, maison de campagne de de La Mare :

B. F
Philibertus de la Mare,
Regii ordinis miles,
Senator Divionensis,
Abdicato post annos septem supra triginta magistratu,
Campinium,
Villam suburbanam ad Tiliæ fluenta positam,
Dulce graviorum curarum levamen,
A fundamentis extruxit,
Novas ædes nitidiore cultu surgere jussit,
Et perennibus aquis circumdedit,
Hortis, pomariis, viridariis, et vivario ornavit,
Signis, tabulis, literatis lapidibus decoravit,

la Grande Tille, formée artificiellement au XVII[e] siècle au détriment de la vraie Tille ou Tille de Gourmerault; au nord, la forêt d'Arcelot et les prés marécageux d'Orgeux; au sud les forêts de Chevigny et de Bressey, et le marais de Chevigny. On voit qu'en réalité le marais des Tilles se prolongeait au nord et au sud à travers les forêts d'Arcelot et de Chevigny.

Entre la Grande Tille et la Norge, trois autres Tilles sillonnent actuellement la plaine que nous décrivons: c'est, de l'ouest à l'est, la Tille de la Fosse à la Femme (1), la Tille de la Charrière Caillet et la Tille de Gourmerault. La première

Sparsa quæque versum latifundia coegit,
Agri limites innocenter extendit,
Et ut hæredes suos locus hic perpetuo sequeretur,
Elexit
Anno MDCLXXXII

A la Bonne Fortune.

Philibert de La Mare, chevalier des ordres du roi, conseiller au Parlement de Dijon, après plus de trente-sept années de magistrature, a construit de fond en comble, sur le cours de *la Tille*, cette maison de campagne, agréable délassement de ses graves occupations. Il a fait surgir du sol des constructions élégantes qu'il a entourées d'eaux vives, enrichies de jardins, de vergers, d'ombrages et d'un vivier; ornées de statues, de tableaux et d'inscriptions anciennes. De champs épars, il a fait un vaste domaine; il a étendu légitimement les limites de sa propriété et il a voulu que ce domaine appartienne à perpétuité à ses héritiers, l'an 1682.

(1) Une vieille légende prétendait qu'autrefois on avait vu une femme blanche apparaître à plusieurs reprises sur le pont de cette rivière; c'est probablement l'origine de ce nom.

naît d'une source voisine de la route nationale ; les deux autres viennent des forêts d'Arcelot et d'Arceaux, depuis que la Grande Tille, creusée et canalisée par le comte de Saulx-Tavanes (1), reçoit les eaux d'amont, qui auparavant s'écoulaient par le marais des Tilles et la rivière (2) de Bressey. Un canal réunissait la Grande Tille à la Tille de Gourmerault ; il partait du déchargeoir dont on voit encore quelques vestiges au commencement du finage d'Arcelot, et servait de déversoir à la Grande Tille au moment des crues. Il ne reste plus qu'une partie de ce canal, appelé vulgairement la *rivière du pont de l'officier* (3) ; la partie voisine du déchargeoir s'est comblée et a été usurpée par les propriétés riveraines.

A l'aspect de cette plaine enclose de forêts, sillonnée de ruisseaux en ligne droite, coupée de fossés, égayée de rideaux de peupliers ou de bouquets d'aunes, le plus souvent desséchée, croirait-on que, il y a à peine un siècle et demi, s'étendait à la même place un immense marécage, coupé par une quinzaine de cours d'eau violents et dangereux ?

(1) En 1619.

(2) Cette rivière, qui sortait des marais d'Arc-sur-Tille, s'appelait autrefois la Kelle.

(3) Ce nom vient d'un ancien lieutenant du premier empire, l'*officier* Bourgeot qui avait fait construire un pont sur ce canal pour la desserte des terres qu'il possédait entre le canal et le bois d'Arcelot.

Les habitants ne se rendaient à Dijon qu'au péril de leur vie au moment des crues. Il fallait passer en bateau, ce qui coûtait cher, ou faire de grands détours pour trouver des gués. Ainsi chaque année, dit un rapport daté de 1612, a-t-on à regretter la mort de personnes « voulant prendre les esgarées pour éviter la dépence ».

I. — LA LEVÉE

Il serait intéressant de faire l'historique des communications entre Dijon et la plaine qui s'étend à l'est de cette ville jusqu'à la Franche-Comté. Malheureusement les documents font défaut jusqu'au XVIIe siècle, et nous sommes obligés de nous en rapporter aux traditions locales et à quelques notes isolées prises aux Archives de la Côte-d'Or.

On sait cependant qu'à l'époque romaine, Mirebeau, où campait la VIIIe légion, était relié à Dijon par une voie qui se prolongeait jusqu'à Besançon; elle passait au nord du marais des Tilles, par Arceau, Magny et Savolle. Une voie s'en détachait pour aller du côté de Pontailler et Gray. Je crois en avoir relevé quelques vestiges sur la ferme de Corbeton, ancien fief dépendant de l'Abbaye de Saint-Etienne de Dijon. D'après la direction que j'ai observée, elle atteignait la Tille à l'extrémité septentrionale du finage d'Arc-

sur-Tille. Non loin de la ferme de Corbeton, au climat de Bressot, on a, à différentes époques, découvert des sépultures gallo-romaines en pierre blanche; il est probable qu'elles ne devaient pas être éloignées de la voie romaine.

Une autre voie, allant du sud au nord, venait de Genlis à Arc-sur-Tille et se dirigeait sur Langres. Il en reste un tronçon entre Genlis et Bressey.

La voie de Pontailler à Arc-sur-Tille se prolongeait certainement sur Dijon. Elle fut sans doute détruite par les inondations fréquentes des Tilles. Un autre chemin plus au sud et plus court dut de bonne heure conduire à Dijon. Nous le trouvons indiqué dans plusieurs documents sous le nom de Petite Levée, Vieille Levée, Chemin pour les gens de pied. Les textes sont d'accord avec la tradition. Les habitants nomment encore Vieille Levée un chemin qui est le prolongement de la rue du Moulin-Lajus, traverse Gourmerault, puis tourne au couchant pour finir entre la rivière de la Charrière Caillet et la rivière de la Fosse à la Femme. Le prolongement de cette chaussée pourrait bien être un large chemin herbeux qui se trouve à Couternon à l'extrémité de la propriété de de La Mare, qu'il longe. Le mur du parc s'abaisse à un endroit de ce chemin pour donner vue sur la campagne, et le parc est protégé par un saut-de-loup.

Cette levée est indiquée dans une pièce de 1571 (1). Il y est question d'un différend soulevé entre le maréchal Gaspard de Tavanes et Affricain de Mailly. Celui-ci faisait construire une levée pour le passage des chariots, et Tavanes prétendait que cette levée et ses fossés d'écoulement gâtaient ses prés de Champagne. Affricain de Mailly faisait prendre « le commencement d'icelle (levée) sur les communaultez dudit Arc-sur-Thille continuant en aucuns endroictz par les terres de la seigneurie de la Motte et en plusieurs aultres sur lesdites communaultez par dessus une ancienne levée *servant pour passer les gens de pied*, et encores a faict faire deux grandes allevées qui se commencent sur les communaultez dudit Arc-sur-Thille pour faire couler les eaues aultrement que d'ancienneté, et icelles faire fluyer et espancher ès prez dictz et appellez les prez de Champaigne appartenans audit seigneur exposant qui en recepvra tel dommaige qu'iceulz prez en seront perdus et gastez, s'il n'y est pourveu. »

Cette ancienne levée, destinée aux gens de pied, nous paraît être la vieille levée qui conduisait à Dijon.

D'autres textes vont préciser.

Dans une visite des feux faite en 1644 (2) par

(1) Archives départementales, E. I, 1745.

(2) Cette visite des feux nous apprend qu'il n'y a à Arc-sur-Tille que 6 laboureurs ayant chacun une charrue, que 15 ou 16 s'asso-

Pierre Comeau, lieutenant-général criminel au bailliage de Dijon et maire de Dijon, il est dit que « les habitans sont chargés de l'entretenement des levées dont la petite cousle tous les ans plus de cent escus, et, en l'hiver à cause des grandes eaues sont contrainctz de passer à la barque, qui les tourne à de grands fraiz, à cause qu'il leur faut donner deux solz de chaque personne. »

Dans une déclaration de 1634 (1), nous lisons : « Au lieu dit la Petite Levée de une demi-lieue de long, dix à douze pieds de large, servant de chemin pour aller à Dijon, en laquelle y a quarante planches, deux fossés de chaque costé, laquelle couste par an plus de cent livres d'entretien à la communauté... Apartient encore ausditz habitans le cours de l'eau depuis Arc-sur-Tille jusqu'à la fin de Couternoux dont ils ne retirent aulcune chose, ledit cours joignant la grande levée où passent les arnoys et lhors des

cient et se prêtent leur bétail, que les autres sont pauvres et manouvriers, « et au lieu qu'avant les guerres ils estoient 262 feuz et à présent il n'y a que 30 maisons habitées, ayant esté pillés et bruslés a plusieurs fois par l'ennemy qui a bruslé en tout 104 maisons et 108 granges... Les trois quarts du finage sont en friches... Il y a deux ans que les ennemis emmenèrent 22 prisonniers, en tuerent plusieurs et pillèrent generalement tout le village. »

Il s'agit de la terrible invasion de Gallas en 1636 et des invasions continuelles de la frontière de l'est jusqu'en 1643.

(1) Archives départementales, C. 2799.

grandes eaulx, lesditz habitans ne peuvent passer sinon en basteau, ce qui leur tourne à perte de plus de deux cents livres par an. »

Il y avait donc deux routes pour aller à Dijon, la levée neuve qui est la route actuelle, et la petite levée ou vieille levée dont il ne reste plus qu'un tronçon et qui servait surtout aux gens de pied.

Si nous ignorons à quelle date fut tracée la vieille levée, nous savons parfaitement à quelle époque remonte la levée neuve.

La vieille levée était inabordable au moment des grandes eaux. Une route plus sûre devenait nécessaire. C'était le moment où Sully restaurait partout les anciennes routes de France ruinées pendant les guerres de religion. Une requête lui fut adressée au sujet de la route de Dijon à Arc-sur-Tille. Le duc de Saulx-Tavanes (1), seigneur d'Arc-sur-Tille, intervint par un mémoire intitulé : Mémoire de M. de Tavanes pour faire l'ouvrage d'Arc-sur-Tille pour rendre accessible ledit lieu (2). Nous y lisons :

« Le passage des Thilles est utille au bailliage de Dijon et à tout le pays pour estre fait affin d'y passer les chariotz, gens de chevaulx et de pied, à pied sec, l'hiver et esté, reviendra à la despence

(1) Guillaume, fils de Gaspard de Saulx-Tavanes.
(2) Archives de la ville de Dijon, J.

de deux mil escus qui se pourront jetter sur le bailliage de Dijon par patentes du Roy, après que le commis député par l'apoinctement fait sur la requeste cy-devant présentée à M. de Sully, grand voyeur, qui est M. le général Le Goulx, aura esté sur les lieux pour donner advis de la commodité dudit passage à MM. du Conseil d'Estat ; et, parce que lesdites patantes pourroient estre obtenues avec telle longueur de temps que la saison d'esté propre à travailler s'écouleroit, affin de ne la perdre, M. de Tavanes a fait commencer cet ouvrage, mais comme il n'y peut employer que cent escus par advance, s'il plait à MM. les maire et eschevins de la ville de Dijon y emploier deux cens escus par advance, celà incitera les habitans des villages et bourgs circonvoisins d'advancer aussy quelques deniers à mesme effect et ledit sieur de Tavanes de fournir les bois qui se prandront en ses bois pour amploier audit passage et aux trois pontz et pour les facines nécessaires et y aura hommes qu'il nommera pour recepvoir lesdits deniers à tenir compte tant du reçu que de ladite despence. Lesdites advances seront remboursées des deniers qui se lèveront sur le bailliage de Dijon suivant le pouvoir desdites patantes.

« Lesditz ouvraiges consistent en neuf cens thoises de canaux larges de douze pieds de chascun costé du chemin qui aura ceste longueur et

trente pieds de largeur, en trois ponts de charpanterie, deux de trois bauches et ung de cinq bauches... et à curer, netoier et dresser en aucuns lieux trois rivières chacune de quatre ou cinq cens thoises de longueur. Est à notter que la moitié de la terre de la longueur des susdictz douze pieds des canaux se doibt porter à la hoste (1) dans ledit chemin sur les bois et facines qui y seront posées, en cas que ladite moitié ne se puisse jetter, pour après sur ladite terre remettre un second lit de gros bois sur lequel l'on charriera puis après avec des tombereaux ung pied ou deux de grève.

« Ce chemin estant fait, ce sera une commodité pour le passage des marchandises qui viennent de Lorraine, du conté de Bourgogne, et des danrées de foing, bois, poissons et autres choses que pourront mener les habitants des villages, qui sont entre la Saône et les Thilles, à Dijon. »

Pierre Legouz, désigné pour visiter l'état des communications, ne s'acquitta de sa mission qu'en 1612, le 23 août.

Dans son rapport, il établit l'utilité d'une levée pour « les habitants de Dijon qui ont de grands biens à Arc-sur Tille, Mirebeau, Pontailler, et plusieurs autres bourgs et villages à trois lieues

(1) Hotte.



à la ronde, comme pour les gens d'Arc-sur-Tille qui ne peuvent venir audit Dijon la plus grande partie de l'année sans grandz frais et avec le péril de leurs vies, à l'occasion des grandes eaues qu'ils convient passer provenant desdites rivières et de plusieurs canaulx, sources, marais et fontaines qui ne se peuvent épuiser, et n'y a de présent que de petites planches de bois mal asseurées et fort estroittes, lesquelles ont esté faittes pour passer les gens de pied, lorsque les eaues sont basses, ne pouvant conduire sur icelles des bateaux, comme en l'hiver et aultres saisons pluvieuses qu'elles sont fort grandes. Auquel temps, il est extrêmement périlleux d'y passer et avec telle dépence que l'on est à la discrétion des bateliers qui exigent en l'occurance de ceste nécessité tout ce qu'il leur plaist, du moings quinze sol pour homme de cheval et à proportion des harnois, soubs prétexte et dudit péril et de la longueur dudit passage qui est d'environ mille thoises, dont provient que les gens de cheval voulant prendre les esgarées pour éviter la dépence et les gens de pied passer par dessus lesdites planches, se noyent chascung an plusieurs personnes deans lesdites eaues, et qui plus est au temps des glaces, il n'y a aucung moien d'y passer, tellement que l'on est contraint de se détourner du droit chemin de plus de trois lieues, tousiours avec beaucoup de péril estant contraint de passer

d'autres rivières où il n'y a point de pont et par de très mauvais chemins. »

Quel remède proposait-il à cet état de choses ? Une levée devait aller à la rivière d'Orgeux, c'est-à-dire de la Norge à celle de Gourmerault, sur une longueur de 900 toises ; elle aurait 30 pieds de large et 4 pieds de haut. La base de la levée serait formée de fascines fort épaisses appuyées sur le sable : un lit de terre gazonné aux extrémités recouvrirait les fascines. Par-dessus on placerait un lit de grosses pierres et de bois, caché sous une couche de gravier d'un pied et demi. Ce gravier devait être pris dans les canaux creusés des deux côtés de la levée sur 12 pieds de large et 4 pieds de profondeur. Les rivières d'Orgeux et de Gourmeraut étaient canalisées sur une longueur de 500 toises ; leur largeur serait de 22 pieds et leur profondeur de 3 pieds et demi. Des pieux de bois distants de 2 pieds soutiendraient les terres de la levée et les pentes seraient plantées d'ormes et de saules. Enfin deux ponts de bois de 12 pieds de large assureraient le passage sur les deux rivières.

Ce projet fut approuvé ; la délivrance des travaux à exécuter eut lieu le 1er octobre 1612, moyennant 4005 livres. La répartition en fut faite sur le bailliage de Dijon. Dijon fut imposé pour 840 livres ; Arc-sur-Tille, Mirebeau et Pontailler pour 300 ; Renève, 200 ; Tanay, 100;

Saint-Seine-sur-Vingeanne, 150 ;la Grange-de-Forêt, dépendant d'Arc-sur-Tille. 5 livres ; Corbeton, qui en dépendait aussi, 6 livres, etc... Ces sommes devaient être levées en deux ans.

Un plan des marais et de la future levée avait été dressé en 1612 (1), il est signé *Eduardus*, sans doute Edouard Bredin.

On y trouve d'intéressants renseignements sur Arc-sur-Tille, sur la configuration du village, du château, la direction des chemins et des cours d'eau. Le château est flanqué de quatre tours, dont trois carrées aux angles, et l'autre ronde sur la façade nord. Cette dernière était le donjon ; elle était dominée par une logette surmontée d'une girouette aux armes du seigneur. La Grande Tille déjà canalisée longeait,à l'ouest, un verger continué par le parc (2) du château et par des prés ; à l'est, des vignes et des prés. Elle alimentait les fossés du château ; un pont de bois assurait les communications du château avec la rive gauche. Le château avec le parc était compris entre la Grande Tille et la Tille de Gourmerault, nommée alors Gremereaux. Un canal orienté au sud-ouest partait de cette dernière et recevait

(1) Voir archives départementales, C. 2819.

(2) Cet endroit est encore nommé le Parc, quoiqu'il ne reste pas un seul vestige de l'ancien parc. L'ancienne porte d'accès qui était de l'époque de la Renaissance a été malheureusement démolie dans des modifications faites par Mlles Simerey, les propriétaires actuelles.

une partie des eaux du marécage ; d'autres cours d'eau descendaient vers le nord.

Le château (1) d'Arc-sur-Tille avait été en partie reconstruit par le maréchal de Tavanes au XVIe siècle (2). Un terrier de 1556 le décrit ainsi : « Ledit chatel et maison forte étant assis audit Arc-sur-Tille en est appelé le chatel d'en haut, est baty en belle apparence et logeable, pour la force et deffence duquel sont quatre grosses tours de pierre posées et fournies de canonnières, sur lesquelles tours et corps de logis, y a plusieurs girouettes esquelles sont les armoiries dudit sieur de Saulx, et est ledit chatel bien fossoyé tout à l'entour, esquelles fousses entre l'eau du corps (*cours*) de la rivière bannalle appartenant audit sieur où sont vannnes et bonde.

« Et pour entrer audit chatel, il y a pont dormant sur pilotis et pont-levis avec un petit portal aussy à pont-levis pour lequel on va et vient ordinairement pour les affaires de ladite maison.

« Près les foussés duquel chatel est une grande basse-cour en belle apparence, bâtie tout à l'entour tant de porterie, volliere, estables, granges, pressoirs, que autres batimens... en laquelle

(1) Ce château, brûlé par Gallas, a été démoli en 1723. Les matériaux ont servi à bâtir le mur de clôture d'une pièce de terre qui joint la Tille et la route de Mirebeau. D'autres matériaux ont été vendus : une maison voisine du clos Timbal en a été construite.

(2) Gaspard de Saulx-Tavanes, né en 1509, mort en 1573.

basse-cour est un colombier de grande et belle apparence.

« Et joignant ladite basse-cour du couté du village d'Arcs, sont jardinaige, vergiers et vigne, avec la garenne, tout d'un tenant...

« Et du couté du soleil levant, est aussy un vergier appelé le vergier d'Alexandre, le long duquel prochain... est le molin apellé le molin Lassus. »

Ce moulin Lassus ou du haut était ainsi nommé par opposition au moulin Lajus ou du Bas. Mais où était ce dernier? D'après la tradition et si nous en croyons le nom de rue du Moulin-Lajus resté à une rue qui conduit à la rivière de Gourmerault, c'est sur cette rivière qu'il était situé; mais les textes que nous avons consultés n'en font pas mention.

Un autre moulin existait auprès du château de la Motte. Reconstruit à plusieurs reprises, il existe seul aujourd'hui, les deux autres ont disparu.

Le château de la Motte s'élevait sur un tertre, non loin de l'église. Il appartenait à la famille de Mailly ainsi que le moulin voisin (1).

La levée fut exécutée telle qu'elle est tracée

(1) La tradition veut qu'un troisième château ait existé près de Gourmerault au climat appelé encore la Citadelle. Chaque château aurait eu de la sorte son moulin; mais nous ne trouvons dans les textes aucune trace de ce troisième château, ce qui ne prouve pas qu'il n'ait pas existé à une époque très ancienne.

dans le plan de Bredin ; elle commençait au bas de la montée de Varois et se terminait à la Tille de Gourmerault. Un arrêt du conseil du 15 novembre 1616 valida le paiement de 3000 livres fait aux entrepreneurs. Il y est dit que les 1000 livres restantes seront payées prochainement. Ces paiements prouvent donc qu'en 1616 les travaux étaient achevés.

Ils ne devaient pas tarder à être battus en brèche par les eaux. Dès 1634, la déclaration que nous avons déjà citée (1) nous apprend qu'au moment des grandes eaux, la levée devient impraticable.

Même plainte dans la recherche des feux de 1644 (2) : les habitants ne peuvent passer le marais qu'en barque pendant l'hiver, et cependant la levée leur coûte trois cents livres d'entretien par an.

L'état de souffrance devint tel que plusieurs requêtes furent faites par les habitants.

Le 14 juillet 1672, ils exposent « que les chemins du costé de Dijon sont dans les eaux et marécages de la contenance de plus d'une grande lieue et inaccessibles, ce qui cause un grand intérêt à la province et à la ville de Dijon par la raison que tous les villages qui sont au-delà de

(1) Voir, page 368.
(2) Nous l'avons citée, page 367.



la rivière des Tilles au nombre de plus de quatre cents, n'ayant pas d'autre passage qu'Arc, consomment leurs denrées sur place ou les conduisent aux villes de la Saône ». Ils demandent, d'après une délibération prise par eux le 23 juin précédent, de faire couper leurs bois et d'en employer le prix à la réparation des routes.

A la suite de cette requête, Claude Venot, notaire à Dijon, fut désigné par les Etats pour dresser un procès-verbal de l'état des routes. Cette visite eut lieu le 19 septembre 1672 en présence de Claude Bourrelier et de François Verrey, procureurs de la communauté d'Arc-sur-Tille, et des prud'hommes nommés pour estimer les réparations. L'estimation monta à 746 livres. Elle est signée : Venot, Gallimardet, Le Rouge et Corberan.

Les réparations ne durent pas être décidées, car les habitants font une nouvelle requête au mois de novembre 1672; ils demandaient d'être autorisés à vendre la coupe de leurs bois consistant en cinquante arpents de bois taillis et, au cas où la vente ne suffirait pas, à prélever un impôt sur eux, et d'en employer le montant à la réfection de la chaussée.

Cette requête fut écoutée. Les réparations à faire et la vente des bois furent publiées trois fois au prône de l'église d'Arc-sur-Tille. La coupe du bois fut adjugée le 21 janvier 1673, pour

1320 livres, à Jacques Goussard, et les réparations, pour 540 livres, à François Pécaut.

Les habitants avaient été pressants et cependant ils devaient d'eux-mêmes renoncer aux réparations qu'ils avaient demandées. En effet, dans une assemblée de la communauté, le 30 janvier, ils demandèrent que le prix du bois fût employé au paiement de leurs dettes et le surplus aux réparations de leur église. Il parait qu'il y avait aussi urgence de ce côté, car leur délibération fut approuvée.

La levée finit par être ruinée, et, en 1698, il fallut la refaire à neuf. Le 17 janvier la délivrance des travaux à faire d'Arc-sur-Tille au pont de la Cude, situé à l'embranchement de la route actuelle d'Orgeux, fut faite à Jean Despiot, entrepreneur à Dijon ; il avait deux ans pour l'achèvement des travaux et il devait entretenir la levée pendant trois ans. Il avait l'autorisation de prendre les bois et autres matériaux aux endroits les plus proches en désintéressant les propriétaires. Les travaux se montaient à 8800 livres, dont 5000 étaient fournies par la province, 2000 par la ville de Dijon et le reste devait être levé sur les communautés.

L'ouvrage à faire allait « depuis Arc-sur-Tille jusqu'à une maison appelée la Cude (1), où il est

(1) Cette maison n'existe plus, mais on a donné le nom de pont

impossible de passer pendant 6 mois de l'année, à cheval, ny voiture sans danger, les eaux d'Arc-sur-Tille faisant un grand marais et plusieurs cours de rivières qui s'épanchent en la longueur de 1500 toises de Bourgogne, lesquelles rivières se rassemblent en deux cours d'eau, l'un du costé d'Arc-sur-Tille, et l'autre proche la maison de la Cude, sur lesquelles rivières il faut faire ponts et levées. »

Le premier cours d'eau était la Tille de Gourmerault, le deuxième devait être près de ce qu'on appelle aujourd'hui la rivière du Pont de la Femme. Deux ponts furent projetés sur chacun de ces cours d'eau. Ces ponts, de 50 pieds de long chacun, seraient formés de trois *bauchées* de pieux et de deux culées en bois; c'était un ensemble de cinq travées de 12 pieds et demi de large d'une pile à l'autre. Les bauchées comptaient sept pieux dont cinq plantés droit et les deux des extrémités inclinés de manière à former un brise-lames. Chaque pieu devait avoir de 10 à 12 pieds de long sur 10 à 12 de diamètre et le bélier destiné à les enfoncer devait peser de 4 à 500 livres. Les pieux des culées étaient plantés à deux pieds de distance en prenant le milieu des pieux; d'épais madriers appuyés sur ces

de la Cude à un petit pont qui est à la naissance de la route d'Orgeux. Je crois toutefois que la maison de la Cude se trouvait plus loin du côté de la Norge.

pieux retenaient les terres de la levée. D'autres pieux plantés avec inclinaison et ferrés d'un fer à quatre branches maintenaient la levée en amont et en aval des ponts. Les pieux des ponts étaient réunis et consolidés par des chapeaux ou poutres fixés à tenons et mortaises. Les sommiers reposaient sur ces chapeaux, ils étaient entaillés d'un pouce sur les chapeaux qu'ils empêchaient de jouer; ceux des bords étaient à queue d'aronde et s'opposaient à tout mouvement. Un épais plancher formé de doubles plateaux superposés recouvrait le tout, et par-dessus s'étendait un lit de gravier d'un demi-pied d'épaisseur.

La levée elle-même avait 4 pieds de hauteur sur les côtés et 5 au milieu; elle était formée, sur une largeur de 15 pieds, de sable retenu par 5 pieds de terre gazonnée de chaque côté, en tout 25 pieds de large. Un fossé de 8 pieds de large sur 4 de profondeur suivait la levée et recevait les eaux d'amont. La levée enfin s'étendait sur une longueur de 500 pieds; elle était prolongée aux deux extrémités par deux petites levées de 14 pieds de large, destinées aux piétons.

Malheureusement les voitures voulurent profiter de ces petites levées qui furent vite impraticables. Il fallut les fortifier et élargir le fossé de bordure. Le 14 septembre 1699, ces nouveaux travaux furent délivrés à Jean Chevalier, Bénigne Bonnouvrier, Nicolas Chauchefoin et Philibert

Paris, de Dijon, moyennant 900 livres. La petite levée avait 240 toises : il fallut y ajouter un raccord de 37 toises et creuser 69 toises de fossés pour l'écoulement des eaux. Ces travaux supplémentaires furent adjugés à Charles Guillemin, de Couternon, moyennant 180 livres 3 sols. Un pont en bois fut construit sur cette levée par Jacques Voisin et François Contes, d'Arc-sur-Tille, et coûta 120 livres.

Ces travaux furent encore insuffisants. Un mémoire daté du 13 août 1700 déclare que tous les travaux faits antérieurement sont inutiles, si l'on n'achève la levée impraticable l'hiver, et l'été, quand les eaux sont grandes. Il faudrait continuer la grande levée et élargir la petite ; 295 toises de levée nouvelle devaient être établies ; la levée serait garnie de clayonnage sur deux ou trois rangs selon la hauteur : les piquets et les cordons de clayonnage seront en chêne. On rectifiera la levée à son entrée dans le village, de façon à l'amener directement devant le château. Là une levée de 84 toises, de 2 pieds de hauteur et de 20 pieds de largeur au sommet sera nécessaire. Elle aura un pont de bois de 10 pieds de large et de 12 de longueur ; un autre pont sera jeté sur la rivière du moulin, et à la suite une levée de 36 toises ira se perdre dans les terres. Ces travaux furent entrepris par Nicolas Goussard, moyennant 4400 livres.

De nouvelles réparations furent nécessaires en 1701 ; elles s'élevèrent à 1720 livres dont 800 furent payées par la province et le reste par les communautés.

En juin 1702, une partie d'un des ponts de la levée fut emportée par les eaux, les réparations coûtèrent 90 livres 18 sols.

Le 24 août 1703, Pierre Monin, de Dijon, établit sur toute la longueur de la levée, c'est-à-dire sur une étendue de 1535 toises, un clayonnage qui coûta 2800 livres. Dans cette somme étaient compris l'exhaussement de la levée en plusieurs endroits et la construction d'un pont en bois.

En 1704, nouvelle levée de 78 toises entre la grande levée et la petite levée du château ; une étendue de 60 toises devait être pavée. Une partie du pont de la Tille avait été emportée ; il fallut le réparer. Un autre pont fut élargi. Enfin on planta tout le long de la levée des saules marsaults pour la consolider ; ce fut une nouvelle dépense de 3900 livres.

En septembre 1708, il y eut des réparations sur toute la longueur de la route. Le mémoire des travaux établit que 500 toises seulement de la levée sont en bon état ; il faut la recharger de sable, réparer les parties ébranlées et les fossés, refaire les deux ponts devant le château, qui ont été crevés. Le mémoire constate que cette digue est un

des plus beaux ouvrages de la Bourgogne. Ces travaux coûtent 3316 livres.

En 1719, reconstruction du pont d'Arc-sur-Tille, moyennant 900 livres.

Les deux grands ponts sont emportés par les crues de novembre 1720 et février 1721. Le grand pont, qui avait 50 pieds,en aura 74 ; le second en avait 22, il en aura 45. Dépenses : 2530 livres.

En 1729, le pont de Gourmerault est en partie emporté ; le reste est pourri. Les travaux de reconstruction sont adjugés à Goussard moyennant 3450 livres.

En 1730, ce même pont est en danger d'être emporté à cause des affouillements. On fait venir des plongeurs qui constatent que sept piles sont déchaussées.

En 1734, le pont du château emporté plusieurs fois est remplacé par un pont en pierre d'une seule arche, adjugé à Jean Dambrun, tailleur de pierres à Fontaine, moyennant 1200 livres.

En 1736, le pont de Gourmerault et celui de la Charrière-Caillet exigent 393 livres de réparations.

En 1741, ce dernier pont est reconstruit et coûte 1006 livres. Emporté en partie en 1744, on y ajoute deux travées ; la dépense s'élève à 650 livres.

En 1745, une partie du pont de Gourmerault est emportée ; en 1751, il est complètement ruiné ;

on le reconstruit en l'agrandissant. Le nouveau pont eut 18 pieds de large, 72 pieds de long, 9 pieds et demi de haut et coûta 6000 livres.

La même année, un des ponts du château et celui de la Charrière-Caillet exigent une dépense de 1500 livres.

En 1753, les Elus ayant décidé le dessèchement des marais, on fit de nouveaux travaux à la levée qui était encore menacée de ruine; de plus elle était trop étroite pour le passage de deux voitures ; elle fut élargie sur une longueur de 1390 toises, et sur les deux côtés on établit des fossés de trois pieds et demi de profondeur, 12 pieds de largeur de gueule, 8 pieds dans le fond. Ces travaux coûtèrent 5792 livres.

Le 30 août 1753, on décida l'établissement de 6 aqueducs en bois sur les fossés de la levée depuis le pont de la Cude jusqu'à Arc-sur-Tille ; ce fut une dépense de 1536 livres. La levée fut aussi rechargée sur 767 toises, moyennant 900 livres.

Les travaux d'élargissement de la chaussée furent continués en 1754 du pont de Gourmerault au château, sur une longueur de 234 toises. La chaussée présentait alors quatre alignements différents avec de grandes sinuosités ; il fallut 1888 livres 10 sols pour la redresser.

Le pont de la Norge et la régularisation de cette rivière coûtèrent 4899 livres.

En 1763, en février, les grandes eaux affouillè-

rent la culée du pont de Gourmerault ; les pieux descendirent et les terres éboulèrent ; la route fut interceptée. On remplit provisoirement la brèche avec des fascines, et la culée fut refaite en maçonnerie sur pilotis ; la dépense s'éleva à 940 livres 10 sols 5 deniers.

La même année, une culée du pont de la Fosse à la Femme fut refaite en maçonnerie ; l'autre culée, détruite en 1767, fut aussi rétablie en maçonnerie.

En 1771, les inondations menaçant chaque année le village, on décide la construction d'un déversoir qui coûta 4000 livres ; c'est la rivière du pont de l'Officier.

On voit que peu à peu les petits ponts en bois s'étaient agrandis, que le nombre en avait été augmenté, que les culées en bois avaient fait place à des culées en maçonnerie. Déjà même le pont du château avait deux arches en pierre ; la même mesure allait être employée pour les autres ponts. Le 3 juillet 1788, les États décidèrent que les ponts de Gourmerault, de la Charrière Caillet et de la Fosse à la Femme seraient reconstruits en pierre ; la dépense fut de 29.500 livres ; le pont de Gourmerault porte la date de 1788 en belles onciales romaines.

Ainsi les travaux destinés à assurer le passage dans les marais de la Tille ont commencé vers 1612 et se sont continués presque sans interrup-

tion jusqu'en 1789. Depuis cette date, grâce à des travaux de dessèchement dont il nous reste à parler, la chaussée n'a plus été menacée par les eaux. Courtépée dit que la digue a coûté 45.000 livres aux États, en 1614. C'est une erreur; c'est 4500 livres qu'il voulait dire. En effet les travaux de 1614 ont été adjugés 4005 livres; mais on a dû percevoir environ 4500 livres, y compris les frais de perception et les lettres d'expédition faites par la chancellerie (1). Il n'en est pas moins vrai que les dépenses occasionnées par la levée se sont élevées de 1614 à 1789 à près de 100.000 livres, en réalité à 96.471 livres 1 sol 5 deniers; et dans ce chiffre ne sont pas comprises les dépenses amenées par ce que nous appellerions aujourd'hui les expropriations nécessitées par la rectification de la chaussée.

II. — LE DESSÈCHEMENT DES MARAIS

L'énumération des divers travaux qui ont servi à établir la route actuelle de Dijon prouve combien cette création fut difficile. La cause de toutes ces difficultés doit être attribuée au manque d'écoulement des eaux du marais. Quand les crues arrivaient, la levée était emportée et toutes les terres comprises entre Arc-sur-Tille et Bressey étaient inondées.

(1) Voir Archives départementales, C. 2096, fol. 65.

En 1753, le 20 mars, sur la requête des comtes de Saulx-Tavanes (1), possesseurs du marquisat d'Arc-sur-Tille, et de M. Petit de Bressey, seigneur du fief de Bressey, un arrêt du conseil ordonna l'assainissement des marais d'Arc-sur-Tille; c'était le complément de la levée, dont l'existence allait être dorénavant assurée.

Le devis des ouvrages à faire fut dressé par l'ingénieur Guillaume Saunac (2).

Ces travaux consistaient dans l'ouverture d'une série de canaux destinés à évacuer rapidement l'eau des marais même en temps de crue.

La rivière du moulin ou Grande Tille était déjà canalisée. En 1619, les habitants d'Arcelot avaient vendu à Guillaume de Saulx les eaux des rivières « de la Chassotte provenant de la Pusserolle et la rivière de Barbue dépendant de la communauté dudit Arcelot... pour tirer icelles en la rivière des mollins dudit Arc-sur-Tille. Auquel effet sera édiffié ung corps de rivière dans lequel seront remis lesdites eaulx, qui sera de 6 à 7 pieds de largeur ».

(1) Henri-Charles de Saulx, Charles-Michel et Gaspard de Saulx et Philibert-Antoine Petit de Bressey.

(2) Ce devis a été imprimé à Dijon chez M. de Saint; il forme une plaquette de 8 pages; il est intitulé : Devis des ouvrages à faire pour le desséchement des marais d'Arc-sur-Tille et de Bressey, ordonné par arrêt du conseil du 20 mars 1753, dont la délivrance se doit faire par devant Mgr l'Intendant, à la suite duquel devis sont les conditions de ladite délivrance, du 4 mai 1753.

Ce canal conduisait les eaux dans la Tille canalisée elle-même sur 409 toises d'étendue. Le projet de l'ingénieur Saunac prolongeait ce canal de 198 toises jusqu'au finage d'Arcelot ; en même temps il en portait la largeur à 25 pieds et la profondeur à 3 pieds et demi.

La Tille de Gourmerault était aussi canalisée en amont de la chaussée sur 206 toises ; un canal de 506 toises, qui existait au nord, était élargi et approfondi et on le prolongeait jusqu'à Bressey sur 1380 toises ; c'est la Tille de Gourmerault actuelle.

La rivière de la Charrière Caillet et celle du Pont de la Femme étaient canalisées, la première sur une longueur de 1100 toises et la seconde sur une longueur de 870 toises ; les deux rivières se réunissaient au lieu dit la Fourche. Là un canal de jonction recevait les eaux des deux rivières et les conduisait à la Tille de Gourmerault, sur le territoire de Bressey (1).

Ces travaux furent exécutés de 1754 à 1756 (2). Ils assainirent le marais qui aujourd'hui est complètement desséché ; cependant ils produisirent

(1) Tous ces canaux existent encore ; cependant un canal devait prolonger sur 300 toises jusqu'au bois d'Arcelot la rivière du Pont de la Femme. Ce canal a été détruit ou plutôt n'a pas été exécuté, car je n'en ai relevé aucun vestige.

(2) Une lettre que nous reproduirons plus loin estime l'ensemble de ces travaux à 20.000 écus.

un effet inattendu : le dessèchement fut trop complet et les prairies naturelles qui occupaient toutes les parties sèches du marais durent peu à peu disparaître.

III. — LES INONDATIONS

Pendant que ces travaux étaient exécutés dans les marais d'Arc-sur-Tille, les Elus faisaient construire au milieu des bois d'Arcelot la belle levée qui sert comme d'avenue au château d'Arcelot ; c'était un véritable barrage en amont des marais d'Arc-sur-Tille. Les eaux se trouvèrent détournées de leur lit naturel et furent rejetées du côté de la Grande Tille, au moment même où le marquis d'Arcelot, qui avait un moulin sur cette rivière, y rassemblait des eaux prises à des sources supérieures. Il en résulta une grande inondation dans le village d'Arc-sur-Tille, en 1756, et, tandis que les anciens cours d'eau des ponts du Vay, de la Lancée, de la Charrière Caillet et de Savelle étaient peu abondants, celui de la rivière du moulin débordait. La rue de la Rigole fut transformée en un véritable torrent (1). L'inondation se déplaçait

(1) « Le sieur Morizi a rompu le bâtardeau et fermé la brèche par où les eaux se déchargeaient au-dessus du parc. De là, inondation de la rue de Rigole où les eaux coulent à torrent et de tous les prés en bas du côté de Remilly. » Extrait d'une lettre de M. Bizot, curé d'Arc-sur-Tille, Archives de la Côte-d'Or, E.

pour ainsi dire. La faute en fut, par les habitants, rejetée sur Saunac qui avait fait creuser le canal de la Grande Tille ; mais Saunac était bien innocent, car il n'avait pas amené d'eaux nouvelles dans le lit de la rivière.

Les inondations se succédaient d'année en année ; il fallut y aviser. C'est alors que fut décidé le canal de jonction entre la Grande Tille et la Tille de Gourmerault. A la naissance de ce canal était un déversoir qui pouvait soit retenir les eaux de la Grande Tille, soit les rejeter dans la Tille de Gourmerault.

En 1764, ce déversoir avait déjà été détruit deux fois. L'ingénieur Gauthey en proposa un troisième dont le devis s'élevait à 4499 livres.

En 1765, de nouveaux travaux eurent lieu ; des fossés furent ouverts pour permettre l'écoulement des eaux ; plusieurs digues furent construites. Mais les inondations revenaient périodiquement. Les habitants demandèrent l'ouverture d'un nouveau déversoir qui, partant du bief du moulin, irait porter le trop plein des eaux en avant du pont qu'on appelait alors le pont de Remilly (1).

Le contrôleur des ponts et chaussées, Varenne, s'y opposa, en faisant valoir que les eaux affouil-

(1) La route actuelle de Remilly n'existait pas ; ce n'était qu'un sentier pour les piétons. La route de Remilly suivait la rive gauche de la Tille, et passait par le petit écart de Forêt avant d'arriver à Remilly. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un chemin de desserte.

leraient la culée du pont et le renverseraient.

Les plaintes des habitants et les mémoires des ingénieurs se succèdent jusqu'à la Révolution.

Les habitants prétendent que M. Lemulier de Bressey laisse ensabler la Kelle, prolongement de la rivière de Gourmerault, ce qui fait refluer les eaux et amène leur épanchement dans les terres cultivées. D'autre part, le seuil de la fausse rivière est trop élevé; les eaux ne s'y rendent pas. Le fermier veut faire abaisser ce niveau. Les habitants protestent, car ce serait empêcher l'irrigation des prés; d'après eux, il suffirait de rouvrir le fossé du Parc pour faciliter l'écoulement des eaux. Ils demandent de nouveau avec instance l'établissement d'un second déversoir près du moulin. Le canal de la Tille était insuffisant en effet pour recevoir toutes les eaux qui y étaient maintenant dirigées; à plusieurs reprises, le moulin avait été menacé d'être emporté. Pendant l'hiver de 1788-89, les dégâts causés par les eaux au moulin exigèrent 5358 livres 4 sous de réparations. Le comte de Saulx-Tavanes se décida à établir une fausse rivière avec un glacis; mais, pour éviter de faire battre par les eaux de crue la culée du pont dit de Remilly, on écarta davantage le lit du nouveau canal.

L'adjudication des travaux à effectuer eut lieu le 18 mai 1789; ils furent délivrés à un entrepreneur nommé Caristie, moyennant 5440 livres. La

fouille nécessaire à l'établissement du déversoir et du glacis avait 35 pieds de longueur, 24 de largeur et 4 de profondeur; les fondations du déversoir étaient à 2 pieds en contre-bas. Le fond de la fausse rivière devait partir du niveau du glacis et former une pente régulière jusqu'au niveau de l'endroit où elle rejoignait la Tille un peu en aval du pont de Remilly.

Un autre déversoir fut fait plus tard par les soins du marquis d'Arcelot sur le territoire de la commune d'Arceau. Ces deux déversoirs devaient peu à peu rendre presque inutile celui qui avait été établi primitivement au-dessus du parc du château ; il finit par être détruit ; le canal s'ensabla à la naissance et fut en partie usurpé par les riverains.

De nouvelles inondations eurent lieu au commencement de ce siècle. La maison Lerouge, située tout près du pont du moulin, subit l'assaut des eaux de la Tille par les trois courants de la Tille, de la Rigole et de la nouvelle fausse rivière. En 1805, un mur de terrasse fut démoli ; cet accident se renouvela plusieurs fois et en 1812, M. Lerouge voyant sa maison menacée par les eaux, fit prendre tous les matériaux appartenant à la commune, même les tombes du cimetière et il les fit jeter dans la rivière pour briser l'effort des eaux. Il en résulta une longuo contestation entre M. Lerouge, et la commune. Un arrêt du conseil de préfecture

du 28 août 1810 avait attribué à M. Thevenin-Franoy, nouveau possesseur du moulin, la propriété d'une digue construite près du champ de foire pour retenir les eaux dans le bief.

Un jugement solennel de la Cour de Dijon du 3 avril 1830 déclara que le canal de Tille et ses berges sont la propriété de M. Thevenin-Franoy. La question soulevée de nouveau sous une autre forme en 1837 fut résolue de la même façon, et c'était justice, puisque le canal du moulin avait été creusé par M. de Saulx-Tavanes et que, par l'acquisition du moulin, M. Thevenin-Franoy s'était substitué à l'ancien seigneur.

Depuis 50 ans, il n'y a plus eu d'inondations sérieuses. La Rigole qui formait, il y a quelques années, une véritable rivière au moment des crues, est presque toujours à sec maintenant. Les inondations qui se sont produites à diverses reprises dans le faubourg de la Guillotière et dans les terres voisines ont été empêchées par l'entretien régulier des divers canaux de la Tille et par la réouverture d'un ancien fossé qui vient du Parc, côtoie la propriété de Menessard et débouche dans la Tille de Gourmerault.

D'ailleurs le Parc et le château ont depuis longtemps disparu, mais ces noms ont survécu. L'ancien emplacement du Parc est toujours nommé le Parc, et le pont de la Tille voisin s'appelle le pont du Château.

IV. — LES BATARDEAUX

Le dessèchement des marais d'Arc-sur-Tille était à peine terminé que de toute part on criait contre l'œuvre accomplie. Le lit des canaux creusé dans le sable ne tenait pas l'eau, et l'arrosage sur lequel on avait compté devenait impossible. Bien plus, les eaux de crue abondantes et rapides devaient rapidement creuser les canaux et abaisser de plus en plus le niveau de l'eau (1).

Le 27 août 1762, l'avocat Merandet, agent du comte de Saulx-Tavanes, lui écrivait une longue lettre sur l'état de la terre d'Arc-sur-Tille. Il y jugeait très sévèrement l'œuvre de Saunac.

« La dernière chose que je crois devoir vous marquer, écrit-il, est que les beaux conseils de M. Lapoix et l'ignorance crasse de M. Saunac ruinent vos habitans. Il y aura cette année plus de 200 soitures de pré dans lesquelles on ne mettra pas la faux. Il y avait, avant les canaux qu'on a fait dans cette terre, des marais, mais ils produisaient de l'herbe ; le mille à douze cens bestes à cornes qu'il y a dans ce village vivoient dans ces marais ; aujourd'huy que les eaux ont creusé ces canaux six à sept pieds plus bas que le sol de

(1) Nous avons vu que la fausse rivière creusée près du moulin devait avoir 4 pieds à la partie haute, elle a aujourd'hui au moins 5 ou 6 mètres.

ces prés, ils ne produisent absolument plus d'herbes ny de grains pour ceux qui ont voulu les conserver en terres, par la raison que ce sol n'est qu'une terre noire et sallée qui en bien des endroits ne couvre que trois ou quatre pouces d'épaisseur le sable et que le soleil brûle entièrement.

« L'eau est tellement nécessaire pour faire produire quelque chose à ce sol que M. d'Arcelot, qui a donné comme Monsieur votre père dans les rêveries du sieur Lapoix, cherche à présent le moyen de faire répandre les eaux dans ses bois parce qu'estant emplantés la meilleure part de bois blanc, ils sèchent sur pied.

« Si fut (1) M. le comte avoit voulu m'écouter... on auroit épargné vingt mil écus qu'il en coute pour ruiner le pays, mais en m'accordant que je pouvois entendre les procès, il vouloit que je fusse un très mauvais ingénieur...

« Les habitans m'ont proposé de faire eux-mesmes une digue ou batardeau dans le grand canal au bas du pont de Gourmereau pour la construction duquel le régisseur offre de fournir les bois, mais les habitans voudroient que votre fermier entrast un peu plus dans la dépense que cette construction occasionnera... Cette digue feroit regonfler les eaux qui s'épancheroient dans


(1) Feu.



la prairie et pourroient faire fructifier les prés qui en seroient abreuvés.

« M. Bizot (1) qui connait le local, les principaux habitans et les forains qui fréquentent ce village, sont tous d'accord que l'unique tentative à faire pour tâcher de réparer le mal qu'ont fait ces canaux, est de faire ce batardeau. Aussy j'ay dit à ces habitans de faire une délibération bien rédigée pour vous demander la permission de faire le batardeau... J'ay cru devoir vous en prévenir et vous assurer que si ce batardeau ne réussit pas, il y aura plus de 500 soitures de pré qui ne produiront plus ny herbes, ny joncs, ny loches, ny bois, ny rien du tout, et qui ne seront qu'une terre brûlée et totalement inutile. »

Une lettre écrite par le sieur Guillemot, notable d'Arc-sur-Tille, le 22 septembre 1663, reprend à peu près les mêmes doléances. « Les canaux nouveaux, dit-il, ont été creusés dans un sol si sablonneux que l'on n'en peut tirer des arrosemens ; ce lit trop profond et trop près du lieu a tari toutes les fontaines, une partie des puis, et les arbres fruitiers périssent. »

Le 29 août 1762, les habitants réunis en assemblée générale, sous la présidence de leurs échevins Philibert Fournier et Jean Curot, firent valoir « que les canaux nouvellement faits sur

(1) C'était le curé.

le finage d'Arc-sur-Tille, au lieu de leur être utiles, ont tellement desséchez les prez et paquiers de cette communauté que le bétail en a considérablement souffert les années dernières et la présente, et que les habitans sont obligés d'aller acheter des foins dans les prairies des villages voisins... ce qui les met hors d'état de païer la taille royale et les réduit à une extrême indigence, ce qui ne provient que de l'impéritie de l'ingénieur chargé de ces travaux, qui a donné trop de profondeur aux canaux et les a dirigés à travers un terrain sablonneux en ligne droite, où la force des eaux les a encore creusez davantage ; que le seul remède à cet inconvénient suivant le sentiment des connaisseurs est de remettre les eaux dans leurs anciens cours. »

Les habitants proposaient en conséquence d'établir un bâtardeau près du pont de Gourmerault et un autre plus bas. Les fermiers de la terre d'Arc-sur-Tille en voyaient tellement la nécessité pour leurs prairies qu'ils offraient gratuitement le bois et les fascines. Les habitants offraient de faire eux-mêmes les travaux, mais à la condition qu'il n'y aurait pas d'adjudication, pas de visite d'ingénieur, c'est-à-dire pas de frais nouveaux, et que les fermiers fourniraient le bois et aideraient à la confection des nouveaux travaux.

Les bâtardeaux proposés furent exécutés. ? En effet un mémoire de 1765 fait connaître que la

Tille de Gourmerault est ensablée, que les prés d'en haut sont desséchés, que ceux d'en bas sont inondés ou couverts de gravier. On propose comme remède d'ouvrir des fossés en bas pour emmener les eaux, et en haut d'établir des vannages qui feront élever le niveau de l'eau et permettront de faire des irrigations.

Dans ce mémoire, il est dit que les rivières de la Charrière Caillet et celle du Pont de la Femme sont coupées par dix barrages.

Des barrages avaient donc été exécutés et réparaient le mal causé par les canaux. Est-ce à dire que le dessèchement des marais ait causé un préjudice au village ? Non ! sans doute. Les prés disparurent, mais ils cédèrent peu à peu la place à la culture ; et ces terres longtemps noyées et engraissées par un humus fécond ne manquèrent pas de fertilité. Cependant aujourd'hui les habitants gagneraient à rétablir des prairies et à revenir à l'élève du bétail trop abandonné dans ce siècle. Mais il n'est plus possible de transformer cette plaine desséchée en prairie, ou bien il faut un autre aménagement de l'eau. Les rivières qui se sont remplies à différentes époques ont été de nouveau creusées ; leur lit est beaucoup trop bas. Il se remplirait de lui-même, grâce aux herbages, joncs, roseaux, laiches qui y poussent abondamment, mais alors les inondations recommenceraient. On a reproché à Saunac

d'avoir fait trop étroits et trop profonds les lits de ces canaux. Les mêmes errements ont continué ; on n'a pas élargi ces rivières ; on a demandé à la profondeur ce que la largeur aurait pu donner.

Depuis quelques années cependant on est entré dans une meilleure voie. Un propriétaire M. Lerouge a eu l'idée, vers 1855, de recourir aux barrages pour entretenir un peu d'humidité dans sa propriété. L'effet produit a été excellent et le syndicat des rivières d'Arc-sur-Tille, gagné par cette expérience, a établi une série de barrages sur les différentes rivières. Les résultats sont bons, mais il faudrait plus : il faudrait multiplier les barrages, retenir l'eau des crues, laisser remonter le lit soit par les apports de sable, soit par les herbages, l'élargir et pratiquer des canaux d'irrigation. On rendrait ainsi une certaine humidité à la plaine et peut-être pourrait-on rétablir des prairies.

Quelle est donc aujourd'hui, après un siècle et demi d'efforts et de luttes, la situation du marais de la Tille ? Le marais a disparu entièrement ; des terres en culture ont remplacé les friches, les marécages et les prairies ; des canaux d'écoulement sillonnent la plaine. Une belle route nationale la traverse. Les inondations ont cessé. A peine de loin en loin, par les années pluvieuses, a-t-on des inondations partielles ; mais le village

est dorénavant à l'abri, et si Arc-sur-Tille a perdu au point de vue matériel par la destruction de ses prairies, il a gagné en salubrité et ses communications sont assurées avec Dijon. On peut même espérer que, dans l'avenir, par un usage intelligent des eaux des Tilles, les prairies pourront être rétablies, et le village recouvrera ainsi par l'élève du bétail une de ses anciennes richesses.

Noël GARNIER.

NOTICE

SUR LES

NOUVELLES HÉBRIDES



NOTICE

SUR LES

NOUVELLES-HÉBRIDES

I. — APERÇU HISTORIQUE

L'archipel des Nouvelles-Hébrides fut découvert en 1606 par l'espagnol Fernandez de Quiros, qui le prit par erreur pour le continent austral dont il poursuivait la recherche. Ce navigateur aborda dans une grande baie à laquelle il donna le nom de Saint-Philippe et Saint-Jacques et baptisa la terre elle-même du nom de *Terra australis del Espiritu Santo ;* il fonda, sur le bord d'une rivière qu'il appela le *Jourdain*, un établissement important, la Nouvelle-Jérusalem. Puis, sans même avoir reconnu les côtes de sa découverte, il rentra en Espagne et fit à Philippe III un rapport enthousiaste sur la beauté et la richesse de ce continent, où abondaient, disait-il, les pépites d'or et les bois les plus précieux.

L'erreur de Quiros ne fut démontrée qu'un siècle et demi plus tard, en 1768, par Bougainville, qui passa au sud de l'archipel auquel il donna le

nom de *Grandes-Cyclades*. Six ans plus tard, Cook visita plusieurs îles du groupe dont il changea le nom en celui de Nouvelles-Hébrides ; il fixa la position exacte de l'archipel et fit le levé hydrographique d'une partie des côtes. Ce fut lui qui donna aux îles la plupart des appellations mi-anglaises, mi-indigènes qui servent encore aujourd'hui à les désigner. Ce grand navigateur, qui avait visité la plupart des archipels océaniens, fut émerveillé de la beauté des Nouvelles-Hébrides et le naturaliste de l'expédition, Forster, n'a pas hésité à placer quelques-unes d'entre elles, surtout Tanna et Sandwich, au-dessus même de Tahiti.

Après Cook, l'archipel fut visité souvent par les navigateurs, mais l'hydrographie n'en fut jamais complètement faite, et, pour quelques points, nous nous servons encore aujourd'hui des cartes levées, avec une remarquable adresse, il faut le reconnaître, par Cook et par d'Entrecasteaux.

Jusqu'en 1830, à part deux tentatives infructueuses faites par les missionnaires presbytériens pour s'établir à Annatom et à Erromango, les Nouvelles-Hébrides ne furent visitées que par des explorateurs ; mais, vers cette époque, la diminution du bois de santal en Chine et dans les îles plus rapprochées du continent asiatique, amena une foule de bâtiments de commerce dans l'archipel où cette essence était alors fort abon-

dante. Les forêts furent exploitées brutalement par des mains avides et imprévoyantes, et aujourd'hui le bois de santal est devenu extrêmement rare.

Lorsque l'amiral Février-Despointes prit officiellement possession, au nom de la France, *de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances*, le 24 septembre 1853, s'il ne désigna pas expressément les Nouvelles-Hébrides, pas plus, d'ailleurs, que les îles Loyalty, lesquelles ne nous furent jamais contestées, c'est qu'il ne jugea pas la chose nécessaire, tant les Nouvelles-Hébrides semblent être une dépendance naturelle de la grande terre. Le développement commercial que prit alors la Nouvelle-Calédonie s'étendit aux Nouvelles-Hébrides où de nombreux navires partis de Nouméa allèrent trafiquer et fonder des comptoirs. Les nations étrangères, l'Angleterre en particulier, considéraient l'archipel, sinon comme annexé par nous, du moins comme situé dans notre sphère d'influence et nous appartenant virtuellement. Son annexion effective à cette époque n'aurait soulevé aucune récrimination, bien au contraire : en février 1876, neuf colons anglais de l'île Tanna et en mai 1875, les planteurs anglais de l'île Vate adressèrent des pétitions au gouverneur de la Nouvelle-Calédonie pour lui demander la protection effective de la France sur l'archipel des Nouvelles-Hébrides.

Mais le gouvernement français, au lieu de suivre l'exemple que l'Angleterre elle-même lui avait donné deux ans auparavant en annexant sans bruit les Fidji, tergiversa, n'osa se décider et finit par demander au cabinet britannique s'il ne verrait pas d'un mauvais œil que nous étendissions notre protectorat sur les Nouvelles-Hébrides. Celui-ci, avant de répondre, consulta les colonies australiennes; les missionnaires presbytériens, la presse de Melbourne et de Sydney se mirent à l'œuvre, on organisa des meetings à Melbourne, on créa un courant d'opinion. Bref l'agitation aboutit à une pétition que les colonies australiennes signèrent en 1877, réclamant l'annexion des Nouvelles-Hébrides pour l'Angleterre; il y eut alors, entre les cabinets de Paris et de Londres, un échange de notes diplomatiques qui prit à tort le nom de *Convention de 1878;* il n'y eut pas de convention à proprement parler, les deux gouvernements se bornèrent à se donner mutuellement l'assurance qu'il n'entrait pas dans leurs vues de proposer à leurs parlements respectifs aucune mesure qui fût de nature à modifier la situation actuelle, et à attenter à la liberté des Nouvelles-Hébrides. Les Australiens cependant ne se tinrent pas pour battus; ils réussirent à faire donner au gouverneur des Fidji le titre de haut-commissaire du Pacifique, avec une juridiction sur tous les Anglais établis dans les îles in-

dépendantes, puis ils constituèrent une société australienne au capital d'un million sterling, pour l'exploitation des Nouvelles-Hébrides.

Aussitôt une société rivale se fonda à Nouméa sous le nom de *Compagnie Calédonienne des Nouvelles-Hébrides*, et elle se mit à acheter aux chefs indigènes tous les terrains que ceux-ci consentirent à vendre. L'agitation s'accrut alors en Australie et monta à son comble lorsque, en exécution de la loi du 8 mai 1883, l'on envoya en Nouvelle-Calédonie un premier convoi de récidivistes. Les Australiens ne voulant plus se souvenir que les premiers colons de l'Australie avaient été des convicts anglais, et que beaucoup de ces convicts avaient laissé des descendants dans le pays, firent à Sydney les manifestations les plus malveillantes à l'égard des Français et réclamèrent l'acquisition par l'Angleterre de la Nouvelle-Calédonie elle-même, afin d'empêcher le gouvernement français d'en faire un foyer d'infection morale dans le Pacifique. Le 5 décembre 1883, un congrès australien se réunit à Sydney, et on y proposa la formation d'une Fédération australienne pour se séparer de l'Angleterre qui ne protégeait plus ses colonies. Un blâme fut voté contre le gouvernement de la reine qui d'ailleurs ne parut pas s'en émouvoir; toutefois un accord fut proposé par M. de Freycinet à Lord Lyons sur les bases suivantes : la France s'engageait à ne

pas envoyer de relégués dans les parages de la Nouvelle-Calédonie, et de son côté l'Angleterre se désintéressait des Nouvelles-Hébrides. Les parlements australiens consultés repoussèrent cet arrangement. A la même époque une convention entre l'Angleterre et l'Allemagne partagea entre ces deux nations les archipels situés au nord de l'Australie : l'Allemagne prit les terres à l'est du 141e degré de longitude à l'est de Greenwich (143°20' est de Paris), les îles de l'Amirauté, Bismarck et Salomon formèrent son lot, tandis que l'Angleterre se réservait les terres situées à l'ouest de ce méridien. En outre l'Allemagne obtenait le droit de recruter des travailleurs indigènes aux îles Banks et aux Nouvelles-Hébrides.

Sur ces entrefaites des colons français ayant été massacrés dans l'île de Mallicolo, l'une des Nouvelles-Hébrides, le gouverneur de Nouvelle-Calédonie, M. Nouët, envoya, en juin 1886, deux navires qui débarquèrent deux compagnies d'infanterie de marine et une d'artillerie, moitié à Port-Sandwich (île de Mallicolo), moitié à Port-Havannah (Ile Sandwich). Les missionnaires presbytériens ne manquèrent pas de protester contre cette prise de possession, et le cabinet britannique demanda des explications. Alors, pour en finir avec cette question irritante, il fut convenu entre M. de Freycinet et Lord Iddlesleigh, secrétaire d'Etat au Foreign Office, qu'elle serait

jointe à celle des îles Sous-le-Vent de Tahiti, pour être réglée simultanément. Les négociations n'aboutirent que le 24 octobre 1887 : la Convention signée par M. Flourens pour la France et par lord Egerton pour l'Angleterre abrogeait la déclaration de 1847, relative aux îles Sous-le-Vent, confirmait la neutralité des Nouvelles-Hébrides et instituait une commission navale mixte pour la protection des personnes et des biens des sujets français et britanniques dans ces îles. Les troupes françaises furent retirées.

Cette commission mixte, composée d'officiers de marine appartenant aux stations navales française et anglaise du Pacifique, devait être guidée par des règlements élaborés et approuvés par les deux gouvernements : des instructions, en date du 26 janvier 1888, furent en effet transmises aux commandants en chef des stations navales mentionnées ci-dessus, pour fixer les attributions de la commission mixte. Son rôle devait se borner à protéger, au besoin par la force, les colons anglais et français contre les menées des indigènes ; mais à moins d'urgence, aucun bâtiment, soit anglais soit français ne devait engager une action indépendante ou isolée ; dans tous les cas, un bâtiment de guerre ayant eu connaissance d'un incident devait en rendre compte le plus tôt possible à la commission mixte et prendre ses ordres.

La commission est présidée pendant un mois par un officier supérieur français ou anglais alternativement. Chaque mois, un navire de guerre de l'une des deux nations doit faire une croisière aux Nouvelles-Hébrides, visiter les colons, recevoir leurs plaintes, faire des enquêtes sur les délits signalés et exécuter les sentences prononcées par la commission mixte à la précédente réunion. Après ce voyage le navire de guerre revient à Nouméa ou à Port-Vila où il trouve le bâtiment de l'autre nation. La commission se réunit et connaît de toutes les affaires. Elle juge sans appel les indigènes, leur inflige des amendes, ordonne le bombardement et la destruction de leurs villages, ou les condamne à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Mais les colons européens ne sont pas justiciables de la commission mixte qui ne peut leur donner que des conseils et n'a aucun droit sur eux. Les colons anglais sont sous la juridiction du haut commissaire du Pacifique qui délègue une partie de ses pouvoirs au commandant du navire de guerre anglais ; celui-ci peut faire saisir un sujet britannique, en vertu de cette délégation, et le livrer aux tribunaux australiens ; il peut, en vertu de la même délégation, dresser des actes d'état civil, enregistrer des décès ou des naissances. Au contraire, les colons français ou les étrangers qui ne se sont pas mis sous la protection du pavillon anglais,

ne dépendent de personne ; leurs affaires privées ne peuvent être arrangées qu'à l'amiable et le commandant français n'intervient comme arbitre que si les deux parties conviennent de s'en remettre à sa décision. Aucun tribunal ne juge les crimes qu'ils pourraient commettre et aucun acte d'état civil ne constate les mariages ou les naissances. Il en résulte qu'un Français établi aux Nouvelles-Hébrides et ayant des biens en Nouvelle-Calédonie, par exemple, est obligé de faire les frais d'un voyage à Nouméa pour se marier et à la naissance de chacun de ses enfants : autrement ceux-ci n'auraient pas d'existence légale et ne pourraient pas hériter. On cite un colon de l'île Sandwich, qui, voulant épouser la fille d'un autre colon, tous deux étant Français et catholiques, ont fait bénir leur union par un missionnaire protestant anglais, le 20 août 1892, afin de donner à ce mariage une sanction légale.

Pour remédier à cette situation qui est très défavorable à l'extension de l'influence française, dans l'archipel, plusieurs colons français de l'île Sandwich avaient essayé, dès 1889, de s'organiser en commune indépendante ; ils créèrent une municipalité qui prit le nom de Franceville. Un conseil des notables fut investi du pouvoir judiciaire, et tous les colons jurèrent de se soumettre à ses décisions. Mais l'Angleterre envoya aussitôt un consul, M. Romilly, qui, à l'instigation du

haut commissaire britannique, ne manqua pas une occasion de faire naître des difficultés ; des protestations contre ses empiètements surgirent de tous côtés, enfin, après plusieurs pétitions laissées sans réponse, le gouvernement français intervint et obtint de l'Angleterre le retrait du consul, en sacrifiant la commune de Franceville.

Depuis cette époque, aucun progrès n'a été fait ; tandis que les colons anglais, astreints à des règlements édictés par le Haut-Commissaire et sévèrement appliqués, ne peuvent vendre aux indigènes des armes à feu ou de l'alcool, ni recruter des travailleurs pour le service des plantations, les colons français, libres de toutes entraves, peuvent se livrer à tous les trafics. Plusieurs exercent le métier très lucratif de recruteurs, qui les fait détester des indigènes à cause des moyens souvent violents qu'ils emploient pour se procurer des « engagés » hommes et femmes qu'ils vendent aux planteurs. La commission mixte a essayé de restreindre ce genre de traite et d'empêcher les recruteurs de constituer des stocks d'engagés, en leur délivrant des *permis de recruter* indiquant le nombre d'indigènes demandés par les planteurs et en leur interdisant d'en recruter davantage. Mais, outre que la commission mixte n'a qu'une autorité morale, rien n'est plus facile que d'éluder cette règle : il suffit au recruteur de se faire commander par un homme

de paille un nombre d'indigènes aussi grand qu'il en peut embarquer.

Tel est le *modus vivendi* établi par la convention de 1887. Evidemment cette situation,qui ne satisfait personne,ne peut être définitive, et beaucoup de colons français, lassés de la position fausse dans laquelle on les laisse en dépit de leurs patriotiques efforts, se sentent disposés à accepter le protectorat de l'Angleterre. En ce moment même (janvier 1897) une conférence réunie à Hobart, en Tasmanie, examine la question des Nouvelles-Hébrides; il semble probable qu'elle proposera le partage de l'archipel entre les deux puissances en donnant à chacune d'elles les îles où son influence est prépondérante. Cela conduirait à une division en parties à peu près égales ; à l'Angleterre reviendraient la grande île de Santo, située au nord de la chaîne, et les cinq dernières de l'extrémité sud, et à la France tout le centre du groupe.

II. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET GÉOLOGIE

L'archipel des Nouvelles-Hébrides s'étend du nord-nord-ouest au sud-sud-est sur une longueur de 380 milles environ, de 14° 20′ à 20° 16′ de latitude sud et entre 164° 10′ et 168° 30′ de longitude à l'est de Paris. Comme la plupart des

îles du Pacifique, elles sont alignées sur un axe à peu près rectiligne, auquel appartiennent aussi les îles Banks et Santa Cruz qui les prolongent vers le nord, et à 150 milles dans le sud de la plus méridionale des îles, Annatom, un rocher isolé indiqué sur les cartes sous le nom d'île Mathieu.

L'origine de cet archipel, ainsi que de la presque totalité des terres mélanésiennes, est volcanique ; ces îles sont placées sur la même ligne de plissement de l'écorce terrestre que les volcans des îles Salomon ; plusieurs sont hérissées de cratères, dont trois sont actuellement en activité, ce sont les volcans d'Ambrym, de Lopévi et de Tanna.

La constitution physique des îles néo-hébridaises présente deux types bien tranchés, avec quelques variétés intermédiaires. Les unes, telles que Aoba et Ambrym sont composées exclusivement de roches éruptives, basaltes et trachytes ; d'autres au contraire, comme Immer, sont entièrement formées de plateaux de corail émergés par la poussée des forces intérieures. Si l'émersion est produite par plusieurs poussées successives séparées par des intervalles de repos, les coraux bâtisseurs, qui ne peuvent vivre au-delà d'une certaine profondeur évaluée à 35 mètres, marquent chaque étape par un gradin nouveau; de là l'origine de ces îlots nombreux que

les Anglais appellent *hats* (chapeaux) et qui ont en effet la forme d'un chapeau de paille plat à larges bords posé sur la mer. Dans un grand nombre des îles on trouve une formation mixte: l'ossature est constituée par des roches d'origine ignée sur lesquelles s'appuient des dépôts coralliens en plusieurs étages. Le type de cette structure est la grande île d'Espiritu Santo, dont la moitié occidentale porte des pics élevés et aigus, tandis que la partie orientale ne renferme que de vastes plateaux ou *tables* aux bords escarpés descendant à la mer soit par de hautes falaises, soit par des gradins de 20 à 40 mètres de hauteur, réguliers comme les marches d'un escalier de géants.

Contrairement à ce que l'on observe dans la plupart des archipels du Pacifique, les Nouvelles-Hébrides n'ont pas de ceintures de coraux : *l'atall* et le *récif en barrière* n'y existent pas, tandis que l'on trouve des *récifs en frange* le long de plusieurs côtes. Dana attribuait le manque d'atolls à l'activité des forces ignées ; mais si celles-ci avaient quelque influence sur les organismes constructeurs, les récifs en frange n'existeraient pas davantage. Il est plus naturel de croire, avec Darwin, que les atolls se constituent autour des terres qui s'immergent et les franges sur les côtes immobiles ou en voie d'exhaussement : or tout porte à croire que le mouvement de soulèvement

des Nouvelles-Hébrides n'est pas encore arrêté. Des cartes marines datant de dix ans à peine sont assez fausses, quant aux profondeurs d'eau, pour que leur emploi demande beaucoup d'attention : ainsi à Port-Vila (Ile Sandwich) on trouve 3 mètres de fond en des points où la sonde indiquait plus de 4 mètres en 1887.

L'archipel des Nouvelles-Hébrides peut se diviser en deux groupes, l'un septentrional et l'autre méridional. Le premier se divise lui-même en deux alignements à peu près parallèles à l'axe principal de l'archipel, celui de l'ouest renferme, du nord au sud, les îles Espiritu Santo et Mallicolo, avec de nombreux îlots ; celui de l'est comprend : Aurore, Pentecôte, Ambrym, Api et Sandwich, avec un grand nombre d'îles plus petites et de rochers isolés. Entre ces deux chaînes se trouve l'île d'Aoba, l'une des plus curieuses de l'archipel, dont l'aspect diffère considérablement de celui des autres îles.

Le groupe méridional, séparé du premier par un détroit de 100 kilomètres de largeur, ne renferme que trois grandes îles, Erromango, Tanna et Annatom, qui sont parfaitement alignées sur l'axe de fracture jalonné par les volcans. Deux autres îles plus petites, Immer et Futuna sont à quelque distance dans l'est de cet axe.

Espiritu Santo ou plus simplement *Santo*,

nous l'avons déjà dit, semble composée de deux îles, l'une volcanique, l'autre corallienne, accolées l'une à l autre par l'isthme qui ferme au sud la baie de Saint-Philippe et Saint-Jacques, magnifique rade où l'on trouve d'excellents mouillages. Là se jette le Jourdain, sur les bords duquel on voit encore des colonnades en briques, ruines de la Nouvelle-Jérusalem dont les fondations avaient été jetées par le pieux Quiros, en 1606 (1).

Espiritu Santo est très boisée ; l'eau y est en abondance et les superbes falaises qui dominent d'un millier de mètres la côte occidentale sont couvertes de belles cascades. Mais l'intérieur de l'île, dont l'accès est rendu difficile par l'épaisseur des forêts encombrées de lianes et gardé en outre par des indigènes jaloux de leur liberté, n'a pas encore été complètement exploré. D'après le rapport que Quiros adressa à Philippe III, Santo renfermerait de riches mines d'or et d'argent, mais tous les efforts faits jusqu'ici pour les découvrir ont été infructueux, et des massacres d'Européens, en 1884, ont refroidi le zèle des chercheurs.

Outre la baie Saint-Philippe, l'île de Santo possède trois bons mouillages, *Port-Olry* au nord-est, rade bien fermée par l'îlot Dauphin, la *baie des*

(1) Le Chartier, *la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides*, chez Jouvet et Cie. Paris, 1885.

Requins, simple échancrure au milieu de la côte orientale, couverte par l'île d'Aessi, et enfin à la pointe sud-est, le *canal du « Segond »*, large bras de mer ouvert entre la petite île *d'Aore* et Santo, bordé de terres basses, dont les derniers arbres étendent leurs branches au-dessus de l'eau.

Au sud d'Aore, se trouve la petite île de *Malo* ou *Saint-Barthélemy* où un colon français cultive avec succès le café et la canne à sucre. Le sol y est très fertile, mais l'eau douce fait défaut.

Mallicolo ou *Malecula*, que les indigènes désignent aussi par le nom de *Orumbo*, est séparée de Malo par le détroit de Bougainville, large de 8 milles. Elle a 80 kilomètres de longueur du nord-ouest au sud-est. Bien que sa largeur au milieu soit moindre que 20 kilomètres, l'île n'a jamais été traversée d'une côte à l'autre par les Européens ; la nature se ligue avec les indigènes pour en défendre l'accès. Une chaîne de montagnes renfermant des sommets de 700 à 800 mètres longe la côte occidentale, qui, de même qu'à Santo, est accore et offre peu d'abris aux navires, tandis que les côtes orientales de ces deux terres sont au contraire basses et parsemées d'îlots, et elles attirent, par leurs excellents mouillages, les Européens qui y établissent des missions et fondent des comptoirs.

Au sud-est de l'île se trouve une longue cou-

pure profonde de près de 3 milles, véritable fjord découvert par Cook, et appelé par lui Port-Sandwich, en l'honneur de son protecteur Lord Sandwich, avec le nom duquel il semble avoir voulu couvrir la carte de l'océan Pacifique. Port-Sandwich est l'un des meilleurs havres de l'archipel, aussi est-il entouré d'importantes plantations européennes. L'on cite aussi dans l'île de Mallicolo la baie du sud-ouest dont le nom indique la position et qui présente de fort bons mouillages.

Au sud de Mallicolo on trouve un long plateau de corail sur lequel émergent des iles basses, très boisées, les Maskelynes qui paraissent des corbeilles de verdure posées sur la mer.

Aurore ou *Maïwo* est la plus septentrionale des îles de la chaîne de l'est. Elle doit son nom, ainsi que l'île Pentecôte qui la prolonge, à Bougainville qui les découvrit l'une et l'autre à l'aurore de la Pentecôte (1768). Elle est orientée à peu près suivant le méridien ; sa longueur est d'environ 60 kilomètres et sa largeur seulement de 10 ; elle est montagneuse et boisée, ses côtes sont élevées et couvertes de magnifiques forêts au travers desquelles on voit sourdre de nombreuses cascades. L'une d'elles, Lakarere, située vers le nord-ouest de l'île, s'échappe de la verdure en 4 nappes puissantes visibles depuis la mer.

Les mouillages d'Aurore sont tous situés sur la

côte ouest, ils sont médiocres, mais ils ont été suffisants jusqu'ici car les relations avec les indigènes sont encore très restreintes et aucune plantation importante n'a été installée dans l'île.

Pentecôte ou *Aragh* est géographiquement la prolongation de Aurore, dont elle n'est séparée que par un détroit de faible profondeur ayant seulement 3 milles de large ; elle a aussi la même configuration orographique, mais elle est d'un tiers plus étendue, et ses côtes sont plus hautes, à l'exception de la partie nord-ouest où s'étend une vaste plaine qui semble être très fertile. Tout le sud de l'île est un chaos de cônes et de pitons, anciens volcans sans doute envahis aujourd'hui par une futaie de beaux arbres moins impénétrables que les forêts des autres îles. Les villages, ou plutôt les hameaux de trois à quatre cases sont nombreux et entourés de plantations bien soignées d'iguames et d'arbres à pain.

Aoba, appelée par Bougainville du triste nom d'*île des Lépreux*, est peut-être la perle des Nouvelles-Hébrides ; elle est située à l'ouest du détroit qui sépare Aurore de Pentecôte, entre les deux branches de l'Y que dessine l'archipel ; la forme générale est ovale, avec 30 kilomètres de grand axe et 15 de petit. Depuis la mer la côte s'élève graduellement et le milieu de l'île forme

un dôme arrondi dont la hauteur est de 1225 mètres. Vue de la mer, Aoba n'est qu'un immense bouquet de cocotiers, du milieu desquels jaillissent çà et là de gigantesques banians, et la présence de l'homme s'y révèle à peine par de légères fumées apparaissant à travers les arbres. Mais dès que l'on débarque, on découvre sous la verdure des villages nombreux et peuplés entremêlés de champs habilement cultivés. Les sources et les ruisseaux sont abondants, mais la configuration de l'île ne permet pas la formation de cours d'eau un peu importants. Il n'existe aucun havre à Aoba, les navires qui visitent l'île pour faire du commerce ou recruter des travailleurs mouillent en pleine côte et évitent de passer la nuit au mouillage si le temps n'est pas très sûr. L'ascension du pic a été souvent faite par des Européens ; plusieurs colons sont établis sur la côte, mais les indigènes se sont toujours opposés à la recherche méthodique des mines dont l'existence est probable.

Ambrym, le bijou des Nouvelles-Hébrides d'après Cook, est un vaste cône surbaissé, dont les côtes s'élèvent en pente douce depuis la mer jusqu'au volcan central auquel on attribue une hauteur de 1067 mètres. Les rivages, bordés d'étroites plages de sable noir, sont frangés de récifs surtout vers le nord de l'île ; ils n'offrent que des



indentations peu profondes, bonnes seulement à servir de mouillages temporaires. La meilleure baie paraît être celle que les cartes anglaises désignent sous le nom de Craig Cowe au nord de la pointe ouest : c'est un cirque, peut-être un ancien cratère ébréché, dont il reste un demi-cercle presque parfait ; le fond du cirque est plat et rempli de cocotiers et de grands arbres et les parois très abruptes sont tapissées d'une épaisse verdure de lianes.

L'île entière est bien boisée, mais malheureusement sujette à des tremblements de terre qui y ont produit parfois des ras de marée. Des sentiers rapides serpentant à travers la forêt conduisent au volcan dont l'exploration a été faite. En août 1896, il était en activité, et émettait des nuages de vapeurs, par intervalles de cinq minutes environ. On dit qu'il existe à Ambrym des solfatares dont l'exploitation serait relativement facile.

Au sud d'Ambrym, on trouve les deux petites îles de *Paama* et *Lopévi*, dont la réunion est quelquefois appelée îles *Paoum*. Toutes deux sont volcaniques. Paama présente deux cônes séparés par une étroite vallée, elle est habitée par quelques pêcheurs. Lopévi, cercle presque parfait de 3 milles de diamètre, élève à 1524 mètres au-dessus de la mer son superbe cône réputé inacces-

sible dont l'activité volcanique était endormie au mois d'août 1896 ; l'île composée de tufs et de laves à peine refroidies est presque stérile; elle ne renferme que peu d'habitants vivant du produit de leur pêche.

Api ou *Tasiko* est aussi une île montagneuse dont la carcasse est formée de roches éruptives. Son pic central élevé de plus de 800 mètres laisse entrevoir son sol rougeâtre à travers la forêt qui le couvre. Mais un soulèvement de l'île postérieur à son apparition a émergé des bancs de coraux qui se dressent en falaises surtout autour des côtes du sud et de l'ouest. Les mouillages y sont médiocres, cependant plusieurs colons ont des établissements à Api et la population indigène est considérable.

L'île d'Api est reliée à Sandwich, située à 40 milles plus au sud, par une chaîne d'îlots et de rochers, pour la plupart très hauts et très pittoresques. Les îles *Shepherd* et *Trois-Monts* ont chacune environ 8 à 10 kilomètres de longueur, et 500 à 600 mètres d'altitude; la dernière est très peuplée et bien cultivée. *Montaigu* est un cône élevé qui semble être un volcan éteint. A peu de distance, au nord de celui-ci, se trouve un rocher conique vertical, isolé comme un obélisque et élevé de 150 mètres. Cook l'inscrivit sur sa carte sous le nom d'île *Monument*.

L'île *Vate* ou *Efate*, que Cook avait appelée *Sandwich* est la plus connue du groupe, le sol presque entier appartenant à des Européens qui y ont déjà créé de belles plantations de café et de bananes. Des plateaux dont le sol est corallien s'appuient sur le versant de collines basaltiques dont la hauteur n'excède pas 250 mètres ; sur ces plateaux, à 20 mètres au-dessus du niveau de la mer, on trouve en quantité des coquillages marins. La vigueur de la végétation est remarquable, et les terres laissées en friche se couvrent en peu de temps de broussailles impénétrables. Les parties de l'île constituées par des roches éruptives sont bien arrosées par des sources nombreuses et abondantes ; mais au contraire, dans tout le pourtour madréporique, la perméabilité du sol ne permet pas à l'eau de s'y amasser et l'on est obligé de recueillir dans des citernes l'eau des pluies heureusement fort abondantes et tombant en toutes saisons. L'île Sandwich renferme deux des meilleurs ports de l'archipel : Port-Vila dans le sud, où fut autrefois constituée la commune de Franceville, est le centre des établissements européens aux Nouvelles-Hébrides ; sa rade est assez vaste mais mal défendue contre les vents du sud et les fonds qui s'exhaussent journellement soit par la croissance des coraux, soit par la poussée des forces souterraines, obligent les grands navires à laisser tomber leur ancre à une distance de

terre de plus en plus considérable. Port-Havannah est un véritable fjord sinueux de trois milles de longueur, creusé entre la terre de Sandwich et les petites îles Déception et Protection, et bordé de terres moyennement hautes, accidentées et bien boisées qui en font un excellent abri en tous temps. Au contraire de Port-Vila, les fonds sont trop grands et les navires ne peuvent mouiller que très près de terre, ce qui réduit beaucoup la surface d'ancrage.

Entre les deux ports de Vila et d'Havannah, sur la côte ouest de Vate, se trouve le petit îlot de Meslé où furent fondés les premiers établissements des Européens aux Nouvelles-Hébrides, à une époque encore très récente où l'on se bornait à faire du commerce avec les indigènes, mais où l'on ne considérait pas comme prudent de vivre au milieu d'eux. Meslé est encore aujourd'hui couverte d'habitations de colons dont les plantations sont sur la grande terre, et il n'y a pas d'autres indigènes que les domestiques des Européens.

Dans toutes les îles que nous avons passées en revue, sauf peut-être à Santo, l'influence catholique et française est prépondérante ; le groupe du sud dont il nous reste à parler est au contraire presque entièrement anglais et protestant.

Erromango, située à 60 milles dans l'est-sud-

est de Sandwich, dont elle est séparée par un détroit profond et sain, a sensiblement la même étendue que cette dernière île. Elle est élevée et boisée; ses forêts jadis célèbres pour leur richesse en bois de santal ont été exploitées avec barbarie et les cruautés qu'y ont commises autrefois les chercheurs de cette précieuse essence qui se livraient en même temps à la traite sont restées vivantes dans le souvenir des indigènes et leur ont inspiré une haine féroce et trop justifiée pour les Européens.

On trouve plusieurs bons mouillages à Erromango, les baies de Polenia et de Cook à l'est, celles de Dillon et d'Elisabeth à l'ouest, mais le trafic y est à peu près nul.

Immer ou *Niña*, située à 25 milles au sud-est d'Erromango, est d'origine exclusivement madréporique, elle est plate, en deux étages, dont le plus élevé, ayant 30 mètres d'altitude, se dresse verticalement au-dessus de l'autre qui forme comme une banquette sur tout le pourtour. On y voit bien nettement la preuve de deux soulèvements brusques du fond de la mer. Il n'y a ni sable ni humus, partout le corail est à nu ; cependant le cocotier a réussi à s'y implanter, fournissant aux habitants de l'île, aussi bien aux hommes qu'aux animaux domestiques, cochons et volailles, la nourriture et l'abri et aussi la bois-

son, car l'eau douce n'existe pas à Immer, la plus violente averse étant immédiatement absorbée par ce sol poreux. L'île d'Immer a seulement 5 kilomètres de diamètre et elle compte environ 250 habitants.

Tanna, l'une des plus riches parmi les Nouvelles-Hébrides, est aussi la plus peuplée puisque l'on évalue la densité de sa population à 25 habitants par kilomètre carré, tandis qu'il n'y en a guère que 3 ou 4 dans les autres. C'est un plateau élevé présentant l'aspect d'une table et surmonté d'un volcan en activité dont le cratère est élevé de 900 mètres. La fertilité de son sol est remarquable ; la végétation possède une vigueur exceptionnelle. Les sources thermales y abondent et forment de belles cascades ; des gisements considérables de soufre ont été découverts et ont subi un commencement d'exploitation.

Le meilleur mouillage de l'île est le havre de Sangaly ouvert à l'ouest ; la crique de Port-Résolution, située sur la côte orientale et jadis accessible à de grands navires, a été en partie comblée par des tremblements de terre en 1878, et elle ne peut plus actuellement abriter que de petits caboteurs.

A 35 milles dans l'est de Tanna, complètement en dehors de l'axe général de l'archipel, s'élève,

sous la forme d'une pyramide tronquée, la petite île d'*Errouan* ou *Futuna.* Sa hauteur est voisine de 600 mètres, et sa base quadrangulaire a environ 5 kilomètres de côté. Le sol semble fertile et très propice à la culture.

Annatom ou *Aneitum*, la plus méridionale des terres néo-hébridaises, distante seulement de 200 milles de la Nouvelle-Calédonie, est la rivale de Sandwich pour la civilisation : les habitants indigènes, au nombre de 1200, savent tous lire et écrire et sont convertis au protestantisme.

L'aspect extérieur rappelle celui de la Nouvelle-Calédonie; ses collines, qui atteignent à l'altitude de 800 mètres, montrent à nu leurs roches rougeâtres sur lesquelles manque l'humus. Mais les vallées sont marécageuses et remplies d'une végétation très touffue; les miasmes engendrés par la décomposition de tant de produits organiques produisent des fièvres paludéennes plus fréquentes et plus tenaces que dans les autres îles. Les kanaques eux-mêmes n'en sont pas exempts.

Les mouillages d'Annatom sont le port du Sud ou Port-Inyang, étroit mais bien abrité par deux îlots. et, sur la côte nord, Port-Patrick, mouillage médiocre dans les récifs.

III. — CLIMAT, FAUNE ET FLORE

Situées dans la partie moyenne de la zone torride, australe, les Nouvelles-Hébrides ont une température moyenne considérable (1); mais il y a un écart très sensible entre la chaleur des deux saisons qui se partagent l'année. Dans la saison fraîche, de mai à octobre, lorsque le soleil est dans l'hémisphère nord, le vend alisé du sud-est se rapproche de l'équateur et passe sur les îles qu'il rafraîchit ; le ciel est alors généralement clair pendant la nuit, embrumé pendant le jour, et l'on voit quelquefois le thermomètre descendre jusqu'à + 15° centigrades (2).

Pendant l'hivernage, au contraire, d'octobre à mai, l'alisé du sud-est, refoulé vers les latitudes élevées par la marche du soleil, ne souffle plus qu'irrégulièrement sur l'archipel ; le vent vient parfois de l'ouest ou même du nord, amenant une chaleur excessive avec des orages, des pluies diluviennes et souvent des cyclones. Les mois de février et de mars sont ceux où ces terribles météores sont le plus fréquents.

Les pluies ne sont pas, comme dans quelques

(1) La température moyenne annuelle à la Mission catholique de Port-Sandwich (Mallicolo) paraît être d'environ + 25° centig.

(2) Température observée en mer à la latitude de Tanna, le 6 août 1896, à 2 heures du matin.

pays tropicaux, limitées à peu près exclusivement à l'hivernage : il pleut en toute saison. L'humidité est très abondante, de là aussi l'exubérance de la végétation, mais aussi peut-être, l'insalubrité de l'archipel.

La fièvre éprouve toujours, après un séjour plus ou moins long, les Européens qui s'établissent dans l'archipel ; cependant on ne peut pas dire que le climat des Nouvelles-Hébrides soit plus malsain que celui de l'ensemble des pays tropicaux. Il semble même probable qu'avec quelques travaux on améliorerait considérablement l'état sanitaire. Les côtes exposées au vent alisé ne sont pas fiévreuses pendant la saison où ce vent souffle ; dans les plantations où l'on a fait de vastes défrichements, le paludisme a beaucoup diminué. Ce sont les détritus organiques en décomposition dans l'humidité chaude, au fond des forêts impénétrables où l'air ne circule pas, qui engendrent les miasmes dangereux, et lorsque les colons auront suffisamment débroussaillé les îles et aéré les forêts, à l'exemple des indigènes eux-mêmes qui défrichent toujours un certain espace autour de leurs villages, peut-être le climat deviendra-t-il alors comparable à celui de la Nouvelle-Calédonie et des iles Loyalty qui sont réputées pour leur salubrité.

La chaleur et l'abondance des pluies, jointes à la fécondité naturelle du sol, ont donné à la végé-

tation une vigueur sans égale. La flore des Nouvelles-Hébrides est très variée et renferme un certain nombre d'espèces indigènes parmi lesquelles un cèdre dont le tronc droit et élevé pourrait fournir un excellent bois de charpente. Par l'ensemble des espèces végétales, les Nouvelles-Hébrides paraissent appartenir au monde néo-zélandais : on y trouve le Kauri (dammara australis) dont la résine, employée à la fabrication des vernis, fait, en Nouvelle-Zélande, l'objet d'un commerce important, l'araucaria et un grand nombre de fougères. Le filao (casuarina) est commun surtout dans les îles du nord ; son bois, dont la dureté est presque métallique, est employé par les indigènes à la confection de casse-têtes ; dans les forêts on rencontre beaucoup d'essences qui se retrouvent aussi en Nouvelle-Calédonie, telles sont entre autres le niaouli (melaleuca leucadendron) dont la plantation serait à encourager, s'il est vrai que ce soit à ses propriétés bienfaisantes que la Nouvelle-Calédonie doive l'excellence de son climat (1). L'ébénisterie y trouve en abondance le *cohu* ou *teck*, le *houp*, le *hêtre moucheté*, le *bois de rose* et le *tamanou*. Le *santal*, jadis fort abondant surtout à Erromango, a donné lieu à un commerce fort important avec la Chine ;

(1) E. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. XIV, Océan et terres océaniques.

mais cette richesse a été exploitée avec tant de barbarie et d'imprévoyance que le santal a presque disparu de l'archipel. Il en est de même pour un grand nombre de bois précieux : les colons, pressés de jouir, saccagent leur domaine et se préoccupent peu de replanter en vue d'un avenir qu'ils ne verront pas ; signalons cependant les louables efforts des missionnaires et de la Société française des Nouvelles-Hébrides pour organiser des pépinières et sauver de la destruction les espèces les plus menacées.

La plupart des arbres fruitiers et des plantes alimentaires semblent venir des îles polynésiennes ou malaises comme s'ils avaient été apportés par les indigènes dans leur immigration ; tels sont l'*oranger*, l'*aréquier*, dont la tête fournit un *chou palmiste*, le *sagoutier*, l'ivoire végétal, une quantité d'autres sortes de palmiers, et surtout le *cocotier* (cocos nucifera) qui croît spontanément dans les plus mauvais terrains, dont le fruit fournit à l'homme et aux animaux domestiques nourriture et breuvage. La feuille du cocotier est employée à couvrir les cases, et les fibres qui forment la *bourre de coco* sont tissées par les femmes pour confectionner des costumes sommaires et des nattes ; on en fait aussi les cordages grossiers qui servent de gréement aux pirogues.

L'*igname*, le *manioc*, le *taro* (arum esculentum) le *bananier*, l'*arbre à pain* (artocarpus

incisa) dont le feuillage est d'une grande élégance, sont cultivées autour des villages indigènes, le *goyavier* (psidium piriferum) s'y trouve en abondance comme dans la plupart des îles océaniennes, les porcs que les indigènes élèvent en liberté sont très friands de goyaves, ils en dispersent dans la brousse les pépins non digérés, de là sans doute la cause du foisonnement extraordinaire de cet arbuste.

Le géant des forêts néo-hébridaises est le superbe *banian* (ficus elastica) dont l'origine paraît être dans l'Insulinde. De ses branches retombent de nombreux rameaux qui forment autant de racines adventices : un seul individu constitue ainsi une forêt et il n'est pas rare de trouver des banians qui couvrent la superficie d'un hectare. On sait que la gomme qui coule des incisions faites dans le liber du banian fournit un caoutchouc, moins bon assurément que celui qui provient des Euphorbiacées (siphonia elastica) mais doué néanmoins de qualités suffisantes pour être exploité avec profit.

Citons encore le *pandanus* dont la fibre très résistante peut être employée à faire des cordages et des nattes; le *palétuvier* qui, croissant dans la boue des marécages et jusque dans la mer lorsque l'eau y est rendue saumâtre par l'apport limoneux des rivières, consolide les alluvions, exhausse les bancs de vase et finalement



conquiert des terrains destinés à une grande fertilité ; le *bancoulier* (aleuristes triloba) dont le fruit renferme une amande oléagineuse ; l'*arbre à goudron* (rhuis atra) dont le suc est employé par les indigènes pour calfater leurs pirogues.

Les Européens ont importé la *vanille*, le *cacaoyer*, le *ricin*, le *cotonnier* dont la culture semble rémunératrice ; le *maïs* donne jusqu'à 4 récoltes par an ; le *tabac*, apporté de Sumatra par M. Raoul, a justifié toutes les espérances que sa culture avait fait naître. Mais jusqu'ici, c'est le *caféier* qui paraît avoir la préférence des planteurs. Les variétés introduites proviennent de Libéria, d'Arabie et de Bourbon. Le caféier demande une grande épaisseur d'humus; il craint le soleil, et pourtant il ne faut pas qu'il soit trop ombragé à l'époque de la floraison, sans quoi il produit peu. On a donc cherché à l'abriter au moyen d'un arbre qui perde ses feuilles au moment où le caféier a besoin des rayons du soleil, et les reprenne lorsqu'il lui faut de l'ombre. Le « *bois noir* » de la Réunion, variété d'acacia, remplit assez bien ces conditions; un autre arbuste, le *cœsalpinia arborea* lui est préféré parce que la rapidité de sa croissance permet de le planter en même temps que les caféiers sur lesquels il prend assez d'avance pour les abriter avant qu'ils entrent en rapport.

Les missionnaires et les agents de la Compagnie Française des Nouvelles-Hébrides ont entrepris avec succès la culture des légumes d'Europe, choux, pommes de terre, betteraves, haricots, salades y réussissent parfaitement. Par contre, les arbres fruitiers de France ne s'acclimatent pas et dégénèrent rapidement.

La faune des Nouvelles-Hébrides est remarquablement pauvre en mammifères indigènes : cette classe paraît n'y avoir été représentée que par une seule espèce de chauve-souris. Les rats, qui actuellement sont fort nombreux et saccagent les plantations, ont probablement été apportés par les Malais dans leur immigration. Pour mettre à l'abri de leurs déprédations les cocos dont ils sont très friands, l'on est obligé d'entourer le tronc de l'arbre d'une ceinture de fer-blanc. Les cochons, les chiens et les chèvres ont été introduits par les Européens ; ils sont en partie retournés à l'état sauvage. Quelques chevaux, importés d'Australie, sont employés au service des plantations ; la Compagnie Française élève aussi en divers points des troupeaux de bœufs et de moutons, mais ces derniers réussissent médiocrement.

La classe des oiseaux n'est guère plus riche, quelques espèces de pigeons, parmi lesquelles on remarque surtout le *notou* ou pigeon goliath, gros comme une poule à plumage bleu de roi, de petites perruches vertes, des tourterelles, et des hiron-

delles sont les seuls habitants des bois. Sur le bord des ruisseaux et des marais on rencontre des martins pêcheurs, des sarcelles et des bécasses. Le *Kagou* (rhinochetus, jubatus), fort commun jadis, disparaît rapidement comme en Nouvelle-Calédonie d'où il semble être originaire. Cet échassier ressemble au héron dont il a le bec et le cou ; son plumage est gris-cendré et sa tête ornée d'une aigrette blanche, mais ses ailes trop courtes ne lui permettent pas de voler ; on affirme de plus qu'il ne peut nager, en sorte que, sans défense contre les chiens, il est voué à une prompte destruction à moins que l'homme ne le prenne sous sa protection en le domestiquant pour détruire les insectes, comme cela a déjà été fait en Nouvelle-Calédonie.

Les serpents sont rares et ne paraissent pas redoutables. Les myriapodes sont totalement inconnus. Parmi les insectes on ne connaît pas d'espèce spéciale aux Nouvelles-Hébrides ; les moustiques, les araignées sont nombreux et les cancrelats foisonnent dans les habitations.

Les mers qui baignent l'archipel sont très poissonneuses; on y voit fréquemment des bancs de mulets ou de sardines ; les indigènes pêchent les carangues, les aiguilles et une sorte de thon appelé *tazar* dont ils sont particulièrement friands. Sur les bancs de coraux on voit des poissons parés de riches couleurs, mais les kanaques en

disent la chair malsaine. Les requins ne sont pas rares; on trouve aussi quelquefois des dugongs, surtout dans les îles du nord, et même des baleines. La pêche de l'*holothurie* ou *biche de mer* (holothuria edulis), qui y est abondante, pourrait faire l'objet d'un commerce important avec la Chine où cette sangsue est prisée comme un régal des plus fins et y atteint des prix très élevés.

Les coquillages sont nombreux et variés; citons le *Tridacne* et certaines variétés de *porcelaines* très recherchées par les conchyliologues. On trouve aussi des nacres et des huîtres perlières.

Quelques îles fournissent des tortues dont l'écaille est très estimée.

IV. — HABITANTS DES NOUVELLES-HÉBRIDES

L'archipel des Nouvelles-Hébrides, situé près de la limite commune des mondes mélanésien et polynésien, est habité par des peuples issus du mélange des deux races. Les types et les mœurs diffèrent beaucoup d'une île à l'autre suivant la proportion du mélange, il n'est même pas rare de trouver,dans la même île, une différence profonde entre les habitants de la côte et ceux de l'intérieur. *men-salt-water* et *men-bush* (hommes de l'eau salée et hommes de la brousse)

comme on les désigne dans le pittoresque jargon *bichelamare* qui sert de langage entre Européens et indigènes pour faire le commerce de la *biche-demer*.

C'est à Erromango et à Mallicolo que le type mélanésien se retrouve avec le plus de pureté : le teint d'un noir mat, la chevelure épaisse et laineuse, la barbe bien fournie, la taille médiocre, les membres inférieurs grêles et le crâne dolichocéphale sont les caractéristiques les plus apparentes de cette race dont l'origine semble être la même que celle des Papouas de Nouvelle-Guinée. D'après le Dr A. Hagen (1), le kanaque d'Erromango représente d'une façon exacte le négrito pur, il « est resté indemne de tout mélange extérieur et forme une des races inférieures dans la grande famille humaine ». A Mallicolo les mères pétrissent par des massages la tête de leurs enfants nouveau-nés pour leur allonger le crâne de l'avant à l'arrière et en même temps elles le compriment latéralement avec des bandelettes d'écorce de façon à lui donner une forme pointue.

Généralement monogames, les kanaques mélanésiens se montrent d'une jalousie féroce à l'égard de leurs femmes qu'ils traitent cependant comme des bêtes de somme. Condamnées aux plus durs

(1) *Voyage aux Nouvelles-Hébrides et aux Iles Salomon.* Dans *le Tour du Monde*, p. 65, 1893.

travaux, elles doivent se cacher dans la brousse lorsqu'elles rencontrent un homme. A Saint-Barthélemy, les femmes ne cohabitent pas avec leurs maris, elles résident toutes dans un petit îlot voisin d'où elles viennent chaque matin en pirogue pour travailler, et elles doivent être rentrées au gynécée avant le coucher du soleil; l'accès de cet îlot est interdit à tout homme qui n'a pas reçu du chef de la tribu l'autorisation spéciale de s'y rendre et en aucun cas un homme ne peut y passer la nuit. Chez les tribus mélanésiennes c'est à la femme qu'incombe la culture et la récolte des ignames, l'entretien de la case et de la pirogue, la confection des vêtements rudimentaires. La seule occupation de l'homme est la guerre; le Néo-Hébridais ne quitte jamais ses armes car les tribus d'une même île sont sans cesse en lutte entre elles. A Mallicolo, à Tanna, à Vate, les *men-salt-water*, ont, comme nos ancêtres préhistoriques, une existence presque lacustre; ils habitent dans les petites îles du littoral où ils sont si nombreux que leurs cases se touchent et qu'il n'y a place pour aucune culture. Chaque matin ils se rendent à la grande terre dans leurs pirogues conduites par les femmes, et, tandis que celles-ci cueillent des cocos ou récoltent des ignames, les hommes, sagaïes ou casse-têtes à la main, veillent à leur sécurité contre les attaques des *men-bush*. Ceux-ci, au contraire, habitent

par groupes de deux ou trois cents dans de petits villages cachés sous les bois dans les replis des vallées, ou sur des sommets difficilement accessibles ; presque toujours ces villages sont entourés de murs en pierre et en outre chaque case est souvent défendue par une forte palissade.

Dans l'île d'Aoba on trouve le type polynésien presque aussi pur qu'à Tahiti ; les indigènes sont de grande taille et bien proportionnés, leur peau est de nuance chocolat, plus claire chez les femmes qui s'exposent moins au soleil, et leurs cheveux sont longs et soyeux. Leur face n'est point prognathe comme celle des Mélanésiens et leur angle facial se rapproche de celui des races européennes. Beaucoup de mots de leur langage se retrouvent dans le parler maori de la Nouvelle-Zélande et dans celui des îles Hawaïi. Chez eux la condition des femmes n'est pas misérable ; elles ne se livrent qu'aux travaux d'intérieur, leur principale occupation est la fabrication de nattes et de *tapas* en écorce, où elles se montrent d'une habileté remarquable. Aussi ne sont-elles pas dégradées et flétries dès la jeunesse comme les Mélanésiennes : il n'est pas rare de trouver des modèles de statuaire parmi les femmes d'Aoba. Toutefois, quoique très bien traitée, la femme polynésienne est tenue pour inférieure à l'homme : c'est pour elles seules que sont lancées par les sorciers les interdictions du *Tabou*, et elles n'ont

jamais voix dans les délibérations de la tribu.

La bravoure du Maori est proverbiale ; il est très accueillant pour l'étranger, et il pratique à son égard les lois de l'hospitalité la plus large. Tous les explorateurs qui ont visité Aoba jusqu'à ces dernières années, parlent avec enthousiasme de la Nouvelle Cytheré ; mais les colons en quête de kanaques pour cultiver leurs plantations ont si souvent trompé la confiance de ces sauvages en enlevant des femmes, que les habitants d'Aoba sont devenus les plus méfiants des insulaires et que le blanc est pour eux l'objet d'une haine qui se traduit souvent par des massacres. Lorsque l'indigène d'Aoba est en guerre contre une autre tribu de la même race, il n'emploie que ses armes sauvages, la flèche, la sagaïe et le casse-têtes. Mais chaque case renferme un fusil Snider ou Martiny pour être employé contre l'Européen qui trahit l'hospitalité.

Comme à Tahiti, les habitants d'Aoba ont un goût très vif pour la musique ; souvent le soir, pendant la belle saison, hommes et femmes se réunissent sous les arbres pour chanter d'harmonieuses mélassées. Comme aux Marquises et en Nouvelle-Zélande, ils se tatouent avec un art qui met remarquablement en valeur la structure anatomique du corps ; tout jeune homme doit être tatoué pour avoir sa place au conseil de la tribu, et toute jeune fille pour trouver un mari. L'opé-

ration est longue et douloureuse, l'artiste exécute son dessin sur la chair du patient au moyen d'une arête de poisson ou d'un os aigu, à peu près comme un graveur burine une plaque de cuivre.

Les habitants des autres îles sont le produit d'un métissage en proportions variables des deux races, mais c'est en général l'élément mélanésien qui domine, et les Aobiens font l'effet d'une tribu égarée au milieu de peuples tous différents, pour lesquels ils affectent un profond mépris.

Dans tout l'archipel le costume des indigènes est très sommaire, sauf à Annatom où l'influence des missionnaires anglais a imposé aux indigènes des cotonnades d'origne britannique. Un pagne d'écorce, une feuille de bananier suspendue à une ceinture en poils de roussette, un bouquet de feuilles odoriférantes composent le vêtement de l'un et de l'autre sexe. Les enfants sont complètement nus et souvent hommes et femmes ont simplement autour des reins une ficelle à laquelle ils suspendent leur pipe. Mais si le costume proprement dit fait parfois défaut, les néo-hébridais ont beaucoup de goût pour la parure: la plupart portent des bracelets formés par une dent de cochon sauvage et des colliers de perles et de corail. Dans plusieurs îles ils se percent la cloison nasale et y introduisent des anneaux de nacre. Ils percent aussi le lobe de l'oreille et y introduisent des dis-

ques de bois ou de pierre polie, dont le diamètre atteint parfois celui d'une pièce de 10 centimes, La chevelure des hommes est toujours arrangée avec soin ; à Tanna ils tressent leurs cheveux par petites mèches qui donnent à leur tête l'aspect de hérissons ; d'après Markham, il ne faut pas moins de 3 ans pour parfaire cette partie de la toilette d'un beau guerrier (1). C'est surtout pour la guerre que les hommes se couvrent d'ornements, souvent ils se teignent le corps à l'ocre, les chefs décorent leur chevelure d'une aigrette de plumes de pigeon. Souvent aussi ils se couvrent la tête de masques horribles représentant grossièrement des têtes d'animaux et destinés non à les protéger, mais à épouvanter leurs ennemis.

Les cases sont toujours construites en clayonnage de roseaux ou de tiges de maïs sur une charpente en bambou ou en bois léger, avec une toiture en chaume faite de feuilles de cocotiers ; mais la forme en diffère beaucoup suivant les tribus. Celles d'Aoba sont rectangulaires, spacieuses, et aérées par plusieurs fenêtres, celles de Pentecôte, au contraire, sont rondes et coniques, en forme de ruches, avec une seule ouverture petite et étroite qui sert de porte. La fumée du feu, que l'on entretient toujours allumé, n'a pas d'autre issue, aussi l'air est-il irrespirable pour

(1) Elisée Reclus, op. cit.

des poumons européens. Quelques voyageurs prétendent que les kanaques attachent une idée religieuse à la conservation perpétuelle du feu dans leurs cases ; mais ceux-ci affirment eux-mêmes qu'ils n'ont d'autre but que d'en écarter les moustiques. Naguère ils ne pouvaient se procurer le feu qu'en frottant énergiquement deux morceaux de bois l'un sur l'autre, et beaucoup d'indigènes sont fort adroits dans cet exercice, mais aujourd'hui ils préfèrent se servir d'allumettes, que, grâce aux colons, on trouve dans toutes les îles. Ils craignent l'obscurité et la rosée de la nuit ; jamais on ne les trouve dehors après la chute du jour, et le matin ils attendent pour sortir que le soleil ait fait évaporer la rosée.

La nourriture des kanaques est surtout végétale, elle consiste en bananes, ignames, taros et *mayorés* (fruits de l'arbre à pain) qu'ils cuisent au four kanaque, c'est-à-dire dans un trou creusé dans le sol, où l'on met des cailloux rougis au feu, et que l'on recouvre ensuite de terre. Ils sont très adroits à prendre le poisson au harpon et ils le mangent souvent cru. Les jours de fête, principalement à la récolte des ignames qui est la grande fête annuelle, on fait de véritables hécatombes de cochons et de volailles, chaque kanaque étant d'autant plus estimé dans sa tribu qu'il tue plus de cochons ; la fête se prolonge sans interruption jusqu'à ce que tout soit dévoré, et

telle est l'imprévoyance de ces sauvages que ces orgies sont souvent suivies d'affreuses disettes, surtout lorsqu'après une guerre malheureuse les cochons ont été emportés et les arbres à pain coupés par l'ennemi victorieux. On les voit alors manger de la terre, une sorte de stéatite qui ne les nourrit pas, mais au moins atténue momentanément les souffrances de l'estomac.

Leurs instincts cannibales ne peuvent être niés, tout prisonnier est généralement dévoré de la façon suivante : le tronc est donné aux jeunes gens, les intestins aux cochons et aux chiens ; les hommes se réservent les membres, les bras et cuisses. Les femmes ne sont pas autorisées à prendre part à ces agapes dégoûtantes (1). Chez les peuples d'origine maorie l'anthropophagie est plus rare, et semble avoir un caractère religieux. On dévore le cœur ou les yeux d'un ennemi dont on a admiré le courage ou la clairvoyance, afin d'hériter de ces qualités.

Comme tous les habitants de l'Océanie, les indigènes savent tirer, d'une racine, le *piper methysticum*, une boisson fermentée, légèrement alcoolisée et rafraîchissante. Les jeunes filles chargées de la fabriquer mâchent les fibres ligneuses de la racine et les rejettent dans un vase mêlées à leur salive ; on laisse fermenter plusieurs jours

(1) Dr A. Hagen, op. cit.

et l'on enlève l'écume qui surnage. Le kawa est l'accompagnement nécessaire de toutes les orgies cannibales ; les indigènes en boivent alors jusqu'à l'ivresse complète. Les missionnaires ont interdit la fabrication du kawa dans les îles où leur influence est puissante, mais alors les kanaques le remplacent par l'eau-de-vie de traite beaucoup plus malsaine et plus dangereuse que leur vendent les colons français.

Les *men salt-water* passent sur l'eau une grande partie de leur existence. Ils creusent au moyen du feu des troncs de kauris ou d'araucarias pour en faire des pirogues longues de 5 à 6 mètres qu'ils munissent d'un balancier leur donnant une stabilité suffisante pour porter une forte voile triangulaire, faite en natte de pandanus. Chaque tribu possède en outre une pirogue de guerre capable de porter 20 ou 30 guerriers ; elle est faite de planches assemblées et cousues et calfatée avec un goudron tiré du latex du *rhuis atra*.

Les armes des insulaires sont l'arc et les flèches que M. E. Raoul affirme être spéciales aux peuples d'origine papoua (1). Le corps de la flèche est une tige de roseau ou de bambou, et la pointe un fragment d'os humain, une arête de poisson ou simplement un morceau de bois lourd durci au

(1) *Les Colonies Françaises*, notices publiées sous la direction de Louis Henrique. Paris, chez Quentin, 1889.

feu. Presque toujours les flèches sont empoisonnées et leurs blessures donnent la mort par le tétanos ; cependant M. le Dr Daville, médecin de la Compagnie française des Nouvelles-Hébrides, affirme (1) avoir vu deux blancs qui avaient guéri sans peine des blessures de ce genre par de simples lavages à l'eau alcoolisée. Des études nombreuses faites pour découvrir la nature du poison font croire que les indigènes plongent leurs flèches dans le cadavre d'un animal en putréfaction. Les arcs sont en bois de filao et la corde en boyaux ou en fibres végétales.

Les lances et les sagaïes ont l'extrémité barbelée et armée de dents de requins ou de fragments d'os ; elles sont souvent disposées de façon à se casser dans la plaie en y laisant leur pointe, qui, le plus souvent est empoisonnée comme celle des flèches.

Mais l'arme la plus répandue, celle qui ne quitte jamais la main de l'indigène, c'est le casse-tête. Il change de forme suivant les îles, à tel point que les connaisseurs peuvent, à la vue d'un casse-tête, en dire la provenance. Ils sont faits en bois de *casuarina*, parfaitement équilibrés et couverts de sculptures qui, toutes grossières qu'elles sont, n'en représentaient pas moins beaucoup de travail, et d'adresse, à l'époque, peu

(1) *La Colonisation française aux Nouvelles-Hébrides.* Paris, 1895.

éloignée encore, où les indigènes n'avaient pour instruments que des coquillages. Aujourd'hui presque tous sont pourvus de couteaux, et même les haches en fer de fabrication européenne tendent à remplacer les casse-têtes comme le fusil remplace l'arc.

Dans les transactions entre eux, les indigènes emploient, pour monnaie, de petits coquillages venant des îles Santa Cruz, auxquels leur rareté donne une certaine valeur. Les objets de prix élevés se paient en cochons mâles : c'est ainsi qu'un jeune sauvage achètera une femme en payant à son futur beau-père un nombre déterminé de cochons. On semble d'ailleurs attacher une idée superstitieuse à la possession de cochons mâles dont les défenses inférieures, traitées par un mode de massage particulier, prennent un développement extraordinaire et s'enroulent circulairement sur elles-mêmes. Une dent de cochon qui décrit une circonférence entière est très recherchée, on la porte en bracelet : un kanaque est d'autant plus respecté qu'il possède un plus grand nombre de ces objets. Quelques indigènes possèdent des défenses faisant deux tours entiers, celles-là ont une valeur incalculable.

Les Européens paient aux indigènes les produits qu'ils achètent en tabac, eau-de-vie, poudre, fusils, cotonnades, clous de fer, etc. Une simple bouteille en verre a une grande valeur, les



kanaques en emploient les fragments comme rasoirs.

Leurs idées religieuses sont très confuses : ils craignent les esprits mauvais et ont dans chaque tribu des sorciers qu'ils consultent et redoutent, ceux-ci ont, croient-ils, le pouvoir de jeter des sorts sur les hommes, les animaux, et même les plantes, comme aussi de les guérir. Un homme est-il malade, on interroge le sorcier qui ordonne des sacrifices pour apaiser la colère des esprits malfaisants, il choisit les poules ou les cochons dont la chair doit être cuite par lui au fond des forêts, suivant un rituel spécial, pour être offerte au dieu Teapolo (1). Si l'homme meurt c'est qu'il a été envoûté ; le sorcier désigne alors le coupable, et le fils du mort lui voue une haine qui ne sera pas assouvie avant qu'il ait dévoré le cœur de celui qui a causé la mort de son père. Lorsque le défunt est un chef, toute la tribu est responsable de sa mort et menacée des plus terribles châtiments, tant qu'elle n'a pas tiré du meurtrier une éclatante vengeance, et si l'envoûteur appartient à une autre tribu la guerre éclate et se poursuit jusqu'à l'extermination complète de la tribu la plus faible. La victoire est célébrée par d'effroyables orgies où les prisonniers sont massacrés et dévorés. C'est à ces usages barbares

(1) Ile de Tanna.



qu'il faut attribuer le grand nombre de villages entièrement abandonnés, que l'on trouve dans certaines îles.

La récolte des ignames, l'élection d'un chef, le commencement d'une guerre, sont l'occasion de fêtes religieuses ou *sin-sin*. Le chef, revêtu de sa parure de combat, une aigrette de plumes dans la chevelure, les poignets et les chevilles chargés de bracelets et le visage bariolé de rouge et de bleu, donne un signal auquel tous les guerriers, munis de leurs armes et ornés de tous leurs bijoux, se partagent en deux camps. Les musiciens soufflent dans des flûtes en bambou ou frappent avec des marteaux en bois sur les *tams-tams*, instrument de musique bizarre que possèdent tous les villages des Nouvelles-Hebrides : ce sont des troncs d'arbres coupés à 2 ou 3 mètres au-dessus du sol, creusés et fendus sur une partie de leur longueur et sculptés de façon à représenter grossièrement une tête. Ces tams-tams se dressent au milieu d'une clairière, par groupes de 6 ou 8, différents de sons, suivant leur longueur et leur diamètre. La danse commence ; elle a toujours un caractère guerrier. Les hommes, avec un ensemble admirable, brandissent leurs casse-têtes, frappent le sol du pied, font des moulinets fantastiques avec leurs sagaïes et simulent des charges effrayantes au milieu de cris et de sifflements qui n'ont rien d'humain. Leur agitation est telle qu'ils sont

couverts de sueur au bout de quelques minutes, mais ils entretiennent leur ardeur par de fréquentes libations de *kawa* que leur préparent les femmes, et ils dansent et boivent pendant plusieurs heures. Il est rare qu'il ne se mêle pas à ces fêtes des scènes de cannibalisme : si un homme de la tribu a eu le malheur de déplaire au chef, le sorcier, de connivence avec ce dernier, annonce que les esprits demandent un sacrifice et il désigne la victime qui tombe à l'instant sous les coups de vingt casse-têtes. Le cadavre est aussitôt dépecé ; la tête, morceau de choix, est portée au chef qui en dévore la cervelle encore chaude et les guerriers se partagent les membres palpitants.

A Ambrym, les fêtes religieuses ont un caractère beaucoup plus calme ; cette île est la seule où l'on trouve dans les villages une case affectée spécialement au culte, et renfermant des idoles. Mais les Européens ne sont pas admis à assister aux cérémonies qui sont également interdites aux femmes.

Les kanaques croient à une autre vie au delà du tombeau, mais leurs idées sur ce sujet semblent très confuses. Dans certaines îles les morts sont enterrés avec une provision d'ignames pour plusieurs mois et ses armes qui lui permettront de pourvoir à sa subsistance en chassant le cochon sauvage dans les fourrés élyséens. A Erromango

et à Ambrym, les défunts sont portés dans des grottes au bord de la mer, et on les place debout contre les parois, attachés à des bambous fichés en terre. Si le mort est un homme marié, sa femme doit aller chaque jour recueillir le liquide infect qui coule des chairs en putréfaction et oindre le cadavre d'huile de coco ; lentement elle le transforme en momie. A Aoba c'est dans sa propre case que le mort est embaumé par les soins de sa veuve et celle-ci continue à y demeurer avec le cadavre jusqu'à ce qu'il soit devenu « secet de bonne odeur ». Chez les *men-bush* de Mallicolo cette vénération des ancêtres n'existe pas : le fils taille dans les os de son père les pointes de ses sagaïes, et s'il ne le mange pas, par un reste de respect, il n'est pas rare qu'il l'échange contre un mort d'une tribu voisine.

Lorsqu'un homme est arrivé à un âge très avancé et qu'il est à charge à ses parents, il est d'usage de réunir un conseil de famille et d'y débattre devant lui la nécessité de sa mort. Lorsqu'il en est convaincu, il fixe lui-même la date des funérailles ; une fête a lieu pendant laquelle ses proches creusent un trou dans une case et y enterrent vivant le malheureux, en lui tenant la tête en dehors et en laissant quelques vivres à sa portée. Il doit être mort à la fin de la fête, et si l'agonie est trop longue, un coup de

casse-tête vient mettre fin à ses souffrances (1).

Chaque tribu a son village séparé des autres par des distances considérables ; elle est gouvernée par un chef élu à vie par les guerriers et pourvu d'une autorité absolue et indiscutée ; il a tout pouvoir sur la vie et les biens des membres de la tribu. A sa mort, s'il n'a pas d'enfant mâle, sa veuve est étranglée sur son cadavre ; s'il a un fils en âge de tenir une lance, il est ordinairement élu chef, mais ce choix n'est pas obligatoire.

Dans l'île d'Aoba plusieurs tribus se réunissent en nombreuses agglomérations et il y a un grand chef qui règne sur l'île entière.

L'autorité du père de famille est absolue ; il a droit de vie et de mort sur ses enfants et sa femme. Celle-ci allaite ses nourrissons pendant trois et quelquefois cinq ans. Tant qu'ils ne peuvent pas marcher elle les porte suspendus à son cou par des bandelettes de lianes tressées et ainsi chargée elle vaque à tous les travaux. Sans cesse pliant sous de trop lourdes charges ou pagayant dans la pirogue de son seigneur et maître, il est rare qu'elle n'accouche pas avant terme. Rien de surprenant qu'avec de pareilles obligations la maternité soit pour elle une odieuse corvée à laquelle elle cherche à se soustraire avec la com-

(1) *Les Colonies françaises*, publiées sous la direction de M. Louis Henrique. Paris, 1889.

plicité de son mari qui peut exiger d'elle plus de travail si elle n'a pas d'enfant à nourrir. La plupart des femmes kanaques ont un enfant, parce que, dans leur pensée, il est honteux d'être stérile, mais souvent elles n'en ont qu'un et c'est là sans doute une des principales causes de l'effroyable rapidité avec laquelle disparait cette race. Et cependant ces femmes montrent beaucoup de tendresse pour leurs nourrissons, elles les choient avec amour et les soignent avec dévouement. Dans les iles où les femmes sont parquées en un gynécée, les garçons restent avec elles jusqu'à l'âge de 7 à 8 ans, mais du jour où ils sont assez forts pour manier la pagaie d'une pirogue, ils habitent la case paternelle et ne connaissent plus leur mère.

A Aoba on retrouve le singulier usage polynésien de l'adoption, il est rare qu'un enfant soit élevé par ses propres parents ; presque toujours il est cédé par eux dès sa naissance à des amis, et il ne connait même pas les véritables auteurs de ses jours.

On n'est pas d'accord sur le chiffre de la population des Nouvelles-Hébrides ; il est même impossible de l'évaluer approximativement puisque l'on n'a pas encore pénétré dans l'intérieur des iles de Mallicolo et de Santo. Cependant les missionnaires qui ont eu l'occasion de faire causer des chefs de villages l'estiment à 60.000 hommes

environ. Il est certain que depuis un siècle la population a diminué de près de moitié. La cause de ce dépeuplement est dans l'extension de l'alcoolisme propagé par les colons qui trouvent, dans la vente de l'alcool, une source de bénéfices fabuleux, et dans les maladies apportées par les blancs, tuberculose, variole, dysenterie ; elle est aussi, nous l'avons vu, dans le trop dur labeur imposé aux femmes, et dans le recrutement de travailleurs néo-hébridais pour les plantations des îles du Pacifique, de Nouvelle-Calédonie et d'Australie. Le Dr Davillé (1) estime que la moitié seulement des indigènes emmenés ainsi reviennent dans leur tribu ; les autres se fixent dans une nouvelle patrie ou plus généralement succombent sous la tâche imposée par un maître brutal, avide de recouvrer le plus tôt possible le capital consacré à l'acquisition de ces esclaves.

Quoi qu'il en soit, voici d'après MM. Daville (2) et E. Reclus la surface de ces îles avec leur population probable en 1896 :

(1) Ouvrage cité.
(2) Ouvrage cité.

ILES	SUPERFICIES (1) kilom. carrés	POPULATION	DENSITÉ kilométrique
Espiritu Santo	5 786	20 000 (?)	3
Iles adjacentes	356		
Aurore	547	1 500 (?)	3
Aoba	344	5 000 (?)	14
Pentecôte	845	2 000 (?)	2
Mallicolo et dépendances	2 539	8 000	3
Ambrym	646	3 000	5
Iles Paoume	37		
Api	637	3 000 (?)	4
Petites îles entre Api et Sandwich	76		
Sandwich (Vate)	1 094	3 000	3
Erromango	1 113	2 000	2
Immer	20	10 000	22
Tanna	410		
Futima	25	1 500	7
Annatom	497		
TOTAL	14 672	59 000	4

V. — INFLUENCE DES EUROPÉENS — MISSIONNAIRES ET COLONS

D'une manière générale les kanaques des Nouvelles-Hébrides ont le sens religieux très peu développé et l'esprit ouvert seulement pour la satisfaction de leurs besoins matériels ;aussi est-il très difficile de les convertir au christianisme. Les missionnaires catholiques maristes ont essayé à

(1) Les superficies ont été mesurées en 1895 par M. Giraud, géomètre de la Compagnie française des Nouvelles-Hébrides.

plusieurs reprises depuis 1858 de s'établir dans les îles; ils ont été fréquemment repoussés par la férocité des indigènes; et il a fallu parfois, comme à Port-Olry en 1894, faire embarquer à la hâte le missionnaire, avec les objets les plus précieux de sa mission, pour le soustraire à la colère des kanaques, toujours prêts à faire peser sur un Européen la responsabilité des méfaits commis par un autre Européen. Il faut ajouter cependant que, partout où ils se sont établis, les missionnaires catholiques ont su, par la sainteté de leur vie et leur inaltérable patience qui n'exclut pas la fermeté et la bravoure, s'imposer au respect et à l'estime des indigènes. Ceux-ci manifestent une véritable vénération pour les apôtres à robes noires; ils les prennent volontiers pour arbitres dans leurs différends, et, tout en refusant d'abandonner le culte de leurs idoles, ils confient leurs enfants aux missionnaires qui leur enseignent à la fois la religion catholique et le respect et l'amour de la France. Dans les villages voisins des missions maristes, qui s'abritent sous le pavillon français, notre langue est devenue d'un usage presque courant et il n'est pas rare de voir les indigènes, séduits par la majesté du culte, assister aux offices du dimanche, où la mission déploie autant de pompe que le lui permet la modicité des ressources dont elle dispose.

Toute autre est la manière de procéder des mis-

sionnaires protestants(1). Ceux-ci, qui sont presque toujours mariés, reçoivent de la Société biblique de Londres un traitement assez élevé qui s'accroît encore à chaque enfant qu'ils mettent au monde : la plupart joignent à leur rôle évangélique un commerce d'importation qui leur laisse un joli bénéfice et les met plus facilement en relations avec les kanaques dont ils gagnent la confiance en faisant des cadeaux à leurs enfants. Chaque fois qu'ils trouvent parmi les indigènes un jeune homme intelligent, curieux d'apprendre et de voyager, ils l'envoient en Australie, aux frais de la Société biblique ; on lui apprend à lire et à écrire, on l'instruit dans la religion protestante et surtout on lui enseigne que l'Angleterre est la première et la plus grande nation du monde, que toutes les autres, la France comprise, ne sont que ses vassales ; et comme la plupart des vapeurs qui desservent les Nouvelles-Hébrides touchent en Nouvelle-Calédonie, on fait comparer à ce pauvre sauvage les merveilleuses cités de Sydney et de Melbourne à celle de Nouméa, sans lui montrer les causes de la différence de leur dévelop-

(1) Les missionnaires protestants aux Nouvelles-Hébrides ont un traitement fixe de 200 à 300 francs par mois, plus 200 fr. par an par chaque enfant ; l'éducation de ceux-ci est payée par la société biblique dans un établissement de Brisbane ou de Sydney. Enfin les missionnaires ont droit à un congé annuel de 2 mois en Australie, avec leurs frais de voyages payés (Davillé, op. cit.)

pement : et ainsi à l'enseignement se joint une leçon de choses. Revenu dans son île ce kanaque frotté à la civilisation anglaise est nommé *teacher* ou maître d'école; il reçoit les appointements, énormes pour un sauvage, de 30 à 50 francs par mois, puissant encouragement pour ses compatriotes à suivre son exemple et il devient ainsi un précieux auxiliaire pour les missionnaires qu'il aide à étendre l'influence anglaise. Dans les lieux dont le climat trop malsain interdit le séjour à l'Européen, dans les îles où la cruauté des sauvages rendrait trop précaire l'existence d'une mission, on fait pénétrer des indigènes instruits, qui, aidés par la curiosité native de leurs compatriotes, leur apprennent en peu de temps à lire l'anglais. Les navires de guerre anglais et australiens, généralement rapides et modernes, parcourent souvent l'archipel et y maintiennent très haut le prestige de la puissance britannique ; leurs officiers ne laissent jamais échapper une occasion de témoigner ostensiblement une grande déférence à leurs missionnaires et des égards pour les *teachers*, afin de donner aux uns et aux autres un ferme appui moral vis-à-vis des kanaques. La marine française au contraire n'est guère représentée que par un seul navire de type ancien et de marche lente qui se montre à intervalles égaux pendant les mois de la belle saison et visite indistinctement les missions catholiques et les stations pro-

testantes. Pourrait-on rien faire qui pût donner en apparence plus de poids aux affirmations des missionnaires anglais en ce qui concerne les puissances comparées de la France et de l'Angleterre?

Ainsi actuellement les deux cultes rivalisent dans l'archipel et le zèle religieux se double d'une lutte d'influence entre Anglais et Français; mais tandis que d'un côté se trouve l'appui de l'or et d'une puissante marine, de l'autre les seules armes sont l'esprit de dévouement et d'apostolat. Dans le groupe méridional de l'archipel, dont les seuls colons sont Anglais et où l'on amena dès 1839 des *teachers* venus des Samoas, le culte évangélique règne sans rival. A Annatom tous les indigènes sont convertis et ils savent tous lire et écrire en anglais. A l'île Vate, à Ambrym, on trouve des missionnaires protestants ; dans cette dernière île, à la pointe Dip, un médecin anglais aidé par les fonds de la société biblique, a fondé un hôpital ou l'on soigne gratuitement les indigènes libres, et moyennant une faible rétribution, ceux qui sont engagés dans les plantations. Dans l'île d'Aoba, il n'y a pas encore de mission, mais de nombreux *teachers* préparent le terrain et l'ensemencent : les missionnaires viendront lorsque la moisson sera mûre.

Le centre des missions catholiques est Port-Sandwich (Mallicolo) où réside le R. P. Pionnier provicaire apostolique des Nouvelles-Hébrides,

sous l'autorité de l'évêque de Nouméa. Trois autres missions sont établies dans les îles avoisinant la côte est de Mallicolo, deux sont à Ambrym et une à Espiritu Santo. Dans cette dernière île une seconde mission est en préparation; plusieurs autres sont réclamées à Vate, à Aoba, à Pentecôte, mais les prêtres font défaut et il manque l'argent nécessaire pour créer de nouveaux centres de diffusion de la foi catholique et du respect pour la France.

Il y a, aux Nouvelles-Hébrides deux sortes de colons, le *coprahmaker* et le planteur.

Le *coprahmaker* est généralement un aventurier qui a renoncé à revoir son pays d'origine, quelquefois un Français qui a de sérieuses raisons pour ne pas s'établir en Nouvelle-Calédonie où le voisinage de l'île Nou troublerait son repos. Les Nouvelles-Hébrides où il n'existe pas de pouvoirs publics et où la raison du plus fort est la seule loi, sont un paradis terrestre pour cette catégorie d'émigrants. Le *coprahmaker* s'établit dans une case semblable à celles des indigènes, et il achète aux kanaques les noix de cocos que ceux-ci récoltent sur les arbres poussés à l'état sauvage dans les forêts. La douzaine de noix se paie un bâton (ou figue) de tabac américain qui revient à 5 centimes environ la figue. Deux kanaques engagés au service du *cophrahmaker* fendent les noix et les exposent au soleil ; la pulpe

desséchée et extraite de la coque est vendue sous le nom de *coprah* à des goëlettes qui naviguent à travers l'archipel et la portent à Nouméa ou à Sydney d'où elle est expédiée aux fabriques de savon de Marseille. On estime que chaque tonne de *coprah* payée 150 francs par la goëlette au *coprahmaker* laisse à celui-ci environ 60 à 80 fr. de bénéfice (1). A Marseille la tonne de coprah vaut de 250 à 300 francs.

Le planteur, soit qu'il possède ses terres en propre les ayant acquises des chefs indigènes, et qu'il les exploite lui-même, ou bien qu'il soit agent de l'une des deux grandes compagnies de culture, inspire plus de confiance que le *coprahmaker*. Les planteurs propriétaires ne sont pas nombreux, presque tous arborent le pavillon français. On les trouve surtout à l'île Vate où ils se sont groupés autour de l'ancienne commune de Franceville et à Tagabé. Les cultures les plus rémunératrices sont le maïs qui donne jusqu'à quatre récoltes par an, le bananier dont les régimes sont envoyés par milliers en Nouvelle-Calédonie et en Australie et le café. Les colons emploient dans

(1) Le produit moyen d'un cocotier en plein rapport est de 250 noix par an, donnant 25 kg. de coprah ; le bénefice par cocotier et par an serait donc de 1 fr. 50 à 2 fr. (Dr Davillé, op. cit.). Si l'on observe qu'un cocotier est en rapport depuis la troisième année jusqu'à 60 ou 80 ans et qu'il n'exige aucun soin, on voit combien la culture en serait rémunératrice.

leurs plantations des kanaques engagés que les recruteurs leur fournissent au prix de 200 et 250 fr. et qui sont astreints, par le contrat qu'ils sont censés avoir conclu librement, à servir pendant 3 ans, moyennant un salaire de 12 à 15 fr. par mois, payable en totalité à la fin de l'engagement. Nous avons déjà eu l'occasion de dire combien ce trafic confine à la traite. Les kanaques, soi disant engagés, n'ont généralement pas d'autre désir que d'échapper à la servitude à laquelle on les astreint; s'ils sont dans le voisinage de leur tribu, ils ne tardent guère à s'évader, abandonnant ainsi le salaire qu'ils ont déjà acquis, mais ils s'indemnisent en volant au colon tout ce qui est à leur portée et particulièrement les armes européennes. Aussi les recruteurs prennent-ils grand soin de dépayser les kanaques en les exportant d'une île dans une autre, de cette façon ils sont retenus par la crainte du danger qu'il y aurait pour eux à tomber entre les mains de cannibales, pour lesquels tout homme d'une autre tribu est une proie.

Souvent le salaire stipulé est payé non en argent, mais en nature, tabac, eau-de-vie, poudre, etc., marchandises que le colon a lui-même importées et sur lesquelles il prélève un large bénéfice; ou plus exactement le colon fournit à son *engagé* ces marchandises dont il retient le prix sur le montant de son salaire, et il le pousse à s'endetter de

telle sorte qu'au bout des trois ans de son engagement, non seulement le kanaque n'ait rien à toucher, mais encore qu'il doive encore de l'argent à son patron. Celui-ci refuse alors de le rapatrier et le traite comme une bête de somme jusqu'à ce qu'il se soit acquitté, ce qui, dans bien des cas, n'arrive jamais, car le colon sait profiter de la passion du sauvage pour l'eau-de-vie et le tabac et lui fait renouveler sa dette lorsqu'elle est près d'être éteinte. Les parents et amis du malheureux engagé, ne le voyant pas revenir au bout du temps fixé, s'en prennent au recruteur dont la vie est ainsi toujours en danger, mais les bénéfices que celui-ci réalise sur ses opérations sont tels que le recrutement n'est pas menacé de disparaître faute de recruteurs. L'Angleterre bien avisée a prudemment interdit à ses nationaux ce commerce qui discrédite le pavillon sous lequel il s'abrite et aujourd'hui il s'effectue presque exclusivement par des navires français.

La grande culture aux Nouvelles-Hébrides est représentée par deux compagnies, l'une australienne au capital de 1.000.000 de livres sterling dont les terres sont situées principalement dans les îles du groupe méridional et à Vate ; l'autre, la *Société Française des Nouvelles-Hébrides*, s'est substituée en 1893 à une Compagnie calédonienne dont la situation financière était pré-

caire. La Compagnie française possède 780.000 hectares de terre répartis ainsi (1):

Espiritu-Santo	353.600	hectares
Mallicolo et dépendances . .	193.200	—
Pentecôte.	33.000	—
Aurore	19.400	—
Aoba	14.100	—
Ambrym	13.000	—
Api et dépendances. . . .	54.700	—
Vate et dépendances. . . .	94.600	—
Tanna	5.000	—
TOTAL	780.600	—

Soit environ la moitié de la superficie totale de l'archipel. Mais jusqu'ici 20.000 hectares à peine ont été mis en valeur; 300.000 hectares environ pourront être défrichés et transformés en excellentes terres arables; le reste pourra être exploité en forêts. La compagnie possède de belles plantations de café et de bananes à Sandwich, à Mallicolo et à Santo, elle est également propriétaire du volcan de Tanna, acheté pour sa solfatare, une des plus riches que l'on connaisse; mais le chef kanaque avec lequel a été conclu le traité prétend avoir vendu « seulement le feu, mais non la terre et le soufre (2) »; on est donc obligé de l'exploiter à main armée. La Compagnie française réserve

(1) Davillé, op. cit.
(2) Davillé, op. cit.



20.000 hectares de bonnes terres aux émigrants, moyennant une redevance annuelle très modérée ; mais le régime sous lequel vivent les Français fixés dans l'archipel est trop peu séduisant pour que les colons sérieux s'y sentent attirés. Les fauteurs de désordres, ceux que gêne toute législation et que trouble le voisinage d'un juge ou d'un gendarme trouveront aux Nouvelles-Hébrides une terre hospitalière où leurs passions pourront se satisfaire sans contrainte, mais les honnêtes gens hésiteront à s'y établir tant que l'on s'opposera à tout essai de constitution d'un ordre social.

Cte Jean Le Gouz de Saint-Seine,
Lieutenant de vaisseau.

TABLE DES MATIÈRES

DIJON. — IMP. DARANTIERE, RUE CHABOT-CHARNY, 65.


SPES · IN · LABORE
DARANTIERE



